

A man and a woman are sitting on the back of a white car in a grassy field. The man is on the left, wearing a grey short-sleeved shirt, looking towards the right. The woman is on the right, wearing a light-colored hooded jacket over a red top and bright yellow pants, looking towards the left. The background shows a blurred landscape with green fields and a body of water under an overcast sky.

SI TU TIENS À MOI LAISSE-MOI PARTIR

VIRGINIE ANDRÉ

Prologue

Isa n'aurait pu dire d'où lui étaient venus ses premiers soupçons. Une intuition, peut-être, un pressentiment... A bien y réfléchir, c'est Adrien lui-même, qui lui avait adressé les premiers signes. Mais elle ne les avait pas vus. Ou plutôt, elle n'avait pas voulu les voir.

Non, elle n'avait rien vu venir et n'aurait jamais imaginé qu'une telle chose puisse lui arriver, à elle.

Ce genre de trahison n'arrive qu'aux autres.

Pourtant, en ce bel après-midi du mois d'octobre, c'était sur elle que la foudre était tombée. Oui, en cette triste journée, c'est bien elle qui, trahie par les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde, avait vu sa vie s'écrouler.

Chapitre 1

Isa terminait sa toute première année d'enseignement en maternelle quand ils s'étaient rencontrés, deux ans et demi auparavant. Le mois de mai était splendide, l'été, plus que prometteur.

Le coup de foudre avait été immédiat... et réciproque.

Un véritable conte de fée.

A vingt-cinq ans, Isa était une magnifique jeune femme, pleine de vivacité et d'entrain. Elle était brillante et avait suivi une scolarité exemplaire. Avec ses nombreux diplômes, elle aurait pu prétendre à un poste de dirigeant dans les plus grandes entreprises du pays, mais avait choisi de se tourner vers l'enseignement. Personne, dans sa famille, ses amis ou ses professeurs, n'avait compris ce choix qui lui tenait pourtant à cœur depuis toute petite. Exceptée Kate.

Seule Kate, sa sœur l'avait comprise et avait approuvé son choix de faire de sa vie ce qu'elle voulait et pas ce qu'on attendait d'elle. Avec seulement dix-huit mois de différence, Kate et Isa avaient toujours été très proches. Dès toutes petites, elles avaient entretenu une relation très fusionnelle que l'on remarquait souvent chez les jumeaux. Les absences répétées de leurs parents avaient contribué à accentuer cette complicité si particulière. Elles s'étaient inventé un langage codé que personne n'avait jamais réussi à comprendre, ni leurs parents, ni leurs petites copines de classe. Ce n'est qu'à l'aube de leur vie d'adulte, après le décès de leurs parents dans un tragique accident d'avion que, sans se concerter, elles abandonnèrent définitivement, *leur langage codé*, comme elles l'avaient surnommé. Elles avaient enfin réappris à communiquer normalement, étaient devenues des femmes, des femmes responsables, maîtresses de leur vie, de leur destinée.

A vingt-trois ans, Kate était à l'apogée d'une formidable carrière de mannequin de renommée internationale et voyageait beaucoup. Les deux sœurs avaient dû apprendre à vivre l'une sans l'autre,

depuis plusieurs années déjà. Pourtant, malgré les distances, les décalages horaires et les emplois du temps surchargés, elles se téléphonaient tous les jours.

Au contraire de sa sœur, Kate avait interrompu très jeune ses études quand la dirigeante d'une prestigieuse agence de mannequins l'avait remarquée un été sur une plage de la côte d'azur. Elle était d'une beauté presque irréelle avec son teint clair, ses yeux de couleur changeante, oscillant entre le gris et le bleu, en fonction de ses humeurs. Mais c'est surtout son corps magnifique et sa splendide chevelure qui avait attiré l'œil expert de celle qui l'avait découverte.

Kate était aussi blonde qu'Isa était rousse, ses cheveux étaient aussi fins et soyeux que ceux d'Isa étaient épais et bouclés. Mais là s'arrêtait la différence. Elles possédaient les mêmes courbes élancées, la même poitrine bien galbée, la même finesse des jambes, mais surtout, un style et un naturel incomparables qui auraient fait la fierté de bien des parents. Les leurs les avaient à peine vues grandir.

Devant la chance inouïe qui s'offrait à elle, Kate avait foncé. A dix-sept ans, elle avait alors tout abandonné pour réaliser son plus grand rêve et n'avait jamais regretté son choix. Le plus grand dilemme avait été de se séparer de sa sœur aînée. Toutes deux avaient été cruellement ébranlées par cette séparation si brutale. Bien plus que par le décès de leurs deux parents qui était intervenu à cette même période. Aussi cruel que cela puisse paraître, cela n'avait, pour ainsi dire, rien changé à la vie, déjà si solitaire, des deux jeunes filles.

Très demandée, Kate avait, dès le début de sa jeune carrière, défilé pour les plus grands couturiers français qui appréciaient son sérieux et son professionnalisme, autant que son éclat sur les podiums. Elle était en train de concrétiser ses rêves les plus fous en travaillant dans le monde de la mode et comptait bien mettre tout en œuvre pour devenir un des plus grands mannequins.

Mais la passion qui l'animait n'aurait jamais raison des liens indestructibles qui l'unissaient à sa sœur. Elle se l'était promise.

Isa aussi était une passionnée, curieuse de tout et avide de connaissances. Au départ de Kate, elle s'était noyée dans les études au point d'en inquiéter, un moment, ses parents. Mais leurs emplois du temps surchargés les avaient vite détournés d'une préoccupation après tout, mineure. Avec un père chef d'orchestre toujours en déplacement et une mère, violoniste mondialement réputée, Isa avait appris très jeune à se débrouiller toute seule. Pourtant, malgré les voyages incessants de ses deux parents, elle ne connaissait pas la solitude. Elle avait toujours eu Kate, sa petite sœur adorée dont elle s'était occupée avec amour comme une vraie petite maman. En grandissant, leur relation avait évolué en un sentiment différent, encore plus fort.

Kate partie, Isa avait étudié sans relâche autant pour combler l'absence que pour assouvir sa soif de connaissances et avait passé avec brio, les examens d'une des écoles d'études politiques les plus prestigieuses. Egale passionnée de publicité, elle avait parachevé son cursus par un Mastère Spécialisé qui, peut-être un jour, lui permettrait de démarrer dans le luxe publicitaire, son domaine de prédilection depuis que sa petite sœur travaillait pour les plus grands couturiers du monde. Ainsi armée,

Isa s'était vue offrir des ponts en or par des firmes multinationales à la recherche de cerveaux redoutables.

Elle avait étudié attentivement toutes les offres avec la sérénité et le calme qui l'avait toujours caractérisée.

Mais ce n'était pas ce qu'elle souhaitait faire de sa vie pour le moment. Dans quelques années peut-être...

Et, à la stupéfaction générale de l'ensemble de ses professeurs, elle avait refusé des postes monstrueusement alléchants, pour accepter un poste d'enseignante en école maternelle dans un quartier huppé de la capitale. Travailler auprès des plus jeunes l'avait toujours attirée et elle s'était découverte une passion pour l'enseignement. Sans lui en avoir jamais parlé, Kate pensait qu'elle cherchait, par ce biais, à revivre son rôle de maman protectrice qu'elle avait merveilleusement accompli avec elle.

Isa, elle, n'avait pas cherché à analyser son choix. Comme toujours, elle avait suivi son instinct et se félicitait de sa décision. A vingt-trois ans, ses nombreux diplômes en poche, elle ne s'était pas sentie prête à endosser un poste à hautes responsabilités. Pourtant bardée de titres pompeux et ronflants, la jeune fille ne souhaitait pas s'enfoncer, si jeune, dans la jungle du pouvoir, même si on l'y accueillait les bras ouverts.

La petite école où elle avait été nommée était réputée pour accueillir des enfants issus de classes aisés, et plutôt difficiles de ce fait, car très exigeants, voire prétentieux. Tout cela lui importait peu. Un enfant restait un enfant, d'où qu'il vienne. Isa s'était, de suite, formidablement bien intégrée à l'équipe enseignante déjà en place, qui ne savait rien de l'impressionnant curriculum vitae de la jeune femme. D'un naturel gai et enjoué, son enthousiasme communicatif avait rapidement séduit tous ses collègues, et particulièrement Marianne, la directrice, avec qui elle avait, très vite, noué des liens très forts.

Mais surtout, Isa s'était révélée être formidable avec les enfants. Marianne l'avait félicitée à plusieurs reprises des projets qu'elle menait avec sa classe et les échos des parents étaient plus que positifs.

Comme tout ce qu'elle entreprenait, elle avait encore réussi et s'épanouissait pleinement dans son travail. Le contact avec les enfants l'émerveillait et ceux-ci le lui rendaient bien. Les petites filles étaient béates d'admiration devant leur jolie maîtresse.

Certes, Isa Luigi n'était jamais passée inaperçue. Sa longue chevelure épaisse et bouclée, d'un roux flamboyant, mettait superbement en valeur ses yeux vert émeraude et sa peau claire. Elle avait définitivement renoncé à dompter ses lourdes boucles indisciplinées qu'elle laissait, le plus souvent, descendre en cascades sur ses épaules. Même si elle les maudissait chaque soir et chaque matin, au moment de les coiffer, elle savait qu'elle ne pourrait jamais les couper. Elle aurait trop l'impression de se sentir nue sans les flammes rougeoyantes que lançait son opulente chevelure. Elle savait également que c'est ce qui la rendait si incroyable, tellement unique et différente. Et Isa aimait cultiver la différence. Surtout si c'était à son avantage. Ce qui était, incontestablement, le cas, avec ses cheveux magnifiques. Tout comme son regard si perçant et si doux à la fois.

Son physique hors du commun aurait pu faire d'elle, l'ennemie jurée des jeunes femmes de son âge. Elle était une rivale, une menace évidente. Pourtant, et c'était là une autre de ses forces, Isa savait se faire apprécier de toutes et tous. Elle avait cette formidable capacité à attirer les gens vers elle et savait faire oublier sa beauté aux femmes, et son intelligence supérieure aux hommes.

Elle avait, tout naturellement, agi de même avec les enfants, qui vivaient là leur première année d'école.

Elle les adorait autant que ceux qu'elle aurait un jour... avec Adrien.

Le jour de leur rencontre resterait, à jamais, gravé en elle.

Elle se souvenait de tout.

Ce jour là, elle était, comme à son habitude, éblouissante de charme et de simplicité. Vêtue d'un jean's qui moulait à la perfection ses longues jambes d'une finesse incroyable, d'un chemisier blanc en coton dont les manches retroussées laissaient apparaître le hâle de ses bras et chaussée de sandales plates, elle lui était apparue comme dans un rêve. Ce fameux soir où, comme à son habitude, il était arrivé, en retard, chercher son fils Gaston, à l'école.

Agé de cinq ans, le petit garçon n'était pas dans la classe d'Isa qui elle, s'occupait des tout petits. Cependant, la maîtresse ne pouvait se permettre d'attendre, une nouvelle fois, le papa de Gaston. Ses retards étaient fréquents et elle avait un rendez-vous important prévu de longue date. Isa avait gentiment proposé d'attendre l'arrivée du papa et la maîtresse, soulagée, s'était empressée d'accepter. Il faudrait néanmoins que cela cesse. Dès le lendemain, elle demanderait une entrevue avec les parents du petit Gaston, même si elle se doutait que cela ne serait pas aisé avec des parents en plein divorce.

Isa ne connaissait rien de la situation familiale de l'enfant mais avait de suite, perçu une lueur de tristesse dans les yeux du petit garçon, qu'elle avait mis sur le compte du retard du papa. Elle avait déployé des trésors d'ingéniosité pour faire sourire le garçonnet si timide et effacé. Et, près d'une heure après la sortie des classes, toute réserve avait disparu. Le formidable charme de la jeune maîtresse avait opéré.

Une incroyable complicité était déjà née entre eux, quand Adrien avait freiné devant l'école, faisant crisser les pneus d'une magnifique voiture de sport noire.

Oui, Isa se souviendrait toute sa vie de ce moment. Elle ne pourrait jamais l'oublier.

Comme elle ne pourrait jamais effacer de sa mémoire, un tout autre moment, nettement plus douloureux celui-là.

Gaston s'était alors précipité dans les bras de son père qui, s'agenouillant pour l'enlacer, ne quittait pas des yeux la beauté vivante qui regardait avec émotion ce touchant tableau. Puis, quand leurs yeux s'étaient enfin rencontrés, l'émotion avait fait place à un choc bien plus grand qui les avait saisis tous deux, au même moment. De longues secondes s'étaient écoulées sans que, ni l'un ni l'autre, ne puisse détacher son regard. Leurs cœurs battaient follement dans leur poitrine. Ils avaient bien conscience que quelque chose de magique était en train de se produire, là, en présence du petit Gaston, blotti dans les bras de son père.

Depuis ce jour, ils ne s'étaient plus quittés et vivaient un amour sans nuages.

Chapitre 2

Gabrielle, l'ex-femme d'Adrien avait, sans surprise, obtenu, la garde du petit Gaston. En tant que photographe professionnel, très réputé et très demandé dans le milieu de la mode et de la haute couture, Adrien vivait à cent à l'heure. La mère du garçonnet avait constitué un dossier plus qu'accablant sur son ex-mari. Par le biais de son avocat, elle avait récolté plusieurs témoignages impitoyables sur les fréquentations douteuses de son mari du fait de son métier et insistait surtout sur son incapacité à créer autour de son fils un environnement calme, marqué de valeurs et de repères dont un enfant a besoin. Gabrielle n'avait ainsi, laissé aucune chance à Adrien de pouvoir prétendre, même à une garde partagée. Il ne voyait son fils qu'à l'occasion des vacances scolaires, qu'il devait encore partager avec la mère. Ses moments étaient pour lui, un enfer et, contre l'avis d'Isa, il avait espacé de plus en plus ses droits de visite.

La jeune femme l'accusait de faire passer ses propres intérêts avant ceux de son fils qui vénérât pourtant son père. Elle avait vécu un rejet similaire avec des parents toujours absents, et la souffrance du petit garçon lui était insupportable.

- Je sais ce que ressent Gaston, Adrien, lui avait-elle avoué un soir, les yeux pleins de larmes.

Cela faisait treize mois qu'elle avait emménagé chez lui. Il venait de raccrocher d'une conversation téléphonique avec son fils où Isa l'avait entendue patauger lamentablement dans de fausses excuses pour les prochaines vacances.

Et, sans lui laisser le temps de se défilier, elle lui avait tout raconté sur son enfance solitaire.

- D'une certaine manière, tu fais revivre à Gaston ce que j'ai moi-même vécu. J'ai longtemps culpabilisé de l'éloignement de mes parents. J'ai longtemps cru que j'étais fautive, que j'avais fait quelque chose de mal pour qu'ils agissent de la sorte, que c'était de notre faute, à ma sœur et moi s'ils s'en allaient si loin pour travailler, sans nous, qu'ils ne nous aimaient pas parce que nous n'étions pas sages ; avant de réaliser, qu'en fait, je n'étais coupable de rien, et qu'ils ne tenaient, tout simplement, pas à nous supporter trop longtemps. Nous n'étions, ma sœur et moi, qu'un fardeau trop lourd à porter dans leurs bagages, tout juste bon à être laissé aux soins d'une gouvernante.

Elle inspira fortement en fermant les yeux, voulant ainsi chasser des images trop dures, des souvenirs douloureux.

- Gaston t'adore..., avait-elle insisté en repensant à la petite frimousse du garçonnet innocent qu'elle adorait.

- Avec tout ce que Gabrielle doit lui raconter sur mon compte... Je n'y crois pas trop, avait-il grommelé en allumant une cigarette.

- Tu te trompes ! Il t'adore, je le sais. Cela se voit dans ses yeux ! En refusant de passer ces

quelques jours avec lui, même si c'est en présence de Gabrielle, tu mets à plat l'énergie, la vitalité, tout le bonheur de vivre de ton fils, Adrien ! Tu n'as pas le droit d'infliger cela à un enfant, à ton enfant !

- Mais elle me rend la vie impossible ! Aux dernières vacances, je n'ai pas tenu trois jours ! Gaston est resté enfermé dans sa chambre, trop terrorisé par nos cris et nos disputes, pour seulement oser descendre ! C'est aussi pour lui épargner tout cela que je refuse d'y aller cette fois-ci, avait-il avoué, visiblement bouleversé. Quand il sera plus grand, ce sera plus facile, avait-il ajouté, convaincu qu'il prenait la bonne décision.

- Quand il sera plus grand, il sera trop tard, avait rétorqué Isa d'un ton sec. Aime-le cet enfant au lieu de te décharger totalement sur sa mère !

- Mais je ne me décharge de rien, bon sang ! Et la pension que je suis obligé de leur verser chaque mois ! Tu sembles l'oublier, celle-là !

Cette fois, Isa s'était insurgée, condamnant fortement sa mauvaise foi évidente. L'argent n'était pas un problème pour lui, juste une excuse à son indifférence.

- L'enfant n'est pour rien dans tout cela. Tu projettes sur lui, toute la rancœur et l'amertume que tu éprouves vis-à-vis de ton ex-femme. En leur versant cette pension, tu ne fais qu'assumer ta responsabilité financière, mais tu oublies celle du cœur, celle de la filiation qui est autrement plus importante que toute contrepartie financière. C'est cette responsabilité là que j'aimerais te voir assumer auprès de Gaston, la seule qui soit importante à ses yeux...

- Mais pas pour sa mère...

- Oublie la un peu pour penser à ton fils !

Mais sans doute, était-ce au-dessus de ses forces.

Comme d'habitude, elle avait capitulé, le laissant dévier la conversation sur un autre sujet. Elle ne souhaitait pas, à nouveau, ouvrir une dispute sans fin avec lui.

Mais son regard en disait long sur ce qu'elle pensait de l'attitude d'Adrien avec son fils.

C'était, entre eux, un sujet de discord perpétuel. Le seul.

Une semaine plus tard, Gaston et sa mère périssaient dans un tragique accident de voiture alors qu'ils se rendaient, à la demande du petit garçon, à une grande exposition d'un photographe dans le vent, Adrien d'Aboville.

Chapitre 3

Après ce drame, les liens qui unissaient le jeune couple s'étaient considérablement renforcés. Plus conscients que jamais que la vie ne tient qu'à un fil, ils vivaient leur amour pleinement, profitant de chaque moment ensemble, comme si c'était le dernier. Adrien ne parlait jamais de son fils mais Isa savait que la culpabilité le rongait comme un mal incurable. Elle l'entoura de toute son affection, de tout l'amour qu'elle avait pour lui, s'efforçant de lui cacher sa propre douleur. Elle avait aimé Gaston dès

qu'elle l'avait vu et avait été terrassée par le chagrin à la mort du petit garçon. Pourtant, petit à petit, la vie reprit ses droits et, un an après la terrible tragédie, les cicatrices commençaient à se refermer.

Adrien et Isa avaient su faire front, ensemble et leur amour en était sorti considérablement grandi. Ils s'entendaient à merveille sur tous les plans. Ils adoraient faire l'amour ensemble et la passion de leurs ébats étonnait parfois la jeune femme. Adrien n'était pas son premier amant mais jamais elle n'avait connu de tels débordements amoureux et le désir qui la submergeait à chaque fois, l'affolait. Plus que tout, elle souhaitait un enfant. Après la disparition du petit Gaston, elle avait pris sur elle pour ne pas évoquer avec Adrien un sujet encore terriblement douloureux. Il culpabilisait de ne pas avoir été un père plus attentionné et Isa ne le sentait pas prêt à envisager d'être une nouvelle fois papa.

Pourtant, plus d'un an après le terrible traumatisme, ce bébé qu'elle désirait tant, était devenu pour elle, une véritable obsession. Elle avait volontairement laissé passer les deux mois d'été. Deux mois de pure folie pendant lesquelles elle avait accompagné Adrien dans tous ses déplacements professionnels : New York, Madrid, Londres, sans oublier Berlin et Milan. Elle s'était promenée, avait fait du shopping, regrettant parfois de ne pas avoir eu l'occasion de croiser Kate une seule fois alors qu'elle savait que sa petite sœur se rendait fréquemment dans ces capitales de la mode. Le soir, après sa journée de travail, Adrien rejoignait Isa à l'hôtel et ils sortaient souvent jusque tard dans la nuit. Adrien adorait se mêler, le soir, aux mannequins qu'il photographiait dans la journée. C'était un homme qui aimait la beauté, les paillettes, mais c'était surtout quelqu'un de profondément ambitieux. Chacune de ces soirées n'était que prétexte à se montrer, se faire connaître, parler de lui, de ses œuvres et des multiples projets qui bouillonnaient constamment en lui. Isa l'avait suivi, observé, heureuse de découvrir, avec lui, un monde qu'elle ne connaissait pas. Elle avait rencontré quantité de gens fabuleux, certains très connus dans le monde de la mode, du cinéma ou de la chanson ; d'autres, encore inconnus, mais qui allaient tout faire, pour être les prochains dont les magazines people raconteraient les dernières folies.

Adrien et Isa s'étaient, ensuite, accordés deux semaines de vacances en amoureux. Quinze jours qu'ils avaient, pour ainsi dire, passé seuls, en tête à tête. Un photographe espagnol, un ami d'Adrien, leur avait prêté, une petite villa qu'il possédait sur la Côte Andalouse. Bien des fois, alors qu'ils paressaient sur le sable chaud après avoir nagé ou couru comme des enfants dans les vagues de la méditerranée, Isa avait été sur le point d'aborder le futur, leur futur... Mais, sans vraiment savoir pourquoi, sans non plus, parvenir à identifier la cause de son malaise, elle décidait, à chaque fois, de remettre à plus tard cette discussion, qui était pourtant chère à son cœur. Elle savait qu'elle craignait la réaction d'Adrien mais refusait de se l'avouer. Ce n'était, tout simplement, pas le bon moment.

Mais arriverait-il un jour, cet instant idéal, ou devrait-elle le provoquer ?

Le mois de septembre tirait à sa fin. Les vacances paraissaient déjà si loin... Trop loin... Et Adrien aussi. Jamais, depuis plus de deux ans qu'ils vivaient ensemble, il n'avait cherché à évoquer, avec elle, leur avenir. Il s'arrangeait toujours pour esquiver le sujet trop brûlant d'un engagement. Il prenait alors son air fuyant ou prétextait du travail et montait à l'étage, s'enfermer dans son atelier. Mais Isa était bien

décidée à lui faire prendre conscience qu'elle voulait plus.

Ce serait même ce soir. Oui, ce soir, et rien ne l'empêcherait désormais de lui faire dire ce qu'il éprouvait vraiment pour elle, comment il voyait leur avenir.

Jusqu'alors, à chaque fois qu'elle avait tenté d'aborder avec lui, ce côté de leurs relations, il s'était toujours adroitement esquivé. Elle en avait conclu qu'il avait peur de commettre une nouvelle fois les mêmes erreurs et se rassurait en se disant que le temps panserait les blessures et les peurs.

Mais aujourd'hui, à trente-six ans, Adrien avait le droit de croire de nouveau en une vie de famille heureuse et épanouie. L'échec cuisant de son premier mariage l'avait profondément meurtri et, même s'il n'en parlait jamais, Isa devinait qu'il se sentirait, toute sa vie, coupable de la mort de son fils, qu'il n'avait, en fait, pas connu.

Forte d'une nouvelle résolution, Isa se promit d'ouvrir son cœur à celui qu'elle savait être le père de ses futurs enfants. Elle ne souhaitait pas interrompre son traitement contraceptif sans lui en parler car elle voulait qu'ils attendent ce bébé ensemble.

La perspective d'un dîner en amoureux le soir même, à la maison, serait une bonne entrée en matière. Dès la sortie des classes, elle fonça au supermarché et choisit avec soin, les meilleurs produits. Toute la journée, elle avait songé au menu et, après maints et maints changements, avait arrêté son choix. Adrien adorait les asperges mais elle ratait toujours la sauce et il détestait les sauces préfabriquées, elle s'était donc rabattue sur des tomates cocktail et mozzarella beaucoup plus faciles à préparer et... sans cuisson. Le poulet au curry était le seul plat qu'elle réussissait à peu près, donc elle n'hésita pas très longtemps. Et pour finir, salade et chèvre chaud et la glace aux noix et macarons dont Adrien raffolait.

Ainsi munie de ses paquets, elle arriva chez elle, les bras chargés. Elle avait craqué pour des petits bouquets de violettes et avait même poussé le romantisme jusqu'à acheter une dizaine de petites bougies colorées et parfumées qu'elle comptait disposer ça et là dans l'immense salle à manger.

Elle s'en voulait presque de tous ces petits préparatifs qu'elle considérait comme des artifices destinés à amadouer Adrien. Sans comprendre vraiment pourquoi, elle appréhendait sa réaction quand elle allait lui parler de son désir de porter son enfant et s'en voulait de sa nervosité. En posant les sacs sur la grande table de la cuisine ultra moderne, elle jeta un œil autour d'elle et frissonna malgré le doux soleil de cette fin de journée d'été.

Comme d'habitude, tout était impeccable, immaculé. Rien ne traînait, tout brillait. Les inox étincelaient de propreté, le marbre blanc reflétait la lumière qui entrait à flots par la grande verrière et les immenses baies vitrées de trois mètres de haut. Pas une trace de doigt sur les meubles ou les vitres, pas un grain de poussière. L'entreprise de nettoyage qui passait chaque vendredi avait fait des merveilles, trop pour Isa qui se sentit soudain écrasée par le silence et le froid qui se dégageait des murs de cette maison sans chaleur. Elle s'affala sur l'une des chaises en bronze particulièrement inconfortable mais qu'Adrien adorait et qu'il avait commandé spécialement à un designer italien dont les créations l'enchantèrent. Celui-ci avait d'ailleurs conçu pratiquement tout le mobilier de cette vaste maison très moderne dont

Adrien, au moment de son divorce, avait dessiné les plans avec un architecte renommé pour ses extravagances. Il adorait les lignes froides et épurées. Il mélangeait le noir et le blanc sans laisser aucune autre touche de couleur entrer dans les nombreuses pièces, trop vides au goût de la jeune femme.

Les yeux dans le néant, Isa était ailleurs, loin, très loin. Cela lui arrivait parfois. De plus en plus, lui semblait-il. Elle en avait vite détecté la raison. Elle n'avait pas eu besoin de chercher longtemps. Le vide de sa vie de femme en était la principale cause. Dans son cœur, du plus profond de son être, elle voulait un enfant.

Tout à coup, le doux parfum des violettes lui fit revenir à elle et à son projet de dîner aux chandelles. Elle se leva avec effort et entreprit de ranger ses achats. En disposant les fleurs et les bougies un peu partout au rez-de-chaussée, son moral remonta légèrement. Indéniablement, des couleurs chaudes et un peu de désordre manquaient à cette maison sans âme. Plusieurs fois, elle avait tenté d'amener certaines touches plus exotiques à cet intérieur froid et rigide. Les plaids, tableaux et autres bibelots colorés, qu'elle avait pourtant choisi avec soin et amour, n'avaient jamais trouvé grâce aux yeux du photographe professionnel qui avait gentiment fait comprendre à Isa qu'en matière de décoration, elle pouvait lui faire confiance. La tendance était au dépouillé. Et puis, n'avait-il pas fait appel aux plus grands, pour concevoir et aménager son intérieur, dont tout le monde s'extasiait. La salle de bains entièrement noire et couverte d'ardoises du sol au plafond ne faisait-elle pas l'admiration de tous ?

Isa la détestait.

Comme elle détestait aussi leur chambre à coucher où là, tout était blanc. Quelques semaines auparavant, un grand magazine de décoration avait contacté le célèbre photographe. La rédactrice en chef avait eu vent de l'originalité de son intérieur et souhaitait savoir si elle pouvait venir effectuer quelques clichés. Enchanté de cette publicité gratuite, Adrien les avaient lui-même, réalisés, ajoutant ainsi une touche très personnelle au dossier, qui avait attiré un nombre impressionnant de lecteurs. Le magazine avait dépassé tous ses espoirs de vente. L'excentricité du photographe attisait la curiosité. Isa avait été plus que choquée en apprenant la nouvelle. Elle en avait terriblement voulu à Adrien de dévoiler ainsi leur intimité. Mais chacun était resté campé sur son opinion, Adrien considérant cet intérêt comme un honneur face à sa célébrité montante alors qu'Isa l'avait vécu comme une véritable agression.

Lors des premiers mois de vie commune, elle n'avait pas porté tant d'attention à ce qu'elle considérait alors comme des détails, face à la passion dévorante qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Elle ne voyait qu'Adrien, ses yeux noirs qui captivaient toutes les magnifiques femmes qu'il photographiait à longueur de journées, ses cheveux bruns mi-longs, sa peau bronzée tout au long de l'année, grâce à ses nombreux voyages au soleil des Antilles plusieurs fois dans l'hiver.

Son corps musclé et sa taille imposante prenaient tant de place dans le volume pourtant impressionnant, de chaque pièce, qu'Isa avait mis du temps à s'apercevoir de la rigidité des lieux. Elle avait mis encore plus de temps à comprendre que cette rigidité était du goût d'Adrien et qu'il aimait vivre dans cette atmosphère aseptisée, dépourvue de toute chaleur humaine. Ce décor contrastait tant avec la nature

profonde de l'homme qu'elle aimait ! Elle ne comprenait pas qu'il puisse aimer vivre ainsi. Le connaissait-elle aussi bien qu'elle voulait le croire ?

Outre son attachement très particulier aux lignes froides et épurées, Adrien détestait le désordre. Rien de laid ou de trivial ne devait, affirmait-il, obscurcir, chez lui, son champ de vision. Même après sa journée de travail, son esprit n'était jamais au repos. C'était un créateur, un visionnaire, un original, disaient certains, qui réfléchissait sans cesse à une nouvelle approche de la photographie. Il adorait travailler avec les contrastes : la lumière et les ombres, le noir et le blanc. Et cela se retrouvait dans cette maison, où la jeune femme ne s'était jamais sentie véritablement à l'aise, comme chez elle, ce que refusait de comprendre son amant.

Parfois, Isa songeait avec tristesse à son ex-femme. Elle comprenait que Gabrielle n'ait pas supporté l'atmosphère de vie imposée par Adrien. Elle réalisait surtout à quel point, la vie du petit Gaston aurait été un enfer dans un tel environnement.

Ce n'était pas une maison faite pour un enfant.

Soudain, en posant le dernier petit vase de violettes sur un minuscule guéridon de cristal, signé, lui aussi, du célèbre designer italien, l'insolente vérité sauta au visage de la jeune femme. Pour la première fois, elle réalisa que la réponse à son plus grand désir, porter l'enfant d'Adrien, était là, devant ses yeux.

Jamais un enfant ne pourrait s'épanouir dans un décor si figé où même Isa ne pouvait prendre la moindre initiative. En lui imposant ce que, elle, considérait comme un simple décor, et non comme un foyer, Adrien n'avait-il pas déjà répondu à la question de la jeune femme : veux-tu un enfant de moi ?

Son cœur se mit à battre un peu trop vite contre sa poitrine et elle secoua machinalement la tête, se forçant à refouler les larmes qui montaient en elle avec cette horrible pensée. Elle fut soudain envahie de sentiments contradictoires et elle se dirigea vers la haute porte fenêtrée qu'elle entrouvrit en prenant bien soin de ne laisser aucune empreinte de doigts sur le vitrage étincelant. En sortant, elle respira à fond l'air doux de cette fin du mois de septembre et s'assit sur la balancelle. Le marbre blanc de l'immense terrasse reflétait une lumière aveuglante et elle cligna des yeux tant à cause du soleil bas, que des larmes qui se mirent à couler doucement sur ses joues.

Même le jardin, pensa-t-elle avec horreur, semblait artificiel. La pelouse impeccable contrastait magnifiquement avec le dallage blanc qui menait à la maison. Des arbustes, des plantes exotiques, quelques fleurs très rares qui étaient renouvelées chaque mois en fonction du temps, étaient disposés avec art, par un paysagiste qu'Adrien payait une fortune. Impensable d'envisager une balançoire, un toboggan et, encore moins, un bac à sable, dans cet endroit si précieux. Isa s'enfonça dans de sombres pensées ne comprenant pas pourquoi tout cela ne lui sautait au visage que maintenant.

Pourtant, c'est simple, se dit-elle. Je l'aime et je n'ai vu que lui. Rien d'autre.

La première année avait été euphorique. Aveuglée par l'amour, Isa avait été transportée dans le monde merveilleux que lui faisait connaître Adrien. Elle avait succombé aux charmes d'une vie mondaine peuplée de gens extravagants.

Le milieu de la mode et des célébrités lui était totalement inconnu. Elle en avait toujours très peu parlé avec Kate. Les deux sœurs se voyaient désormais tellement rarement qu'elles ne s'attardaient pas sur leurs métiers respectifs quand cela arrivait. Elles préféraient évoquer le bon vieux temps et passaient des heures à rire de leurs souvenirs communs. Tout redevenait à chaque fois, comme avant. Rien n'avait changé, l'incroyable complicité qui les unissait était inviolable.

En vivant auprès d'Adrien, Isa avait mieux compris le rythme de vie effréné de Kate. Celle-ci évoluait dans cet environnement depuis ses débuts en tant que mannequin, six ans auparavant. Comme le temps passait vite !

Le hasard les avait parfois rassemblées lors de soirées très chics où la présence d'Adrien était toujours très convoitée. Ce n'est qu'alors qu'Adrien avait fait le rapprochement entre les deux sœurs. Il avait déjà travaillé avec Kate sans savoir qu'elle était la sœur d'Isa. Il était véritablement tombé des nues en l'apprenant et n'avait pas compris pourquoi Isa ne lui en avait jamais parlé. Il s'était alors aperçu qu'elle était très secrète sur sa famille, comme si celle-ci cachait un secret invouable. Il n'avait pas cherché à la questionner. Elle lui avait déjà confié la grande solitude qui avait bercé son enfance du fait des métiers très prenants de ces parents. Il respectait son silence.

Pourtant, il n'avait pas eu besoin de mots pour déceler l'attachement profond que se vouaient les deux sœurs. La force des liens qu'il avait perçus entre elles l'avait bouleversé. L'intensité de leurs rapports forçait son admiration et n'avait fait qu'accroître les sentiments qu'il vouait à Isa. Savoir qu'elle était la sœur de Kate, le plus grand mannequin du moment, en France et à l'étranger, avait fait naître en lui, une incroyable fierté.

- A présent, je comprends mieux le coup de foudre que j'ai eu pour toi, lui avait-il annoncé un soir, alors qu'ils rentraient d'un défilé haute couture où Kate avait été magnifique.

Elle l'avait regardé en souriant, devinant les mots qui allaient suivre. De plus en plus, ils se comprenaient sans se parler.

- Avec une sœur aussi éclatante, vedette des podiums et des grands couturiers, il est naturel que j'aie craqué pour sa presque sœur jumelle qui, pour ne rien gêner, est merveilleusement intelligente et converse le plus naturellement du monde avec des intellectuels renommés...

Une lueur de fierté dansait dans ses yeux sombres alors qu'il faisait glisser lentement les bretelles de l'élégant fourreau sur ses divines épaules. Il l'avait vu s'entretenir avec un philosophe anglais venu accompagner sa jeune épouse, puis avec un écrivain américain de renommée internationale. Une nouvelle facette de la jeune femme lui était alors apparue. Il avait trouvé là, l'oiseau rare et son orgueil s'en était trouvé flatté. Il y avait tant de naïves godiches, à tous ces défilés, riches et célèbres, certes, mais dénuées des nombreux talents d'Isa.

Ce soir-là, il lui avait fait l'amour avec encore plus de fièvre et de passion.

Oui, véritablement, l'année qui avait suivi leur rencontre avait été un réel tourbillon de folies. Ils avaient

vécu sur un nuage, parfois à mille lieues de la réalité.

C'est le décès de Gaston qui avait fait prendre à leur vie, une toute autre tournure. Adrien s'était assagi, travaillant différemment, avec plus de sérieux. C'est d'ailleurs son professionnalisme qui lui avait valu toutes ces reconnaissances et qui lui avaient ouvert de nombreuses portes, surtout ces derniers mois.

La rigidité dont était empreinte sa demeure était égale à celle qu'il mettait dans son travail et c'est cela qui avait fait sa réputation. Sa renommée commençait à traverser les frontières et le sérieux avec lequel il menait à bien tous ses projets et contrats, était particulièrement apprécié face aux excentricités de certains, très répandues dans le monde de la mode. La photographie était la passion qui animait sa vie, plus que tout le reste et il comptait bien ne pas échouer, comme il l'avait fait avec son fils.

Isa, aussi, avait changé. Elle s'en rendait compte à présent. Une fois la folie du coup de foudre passé, elle avait ouvert les yeux sur ce qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle aimait toujours autant Adrien, mais était moins aveuglée par tout l'éclat qui entourait sa vie, si peu conventionnelle. Leur relation devenait plus sereine, plus saine, plus stable, en un sens. Pourtant, bizarrement, il manquait encore quelque chose pour que la jeune femme se sente véritablement à l'aise. Au début, elle s'était persuadée que les obsessions d'Adrien pour l'ordre avaient un lien quelconque avec son échec avec son fils. Peut-être était-ce, pour lui, une façon de se punir, dont elle arriverait à le guérir... avec le temps.

Elle en doutait à présent.

Après deux ans de vie commune, elle avait appris qu'Adrien D'Aboville avait plusieurs facettes. Il était d'humeur très changeante et, surtout, n'était pas homme à faire des concessions. Isa avait du mal à imaginer les jeux et les cris d'enfants courants à travers les pièces d'une maison ressemblant à un musée.

Pourtant, l'amour n'était-il pas plus fort que tout ? Avec son optimisme habituel et sa joie de vivre, Isa était certaine que la force de leur amour pouvait triompher. Elle ferait de leurs différences une force.

Forte de cette nouvelle résolution, elle rentra à l'intérieur en laissant le parfum enivrant des toutes nouvelles fleurs plantées par le jardinier, pénétrer par les fenêtres laissées ouvertes.

Son moral était monté d'un cran, et elle se mit à l'oeuvre en sifflotant. Deux heures plus tard, satisfaite d'elle-même, elle monta se doucher et se changer. Elle s'était surpassée et avait dressé une magnifique table sur l'imposante table de verre avec le service préféré d'Adrien. Elle avait ressassé dans sa tête les mots destinés à faire comprendre à Adrien qu'elle souhaitait aller plus loin dans leur relation. Nul doute qu'il réaliserait vite où elle voulait en venir. Elle ne lui avait jamais caché son désir d'être mère. Elle ne voulait pas l'affoler en lui parlant également de mariage, projet qui lui tenait pourtant particulièrement à cœur et qu'elle envisageait avec autant de bonheur que celui de porter ses enfants. Malheureusement, elle connaissait son opinion sur le sujet. Après son échec avec Gabrielle, il concevait le mariage comme la pire des expériences et n'était pas prêt, lui avait-il annoncé un jour, à se lancer, de nouveau, dans une aventure aussi périlleuse.

Mais Isa n'était pas femme à baisser les bras, surtout s'agissant de son plus grand désir. Elle estimait ne pas avoir à subir les frais du passé d'Adrien. Il n'avait pas le droit de les punir, tous les deux, en effaçant

de leurs vies tant de bonheurs. Leur couple, elle le savait, faisait l'envie et l'admiration de tous. Ne manquait plus, à leur bonheur, qu'un petit être qui leur ressemblerait.

En passant une robe légère en lin blanc qu'Adrien affectionnait particulièrement, elle s'observa un moment dans le grand miroir qui recouvrait tout un pan de mur de leur chambre imposante. Indéniablement, elle était d'une beauté étourdissante. Ses boucles flamboyantes descendaient en cascade sur ses épaules contrastant magnifiquement avec le tissu blanc de sa robe. Pourtant, elle ne s'attarda pas sur son apparence. Elle se maquilla très légèrement et enfila trois rangs de perles fines, cadeau d'Adrien, qui mettait en valeur son décolleté. Ses yeux verts pétillaient d'impatience. D'une minute à l'autre, Adrien allait claquer la porte d'entrée et l'appeler de sa voix chaude. Il était presque vingt heures et il ne devrait plus tarder. Il travaillait, en ce moment, pour un grand magazine de mode français et terminait aujourd'hui une série de reportages photos avec de prestigieux mannequins, dont Kate. Il l'avait appelé en fin d'après-midi pour lui annoncer que la journée, bien qu'épuisante, s'était bien passée et qu'il rentrerait vers vingt heures. Un petit sourire se dessina sur ses lèvres alors qu'elle enfilait de magnifiques escarpins Dior pour lesquels elle avait craqué au dernier défilé du célèbre couturier et qu'elle n'avait jamais encore porté. Adrien avait insisté pour les lui offrir pour son vingt-sixième anniversaire, en avril dernier. En s'observant une nouvelle fois dans le grand miroir, elle ne put s'empêcher de songer à la chance qu'elle avait eu de croiser Adrien. En plus du bonheur sans nuages qu'ils vivaient ensemble depuis deux merveilleuses années, leur rencontre lui avait permis de se rapprocher de Kate, sa petite sœur chérie. Grâce à Adrien, elles évoluaient maintenant dans le même monde, participant aux mêmes soirées branchées de la capitale, côtoyant les mêmes personnalités. Elles recommençaient à se voir plus souvent et se retrouvaient parfois pour déjeuner dans une petite brasserie toute proche de l'école où Isa enseignait toujours. Plongée dans ses pensées, elle sursauta presque quand la sonnerie du téléphone retentit. En reconnaissant la voix d'Adrien, elle jeta un coup d'œil à sa montre, un autre cadeau d'Adrien. Il était presque vingt et une heures et elle devina de suite, que la soirée était entrain de tomber à l'eau.

- Ma chérie, c'est moi. Je suis désolé. Il toussota avant de continuer. Je suis avec Astrid à la rédaction. De nombreux clichés ne lui plaisent pas. Il nous reste à voir ensemble de nombreux points. Elle part demain pour Rome et souhaite que tout soit réglé avant son départ. Ne m'attends pas pour dîner. On en a encore pour un bon bout de temps, fit-il avec un soupir.

A l'autre bout du fil, Isa s'était raidie, profondément déçue. En quelques secondes, tous ses efforts et les espoirs qu'elle avait mis dans cette soirée venaient de s'envoler en poussière. Pourtant, elle fit bonne figure, ne laissant rien paraître de son immense déception.

- Ce n'est pas grave, répondit-elle, en masquant tant bien que mal sa déception. Bon courage alors ?

- Oui, merci, répondit-il distraitement, manifestement pressé de raccrocher.

Et Isa reposa doucement le combiné.

Elle connaissait la réputation d'Astrid Saint Pierre. Rédactrice en chef du magazine *En vue*, depuis près

de dix ans, c'était une véritable figure emblématique de la mode. Femme de pouvoir, elle avait un flair infailible, devançant les tendances comme personne. Quand elle avait fait appel à Adrien, elle lui avait clairement exposé ce qu'elle attendait de lui, tout en lui laissant toute initiative en matière de créativité et de nouveauté. Adrien aimait cette façon de travailler : des objectifs clairs et précis mais une grande liberté dans la façon d'aboutir. Très rapidement, ils s'étaient entendus, étant tous deux animés de la même vivacité et d'une passion commune : leur métier.

Isa ne doutait pas qu'ils passeraient une bonne partie de la nuit à revoir ensemble, tout ce qui n'allait pas afin que le résultat fut parfait pour le prochain numéro du magazine. Les délais étaient prioritaires et souvent très tendus.

Malgré la très grande lassitude qui l'avait submergée après le coup de fil d'Adrien, la jeune femme descendit tout remettre en ordre à l'étage inférieur. Elle commença par éteindre les petites bougies, débarrassa la table si joliment dressée et remplit le réfrigérateur de tout ce qu'elle avait préparé avec tant d'amour et d'attention. La boule qui s'était formée dans son estomac l'empêcha d'avaler quoi que ce soit, et elle remonta rapidement se déshabiller et se coucher. Elle resta longtemps éveillée avant de pouvoir trouver le sommeil et la dernière fois qu'elle regarda l'heure, il était une heure du matin. Adrien n'était toujours pas rentré.

Isa s'éveilla à l'aube, l'esprit et le corps engourdis par une nuit courte et agitée. Malgré cela, elle n'avait pas entendu Adrien rentrer. Il dormait profondément à ses côtés et elle s'extirpa doucement des draps pour ne pas le réveiller. Il avait certainement dormi beaucoup moins qu'elle et venait de passer une semaine éprouvante à travailler sans relâche.

Il partait le surlendemain pour Berlin et devait enchaîner avec un important reportage photos à Budapest pour un styliste italien avec qui il avait déjà travaillé. Le mois qui allait suivre promettait d'être chaotique et Isa n'aimait pas voir Adrien s'absenter. Elle aurait tant aimé être en vacances pour pouvoir l'accompagner, au moins une semaine à Budapest. Malheureusement, les grandes vacances venaient tout juste de se terminer. Adrien allait lui manquer terriblement. Elle savait que Kate faisait partie des mannequins engagés par le styliste. Isa aurait tant voulu être à sa place... Quelle injustice ! En d'autres circonstances, elle n'en aurait pas fait tant de cas. Les absences d'Adrien étaient fréquentes, surtout cette dernière année et elle avait fini par s'y habituer. Pourtant, cette fois-ci, c'était différent. Elle appréhendait cette séparation, sans parvenir à se l'expliquer.

Depuis deux semaines environ, elle sentait Adrien plus distant, préoccupé et n'avait pas réussi à savoir ce qui le minait. Ils se voyaient si rarement depuis qu'elle avait fait sa rentrée, au début du mois, qu'ils ne se parlaient quasiment plus. Ils ne faisaient plus que se croiser, leurs horaires étant complètement décalés. Et ce voyage de quinze jours ne faisait rien pour améliorer une situation déjà tendue. C'est aussi pour cette raison qu'Isa avait été tant déçue de la soirée manquée de la veille. Elle s'en voulait un peu, ce matin, d'en avoir fait toute une montagne, mais ne parvenait pas à se dire que ce n'était que partie remise.

En se préparant pour partir, elle songea à sa sœur à qui, par le passé, elle confiait tout. Elles s'échangeaient leurs peurs, leurs doutes, leurs joies, leurs déceptions et n'avaient aucun secret l'une pour l'autre. Parfois, Isa se prenait à regretter ce temps où elles partageaient tout, jusqu'à leur langage codé qu'elles s'étaient inventé et qui énervaient tant leurs parents, les rares fois où la petite famille prenait ses repas ensemble.

Elle aurait tant voulu pouvoir confier, de nouveau, ses démons à Kate, redevenue, un peu grâce à Adrien, sa plus grande confidente. Cela faisait deux semaines que les deux sœurs ne s'étaient vues et, malgré plusieurs messages laissés sur son répondeur, Kate ne l'avait pas rappelée.

Quand elle partit ce matin-là pour l'école, l'humeur d'Isa s'accordait parfaitement avec le temps gris et maussade de cette triste journée de septembre. Il faisait si beau la veille... Habituellement, tous ses ennuis s'envolaient dès qu'elle entrait dans sa classe où les enfants l'accueillaient d'un fort et joyeux «Bonjour maîtresse ! ». Mais aujourd'hui, malgré tous les efforts qu'elle fit pour chasser ses préoccupations de son esprit, elle navigua dans sa classe comme un automate et vit arriver, avec soulagement l'heure de la sortie de ses petits élèves.

Le dernier enfant sorti, elle s'apprêtait à retourner dans sa classe pour terminer des découpages en vue d'Halloween quand Adrien surgit devant elle, un sourire radieux aux lèvres.

- Bonjour ma jolie maîtresse. J'aimerais savoir s'il vous reste une petite place dans le fond de votre classe car je manque cruellement d'éducation et, tout particulièrement de savoir-vivre et j'ai besoin de cours de soutien en la matière. Je me ferai tout petit ! S'il vous plaît !

Il était là, magnifique, respirant l'élégance décontractée qui avait tant séduit la jeune femme lors de leur première rencontre.

Tout simplement impossible de rester insensible à tant de charme.

Elle éclata de rire devant le ton faussement suppliant d'Adrien qui, ravi d'avoir su se faire pardonner si rapidement, l'embrassa avec fougue devant les collègues amusées d'Isa.

- Je monte chercher mes affaires et j'arrive, fit celle-ci, radieuse, remettant à une autre fois les préparatifs d'Halloween qui, de toute façon, était dans plus d'un mois.

Son visage s'était subitement éclairé. Ses yeux pétillaient de nouveau et un grand sourire illuminait toute sa personne.

A peine quelques minutes plus tard, elle s'asseyait à ses côtés dans le magnifique coupé qu'il venait de s'offrir. Il l'embrassa une nouvelle fois avant de démarrer rapidement. La main posée sur le genou d'Adrien, Isa regardait la route qui défilait à toute allure devant ses yeux. Elle était si heureuse de cette surprise que le poids qu'elle avait sur le cœur depuis la veille au soir s'était envolé comme par magie dès qu'Adrien lui était apparu. Elle s'était retenue de ne pas lui sauter au cou tant elle était heureuse et soulagée de son repentir. Elle s'en voulait tant d'avoir pensé qu'il resterait indifférent à la tristesse qu'elle avait ressentie après son coup de fil de la veille. Elle avait eu tort, terriblement tort et elle se réjouissait de s'être trompée.

Tout en conduisant, Adrien lui avait pris la main et elle l'embrassa dans le cou, se retenant de ne pas aller plus loin.

Elle était loin de se douter que c'est le matin même, après avoir ouvert le réfrigérateur et découvert, la sauce au curry, les morceaux de poulet marinés, la mozzarella, les violettes et tout le reste qu'Adrien avait compris ce que son coup de fil avait du provoquer chez Isa.

Mais comment aurait-il pu se douter de la tournure que les événements avaient pris dans sa vie amoureuse? Il en était encore lui-même tout surpris, n'ayant rien prémédité de la sorte. Il se refusait à faire souffrir Isa.

Chapitre 4

En arrivant, Isa se glissa rapidement sous la douche et, comme elle s'y attendait, Adrien ne tarda pas à l'y rejoindre. Ils firent l'amour sous le jet brûlant avant de s'enrouler dans une grande serviette moelleuse qui ne les couvrit pas longtemps. A peine essuyé, Adrien s'empressa de jeter les serviettes au sol et allongea doucement Isa sur les draps de satin blanc. Ce n'est que plusieurs heures plus tard qu'ils émergèrent enfin, rompus et rassasiés.

La nuit commençait à tomber et Isa s'aperçut qu'elle était morte de faim. L'estomac noué depuis la veille au soir, elle n'avait pratiquement rien avalé depuis vingt-quatre heures et tout son être criait famine. Ils descendirent, main dans la main et Adrien régla l'éclairage électronique sur l'option tamisée, avant de mettre un fond de musique. Isa se sentait merveilleusement bien et pria pour que rien ne vienne rompre le charme de cette soirée. Adrien disposa les couverts et prépara l'entrée tandis qu'Isa faisait revenir les morceaux de poulet avant de les napper de la sauce et de laisser mijoter le tout, avec les petits légumes. Elle observa Adrien qui ouvrait une bouteille de vin rouge et ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait tout donné pour être vingt-quatre heures en arrière. Un léger sentiment de malaise s'était, à nouveau, emparé d'elle, bien qu'elle ne sache pas vraiment pourquoi. Adrien paraissait distrait, presque soucieux et ses tentatives pour montrer le contraire ne convainquirent pas la jeune femme qui le connaissait comme personne. Malgré la passion et la fièvre qu'il avait mis à lui faire l'amour, elle avait perçu comme une retenue, totalement inhabituelle chez lui.

Pourtant, elle chassa bien vite ses pensées de son esprit quand il s'approcha pour l'enlacer en glissant ses douces mains sous le peignoir blanc. Elle répondit à ses baisers qu'ils interrompirent brusquement en entendant l'estomac d'Isa crier une nouvelle fois famine. Ils éclatèrent de rire en même temps et s'installèrent rapidement. Ils dévorèrent le repas prévu la veille par la jeune femme. Le repas fut très animé même s'il sembla à Isa que leurs rires sonnaient parfois, un peu faux. Elle avait mis de côté l'idée de lui parler de bébé ce soir. Il était clair que ce n'était pas le bon moment. Elle s'en voulait de penser cela, car pour elle, tous les moments étaient justement bons, pour en parler. Elle ne rêvait que de cela. Pourtant, à cet instant, vidée de toute énergie, elle ne s'en sentait ni la force, ni le courage. Mais il y avait

autre chose. Bien qu'elle ne voulut pas se l'avouer, elle avait peur. Peur de sa réaction et des conséquences qu'aurait sur leur couple, un refus catégorique. Elle l'aimait tellement...

Mais ce n'était certainement pas l'unique raison de l'abîme qu'elle sentait entre eux. Mais quoi, alors ? Ils discutèrent de tout et de rien. Adrien partait en déplacement le lendemain pour deux semaines et Isa l'interrogea sur le travail qui l'attendait. Contrairement à son habitude, il resta vague et lui répondit sans la regarder. Habituellement, il mourrait d'envie de lui faire partager ses idées, ses projets, pour telle ou telle séance. Ce soir, il n'en fit rien, mélangeant la glace dans son assiette jusqu'à ce qu'elle devienne immangeable. Il se leva rapidement de table et ils débarrassèrent en silence.

Quand ils montèrent se coucher, Isa tombait de sommeil. En quarante-huit heures, elle avait à peine dormi cinq heures et les stigmates de la fatigue commençaient à se lire sur son visage. Pourtant, quand Adrien défit lentement la ceinture du peignoir en satin qui tomba doucement à ses pieds, elle ne le repoussa pas. Elle avait peur de la réserve qu'elle avait sentie chez lui, au cours du repas et voulait se persuader qu'elle était sur une fausse piste. Il était fatigué, voilà tout. Mais il l'aimait autant qu'elle et là était l'essentiel. Il caressa tendrement la peau veloutée qui s'offrait à lui et le désir les submergea de nouveau. Ce fut une nuit longue et passionnée qui les laissa, épuisés, mais ravis et plus amoureux que jamais.

Le lendemain matin, une douce odeur de café frais la réveilla et elle ouvrit les yeux en souriant. Adrien venait de poser un petit plateau sur la table de chevet et Isa n'en croyait pas ses yeux. Lui qui était si maniaque et craignait tant pour l'épaisse moquette blanche qui lui avait coûté une petite fortune ! Que lui arrivait-il donc ? La jeune femme se cala langoureusement contre les oreillers tandis qu'Adrien se penchait pour l'embrasser.

- Bonjour mon amour, fit-il de sa voix suave. Tu as bien dormi ? En tous cas, tu as meilleure mine qu'hier.

Il s'interrompit brusquement car il se savait pertinemment être la cause de tout cela. Sans attendre la réponse d'Isa, il lui versa une tasse de café fumant et la lui tendit.

- Merci. A quelle heure est ton avion ? demanda-t-elle tout en portant la tasse à ses lèvres.

Le café était merveilleusement dosé, comme d'habitude. Un vrai délice.

- L'avion décolle dans trois heures mais il me reste encore tant de choses à préparer que ce ne sera pas de trop, fit-il en se mettant debout.

Il s'apprêtait à ouvrir la porte du dressing attenante à leur chambre quand il lui dit d'un air soucieux.

- Ça va aller ?

- Bien sûr que ça va aller. Ce n'est tout de même pas la première fois que tu t'absentes pour deux semaines. Et puis, tu m'appelleras tous les soirs, n'est-ce pas ?

- Evidemment, fit-il avec un petit clin d'œil en entrant dans la pièce où l'éclairage se mit en marche automatiquement.

Tout en préparant deux grosses valises, il l'interrogea sur ses projets pour les deux week-ends à venir et fit semblant de s'intéresser à ses réponses. Tout en grignotant son croissant, la jeune femme ne put

manquer son air lointain. Elle ne le voyait pas, du lit où elle était assise, terminant son petit déjeuner, mais le connaissait trop pour ne pas s'apercevoir qu'il était ailleurs. Où ? Elle n'en savait rien, mais certainement pas ici, avec elle. Peut-être avait-il des soucis professionnels ? Peut-être s'inquiétait-il du travail qui l'attendait à Berlin et à Budapest ?

Finalement, elle décida de lui poser ouvertement la question. Elle était d'une nature franche et détestait les non-dits. Elle ne l'avait jamais connu si absent et voyait bien que quelque chose le tracassait.

Sa réponse ne fit qu'accroître le malaise de la jeune femme qui sut, de suite, qu'il lui mentait.

- Mais non, que vas-tu chercher là, lui répondit-il, sur la défensive, en fronçant les sourcils. Je n'ai aucun souci. Ni pour cette mission, ni pour rien d'autre d'ailleurs.

Il venait d'entrer dans leur immense salle de bains ardoisée du sol au plafond et rassemblait ses effets de toilette, alors qu'Isa pénétrait dans l'espace douche.

- Tout va bien, continua-t-il d'un ton brusque, presque agressif. J'ai juste une tonne de choses à régler au studio, avant mon départ. A part cela tout va bien.

Puis, sentant sans doute qu'il avait répondu un peu brutalement à une question, somme toute, banale, il la regarda avec un sourire, admirant son corps parfait. Quand l'eau se mit à couler sur la peau halée, il ajouta doucement.

- Je suis aussi, terriblement désolée d'abandonner ma jolie déesse. Tu vas me manquer à un point qu'il n'est même pas possible d'imaginer.

En temps normal, il se serait déshabillé à la hâte pour la rejoindre. Malheureusement, il était pressé et lui adressa un baiser du bout des lèvres avant de sortir de la pièce.

Isa terminait de s'habiller quand il lui cria d'en bas qu'il partait. Elle finit de boutonner son chemisier tout en dévalant le grand escalier noir. Arrivée dans le couloir, elle se dirigea vers l'entrée certaine qu'il attendait le baiser qu'elle n'avait pu lui donner quelques minutes plus tôt, alors qu'elle était sous la douche. Tandis qu'elle ouvrait la lourde porte donnant sur le perron, elle entendit des pneus crisser sur le gravier blanc de l'allée. Elle eut juste le temps d'apercevoir l'arrière du coupé qui tournait sur la gauche. Adrien était parti sans lui dire au revoir.

Chapitre 5

Au lieu des deux semaines initialement prévues, Adrien fut absent trois longues et interminables semaines. Ils s'étaient peu parlés au téléphone, Adrien semblant toujours très occupé, même le soir, alors que, logiquement, sa journée de travail était terminée. Isa savait bien que les séances de prises de vue pouvaient souvent, se terminer très tard dans la nuit. Cependant, elle avait du mal à croire que cela arrivât tous les soirs.

Quand Adrien lui apprit, la veille de son supposé retour, qu'il devait rester encore quelques jours de plus, Isa perdit son calme.

- Que se passe-t-il Adrien ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Tu n'as quasiment pas donné de

tes nouvelles en quinze jours. Quand je t'appelle, ce n'est jamais le bon moment. Si, par un heureux hasard, je ne tombe pas sur ta messagerie, tu es distant, distrait et tu raccroches rapidement. Là, tu m'annonces que tu ne rentres pas demain, mais dans une semaine ! Et tu voudrais, après tout cela, que je saute de joie ? Je te le demande une nouvelle fois. Que se passe-t-il ?

Elle avait haussé le ton, ce qui lui arrivait très rarement et Adrien parut décontenancé à l'autre bout du fil. Visiblement, il ne s'attendait pas à une telle réaction de sa part. Elle semblait bien vivre ces quelques jours loin de lui. Il accepta mal de se faire réprimander de la sorte, comme un jeune enfant ayant fait une bêtise. Aussi, il lui répondit sur le même ton.

- Mais je bosse, bon sang ! Qu'est-ce que tu crois ? Que je me dore la pilule à Budapest ? Ah, oui ! C'est génial ! On se gèle ici. Les mannequins en ont marre autant que nous. Ils menacent de tout laisser tomber et nous avons maintenant leurs agents sur le dos. Mais à part ça tout va bien ! Voilà ce qui se passe !

Déconcertée par le tableau que venait de dresser Adrien de sa semaine passée, Isa s'en voulut aussitôt de s'être laissée emporter.

- Excuse-moi, mon chéri. Je suis désolée. Je sais bien que tu ne t'amuses pas. Mais je suis tellement déçue de ne pas te revoir demain... Tu me manques tant..., avoua-t-elle dans un souffle.

- Toi aussi, tu me manques. Je sais que je n'ai pas été très disponible au téléphone. Je comprends tout à fait que j'ai pu te paraître froid et distant. J'ai tant de choses en tête en ce moment... Nous nous rattraperons à mon retour...

Ils raccrochèrent en ayant fait la paix et Isa se promit d'attendre que ce soit lui qui la rappelle. Il ne le fit que trois jours plus tard, s'excusant d'avoir été plus que débordé, puis la rappela la veille de son retour sur Paris. Elle prit, de nouveau, en pleine figure, le ton sec et cassant d'Adrien, qu'elle excusa bien vite en le mettant sur le compte du surmenage et de la fatigue.

Aussitôt, elle téléphona à l'entreprise de nettoyage pour que quelqu'un vienne le lendemain matin, de bonne heure. Pendant l'absence d'Adrien, elle avait suspendu le contrat, préférant vivre dans le petit désordre qui était le sien et dans lequel elle se sentait bien. Pendant ces trois semaines, elle avait pris certaines habitudes, des libertés qu'Adrien ne supportait pas. Comme laisser traîner des vêtements un peu partout dans la maison, ne pas mettre un verre directement dans le lave-vaisselle après y avoir bu, reposer le téléphone sur sa base pour éviter de le chercher partout quand on en avait besoin. Elle devrait faire attention à tout cela. Mais en avait-elle vraiment envie ? Elle écarta bien vite cette question de son esprit pour se focaliser sur le rangement et les courses pour les repas du week-end. Elle avait peu et mal mangé pendant son absence et le réfrigérateur était vide. Cette dernière semaine, elle se sentait en permanence, au bord de la nausée. Elle n'avait pas d'appétit, avait constamment froid malgré un thermostat d'ambiance réglé sur vingt-quatre degrés, été comme hiver. Elle devait couvrir quelque chose. Et il fallait que cela arrive justement pour ses retrouvailles avec Adrien...

Il lui avait tellement manqué ! La réponse à la question qu'elle se posait quelques instants plus tôt lui

apparut alors comme une évidence. Evidemment qu'elle avait envie de faire des concessions pour lui faire plaisir. Elle l'aimait tant ! Il était si fabuleux et elle se trouvait si bien avec lui. Ils s'entendaient à merveille sur de nombreux plans et s'étaient découverts beaucoup d'intérêts communs qui n'étaient, certes, pas la décoration, se dit-elle en regardant un affreux tableau qu'elle avait réceptionné hier et qu'Adrien avait acheté à Berlin. Il ne lui en avait pas parlé au téléphone et elle n'avait pu s'empêcher de se demander comment il avait trouvé le temps de courir les galeries, débordé comme il était.

Chapitre 6

Isa venait tout juste d'arriver quand elle entendit le taxi d'Adrien. Il n'avait pas souhaité qu'elle vienne le chercher à l'aéroport, arguant du fait qu'il passerait déposer son matériel au studio qu'il avait en ville. Elle n'avait pas insisté.

Elle venait juste de terminer de faire le tour de la maison et du jardin afin de s'assurer que la femme de ménage et le jardinier avaient fait correctement leur travail. Tout était parfait. Trop pour elle, mais elle sourit en pensant à la satisfaction d'Adrien.

Son cœur battait anormalement vite quand elle l'aperçut. Il avait une mine superbe et semblait bien plus en forme qu'elle, ne put-elle s'empêcher de remarquer, alors qu'elle s'attendait à trouver un Adrien épuisé par trois semaines de travail sans relâche. En fait, il était tout simplement magnifique !

Elle se retint de ne pas lui sauter au cou quand le taxi redémarra et le laissa venir à elle, deux lourdes valises dans chaque main. Il lui adressa un petit sourire contrit, sans doute en guise d'excuse pour tous ces imprévus, se dit-elle. Puis, arrivé à sa hauteur sur le pas de la porte, il lâcha les valises à ses pieds et l'enlaça en l'embrassant fougusement.

Toutes les bonnes résolutions d'Isa fondèrent en cet instant. Elle répondit avec fièvre à ce baiser brûlant qu'elle attendait depuis trois semaines. Elle s'était pourtant promise de ne pas céder à son charme avant d'entendre les raisons de son silence et de sa froideur. Pourtant, au contact de ses lèvres sur les siennes, de ses mains dans ses cheveux, descendant dans son dos, puis plus bas, elle laissa le désir l'envelopper tout entière. Il n'y avait pas d'arme contre le magnétisme envoûtant d'Adrien. En tous cas, elle n'en avait trouvé aucune jusqu'à maintenant.

Le week-end fut idyllique et c'est à regrets qu'Isa partit, le lundi matin, en direction de l'école. Elle avait eu tort de s'inquiéter, se disait-elle alors qu'elle entra dans sa classe. Adrien lui était revenu plus amoureux que jamais, si séduisant et plein d'humour. Bref, tel que l'homme qu'elle avait connu et appris à aimer ; bien loin de celui qui l'avait quittée trois semaines auparavant sans un baiser d'au revoir.

Elle l'avait trouvé aussi plus détendu. C'était certainement ce grand projet pour un magazine américain qui l'avait tracassé et éloigné ainsi d'elle, autant physiquement qu'affectivement. A part ces quelques jours supplémentaires sur place, tout s'était bien déroulé et il lui avait affirmé que tout le monde était ravi des photos. Il lui en avait montré quelques unes. Il n'avait pas menti. Elles étaient sensationnelles.

Quand elle rentra ce soir-là, elle le trouva en train de travailler dans le studio qu'il s'était aménagé au

dernier étage. C'était une grande pièce baignée de lumière où un immense dôme de verre faisait office de plafond. C'était le seul endroit de la maison où la jeune femme se sentait à l'aise. Elle aimait y monter pour lire quand Adrien n'était pas là. Car quand il s'y trouvait, Isa savait qu'il n'aimait pas qu'on le dérange.

Elle frappa doucement à la porte entrouverte, pour l'informer de sa présence. Elle était montée nus pieds et, très concentré sur son travail, il ne l'avait pas entendue monter. Quantité de photos étaient éparpillées sur la grande table qui occupait tout un coin de la pièce. Les yeux rivés sur les clichés, elle reconnut sur son visage, l'air lointain et mélancolique qui l'avait tant inquiétée avant son départ. Un éclair d'effolement passa dans son regard noir quand il leva son visage vers elle. Elle s'approcha lentement, un petit sourire aux lèvres, masquant autant qu'elle le put le trouble qu'elle ressentait. Il vint à sa rencontre en lui ouvrant les bras, tentant de l'entraîner sur le canapé moelleux qui se trouvait à l'autre bout de la pièce.

- Isa ? Déjà de retour ? Je n'ai pas vu la journée passer... Je comptais passer te chercher pour t'emmener boire un verre. Excuse-moi, je travaillais et les heures ont passé sans que je m'en aperçoive. Mais, bon, je suis content de moi. J'ai bien avancé...

Au lieu de le suivre, la jeune femme se dirigea vers l'amoncellement de photos sur lesquelles était penché Adrien quelques secondes plus tôt.

Le choc fut tel qu'elle sentit tout son sang se glacer dans ses veines. Elle écarquilla les yeux en ouvrant la bouche mais aucun son ne sortit de ses lèvres. Adrien s'était approché et semblait mal à l'aise. Mais Isa ne le voyait pas, hypnotisée par la femme qui remplissait toute la pièce de sa présence.

Kate ! Rien que Kate ! Sur toutes les photos !

Isa se mit à frissonner. Puis au bout de ce qui lui parut une éternité, en fait de secondes, elle réussit à articuler, dans un souffle, presque un chuchotement :

- Elle est très belle.

Un long silence s'installa avant qu'Isa ne reprenne, d'une voix rauque et sourde :

- Elle sait donner exactement ce qu'il faut pour chaque photo. C'est du très bon travail. Ce sont des photos magnifiques.

Visiblement soulagé de la tournure que prenait la discussion, Adrien répondit, d'un ton très professionnel.

- C'est vrai. Nous avons bien travaillé, malgré des conditions déplorables, comme... comme je te l'ai expliqué.

Isa ne voyait rien de déplorable à poser ainsi dans de magnifiques robes entourées de très belles choses. A première vue, une grande partie des photos avaient été prise dans un musée. Elle s'abstint de tout commentaire, incapable d'intégrer ce qu'elle était entrain de vivre, chamboulée de sentiments contradictoires qu'elle se refusait à admettre.

- Et regarde celles-ci. Qu'en penses-tu ? fit Adrien un peu trop agité.

Il lui présenta une pile de nouvelles photos, très réussies, elles aussi, mais qui n'avaient pas l'aura des

précédentes.

Il ne s'agissait pas de Kate.

Un malaise grandissant s'était emparé d'Isa. Elle resta, un long moment, figée face à sa sœur, effleurant du bout de ses doigts fins, le papier brillant qui lui renvoyait par centaines, le visage de Kate. Il y avait dans ses yeux quelque chose que Isa n'avait jamais vu auparavant. Une lueur extraordinaire qui sonna comme une sirène d'alarme dans l'esprit embrumé de la jeune femme.

- Bon, fit Adrien légèrement nerveux. Je range et je te rejoins en bas dans une dizaine de minutes. Que dis-tu d'un repas chinois ? D'accord pour un aller-retour en Chine ? dit-il sur le ton de la plaisanterie sans attendre sa réponse. Si tu veux prendre une douche ou te changer...

Il commença à s'activer en classant méthodiquement chaque photo, une à une, sans même jeter un œil à Isa qui, telle une somnambule, se dirigea vers l'escalier. Arrivée à la porte, elle s'arrêta, se retourna une seconde pour chercher le regard d'Adrien, puis descendit à l'étage du dessous. Il n'osait pas affronter son regard. Isa lisait en lui comme dans un livre ouvert.

Parvenue dans leur chambre, la jeune femme se laissa tomber lourdement sur le grand lit. Que se passait-il ? D'où venait la tension si palpable qu'Adrien avait fait semblant de ne pas remarquer. Lui, habituellement si maître de sa personne, n'avait pas réussi à maîtriser les tremblements de ses mains et de sa voix. Isa frissonna. Elle était gelée malgré une sueur moite qui avait envahi tout son corps. En entrant dans la salle de bain, elle augmenta la température du thermostat et se glissa sous l'eau brûlante. Une longue douche la réveilla de sa torpeur, sans calmer, pour autant l'inquiétude qui montait, de plus en plus, en elle. Elle était plus troublée qu'elle ne voulait bien l'admettre, même si, au fond d'elle, elle se sentait un peu ridicule. Elle savait que Kate et Adrien travaillaient souvent ensemble. Ce n'était pas nouveau. Il avait déjà eu l'occasion de photographier Kate de nombreuses fois et même, bien avant qu'Isa et lui ne se rencontrent et tombent follement amoureux l'un de l'autre.

Kate n'est pour lui, qu'un modèle parmi d'autres, se dit-elle pour se rassurer, tout en s'habillant chaudement d'un pantalon en flanelle et d'un magnifique pull en cachemire entièrement fait main. Le jet brûlant n'avait pas réussi à la réchauffer. Elle frota vigoureusement ses épaisses boucles, se forçant à écarter de son esprit les pensées négatives qui la taraudaient. Elle n'allait pas faire toute une histoire de ces photos, au demeurant superbes. Justement, n'aurait-elle pas dû éprouver de la fierté d'avoir une sœur aussi belle, photographiée par l'amour de sa vie. Sa tendre petite sœur chérie, qu'elle avait couvée bien davantage que ne l'avait fait leur propre mère.

Comme elle avait changé ! Et encore plus sur ces clichés !

Oui, c'était cela. Sous l'œil d'Adrien, derrière son objectif, elle était sublime, elle resplendissait.

Chapitre 7

La semaine qui suivit fut pleine de contradictions, de haut et de bas. Adrien déployait des efforts surhumains pour égayer Isa, multipliant les sorties en amoureux, rentrant de bonne heure. La jeune femme

s'en rendait bien compte et elle faisait de son mieux pour écarter de son esprit toutes les pensées négatives qui l'accaparait.

Elle avait réussi à joindre Kate au téléphone à plusieurs reprises et celle-ci avait paru ravie d'avoir de ses nouvelles. Comme toujours, les plus grands stylistes du monde se l'arrachaient et elle croulait sous un emploi du temps surchargé. Evidemment, elle adorait cela. Quand Isa l'avait interrogé sur Dan, un américain avec qui elle sortait depuis près d'un an, elle lui avait répondu que tout était terminé entre eux et elle avait rapidement changé de conversation. Elles avaient raccroché en promettant de se revoir très bientôt.

Une semaine après le retour d'Adrien, Isa n'avait pas plus d'appétit que les jours passés. Tout le monde lui trouvait mauvaise mine et ses collègues la martelaient pour qu'elle consulte un médecin. Même Adrien paraissait inquiet de sa pâleur et de sa fatigue constante. Le mardi suivant, en pleine récréation, elle fit un léger malaise qui eut raison de ses dernières résistances.

- Il n'est pas question que tu t'occupes des enfants dans un état pareil, la réprimanda Marianne, la directrice de l'école avec qui elle s'entendait à merveille.

A près de cinquante ans, Marianne était veuve avec deux grands enfants en études. C'était une femme robuste, aux cheveux noirs, coupés très courts. Sa voix forte résonnait dans les couloirs du petit établissement sur lequel elle régnait depuis près de vingt ans. Elle adorait son métier et le considérait comme le plus beau du monde. Malgré cela, en apprenant le niveau d'études de sa jeune protégée, Marianne n'avait pas compris pourquoi Isa avait choisi cette voie plutôt que celle auxquels ses diplômes la prédestinaient. Elle avait pris la jeune maîtresse sous son aile dès son arrivée dans l'école et les deux femmes étaient devenues de véritables amies.

- Cela fait des semaines que l'on te dit que tu couves quelque chose. Regarde-toi. Tu n'es que l'ombre de toi-même.

Ce disant, elle pensa immédiatement à son défunt mari, mort d'une longue et incurable maladie, quelques années plus tôt et se reprit aussitôt.

- Ce n'est sûrement rien du tout, s'empressa-t-elle d'ajouter. Une fatigue passagère, un manque de vitamines à l'approche de l'hiver... Que sais-je moi ? Il n'empêche que tu ne peux pas rester comme ça. Rentre chez toi immédiatement et appelle un médecin.

- Mais les enfants ? demanda Isa en rassemblant néanmoins ses affaires, consciente que Marianne avait raison.

- Je vais répartir tes élèves dans les quatre autres classes pour aujourd'hui et j'appelle immédiatement l'inspection académique pour avoir un remplaçant.

- Mais je serai là demain ! fit Isa en se retournant vivement vers son amie alors qu'elles se dirigeaient vers la sortie.

- Si tu voyais ta tête, tu ne dirais pas cela, ma petite, lui répondit Marianne d'un air protecteur. Allez, rentre tranquillement chez toi et appelle ton médecin. C'est ce que tu as de mieux à faire,

assura-t-elle avant de claquer la portière de la petite voiture d'Isa.

Puis, repensant à quelque chose, elle fit signe à la jeune femme qui baissa sa vitre.

- Veux-tu que je prévienne Adrien ?

- Surtout pas ! Il a une réunion très importante tout l'après-midi pour négocier les termes d'un contrat d'exclusivité avec un grand couturier. Je ne veux pas l'inquiéter. Et puis, ce n'est sans doute pas grand chose.

- Bon, je t'appelle ce soir pour prendre de tes nouvelles.

Et Isa démarra avec un dernier geste de la main en direction de son amie.

Chapitre 8

Quand, à quinze heures, Isa pénétra dans la cour gravillonnée de la propriété, elle n'allait toujours pas mieux. Elle fut surprise de voir la voiture d'Adrien garée à sa place habituelle, ainsi qu'un cabriolet flambant neuf qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Elle stoppa sa petite voiture derrière ces deux bijoux de la vitesse, se demandant qui Adrien, avait-il bien pu amener à la maison. Elle jeta un œil dans le rétroviseur et se pinça les joues pour se redonner un peu de couleurs. Puis elle passa une main dans les boucles rousses de ses cheveux longs, geste qu'elle savait totalement inutile pour dompter sa magnifique chevelure, mais qui la rassurait toujours sur son pouvoir de séduction. Et s'il s'agissait d'un personnage influent de la maison haute couture avec qui Adrien devait signer aujourd'hui ? Elle regarda la longue jupe noire dont elle était vêtue ce jour-là, son pull assorti et ses magnifiques ballerines qu'Adrien lui avait offert lors de leur séjour à Milan. Elle sortit de son sac un foulard aux tons clairs qui adoucissait l'ensemble et mettait toujours superbement en valeur ses splendides yeux verts. Elle l'ajusta rapidement autour de son cou gracile, avant de sortir de la voiture.

En ouvrant la porte de la grande maison, elle fut assaillie par un vacarme incroyable qui l'arrêta net sur le seuil du vestibule. Elle posa son sac et, troublée, regarda autour d'elle. Une musique assourdissante faisait trembler les murs. Elle referma doucement la porte et constata rapidement qu'il n'y avait personne au rez-de-chaussée. La musique remplissait chaque pièce de la maison, sortant par les enceintes disséminées un peu partout dans les cloisons. Légèrement inquiète en arrivant à l'étage, le cœur battant, elle fit une pause derrière la porte de leur chambre à coucher. Puis l'ouvrit à la volée en avançant d'un pas, morte de peur mais plus déterminée que jamais.

Ce fut Kate qui la vit la première. Du fait de leur position dans le grand lit, Adrien lui tournait le dos et continuait à bouger en sa sœur, devant Isa sous le choc.

Oh, non ! Pas Kate !

Les yeux écarquillés par l'horreur et la honte, celle-ci se dégagait de l'étreinte de son amant qui grogna de surprise et de mécontentement. Isa n'avait toujours pas bougé ni émit un seul son. Consternée, elle les regardait tous les deux et sa tête semblait sur le point d'éclater. Son cœur battait plus fort que cette musique barbare qui ne s'arrêterait jamais. Une violence hors du commun sortait de toute cette mise en

scène et la jeune femme se croyait en plein cauchemar.

Kate rabattit vivement le fin drap de satin blanc sur son corps nu, tandis qu'Adrien bondit du lit, inconscient du dégoût que sa nudité provoqua soudainement à Isa qui observait la scène avec horreur. Elle sentit la nausée la submerger. Elle connaissait pourtant ce corps musclé dans les moindres détails. Elle en avait, maintes fois, exploré les plus petits recoins, connaissant par cœur l'emplacement des petites cicatrices, des grains de beauté et des bosses que faisaient ses muscles durcis quand il lui faisait l'amour. En quelques secondes, l'homme qu'elle avait aimé venait de disparaître pour ne laisser place qu'à un étranger. Ils se défièrent du regard et elle crut déceler de la haine dans les yeux noirs.

Etait-ce donc elle, la coupable ?

La situation était si incongrue, si irréaliste, que la jeune femme bafouée, humiliée, hésitait entre le rire et les larmes, la honte et la colère, la rage et la pitié. Tout s'emmêlait dans son esprit à une vitesse vertigineuse.

Une éternité sembla s'écouler sans qu'aucun personnage de cette terrible scène n'ouvre la bouche. Le brouillard qui emplit alors l'esprit d'Isa lui fit froncer les sourcils et, chancelante, elle dut s'appuyer au chambranle de la porte laissée ouverte. A travers les larmes qui embuaient son regard, elle vit Adrien attraper son caleçon et l'enfiler maladroitement, tandis qu'une nausée incontrôlable continuait à monter en elle. Puis, sans qu'elle puisse rien y faire, elle vomit tout son maigre déjeuner sur l'épaisse moquette immaculée.

Adrien se figea.

Se redressant, Isa s'essuya la bouche et le front à l'aide de son foulard sentant une nouvelle nausée la submerger. Adrien, lui, ne voyait que la tâche. Il fixait, avec épouvante, la masse gluante s'imprégner dans chaque fibre, avant de reporter son regard haineux sur Isa. Se pouvait-il que ce fût le même homme qui avait dormi dans le creux de son épaule la nuit passée ?

Soudain, une fureur contenue s'empara d'elle. Une détermination sans faille apparut sur son visage impassible. Ses yeux verts lancèrent des éclairs tandis que Kate cherchait du regard ses vêtements éparpillés un peu partout sur le sol. La détresse de sa sœur aînée lui fendait le cœur. Elle aurait tant aimé pouvoir la serrer fort dans ses bras ! Etait-ce de sa faute à elle si elles étaient toutes les deux amoureuses du même homme ? Mon Dieu ! Quel gâchis ! Elle se sentait horriblement mal à l'aise et ne comprenait pas qu'Adrien n'ait pas encore ouvert la bouche. Il était foncièrement ridicule à rester ainsi, planté debout avec son caleçon mis à l'envers !

Isa voyait tout cela mais ne chercha pas à s'en amuser. Rien de ce qui leur arrivait n'était drôle. Et surtout pas la trahison de sa petite sœur qui venait de l'écorcher vive, et dont elle ne se remettrait jamais. Elle en était certaine.

Tout à coup, la musique s'arrêta et avec elle, tout son passé, tout son futur. Un silence lourd, terriblement oppressant fit suite au vacarme et à la musique affreuse dont, même les murs ne se remettraient jamais.

Elle les regarda tous les deux et les mots sortirent de sa bouche, sans qu'elle réalise vraiment que c'était

elle qui était en train de parler. Elle ne reconnaissait ni sa voix, rendue rauque par l'angoisse qui la terrassait soudain, ni les deux personnages, tellement ahuris, qui étaient postés devant elle.

- Sans doute fêtiez-vous la signature d'un fabuleux contrat... Le ton ironique qu'elle employa la surprit. Comment pouvait-elle plaisanter dans un moment pareil ? A moins que ce ne fut du sarcasme ? Elle se redressa et les toisa. L'éclat si particulier du regard qu'elle leur lança à ce moment précis, transperça Adrien au plus profond de lui. Vous avez trahi la confiance et tout l'amour que j'avais en vous. Surtout toi, Kate, fit-elle en fixant sa sœur dont les larmes coulaient sur les joues. Ne pleure pas sur un moment de plaisir raté, continua-t-elle ironiquement. Il y en aura d'autres. Dans moins de cinq minutes, je serai partie, vous pourrez vous y remettre. Je viendrai demain matin chercher toutes mes affaires. Je ne veux voir aucun de vous deux. Vous pourrez aller batifoler ailleurs pendant ce temps. D'ici là, ne touchez à rien. Je sais ce qui est à moi, fit-elle cette fois à l'adresse d'Adrien, sans doute soucieux qu'elle n'emporte un des ses affreux bibelots.

Et elle se retourna sans claquer la porte, sans autre esclandre ni demande d'explications.

Ce qu'elle avait eu devant les yeux comme spectacle lui avait amplement suffi.

- Isa... Attends... entendit-elle derrière son dos alors qu'elle dévalait l'escalier, voulant fuir au plus vite ce terrible lieu de douleur.

Mais elle ne répondit pas à sa sœur qui, pour elle, n'existait déjà plus. Sa sœur était morte.

En traversant d'un pas rapide la grande salle à manger, elle se retint pour ne pas briser tout sur son passage, en particulier ce dont Adrien tenait comme à la prunelle de ses yeux, comme cette immense table de verre rutilante. C'eût été si facile... Un grand coup de chaise en bronze dedans... Si au moins elle en retirait quelque satisfaction...

Elle attrapa son sac posé dans l'entrée et coura vers sa voiture comme si elle était poursuivie.

Ce n'est que plusieurs kilomètres plus loin qu'elle stoppa dans une petite rue. Elle coupa le contact et s'effondra, en pleurs, sur le volant.

Chapitre 9

Heureusement qu'il y avait eu Marianne. Sans elle, Isa aurait été capable du pire, seule, perdue et dévastée par le chagrin.

Quand, seule dans sa voiture, son téléphone portable avait sonné une première fois, elle n'avait pas répondu. Puis, après trois appels, elle avait enfin décroché. Marianne, qui l'appelait pour prendre de ses nouvelles, ne comprit pas un traître mot de ce que lui disait Isa, entre deux sanglots. Pourtant, au bout de plusieurs minutes, elle réussit tout de même à lui faire dire dans quelle rue elle se trouvait. Il n'avait pas été difficile de la retrouver et, à minuit passé, elle dormait enfin, installée dans la chambre de sa fille Chloé, actuellement en stage étudiant avec son frère jumeau dans le Nord de la France. Tous deux poursuivaient les mêmes brillantes études d'archéologie à Paris et Marianne était très fière de leur parcours et de leur ambition.

Mais ce soir, toutes ses pensées allaient vers celle qui, elle l'espérait, dormait à l'étage supérieur. Marianne avait du mal à croire ce qui arrivait à sa jeune amie. Elle souffrait pour elle et détestait la nature humaine d'être ainsi faite. Il lui était arrivé de rencontrer Adrien à plusieurs reprises. Ils avaient même dîné deux ou trois fois, tous les trois au restaurant et elle ne l'avait que très moyennement apprécié. Il lui était apparu assez égoïste, pédant et trop sûr de lui. Par égards pour Isa, elle ne le lui en avait, évidemment, jamais fait état. La jeune femme en était visiblement très éprise et elle était contente que leur couple puisse fonctionner même avec deux caractères si opposés.

Quant à Kate, Marianne ne pouvait pas ne pas savoir qui elle était. La jeune sœur d'Isa était le plus grand mannequin français du moment et toutes les femmes enviaient sa beauté. Marianne ne l'avait jamais rencontrée mais Isa ne lui en avait toujours dit que du bien, chantant les louanges de sa sœur adorée.

Même ce soir, alors qu'elle avait pleuré toutes les larmes de son corps, elle n'avait rien dit sur sa soeur. Marianne ne s'était pas permis de commentaires et s'était bornée à l'écouter et à la reconforter, même si elle trouvait Isa bien indulgente vis-à-vis de celle qui avait couché avec celui qui partageait la vie de sa soeur.

C'était surtout Isa qui l'inquiétait. Elle était particulièrement préoccupée par sa santé. Toute cette histoire n'irait certainement pas dans le sens d'une remise en forme rapide de la jeune femme qui, Marianne s'en était rendue compte en l'aidant à se coucher, n'avait plus que la peau sur les os. De ce fait, elle n'avait encore vu aucun médecin et Marianne jugea qu'il était urgent qu'elle consulte.

Au petit matin, Isa semblait avoir un peu récupéré. Elle affirma avoir bien dormi et effectivement, ses traits reposés rassurèrent, quelque peu Marianne qui se faisait beaucoup de soucis pour elle. Isa lui annonça qu'elle maintenait sa décision d'aller, dès ce matin, vider la maison d'Adrien de ses effets personnels. Marianne avait tenté de l'en dissuader la veille au soir. Elle trouvait cela un peu prématuré et pensait qu'une discussion s'imposait entre la jeune femme et Adrien.

- Ne veux-tu pas attendre demain, samedi, que je t'accompagne ? lui demanda Marianne pour la seconde fois alors qu'elle tendait à Isa une corbeille de fruits que celle-ci reposa sans s'être servie.

Marianne essayait de gagner du temps, espérant un coup de fil de Kate ou d'Adrien. Elle n'avait pas imaginé un seul instant que Isa avait coupé son téléphone portable.

- Non merci, répondit-elle en buvant sa deuxième tasse de café au lait. Je préfère y aller seule, dit-elle d'une voix sourde, plus déterminée que jamais à rompre rapidement, tout lien avec les deux êtres qui, il y a encore vingt-quatre heures, étaient sa seule famille. Tu sais, à part des vêtements et deux ou trois autres petites choses, je n'avais pas apporté grand chose lors de mon emménagement.

Elle s'abstint de préciser qu'Adrien avait refusé jusqu'au moindre bibelot qui venait de son ancien petit studio, jugeant le tout, d'une banalité et d'un ordinaire à *faire fuir les intellectuels qu'il fréquentait*. Elle possédait pourtant de très jolies pièces comme quelques superbes antiquités familiales. Elle se souvenait clairement des mots qu'il avait employés pour justifier sa décision qui, elle l'avait bien compris, n'était pas négociable.

- Ma chérie, tu dois comprendre que le milieu de la mode dans lequel j'évolue de part mon métier, doit voir en moi le prophète de la création. Je ne peux me permettre une seule faute de goût. Tu réaliseras mieux ce que je veux dire quand tu apprendras à connaître ma vie, avait-il conclu devant son air surpris.

En fait, la seule chose qu'elle avait comprise était qu'Adrien se préoccupait énormément du regard des autres et tout particulièrement de celui de ses relations professionnelles. Il avait fait appel aux plus grands architectes et décorateurs, non par goût pour les belles choses ou l'originalité qu'ils proposaient, mais uniquement pour la publicité que cela lui amènerait.

Finalement, Isa avait tout laissé dans un garde meuble et ses petites affaires attendaient depuis deux ans qu'elle vienne les récupérer.

Deux ans ! Seulement ! Elle avait l'impression d'avoir vécu une vie entière auprès d'Adrien !

- Il faut que tu manges davantage ! la réprimanda Marianne d'un air maternel, la ramenant brusquement au présent. Ce n'est pas une malheureuse tartine et deux tasses du café qui vont te nourrir et te permettre d'affronter ce que tu vas trouver là-bas !

Isa savait cela et était bien consciente qu'elle aurait autant besoin de forces, que de courage pour retourner chez Adrien. Malheureusement, c'était tout ce qu'elle pouvait avaler et elle sentait l'écoeurement la gagner rien que songer à la nourriture. Elle sourit à Marianne, la remerciant intérieurement de tout ce qu'elle faisait pour elle et laissa le silence s'installer entre elles.

Quelques heures plus tard, ses mains moites se tenaient crispées sur le volant, alors qu'elle approchait du quartier huppé de la résidence où elle avait vécu deux magnifiques années avec Adrien. Un poids immense lui comprimait le cœur et elle n'était plus certaine de vouloir, et surtout, pouvoir, aller au bout de sa démarche. Elle se demandait à présent, si elle ne souhaitait pas qu'Adrien fut présent, qu'il souhaitât lui parler et, peut-être même, lui demander de lui pardonner et de rester. Au fond d'elle, même si elle savait qu'elle ne ferait jamais une chose pareille, son orgueil de femme aspirait à se faire supplier.

Chapitre 10

La maison était vide, terriblement silencieuse et froide.

Impeccablement rangée comme toujours. L'aspect glacial des lieux lui fit presque du bien et la força à se dépêcher d'emballer ses affaires. Ce fut rapide car tout était à sa place, comme Adrien l'exigeait. Elle ne s'attarda dans aucune pièce et fit plusieurs allers et retours sans verser une seule larme. Ni Kate ni Adrien n'avaient eu le courage de venir l'affronter. Mais pour dire quoi ?

Lorsqu'elle tourna la clé de contact, sa voiture bien plus chargée qu'elle ne s'y était attendue, l'angoisse avait fait place à une rage insoupçonnée chez une femme aussi douce. Une seule certitude : elle n'était et ne serait plus jamais la même. Elle venait d'endosser la carapace inviolable qui la protégerait désormais. Elle n'autoriserait jamais plus personne à la faire souffrir. Et jamais, jamais plus, elle s'en fit

le serment, elle ne retomberait amoureuse.

Chapitre 11

Ce fut le surlendemain, le dimanche, qu'elle en eut la certitude. Mon Dieu, comment cela était-il possible ! Après avoir tourné le calendrier dans tous les sens et repassé cent fois dans sa tête le film de la journée qui avaient précédé le séjour de trois semaines d'Adrien à l'étranger, elle n'eut plus aucun doute. Elle était enceinte.

Là se trouvaient toutes les raisons de sa fatigue inexplicquée, son manque d'appétit, ses nausées persistantes et, jusqu'au léger malaise qu'elle avait eu deux jours auparavant à l'école. Que se serait-il passé si elle n'était pas rentrée cet après-midi là, à l'improviste ? Combien de temps, Kate et Adrien auraient-ils fait durer cette terrible mascarade, riant bien derrière son dos ?

Mais toutes ces questions, qu'elle se posait encore hier, sans y trouver aucune réponse, n'étaient, aujourd'hui, plus que le cadet de ses préoccupations.

Elle était enceinte. Enceinte d'Adrien qu'elle venait de quitter parce qu'il la trompait avec sa sœur !

Un sentiment de terreur s'empara d'elle. Quelle injustice !

Elle qui espérait ce moment, depuis si longtemps, le vivait aujourd'hui avec un désarroi sans nom. D'après ces calculs, elle était enceinte d'un mois. Elle se rappelait avoir cafouillé dans la prise de ses pilules quand elle avait commencé à douter d'Adrien. Puis il y avait eu cette folle journée qui avait précédé son voyage à Budapest. Il couchait très certainement déjà avec Kate mais lui avait fait l'amour comme si c'était la dernière fois. Et ils avaient conçu cet enfant. Ce bébé qui grandissait maintenant en elle et qui n'avait rien demandé. Ce bébé dont le père l'avait trompée ouvertement, aux yeux de tous, elle en était convaincue, pendant trois semaines à Berlin, puis à Budapest. Le puzzle prenait forme, petit à petit, dans l'esprit de la jeune femme désorientée qui saisissait, plus que jamais, l'horreur de la situation dans laquelle elle se trouvait.

Elle passa toute la journée du dimanche enfermée dans la petite chambre de Chloé. Marianne, pensant qu'elle dormait, l'avait laissée se reposer. Quand, à dix-huit heures, Isa vint la rejoindre dans la cuisine, elle avait pris sa décision. La jeune femme affichait un air reposé et serein qui rassura quelque peu Marianne. Elles dînèrent légèrement, parlant de choses et d'autres, sans grande importance. Le calme apparent d'Isa ne réussit, cependant pas à tromper Marianne. Elle était intimement persuadée que sa jeune protégée lui cachait quelque chose. Cependant, elle n'osa pas l'interroger et Isa apprécia sa discrétion.

- Revoir les enfants va me faire du bien, dit-elle simplement en aidant Marianne à remplir le lave-vaisselle.

Marianne stoppa tout mouvement, un instant, en se demandant si elle avait bien entendu.

- Il n'est pas question que tu retournes à l'école pour le moment, fit Marianne scandalisée en la fixant avec des yeux ronds. Tu viens de subir un choc alors que tu étais déjà affaiblie. Tout cela ne date que de trois jours et tu n'as même pas pris la peine de consulter un médecin ! Je n'en reviens pas

que tu puisses croire que je vais te laisser reprendre ta classe dans cet état. Soigne-toi d'abord, on verra après, conclut-elle catégorique en refermant la porte du lave-vaisselle d'un coup sec.

- Je ne suis pas malade. Elle marqua une pause, avant de lancer : je suis enceinte.

Voilà, c'était dit.

Marianne leva doucement son visage vers elle. La surprise qui se lisait sur ses traits la rendait si comique que Isa ne put s'empêcher de sourire.

- Tu... Quoi ? Elle battit des paupières en plissant des yeux et répéta. Tu... Quoi ?

- Je suis enceinte.

Pour la première fois depuis des lustres, elle souriait.

- Je suis enceinte, Marianne ! cria-t-elle presque en prenant dans ses mains le visage rebondi de son amie.

- Permits-moi de m'asseoir, fit celle-ci au bout d'un moment, visiblement sous le choc, autant de la nouvelle, que de la joie que cet événement faisait naître chez la jeune femme.

Et elle tomba lourdement sur le sofa moelleux du salon. Elle secouait doucement la tête en tournant les paumes vers le plafond, l'air de dire, qu'elle ne comprenait plus rien.

- Je... Je t'écoute, dit-elle enfin, attendant une explication.

Isa prit place en face d'elle, s'asseyant en tailleur sur un coussin qu'elle plaça devant la cheminée où le feu crépitait joyeusement. En ce début du mois d'octobre, les températures étaient encore très douces, mais il avait plu tout le week-end et Marianne avait pensé qu'un petit feu amènerait un peu de gaieté et de chaleur par ce temps gris. Quelle différence avec l'ambiance sinistre qui régnait dans la maison d'Adrien ! pensa Isa qui sentit son moral remonter d'un cran, en sentant les flammes réchauffer son corps et son cœur. Il suffisait pourtant de si peu de choses pour se créer un cocon douillet !

Plusieurs heures plus tard, alors que Isa s'était autant livrée, que délivrée, de tout ce qui lui pesait sur le cœur depuis des semaines, elle annonça sûre d'elle :

- Je veux garder ce bébé.

Marianne garda le silence quelques secondes avant de rejoindre son amie près des flammes qui dansaient. Prenant tendrement les mains d'Isa entre les siennes, elle soupira avant de demander :

- Tu vas parler à Adrien, n'est-ce pas ?

Elle connaissait déjà la réponse, qu'elle avait lue dans les yeux verts si déterminés.

- Non.

Le regard dur en disait long sur la rancœur et l'amertume qu'elle éprouvait.

- Qu'éprouves-tu pour lui, Isa ? demanda Marianne doucement.

Elle était curieuse de savoir si elle l'aimait encore, malgré tout le mal qu'il lui avait infligé. Si c'était le cas, là se trouvait peut-être l'explication quant à son désir de garder le bébé. Grâce à l'enfant, le père lui reviendrait peut-être...

La réponse ne se fit pas attendre.

- Rien. Je n'éprouve rien pour lui. Il n'existe plus, ni dans mon cœur, ni ailleurs. Elle marqua une pause et ajouta, comme pour elle-même, Kate et lui sont morts pour moi.

Marianne fut parcourue de frissons au son de la voix froide et blanche. En la regardant fixer les braises, le front plissé, elle n'eut aucun doute sur le vide affectif qu'Isa affirmait ressentir pour les deux êtres qui l'avaient trahie.

Puis, alors que les pensées de Marianne volaient vers ce bébé à naître, son père qui n'en savait rien et Isa, qui ne s'imaginait pas vers quoi elle s'aventurait ainsi, seule au monde, cette dernière la fit sursauter en déclarant joyeusement.

- Voilà pourquoi, je retourne à l'école dès demain.

Chapitre 12

Tout n'était pas aussi simple et Isa le savait bien. Elle se lançait dans une aventure périlleuse et sa vie en serait, à jamais changée. Mais pour quel bonheur !

Elle avait déjà l'impression de sentir son bébé en elle. La semaine suivante, son médecin lui confirma la date de son début de grossesse et l'échographie bouleversa la jeune femme. En sortant du cabinet médical, elle eût le sentiment étrange que tout le monde la regardait, tant elle se sentait différente. Comme de nombreuses femmes, la maternité la transformait et elle en avait presque oublié la trahison d'Adrien et de Kate. Son bébé était au centre de toutes ses préoccupations. Elle ne pensait plus à rien d'autre. Elle était tout simplement radieuse et le contraste étonnèrent ses collègues qui ne savaient rien de la situation. Seule Marianne était dans le secret et Isa avait, en elle, une confiance absolue.

Peu de temps avant Noël, elle décida qu'il était grand temps pour elle, d'informer son amie des projets qui trottaient dans sa tête depuis toutes ces semaines. Ils étaient entrain d'aboutir positivement et c'était, pour l'instant, la seule voie possible, pour elle et son bébé à naître. Contrairement à ce que Marianne affirmait, elle ne pouvait pas rester chez elle indéfiniment. Celle-ci avait déjà fait énormément pour elle et elle ne l'en remercierait jamais assez. Elle redoutait pourtant de lui annoncer son départ mais ne l'avait que trop retardé. Les vacances de Noël approchaient. C'était maintenant ou jamais.

Un soir qu'elles paressaient auprès du feu, discutant de leur journée, Isa annonça solennellement.

- Je vais partir, Marianne.

Celle-ci la regarda, sans marquer la moindre surprise. Elle s'y attendait. Au fond d'elle, elle savait. Elle acquiesça en silence.

- Je ne peux pas rester ici, chez toi, dit-elle en montrant la pièce d'un geste de la main.

Mais toutes deux savaient que là n'était pas l'unique raison de son départ. Le dire lui fit du bien, la soulagea.

- Je ne peux plus vivre dans cette ville où je pourrais les croiser, à tout moment, main dans la main, arpentant les rues, souriant aux projets que j'avais, un temps, fait moi aussi.

Elle avait fait un bon bout de chemin vers la guérison de ses blessures, et sa grossesse, contrairement à ce que Marianne avait initialement craint, l'y avait considérablement aidée. Le bébé qui grandissait en elle, l'empêchait de ressasser les idées noires qui la submergeaient encore souvent. Le temps ferait son œuvre, mais Marianne savait également que l'enfant qui grandirait à ses côtés, lui rappellerait tous les jours, Adrien.

- Je comprends, fit doucement Marianne, consciente que c'était là une bonne décision et pour Isa et pour le bébé qui vivrait avec une maman plus sereine.

Elle ne s'attendait, cependant pas le moins du monde, à ce qui allait suivre.

- Je pars vivre en Italie.

Interloquée, Marianne la fixa de ses yeux ronds et réagit aussitôt.

- Tu ne parles pas sérieusement, dit-elle d'un air incrédule.

Un vent de panique s'était emparé d'elle car elle avait compris, à la gravité des traits d'Isa, que celle-ci ne plaisantait pas. Isa était comme sa fille et elle ne supporterait pas de se séparer d'elle et du bébé qu'elle voulait connaître. L'Italie ! Mon Dieu ! Quelle aberration ! Elle n'était pourtant pas obligée de s'expatrier aussi loin pour ne pas risquer de tomber sur Adrien ou sa sœur !

- J'ai trouvé un emploi en tant que chef de département dans une grande agence de publicité, fit-elle en esquissant un petit sourire.

Mais Marianne passa outre la tentative d'Isa de l'éloigner de ce qui lui tenait vraiment à cœur. Avait-elle besoin de partir si loin ?

- Tu peux même avoir trouvé un poste de ministre dans le gouvernement de Silvio Berlusconi que je m'en ficherais complètement Isa ! Je sais que tu es douée, que tu parles plusieurs langues, que tu...

Tout à coup l'émotion la submergea, car elle se rendait bien compte qu'elle ne pourrait rien faire qui puisse la détourner de son idée.

- Je ne veux pas que tu partes ! dit-elle alors d'une voix plaintive.

- Ce n'est tout de même pas le bout du monde, lui répondit Isa, tentant au mieux, de la rassurer et de la reconforter. Tu sais que mon père était italien. Le pays, la langue, ne me sont pas inconnus. Je ne m'aventure pas en terre totalement étrangère. Et puis, de Rome à Paris, je ne suis qu'à deux petites heures d'avion.

- C'est donc à Rome que tu pars t'installer, fit Marianne accablée, mais pourtant assez fière du courage et de la volonté de son amie.

- Oui. Les premiers contacts que j'ai noués avec le Directeur général de l'agence se sont très bien passés. Ils recherchent une personne parlant couramment le français, l'anglais et l'italien, ayant une parfaite connaissance des mentalités, goûts, manières de vivre des français, et ayant une bonne approche de la culture italienne. Le curriculum vitae que je leur ai envoyé les a considérablement séduits, m'a-t-il dit, même si les personnes qui l'ont étudié, n'ont pas compris pourquoi je m'étais dirigée vers l'enseignement à l'obtention de mon diplôme final.

- Ah, ça ! fit Marianne qui pensait exactement la même chose sans en avoir jamais parlé à la jeune femme.

Isa répondit par une moue énigmatique et demanda, perplexe.

- Tu es contente pour moi ?

- Bien sûr que je suis contente pour toi, la rassura Marianne sentant une certaine tension chez Isa.

La jeune femme ne l'avouerait jamais, mais elle était morte de peur de changer ainsi, si radicalement de vie. Elle le faisait pour l'enfant qu'elle portait, autant que pour elle et s'était convaincue, au fil de ses dernières semaines que c'était leur seule façon de s'en sortir. Ils ne pourraient jamais rien construire ici. Pourtant, elle avait besoin de la bénédiction et des encouragements de celle qu'elle considérait davantage comme sa mère bien plus que la sienne ne l'avait jamais été.

- C'est peut-être ce que tu as de mieux à faire finalement, la rassura Marianne, en soupirant. Et puis, il aurait été dommage de te cantonner toute ta vie auprès de petits élèves dans une petite école de quartier. Tu es faite pour accomplir de plus grandes choses, ma chérie, lui assura-t-elle en lui prenant la main.

Puis, pensant soudain à quelque chose, elle demanda.

- Leur as-tu dit que tu étais enceinte ? A ceux qui t'embauchent, je veux dire.

- Ils le savent. J'ai été honnête. Ils savent que s'ils me gardent, je serais absente de l'agence quelques semaines autour du mois de juin parce que j'attends un enfant, dit-elle en passant la main sur son ventre encore plat. Mais je prendrais un congé minimum et, même si, je le sais d'avance, les premiers temps seront cruellement durs, je n'ai pas le choix. J'ai besoin de ce travail.

Chapitre 13

La date du départ arriva à une vitesse folle. Toutes les vitrines des magasins regorgeaient de jouets, de décorations et de merveilleuses illuminations qu'Isa se forçait à ne pas regarder pour ne pas éclater en sanglots. Sa grossesse faisait ressortir une sensibilité accrue et elle était à fleur de peau, sans cesse au bord des larmes. Elle n'avait revu ni Kate ni Adrien et n'avait eu aucune nouvelle. Seul un message laissé par sa sœur sur sa boîte vocale, un mois auparavant, attestait que celle-ci était encore en vie. Elle lui demandait simplement de la rappeler jugeant qu'une discussion s'imposait entre les deux sœurs. Isa n'avait pas donné suite. Elle ne voulait rien entendre des explications de Kate. Comme elle se l'était promis un mois et demi auparavant, elle avait érigé un mur protecteur entre elle et l'extérieur et, pour l'heure, seule son amie Marianne, ainsi que son bébé, pouvaient traverser cette armure et atteindre son cœur. Adrien n'avait pas donné signe de vie et, à bien y réfléchir, cela ne l'étonnait qu'à moitié. Mais elle s'obligeait à ne pas y penser. Il était mort pour elle.

La dernière journée de classe fut forte en émotions et elle rentra chez Marianne, éreintée et le cœur lourd. Elle venait de tourner une nouvelle page de sa vie.

Dans deux jours, alors qu'elle atterrirait à Rome, une autre vie s'ouvrirait devant elle. Elle s'appliquerait, alors, à écrire, pour elle et son enfant, une belle histoire. Quand, au moment même où elle songeait à tout cela, elle sentit les premiers mouvements du bébé dans son ventre, elle sut qu'elle triompherait des obstacles de la vie, pour lui et avec lui.

Chapitre 14

Dès qu'elle posa le pied sur la piste de l'aéroport de Fiumicino, le sol de ses racines, elle se sentit chez elle. Elle récupéra, non sans mal, ses valises, puis héla un taxi qui la conduisit rapidement, dans le centre ville de Rome. Immédiatement happée par l'énergie contagieuse qui émanait de la ville éternelle et de ses habitants, Isa demanda au chauffeur un petit circuit touristique improvisé avant de la déposer à l'adresse de l'hôtel que l'agence avait réservé pour elle. En ces périodes de fêtes, la grande ville grouillait de monde. Les rues illuminées donnaient un éclat presque surnaturel aux monuments historiques qu'Isa redécouvrit avec émerveillement. Les gens allaient et venaient, les bras chargés de paquets, délestant les magasins bondés de leurs mille trésors. Comme à Paris, les petits visages étaient collés aux devantures merveilleusement décorées et animées, et le spectacle de ces petits nez rougis par le froid l'émut encore davantage. Grands et petits se pressaient devant les vitrines des grands magasins, venant découvrir, les yeux écarquillés, les tableaux animés évoquant contes de fées et univers féeriques. Il faisait nuit noire mais la jeune femme parcourut avec un immense plaisir les artères principales. Elle retrouva son regard d'enfant et se laissa emporter par la magie de cette ville scintillante.

Comme bien souvent maintenant, elle posa instinctivement, ses deux mains sur son ventre, comme pour transmettre, au petit être qui vivait en elle, les merveilleuses sensations qui la traversaient de toute part en cet instant. La circulation était relativement fluide et elle écouta avec attention le gentil chauffeur qui rafraîchissait sa mémoire par cette visite guidée imprévue. Tout en répondant à ses questions, celui-ci lui jetait des regards intrigués à travers son rétroviseur. Avec autant de valises, un visage comme le sien et ce merveilleux accent français, il s'agissait très certainement d'un mannequin à la une de l'un des prochains magazines de mode dont sa femme raffolait. Quelle fierté il aurait alors, à pouvoir dire qu'il l'avait promenée, quelques jours plus tôt, autour des beaux édifices romains ! Mais sa femme se moquerait de lui, l'accusant encore d'inventer toutes sortes de choses pour se rendre intéressant. Pourtant, quand il la déposa, à sa demande, devant l'un des plus chics hôtels de la ville, il fut certain de ne pas se tromper.

En descendant du véhicule qui venait de s'arrêter à la Piazza Della Minerva, Isa fixa l'édifice illuminé avec étonnement. Situé au cœur du centre historique de Rome, l'hôtel était niché dans un magnifique bâtiment du dix-septième siècle, tout près de monuments connus dans le monde entier. Le Panthéon, la Fontaine de Trevi, les Marches espagnoles et de nombreux autres petits bijoux architecturaux, n'étaient qu'à quelques rues de là.

Ebahie par tant de splendeurs, Isa vérifia l'adresse sur le courrier qu'elle avait reçu, quelques jours

auparavant, de son futur employeur : *Hôtel de La Minerve*, relut-elle. Elle leva les yeux. C'était bien là. Le taxi ne s'était pas trompé.

Un porteur se précipita pour décharger le coffre tandis qu'elle réglait la course, en remerciant dans un italien parfait, le petit chauffeur si gentil.

Elle ressentait un plaisir immense à parler, de nouveau, cette langue chantante qu'elle adorait et que lui avait appris son père. La seule chose qu'elle tenait sans doute de lui.

En franchissant les lourdes portes battantes que lui ouvrait un groom en livrée, l'étonnement fit place à un léger sentiment de malaise devant tant de luxe et de richesses. Un hall, majestueux, grandiose s'ouvrait devant elle et elle resta quelques secondes ainsi, muette de stupeur, sur l'immense tapis d'orient qui recouvrait le sol de marbre blanc. Le magnifique plafond voûté en vitraux représentait la célèbre déesse Minerve et elle s'attarda sur les merveilleuses couleurs que renvoyaient les centaines de petites appliques en bronze, disposées avec art, un peu partout. Elle s'extasia intérieurement sur l'ameublement somptueux, arborant les meilleurs tissus et meubles italiens et ne put s'empêcher de songer à Adrien et à son fameux designer de nationalité identique. Ce n'était certainement pas lui qui avait été choisi pour décorer ce lieu magnifique. Isa se surprit à en être soulagée.

Passée la première stupeur, elle s'avança vers une jeune beauté au sourire étincelant qui s'empessa de vérifier son nom dans les registres de réservation. Comme le petit chauffeur quelques minutes plus tôt, elle fut certaine de reconnaître en cette Isa Luigi, un mannequin dont le nom, surtout, lui disait quelque chose. La jeune hôtesse n'avait pas son pareil pour deviner, au premier coup d'œil qui était qui. Et elle adorait jouer à ce petit jeu. Pourtant, la femme qui se tenait devant elle ce soir, n'arborait pas l'air hautain et prétentieux dont certaines de ces très belles femmes ne se départaient jamais. Au contraire, celle-ci paraissait presque timide et mal à l'aise. La jeune réceptionniste lui adressa son plus beau sourire en lui donnant la clé de la suite numéro quinze. Ses bagages venaient d'y être déposées, lui assura-t-elle, tout en notant le léger accent de la belle française au nom si italien.

Quand, quelques minutes plus tôt, Isa s'était avancée vers la ravissante hôtesse, elle avait eu un moment d'inquiétude. Que ferait-elle si on lui répondait qu'aucune réservation n'avait été faite à ce nom. Elle s'attendait tellement à autre chose qu'à cet hôtel au luxe si spectaculaire ! Elle n'aurait eu d'autre choix que de ressortir avec ses bagages sous le bras. Elle n'avait pas les moyens de se payer, ne serait-ce qu'une seule nuit dans un tel palace !

Elle n'était pourtant pas au bout de ses surprises. En longeant les couloirs aux tons crème, elle eut soudain l'impression de se retrouver dans un autre monde. Ses pas s'enfonçaient dans une moelleuse moquette gris perle. Aucun bruit ne parvenait à ses oreilles, tandis qu'elle parvenait à la suite indiquée dans laquelle elle entra en ayant la sensation d'être quelqu'un d'autre. Elle resta un long moment, émerveillée par l'atmosphère unique, empreinte de lumière et de sérénité, qui se dégageait de l'endroit. Seul élément rassurant : ses sacs et valises posées à l'entrée d'une seconde pièce qui devait être la chambre.

Aussi ébahie que les petites frimousses qui couraient d'une vitrine de magasin à l'autre, tout à l'heure, dans les rues commerçantes de Rome, elle ne remarqua même pas le garçon d'étage qui, lassé d'attendre un pourboire qui n'arrivait pas, avait refermé la porte derrière lui sans un bruit.

Isa passa d'une pièce à l'autre comme un automate. Était-ce bien elle qui était entraîné de vivre tout cela ? La suite, au décor très raffiné, était composée d'un ameublement somptueux arborant les meilleurs tissus et meubles élégants et stylés inspirés de l'empire Romain. Quel contraste avec la rigidité froide de la décoration de la maison d'Adrien ! Un magnifique tapis persan recouvrait l'épaisse moquette de la chambre. Des rideaux en velours assortis au couvre-lit conféraient une ambiance particulièrement douillette et confortable. Dans un coin, un profond canapé aux mêmes tons incitait au repos. Sur une petite table basse, une extraordinaire composition florale, une coupe pleine de fruits frais ainsi qu'une pile de magazines attestaient du soin tout particulier de la Direction envers ses clients.

Pourtant habituée à l'étalage d'un certain luxe depuis qu'elle fréquentait Adrien, jamais Isa n'avait bénéficié d'autant d'attentions. Sa surprise ne fit que croître quand elle découvrit l'immense salle de bain en marbre de Carrare au confort irréprochable.

Pour avoir bien ciblé ses investigations en matière de recherche d'un travail, elle savait que l'agence de publicité pour laquelle elle était destinée à travailler, était numéro un sur le marché national et se positionnait deuxième au niveau européen. Malgré tout, elle ne s'attendait pas à un tel déferlement d'attentions.

Un peu plus tard, en se plongeant avec délice dans un bain très chaud dans lequel elle avait versé un petit flacon d'huiles essentielles relaxantes qu'elle avait choisi parmi une bonne dizaine de produits divers pour le bain, élégamment disposés dans une petite corbeille près d'une pile de serviettes épaisses et moelleuses, elle repensa à la suite de circonstances qui faisait qu'elle était là.

La chance avait joué pour beaucoup, car quand elle s'était décidée à reprendre contact avec les grandes sociétés qu'elle avait rejetée quelques années plus tôt, pour choisir la voie de l'enseignement, elle s'était davantage préparée à des refus. Rapidement, elle s'était aperçue que, non seulement, l'offre était là, mais également que les salaires avaient connu une hausse vertigineuse. Elle pouvait aujourd'hui prétendre à un revenu nettement supérieur à celui qu'elle s'était vue offrir à l'obtention de son diplôme. Et bien sûr, il n'avait rien de comparable avec ce qu'elle touchait en tant que professeur des écoles.

C'était une aubaine qui lui permettrait de louer rapidement, un appartement avec une chambre pour elle, une pour le bébé, et une pour Marianne quand celle-ci viendrait lui rendre visite. Elle savait également qu'une partie de son salaire servirait à rémunérer la personne qu'elle choisirait pour s'occuper de son enfant. Et les tarifs étaient élevés à Rome, surtout si l'on tenait à s'attacher les services de quelqu'un de qualifié, avec expérience et recommandations. Elle tenait à prendre son temps pour trouver la perle rare qui saurait la seconder quand elle aurait repris le travail. Sauf complications médicales pour elle ou le bébé, elle reprendrait ses fonctions, au maximum, un mois après la naissance du bébé. Cela convenait à Isa qui ne pouvait, de toute façon, se permettre d'être plus d'un mois sans revenu. Elle avait certes, un

peu d'économies mais elles seraient vite englouties par l'achat d'un appartement. Si ce qu'on lui avait dit, s'avérait exact, le prix de l'immobilier était pharaonique, autant à Rome, qu'aux alentours.

Pourtant, Isa était confiante en l'avenir et pleine de sérénité. Elle se le devait pour l'enfant qui grandissait en elle et qu'elle sentait bouger de plus en plus.

Ce soir-là, épuisée par le trajet et cette journée forte en émotions, elle s'endormit dans l'immense lit en ayant l'impression de vivre un rêve. Elle se faisait l'effet d'être une nouvelle Cendrillon. Ne manquait plus que le Prince. Mais elle ne l'attendait plus.

Chapitre 15

Le lendemain matin, sa première pensée fut pour Marianne. Elle terminait son petit déjeuner quand elle entendit la voix chaleureuse de son amie à l'autre bout du fil.

Telle une enfant émerveillée, elle lui raconta par le menu, son voyage ainsi que le luxueux hôtel dans lequel elle avait passé la nuit.

- Et bien. Dis-moi ? Tu ne t'en fais pas à ce que je vois ? la taquina gentiment Marianne, heureuse et soulagée pour son amie.

- C'est vrai. Je dois bien avouer que ce n'est pas trop mal ici, fit Isa en mordant à pleines dents dans un petit pain croustillant et fondant.

Le plateau du petit déjeuner était gargantuesque mais elle était en passe de le terminer finalement. Trop éreintée la veille au soir, elle s'était couchée sans dîner et s'était réveillée avec une faim de loup. Et puis, au diable la gourmandise puisque dans quelques mois, elle serait aussi ronde qu'une montgolfière !

- Ton nouvel employeur ne fait pas les choses à moitié on dirait ?

Mais elle n'était pas surprise. Les jeunes diplômés comme Isa, brillants et bourrés de talent, ne couraient pas les rues. Les plus grandes sociétés se battaient pour les avoir, déployant leurs plus beaux atours pour les amadouer, les séduire comme un amant pour sa dulcinée.

Juste avant son départ, Isa lui avait confié avec une grande modestie qu'elle recevait encore régulièrement des courriers de sollicitation de nombreuses firmes prestigieuses. Elle se doutait que certains de ses anciens professeurs ne devaient pas être étrangers à l'intérêt qu'on lui portait. La plupart l'avaient considérée comme un brillant élément, criant au scandale, quand elle leur avait annoncé qu'elle choisissait, pour un temps, la voie de l'enseignement. Si au moins, elle s'était orientée vers la recherche...

- Nous verrons si la suite est à la hauteur de cet accueil éblouissant, répondit-elle distraitement à son amie.

Elle ne faisait pas partie de ceux qui choisissaient leur entreprise en fonction des privilèges accordés aux salariés. Pour elle, seuls comptaient l'intérêt de son travail et l'épanouissement qu'elle y trouverait, même si, et elle aurait été bien ingrate de le nier, le salaire était plus qu'attrayant.

Bien sûr, dans le cas présent, ce poste à l'étranger avait été une aubaine. Elle n'avait pas réfléchi plus de

quelques heures quand elle s'était vue offrir la possibilité de quitter la capitale française et les douloureux souvenirs qu'elle véhiculait et véhiculerait sans doute toujours.

Isa se força à chasser les images humiliantes qui envahirent soudain son esprit et évoqua avec son amie ses projets pour la journée : redécouvrir la ville magnifique de Rome et ses trésors.

- Prends bien soin de toi ma chérie et ... bonne chance, lui dit gentiment Marianne d'un ton doux avant de raccrocher.

Celle-ci était satisfaite et rassurée. Elle avait reconnu dans la voix de la jeune femme la détermination et la volonté sans faille qui l'avait toujours caractérisée. Isa saurait faire face à ce nouveau challenge qu'elle s'était fixée. Pour elle, pour son enfant. Elle la sentait prête à tout mettre en œuvre pour réussir cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle. Cela demanderait du temps, du travail et des sacrifices. Elever seule un enfant n'était pas chose facile. Mais elle y arriverait. Marianne en était persuadée. Et puis, Isa était très jeune, douée et terriblement séduisante. Nul doute qu'elle ferait rapidement tourner la tête à de nombreux hommes. Même si Isa lui avait affirmé qu'elle ne pourrait jamais plus accorder sa confiance à l'un deux, l'amour la rattraperait forcément un jour.

Chapitre 16

Moins d'une heure plus tard, chaudement vêtue, Isa traversa, sourire aux lèvres, le grand hall de l'hôtel admirant au passage le magnifique plafond voûté rappelant l'architecture du Panthéon. Vêtue d'un long manteau beige en laine mettant superbement en valeur son épaisse chevelure rousse, elle ne remarqua pas les regards qui se retournaient sur son passage. Grande, élancée, d'allure sportive, son pas décidé laissait penser qu'elle était ici comme chez elle. Elle s'arrêta un instant, éblouie par l'incroyable lumière multicolore qui traversait l'immense vitrail représentant Minerve. Les rayons du soleil semblaient lancer des éclairs à travers toutes les merveilleuses couleurs de cette œuvre d'art, pour se refléter avec une douceur presque irréelle sur les traits délicats de la jeune femme subjuguée par la beauté qui s'offrait à ses yeux. Un long moment s'écoula avant qu'elle ne revienne à elle. Un doux sourire illuminait son beau visage, faisant pétiller ses grands yeux rieurs.

C'est alors que leurs regards se croisèrent.

Il l'observait depuis le bar, assis dans un grand fauteuil, à quelques mètres seulement. Il avait été comme foudroyé dès qu'elle avait franchi les portes de l'ascenseur. Sa classe, sa distinction, mais surtout le naturel et la fraîcheur qui émanaient d'elle lui avaient soulevé le cœur d'un seul bloc.

Tout sembla se figer autour d'eux comme si quelqu'un avait appuyé sur la touche pause de leur vie. La douce musique s'était éteinte, les vas et viens des clients et employés s'étaient arrêtés. Isa n'entendait plus que les battements trop rapides de son cœur dans sa poitrine. Preuve bien réelle de ce qu'elle était entrain de vivre.

Malgré elle, elle répondit au sourire qui lui était adressé. Elle nota l'éclair d'amusement dans les yeux bleus qui s'accrochaient aux siens. Elle admira la souplesse de son grand corps bien bâti quand il se

pencha pour prendre la tasse de café qu'on venait de lui apporter. Elle crut déceler une invitation muette à se joindre à lui lorsqu'il regarda en direction du fauteuil libre à côté de lui. Elle le remercia du même coup d'œil amusé, haussant le menton en un geste qui pouvait passer pour du défi mais qui n'était en fait, destiné qu'à remonter son col avant d'affronter le froid hivernal de Rome. Elle lui adressa un dernier sourire en coin, coiffa ses épaisses boucles d'un ravissant bonnet de laine assorti à son manteau et se dirigea vers les portes battantes d'un pas vif.

L'air glacial lui fit tout à fait reprendre ses esprits. Pourtant, l'éclat particulier des grands yeux bleus posés sur elle, envahissait encore tout son être alors qu'elle se dirigeait vers la Piazza della Minerva toute proche. Elle enfila des gants, offrit son visage aux faibles rayons du soleil de cette fin de matinée d'hiver et se força à écarter de son esprit, le bel homme si séduisant aux cheveux aussi noirs et bien rangés, que les siens étaient roux et indisciplinés.

Chapitre 17

Rome et ses multiples facettes.

En quelques heures, Isa s'imprégna de l'atmosphère si particulière de cette ville unique avec l'impression de ne l'avoir jamais quittée. Petite, elle y avait séjourné à plusieurs reprises avec sa soeur et ses parents quand ceux-ci ne les jugeaient pas encore trop encombrantes et les emmenaient encore avec eux lors de leurs tournées. Rapidement, ils avaient préféré se déplacer seuls et cela faisait des années qu'Isa n'avait pas remis les pieds en Italie. Pourtant, à ses yeux, rien n'avait changé. Elle parcourait une ville ayant conservé tout son charme d'antan, sans bouleversements majeurs dus à l'industrialisation ou au modernisme, comme nombre de grandes métropoles.

Avec délice, elle redécouvrit, la Rome antique et le Colisée, la Rome catholique et ses grandes basiliques, la Rome artistique et les chefs d'œuvre des peintres de la Renaissance, la Rome baroque et la Fontaine de Trevi, la Rome contemporaine et les terrasses des *trattorie*.

En fin d'après-midi, affamée d'avoir parcouru des kilomètres à pieds à travers toutes ces merveilles, elle se régala d'un succulent *bruschetta*, délicieusement croustillant et parfumé d'ail et de tomates et copieusement arrosé d'huile d'olive. Elle craqua ensuite pour les meilleurs beignets qu'elle n'ait jamais mangés, qu'elle grignota en prenant le chemin du retour. Le soleil commençait à baisser et elle tenait à être rentrée à l'hôtel avant la nuit.

Les joues rosies par le froid, elle traversa la Piazza Navona d'un pas énergique, consciente qu'il lui restait encore une bonne demi-heure de marche, peut-être plus. En ce dimanche après-midi, période de vacances en prime, nombreux étaient les touristes étrangers qui, comme elle, avaient flâné toute la journée autour des plus beaux sites de ce véritable musée à ciel ouvert, profitant du calme relatif des rues, en comparaison avec la frénésie et l'agitation qui secoueraient la ville dès l'aube le lendemain matin. Aussi, ne prêta-t-elle pas attention à la voix chaude et profonde, parlant français, qui se rapprochait derrière elle. Isa venait d'atteindre la magnifique Fontaine de Neptune décorant le centre de la place quand

l'homme la rattrapa, la faisant sursauter.

- Pardonnez-moi. Je n'ai pas voulu vous faire peur.

Plongée dans ses pensées, elle ne l'avait pas vu. Muette de stupeur, Isa ne mit pas plus d'une fraction de seconde pour reconnaître le regard qui l'avait transpercée un peu plus tôt dans la journée. Sous le fait de la surprise, un morceau de beignet était resté coincé dans sa gorge et elle se mit à tousser, recrachant la pâte à choux sur le mocassin impeccable du bel inconnu. Rouge de honte, elle éclata pourtant de rire, imitant ainsi le fautif qui balaya au loin la pâte ramollie.

- Et bien ! Si en plus, vous vous étouffez à cause de moi...

Isa s'essuya le coin des yeux où perlaient de petites larmes dues tant au froid qu'au fou rire qui ne la quittait pas.

- Excusez-moi, fit-elle se reprenant tant bien que mal.

- Au moins, nous pouvons dire que la glace est rompue, n'est-ce pas ? Jacques Cayzac, se présenta-t-il en lui tendant la main.

- Isa Luigi, lui répondit-elle en serrant la main tendue.

Le frisson qui les traversa tous les deux au même moment amena sur leurs lèvres un sourire complice. Ce fut Isa qui, la première, retira lentement sa main gantée avant de se remettre à marcher.

- Me permettez-vous de vous accompagner, Isa ? Je pense que nous nous rendons au même endroit.

Elle acquiesça en silence, pressentant que le tremblement de sa voix trahirait trop l'émotion qui la submergeait si elle prononçait un seul mot. Elle se maudissait pour les picotements qui couraient le long de sa colonne vertébrale. Elle réfréna, autant qu'elle le put, les émotions qui la taraudaient et enfila la carapace froide et dure qu'elle s'était désormais promise d'endosser face à tout être du sexe masculin.

- Seriez-vous italienne ? Permettez mon indiscretion. Mais tout à l'heure, quand vous m'êtes apparue à l'hôtel, j'aurai juré que vous étiez française. Pourtant, ce nom... Luigi...

Cependant, elle parlait un français impeccable...

Pourtant tout à fait anodine, la question amena un froncement de sourcils sur le beau visage. Elle n'avait pas envie de parler d'elle, n'avait pas envie de se livrer. Les hommes étaient une espèce trop dangereuse, surtout quand ils commençaient à s'intéresser à vous. Il était si facile de se faire prendre. Une fois lui avait servi de leçon. Merci. Ne plus souffrir. Elle se l'était juré. En tous cas pas par la faute d'un homme qui l'aurait prise un moment dans ses filets, pour la laisser ensuite choir comme une vulgaire marchandise avariée.

Elle choisit d'éluder la question.

- Et vous-même ? demanda-t-elle presque durement sans répondre à la question.

Elle se forçait à être désagréable au risque de paraître impolie préférant masquer sa nature enthousiaste et avenante. Peut-être la laisserait-il ainsi tranquille ? Pourtant, au moment même où elle posait la question, elle se rendit compte de sa bêtise. Cayzac était un nom bien français. L'année passée, elle avait même eu un petit élève de ce nom.

- Je suis tout ce qu'il y a de plus français, fit-il avec un large sourire en écartant ses grands bras, paumes tournées vers le ciel qui s'assombrissait de plus en plus.

Elle hocha la tête sans répondre et fit semblant de s'absorber dans la contemplation des pavés qu'ils foulèrent à l'unisson.

Un peu étonné par l'attitude soudain distante de la ravissante jeune femme qui avait relégué son paquet de beignets dans une des poches de son manteau beige, il ne se démonta pas. Il avait vu traverser, quelques instants plus tôt, comme un éclair de peur dans les magnifiques yeux verts. Il se força à observer une certaine retenue et orienta la conversation sur l'architecture qui les entourait, au fur et à mesure qu'ils rejoignaient la Piazza della Minerva. Isa se détendit et la discussion se fit moins laborieuse. Elle ressortit même les beignets qu'ils finirent rapidement, riant à nouveau au souvenir de la chaussure baptisée par l'un d'eux un peu plus tôt. Même froids, les petits choux saupoudrés de sucre glace leur apparurent délicieux. Ils s'avouèrent mutuellement avoir sauté le repas du midi et Isa se rendit compte qu'elle était affamée malgré le petit en-cas qu'elle s'était octroyée dans l'après-midi.

Peu de temps après, ils parvinrent enfin à l'hôtel et la jeune femme ne cacha pas son soulagement de pouvoir enfin, se mettre au chaud. D'emblée, elle libéra les magnifiques boucles du bonnet qui les avaient maintenues prisonnières toute la journée. Celles-ci se répandirent en cascades, sur ses épaules. Elle commença à déboutonner son manteau alors qu'ils traversaient le hall magnifiquement illuminé. Il était amusé de ses gestes si naturels, inconsciente de l'effet qu'elle lui produisait. Elle était tout simplement époustouflante. Elle souffla malgré elle, devant la lenteur des ascenseurs et il remarqua la légère lassitude de ses traits fins.

C'était comme s'il lisait dans ses pensées. Elle n'aspirait, effectivement, qu'à une chose : se plonger dans un bain bouillant, se faire monter un plateau-repas et se coucher tôt. Quand Jacques l'invita à venir partager sa table au restaurant de l'hôtel, pour le dîner, un signal d'alarme sonna comme une sirène dans le cerveau de la jeune femme.

- Je vous remercie, fit-elle poliment, en plongeant son regard dans les yeux bleus. De m'avoir accompagnée, de votre invitation... Je suis épuisée. Je serais de bien piètre compagnie.

L'homme fit un signe de tête négatif.

- Si vous changez d'avis, je suis installé dans la suite dix-huit, répondit-il visiblement déçu. Appelez-moi, poursuivit-il avec une note d'espoir dans la voix.

Pourtant, il n'insista pas et ne chercha pas à la convaincre en arguant du fait qu'il ne la retiendrait pas longtemps, comme elle s'y serait attendue. Elle lui en fut reconnaissante. Elle accepta la carte qu'il lui tendit avant de la laisser monter dans l'ascenseur aux côtés du liftier.

Quand les portes se refermèrent sur la jeune femme, il sut qu'il ne désirait qu'une chose : la revoir au plus vite.

Isa ne s'attendait pas à des bureaux aussi luxueux. La célèbre agence de publicité Di Gregorio & Gasperi était implantée dans l'un des plus beaux quartiers de Rome. Elle occupait deux étages entiers d'un magnifique immeuble datant du siècle dernier, dont la façade venait très certainement d'être nettoyée et rénovée. Comme toutes les grandes villes, les rues de Rome étaient en perpétuelle ébullition, noires de taxis et de voitures toujours pressées. La pollution encrassait rapidement les monuments et toutes les infrastructures. La renommée mondiale et l'image de marque de l'entreprise Di Gregorio & Gasperi se lisaient sur les lignes travaillées de cette belle pierre de taille, immaculée et soigneusement entretenue.

Isa avait demandé au taxi de la déposer en haut de l'artère qu'elle avait, de suite, perçue comme très huppée. Rapidement, elle s'aperçut qu'elle ne s'était pas trompée. La rue, fort élégante, regroupait plusieurs maisons de couture prestigieuses dont la plupart était française, des cabinets d'avocats, de notaires, et plusieurs joailliers célèbres, dont les noms sonnaient aux oreilles de la jeune femme, comme une douce mélodie. Elle avait toujours été particulièrement admirative des fabuleuses créations et avait pris un plaisir évident à en apprendre davantage sur ce métier d'art aux côtés d'Adrien qui, en tant que photographe de mode, approchait de près, les extraordinaires pièces, portées par les plus belles femmes... comme Kate. Elle se força à chasser de son esprit l'image du couple enlacé et balaya une mèche rebelle qui tombait sur les yeux verts, aussi lumineux et éclatants que la splendide parure d'émeraude qu'elle contemplait avec émerveillement dans l'une des vitrines. Finalement, elle hâta le pas. Elle avait rendez-vous à neuf heures avec l'un des agents de direction de l'agence et n'avait plus que dix minutes devant elle.

Quand, quelques instants plus tard, elle franchit les hautes portes en tourniquet, elle masqua, tant bien que mal, l'effet de surprise que lui inspira la décoration grandiose et se retint de ne pas siffler d'admiration. C'eût été du plus mauvais effet devant l'hôtesse d'accueil qui la reçut avec une amabilité discrète. Celle-ci lui indiqua l'ascenseur, l'étage et le numéro de porte où elle était attendue.

- Grazie signora, fit Isa en suivant des yeux la direction indiquée par la jeune fille, qui s'empressa de répondre au téléphone qui se mit à sonner, en adressant un dernier sourire de politesse à Isa.

Celle-ci atteignit rapidement l'étage en question et frappa d'une main assurée à la porte numéro 108. La secrétaire la conduisit dans un petit salon douillet aux couleurs chaudes, l'invitant à s'asseoir sur l'un des profonds canapés en cuir beige.

- Puis-je vous proposer quelque chose à boire ? Thé, café, chocolat... Monsieur Di Gregorio m'a chargée de vous faire savoir qu'il aura quelques minutes de retard.

- Merci, ça ira.

Ce matin déjà, elle n'avait rien pu avaler. Seraient-ce encore les fameuses nausées matinales ? Quand donc s'arrêteraient-elles ?

Elle remercia d'un sourire l'aimable secrétaire et alla se poster devant l'une des immenses fenêtres de la pièce. Une vue imprenable sur les hauteurs de Rome s'offrait à ses yeux. Tout en tentant de reconnaître le chemin parcouru à pieds la veille, elle se débarrassa de la veste en fourrure qu'elle avait choisi de porter

ce matin-là sur un ensemble- pantalon noir. Peu encline aux couleurs sombres, elle avait agrémenté au dernier moment, sa tenue, de la magnifique parure de perles de la plus belle eau qui avait appartenu à sa mère. Celle-ci le lui avait offert quelques semaines avant sa mort à l'occasion de son dix-neuvième anniversaire. Un carré de soie négligemment noué autour de son cou, du même vert profond que ses yeux, faisait ressortir la pureté des trois rangs de perles. A presque trois mois de grossesse, elle n'avait pas pris un gramme. Sa silhouette svelte et gracile se découpait sur le contre jour offrant un spectacle saisissant.

Des bruits de pas feutrés sur l'épaisse moquette du couloir la détournèrent de la fenêtre. La porte du petit salon était restée ouverte mais, malgré cela, pas un son ne parvenait aux oreilles de la jeune femme. Elle jeta un œil à sa montre et, au même moment, Alessandro Di Gregorio fit son apparition.

- Vous faites bien de regarder votre montre, fit-il avec un sourire jovial. Un problème de dernière minute avec l'un de nos clients. Mais c'est réglé heureusement. Alessandro Di Gregorio, se présenta-t-il en donnant une vigoureuse poignée de main à la jeune femme. Vous êtes Isa Luigi, n'est-ce pas ? Ravie de faire votre connaissance, entonna-t-il sans lui donner le temps de répondre.

Il ferma doucement la porte derrière lui et désigna à Isa le canapé en face de lui.

De toute évidence, le directeur de l'agence était un homme pressé, à l'emploi du temps serré. Malgré cela, la jeune femme apprécia le fait qu'il prenne le temps de l'accueillir lui-même pour son premier jour au sein de son entreprise. C'était un homme de taille moyenne, d'une cinquantaine d'années, avec une calvitie bien installée. Il émanait de lui une force et un charisme indéniables. Son costume, vraisemblablement taillé sur mesure, n'était marqué d'aucun faux pli. Il l'interrogea rapidement sur son cursus, ses motivations et son expérience puis, apparemment satisfait par les réponses d'Isa, embraya rapidement sur son groupe et ce qu'on attendait d'elle.

La jeune femme apprécia la précision avec laquelle il brossa ses attentes. Moins d'une demi-heure plus tard, attendu pour une réunion à l'extérieur avec un homme politique dont il tut le nom, il fit appeler le Directeur Adjoint, Fernando Gasperi à qui il confia Isa.

Celle-ci reconnut d'emblée l'homme courtois et affable à qui elle devait d'être ici ce jour là. C'est Fernando Gasperi, alors en déplacement dans leur filiale parisienne qui, certain de son choix, l'avait engagée quelques semaines auparavant. Près de trois ans plus tôt, alors qu'elle venait d'obtenir brillamment son diplôme, il avait alors essuyé un échec lors d'un entretien avec la jeune étudiante. Elle s'était pourtant avérée être la recrue rêvée : trilingue, un parcours sans faute, des commentaires élogieux des professeurs. Fernando avait sorti le grand jeu pour pouvoir s'offrir la jeune diplômée. La désillusion avait été grande quand il avait eu connaissance de son refus. Curieux de savoir lequel de ses concurrents l'avait gagnée, il avait mené sa petite enquête. Il avait d'abord cru à une erreur quand il avait appris, qu'ayant passé, en parallèle, cette année-là, le concours de professeur des écoles à l'Education Nationale, elle s'était orientée vers l'enseignement.

Aujourd'hui, il la retrouvait, parfaitement maîtresse d'elle-même, pleine d'aplomb, une lueur de défi dans

le regard, dans lequel il crut percevoir également une certaine amertume. Elle était encore plus ravissante que dans son souvenir. Elle allait être un atout indéniable pour l'agence et il était certain qu'elle s'épanouirait à merveille dans le poste auquel il prévoyait de l'affecter.

Après le départ du Directeur et les salutations d'usage, Fernando ne perdit pas de temps en politesse. Il lui demanda seulement si elle était bien installée à l'hôtel Minerva et lui assura que tous les frais seraient entièrement pris en charge par l'agence tant qu'elle n'aurait pas trouvé le logement adéquat. Elle pouvait prendre son temps pour apprendre à connaître les différents quartiers du centre ville. A moins qu'elle préférât s'installer à la périphérie.

- N'hésitez pas à nous demander conseil, nous autres, romains de naissance. Rome n'a plus de secret pour nous. Par contre, attendez-vous à des prix exorbitants. L'immobilier atteint des sommets à peine croyables.

- Comme à Paris sans doute, fit Isa impatiente de rentrer dans le vif du sujet.

Fidèle à son engagement d'observer la plus grande distance avec tout être du sexe opposé, elle tut le fait qu'elle aussi, était native de Rome. Aussi agréable que fut cet homme, elle tenait à garder son univers pour elle.

Mais, tout comme Alessandro, son ami de longue date, Fernando Gasperi n'était pas homme à perdre son temps précieux en banalités. Il conduisit Isa dans son bureau où il lui remit une pile de documents sur l'historique de l'agence, sa culture, ses objectifs, ses plus gros clients, les plus petits, mais qu'il ne fallait pas négliger, parce qu'ils pouvaient, un jour, devenir, ceux qui les feraient vivre. Il ajouta plusieurs dossiers relatant leurs plus beaux succès, leurs plus belles campagnes. Puis avec une moue de déception, quelques-uns de leurs échecs.

- J'aurai préféré ne pas avoir à parler de ceux-là. Malheureusement, ils existent, ou plutôt, ils ont existé et ... ne se reproduiront plus, ajouta-t-il sûr de lui. Je pense qu'il faut savoir reconnaître ses échecs, s'en nourrir, pour ne plus les répéter. Un de mes amis, qui est maintenant l'un de nos plus féroces concurrents, disait que le traitement d'une chute de cheval est la remise immédiate en selle. Les échecs remettent les pieds à l'étrier, conclut-il avec un clin d'œil à l'adresse de la jeune femme assise en face de lui.

- Mais quand on peut s'en passer...

- Exactement.

La matinée passa sans qu'elle s'en aperçoive. Isa admirait la passion qui vibrait dans la voix du très séduisant Directeur Adjoint. Ses yeux noirs pétillaient quand il parlait de l'agence, à laquelle il vouait toute son existence depuis près de vingt ans, lui avoua-t-il alors qu'ils rejoignaient une des salles de réunion. L'estomac dans les talons, Isa le suivit dans les immenses couloirs dont les murs étaient tapissés des différentes affiches publicitaires qui faisaient l'histoire et la notoriété de ce groupe d'ampleur internationale.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Fernando la rassura.

- Un plateau repas nous sera servi. J'ai convié la cellule mère du corps de l'agence, comme j'aime à l'appeler, pour une petite réunion de présentation. Ce sera plus rapide que de vous faire naviguer à travers tous les bureaux. Ainsi, vous serez opérationnelle dès demain, fit-il en lui adressant un petit sourire alors qu'il la faisait entrer dans une immense pièce où une vingtaine de personnes, hommes et femmes, s'apprêtaient à prendre place autour d'une impressionnante table ovale en merisier. Suivez-moi, ajouta-t-il, d'un ton plus protecteur qu'autoritaire.

Plaisantait-il en invoquant son opérationnalité pour le lendemain ? Elle l'observa prendre place en bout de la grande table, presser le bouton *ON* de son micro et sut que non, Fernando n'était pas homme à plaisanter quand il s'agissait de son travail.

En une après-midi, elle avait fait connaissance avec ceux qui allaient constituer son quotidien pendant les prochaines années : les Directeurs artistique, financier, marketing, création et leurs bras droits, les graphistes, concepteur-rédacteur et elle en oubliait certainement. Fernando avait raison de les appeler la cellule mère de sa société.

Quand le taxi la déposa à l'hôtel ce soir-là, il était vingt heures passés.

Après la réunion, elle avait passé le reste de l'après-midi à étudier les documents que lui avait remis l'implacable agent de direction italien. Captivée, elle n'avait pas vu l'heure passée. Confortablement installée dans son nouveau bureau très lumineux, jouxtant ceux de ses nouveaux collègues, elle s'était laissée enivrer par l'histoire fabuleuse de ces deux hommes, Di Gregorio et Gasperi qui avaient bouleversé, en quelques années, le monde de la publicité, enfantant à coup de mots chocs, les premières campagnes imaginatives et novatrices sonnait ainsi, le glas de la réclame.

Elle réalisa vite, à la lecture des pièces qu'elle avait sous les yeux, que Fernando avait judicieusement choisi les dossiers. Grâce à sa maîtrise sans faille et sa connaissance incomparable de ses clients, il avait rassemblé, pour sa jeune recrue, tout ce qui lui permettrait une intégration rapide et optimale dans l'agence, sans la noyer de papiers superflus. Il avait lui-même opté pour tel ou tel client, telle ou telle campagne, de telle manière que l'ensemble donne à la jeune femme une vision précise de la culture de la Société qui l'employait. Il mettait un point d'honneur à se charger personnellement de l'intégration des jeunes diplômés qu'il avait courtisé, parfois de longues semaines, voire même, plusieurs mois.

Quand, vers dix-neuf heures, il était passé devant la porte entrouverte du bureau d'Isa, elle terminait d'étudier le dernier dossier. Un crayon coincé derrière l'oreille dépassait de ses épaisses boucles rousses. Elle fronçait les sourcils, visiblement ennuyée par ce qu'elle était entrain de lire.

Amusé, Fernando, qui s'apprêtait à rentrer chez lui, l'observa un moment depuis le couloir. Soudain, Isa leva les yeux et le vit. Spontanément, avec la franchise qui était la sienne, elle pointa le doigt sur les épais feuillets et lança :

- C'était couru d'avance cet échec ! C'était écrit noir sur blanc. Là, fit-elle en agitant une affiche.

Je ne comprends pas comment vous avez pu laisser passer cela !

Autant surpris qu'intrigué, Fernando eut un mouvement de recul avant de s'avancer dans la pièce faiblement éclairée. Seule la lampe de bureau et l'écran d'ordinateur reflétaient une lumière tamisée sur le bureau inondé de chemises, classeurs et dépliant. Un amoncellement de dossiers était entassé à même le sol, sur l'épaisse moquette bleu nuit. Se pouvait-il que ce fût lui qui lui ait donné tout cela à lire ?

Isa remarqua sa mine perplexe devant les documents qui jonchaient le sol et se méprit sur sa moue. Elle s'empressa de le rassurer.

- Ne vous inquiétez pas. Tout vous sera rendu, correctement rangé et classé. J'ai pris de nombreuses notes, mais, si vous le permettez, j'aimerais consulter de nouveau certains points. Puis-je vous les rendre demain ?

Toute cette paperasserie émanait donc bien de lui... Et elle avait tout consulté !

Peu enclin aux compliments, il cacha sa satisfaction, et répondit :

- Ce sont là des dossiers archivés Isa. Vous pouvez les garder aussi longtemps que vous le voulez. Je vous demande seulement de ne pas les sortir des locaux de l'agence.

- Bien sûr, fit la jeune femme, consciente des secrets de fabrication de campagnes que renfermait toute cette mine.

- Mais, de quoi parliez-vous à l'instant quand vous me disiez que... Il fit semblant de chercher en fronçant les sourcils et prit place en face d'elle sur l'un des sièges en cuir. Ah, oui, que vous ne compreniez pas comment j'avais pu laisser passer cela..., fit-il en montrant le dossier qu'elle tenait entre les mains et qu'il avait de suite reconnu.

Cette campagne avait subi un échec retentissant et l'agence, alors débutante, avait eu du mal à s'en remettre.

Confuse de s'être laissée emporter par le feu de sa lecture, Isa choisit pourtant de dire ce qu'elle avait sur le cœur. Elle ne connaissait son supérieur que depuis quelques heures, si l'on mettait de côté les deux entretiens précédents, en France, mais elle eut le sentiment qu'il ne prendrait pas sa réaction comme un abus de pouvoir précoce. Aussi se lança-t-elle.

- Cette campagne a dû coûter une petite fortune, commença-t-elle lentement. Le produit était une simple poudre à laver le linge.

Une célèbre actrice, à l'époque au faîte de sa gloire, avait prêté son joli minois, une star réputée inaccessible.

- Le choix de la célébrité a fait perdre à l'esprit de la campagne toute sa véracité, entama-t-elle posément. Un de mes professeurs nous disait toujours que la publicité ne trouve son souffle que si elle réussit à transmettre l'essentiel d'un produit, quels que soient son environnement ou sa marque. Avec cette actrice, aussi superbe soit-elle, vous vous êtes positionnés en marchands d'illusions, oubliant qu'un publicitaire doit aussi être, vendeur d'authenticité. Le public, le consommateur, n'aime pas être pris pour ce qu'il n'est pas. Il sait quelles sont ses limites et sait choisir aussi, en âme et

conscience. Dans ce cas précis, il a refusé de jouer le jeu et j'ose dire que c'était prévisible.

Impressionné par l'analyse de la jeune femme, Fernando la contra.

- Tout n'est pas si simple Isa. La campagne a marché au début. Les ventes ont doublé dès son lancement, puis ont même triplé...
- Oui, et vous avez cru que la partie était gagnée...

Un petit sourire naquit sur les lèvres de l'agent de Direction devant l'impertinence polie de son interlocutrice. Il pouvait maintenant en sourire alors que quinze ans auparavant, les conséquences de cet échec avaient bien failli causer leur ruine.

Imperturbable, Isa continua.

- ... Mais sitôt la campagne arrêtée, les achats firent de même.
- D'après vous, l'erreur vient donc de l'inaccessibilité de la star choisie pour représenter la marque.
- Pas seulement, fit Isa soudain pensive. Peut-être aurait-il fallu repenser le produit, revoir son prix.
- Ce n'est pas ce que l'annonceur nous demandait.
- Je sais.

Puis soudain, la lumière se fit en elle et son visage s'éclaira.

- Qu'elle était la star ? Cette actrice ou bien votre produit ?
- Les deux.
- Non, cela c'était votre objectif, mais il n'a pas été atteint. L'unique star devait être le produit et la star-actrice l'a occultée. Dans une campagne, l'emploi d'une personnalité est l'espérance d'un impact supplémentaire n'est-ce pas ?
- Oui, et aussi dans ce cas, ce fut de vouloir donner une part de rêve au consommateur.
- Sauf que dans ce cas précis, le message a été faussé par la vedette. L'actrice a pris trop de place, toute la place en fait. Oui, c'est cela, ajouta la jeune femme avec conviction en brandissant l'affichette. Et le slogan utilisé a conforté cet état de fait. Voilà pourquoi, sitôt la campagne arrêtée, les ventes ont chuté. Cette campagne n'a pas su procurer son signe distinctif au produit. La star choisie, réputée inaccessible dans la vie, ne convenait pas pour ce produit de grande consommation. Peut-être pas assez humaine, trop star ?

L'esprit en ébullition, Isa ne parvenait plus à détacher son attention des épreuves photographiques. Elle en aurait même oublié Fernando si celui-ci ne l'avait pas rappelée à l'ordre.

- Je suis, en général, très avare sur les compliments. Mais là, j'avoue que vous m'avez bluffé Isa. Je suis parvenu aux mêmes conclusions que vous, même si de nombreux autres éléments sont rentrés en ligne de compte, l'époque, la concurrence... Mais nous aurons tout le loisir d'en reparler, fit-il manifestement réjoui à cette idée.

Isa venait de marquer un très bon point. Elle venait d'entrer chez Di Gregorio & Gasperi par la grande

porte et, Fernando, l'espérait, n'en ressortirait pas de sitôt.

Consultant sa montre, il prit un air faussement réprobateur.

- Je suis vraiment désolé de vous retenir si tard pour votre première journée. Vous devez être épuisée.

Puis, d'ajouter.

- Et puis vous devez être affamée. Je vous ai observé ce midi. Vous avez à peine touché à votre plateau-repas.

Elle se redressa et le regarda d'un air curieux. Il l'aida à rassembler les documents éparpillés dans la pièce faiblement éclairée et ne fit pas attention à son sursaut.

Comment se faisait-il qu'il ait remarqué ce détail ? Elle aussi, l'avait observé diriger cette petite réunion. Son professionnalisme, son sens du contact et des responsabilités l'avaient impressionnée. Jamais elle n'aurait cru qu'il ait fait attention à ce qu'elle avait mangé. Et pourquoi donc l'aurait-il fait ? Mais il avait raison, pourtant affamée en fin de matinée, la vue et surtout l'odeur de toute cette nourriture – ils étaient près d'une trentaine autour de la grande table - l'avaient rendue, de nouveau, nauséuse. Elle avait à peine touché à ses pâtes, de savoureuses fettuccine alla romana, et n'avait mangé que la moitié du délicieux tiramisù. Bizarrement, elle avait eu une furieuse envie de poulet frites et y penser maintenant, lui donna l'eau à la bouche.

Elle chassa de son esprit l'inquiétude qu'avait levée en elle la remarque de son nouveau supérieur. Elle n'allait tout de même pas être à ce point sur la défensive, vis-à-vis des hommes, pour le restant de ses jours. Fernando n'avait rien dit là, de déplacé. Elle ne pourrait pas éternellement rester dans sa bulle, enfermée, méfiante des hommes. Même si elle s'était jurée de ne plus jamais retomber amoureuse, elle ne s'était pas interdite de discuter amicalement avec un aussi séduisant supérieur que Fernando.

Elle l'observa à la dérobée. Même à près de vingt heures, son costume sombre, à la coupe impeccable était sans un pli. Ses cheveux, aussi noirs que ses yeux, étaient soigneusement coiffés. Un léger parfum, très masculin, qu'elle n'avait pas remarqué ce matin, remua en elle quelque chose de familier, sans qu'elle parvienne à se souvenir qui, de sa connaissance, utilisait le même.

Rapidement, les documents furent empilés dans un coin de la pièce. Le bureau en ordre, Isa alla chercher sa veste en fourrure pendue dans la grande armoire qui occupait un pan entier de la pièce. Au moment où la jeune femme s'apprêtait à sortir son téléphone portable de son sac, afin d'appeler un taxi, Fernando la devança.

- Laissez-moi vous déposer à votre hôtel.

Isa le regarda, prête à refuser poliment. Un pardessus en laine sur le bras, un superbe attaché case dans une main, Fernando ne lui laissa pas le temps de dire non.

- Ce n'était pas une question Isa. Allez, venez.

Ils prirent l'ascenseur en silence et traversèrent rapidement le vaste hall de réception de l'agence, entièrement vide et plongé dans le noir.

Le froid de la nuit frappa Isa avec une telle violence qu'elle sentit des milliers de petites aiguilles s'engouffrer dans sa gorge. Fernando la vit rapprocher ses cheveux de ses joues en guise de protection.

- Les températures sont-elles plus clémentes à Paris en cette saison ? l'interrogea-t-il en réfrénant son envie de la serrer contre lui pour la réchauffer.

Il accéléra le pas et elle en fit de même.

- Oh, non ! Il fait même sans doute plus froid. Mais habituellement, je ne reste pas toute la journée enfermée au chaud. Et puis à l'école, avec les récréations, j'étais souvent à l'extérieur.

Il acquiesça silencieusement tout en actionnant la commande d'ouverture à distance.

La jaguar de Fernando était garée tout prêt et ils furent rapidement à l'abri du vent glacial. Isa admira le confort élégant de ce petit bijou alors qu'il démarrait. Elle se cala confortablement sur le fauteuil de cuir et se laissa envelopper par la douce chaleur qui lui parvint rapidement. La jeune femme admira la conduite souple du véhicule de luxe. Son père était un fou de ce type de modèle. Il en avait possédé plusieurs, mais ni Isa ni Kate, n'avaient jamais eu le droit d'y monter. Ce n'était, d'après lui, pas des voitures faites pour des enfants. Elle ne l'avait jamais compris... jusqu'à ce soir. Cela ne lui enleva pas, pour autant, l'amertume et le ressentiment, qui enserraient son cœur à ce douloureux souvenir d'enfant.

Fernando ne fut pas long à lui avouer qu'il tenait à ce modèle, comme à la prunelle de ses yeux. A cet instant précis, la jeune femme fut certaine qu'il n'avait pas d'enfants. La fierté qu'elle nota dans l'intonation de sa voix, ne lui laissa aucun doute. Il parlait de sa voiture comme de son plus grand trésor et elle en fut presque triste pour lui.

Pourtant, il ne semblait pas malheureux, loin de là. Plein d'humour, il la fit rire tout le long du trajet. Elle constata qu'il n'engagea pas la conversation sur le travail, montrant ainsi qu'il savait aussi se distraire. Cependant, elle l'imaginait, tout à fait, passer de longues soirées à revoir tel ou tel détail de campagne, en peser chaque mot, étudier chaque ligne budgétaire avec attention, passant au crible les postes de dépenses un par un.

Quand il s'arrêta devant l'hôtel, le portier accourut. Elle attrapa son sac posé sur la banquette arrière et remercia chaleureusement Fernando.

- Merci encore.

- Bonne soirée Isa. Et... il lui fit un signe avant qu'elle ne claque la portière. N'oubliez tout de même pas de manger.

- Je rêve de poulet et de frites depuis ce midi...

Il ouvrit la bouche, puis... la referma. Ses yeux, incrédules, la regardait avec surprise.

Elle éclata de rire devant son air perplexe, le remercia une dernière fois et claqua la portière avec précaution. Redressant le col de son manteau, elle s'engouffra rapidement dans la chaleur du magnifique bâtiment.

De sa jaguar, Fernando la regarda traverser l'immense réception illuminée. Ce n'est que quand elle fut hors de vue qu'il démarra, ses pensées entièrement tournées vers la jeune femme dont le parfum flottait

encore dans l'habitable douillet et cossu.

Isa Luigi venait de réussir son examen d'entrée chez Di Gregorio & Gasperi. Ils détenaient là un élément plus que prometteur. Ce n'est que quand il tourna le coin de la rue qu'il se souvint d'un détail. Détail qui, du reste, était loin d'en être un. Ne lui avait-elle pas dit qu'elle était enceinte lors de leur entrevue à Paris ? Comment avait-il pu l'oublier ? Et si, après cette naissance, elle décidait de les quitter pour s'occuper du bébé ? L'agence avait déjà dû faire face à ce type d'érosion de son personnel féminin qualifié. Et le père, était-il toujours en France ? La rejoindrait-il bientôt ? Il fut surpris lui-même, des questions si intimes qu'il se posait à l'égard de la jeune femme, qui le troublait bien plus qu'il ne voulait bien l'admettre. Il songea à elle tout le long du trajet le conduisant à sa grandiose demeure sur les hauteurs de Rome. Son esprit tout entier voguait vers son incroyable beauté, ainsi que vers le formidable potentiel qu'il voyait en elle et qu'il ne voulait surtout pas perdre.

Chapitre 19

La réceptionniste intercepta Isa au moment où celle-ci atteignait les ascenseurs. Elle revint sur ses pas et se vit remettre une petite enveloppe griffée de l'hôtel. Elle plissa le front en une moue interrogatrice tandis que la jeune hôtesse lui adressait un sourire poli avant de reprendre son poste.

Elle ne décacheta l'enveloppe qu'une fois arrivée dans sa suite et lu : *Merci pour cet agréable moment passé en votre compagnie. Une affaire urgente m'a rappelé à Paris dès ce matin. Je suis désolé de n'avoir pu vous dire au revoir. Jacques Cayzac.*

Au moment même où elle lisait son nom, son visage et son parfum se superposa à celui de Fernando Gasperi. L'eau de toilette ! Les deux hommes utilisaient la même eau de toilette !

Touchée plus qu'elle ne voulait bien l'admettre, par l'attention du français, elle relut la petite carte. Rien de déplacé dans ces quelques mots. Une amabilité franche et spontanée qui lui allait droit au cœur. Elle s'avoua, non sans un petit pincement au cœur, être un peu déçue à l'idée de ne plus le voir. Mais elle se reprit rapidement et s'empressa de remettre le petit mot dans son enveloppe avant de la glisser dans son agenda où elle rejoignit la carte que Jacques Cayzac lui avait remise la veille. Seuls son nom et deux numéros de téléphone y étaient inscrits. Elle resta pensive, quelques instants. Le souvenir de sa promenade de la veille, dans les rues de Rome, fit naître chez la jeune femme un nouveau frisson qu'elle ne chercha pas à réprimer. Quelques instants plus tard, le bébé s'agita dans son ventre et elle ne pensa plus à Jacques.

Ce soir-là, elle dévora une assiette entière de frites dorées et croustillantes, ainsi qu'un morceau de poulet délicieusement assaisonné d'une sauce citronnée. Elle se régala d'une salade fruits frais et grignota une tablette de chocolat qu'elle avait dans sa valise. Rassasiée, elle appela Marianne comme promis, afin de lui raconter sa première journée.

Chapitre 20

La semaine qui précéda Noël s'écoula à une vitesse vertigineuse. Isa ne voyait pas les journées passer. Dès le deuxième jour, Fernando la nomma officiellement Responsable Marketing du luxe en Italie. Convoité en interne par plusieurs chefs de groupe nettement plus expérimentés que la jeune ambitieuse, sa nomination expresse à ce poste de haut niveau suscita des vagues de jalousie dans l'encadrement. Mais Isa sut passer outre les critiques sous-entendues et n'accorda pas un regard aux jaloux. D'emblée, elle se focalisa sur ses toutes nouvelles tâches, privilégiant la prise de contact avec ses plus proches collaborateurs. Elle avait en charge trois équipes dont elle devait coordonner les actions. Avec toujours le même objectif : élaborer les meilleures campagnes pour les grandes marques de luxe italiennes.

Fernando le savait, construire la campagne du nouveau parfum Valentino ou définir l'image du dernier sac Prada, était bien différent que gérer une gamme de lessives ou de produits pour bébés. Isa avait suivi une formation très spécialisée, montée en partenariat avec le leader du luxe en France. Cette chaire, de renommée mondiale dans ce secteur très prisé, faisait l'envie de nombreuses entreprises italiennes. A la connaissance de Fernando, rien n'égalait encore, en Italie, les deux années de formation qu'avait suivies Isa à Paris.

Aussi, Le Directeur Adjoint avait-il vite fait taire les rumeurs selon lesquelles Antonio Ragnetti, jeune loup du marketing, engagé récemment par l'agence, aurait le poste tant prisé. Fernando voulait Isa et personne d'autre. Et pour plusieurs raisons.

A part Alessandro, personne n'aurait pu s'en douter. Mais les deux dirigeants étaient, de suite tombés d'accord. La beauté hors du commun, la classe naturelle, la distinction et l'élégance de la jeune française avait autant pesé dans la balance que son cursus et ses diplômes. Les deux hommes recherchaient, pour ce poste, autant un cerveau, qu'une image. Mieux encore, une icône.

Isa était celle qu'il leur fallait.

Son physique éblouissant était plus qu'un atout, un faire valoir, dans leurs relations avec les grandes maisons de couture où le règne de la beauté, depuis des lustres, faisait la loi. Ni un Antonio Ragnetti, ni tout autre collaborateur, si compétent soit-il, n'aurait pu faire le poids face à cette perle rare, à la tête, non seulement, bien pleine, mais bien faite.

Bien loin de s'imaginer les pensées de son supérieur à ce moment précis, Isa sourit à Fernando en remuant son café. N'ayant pas eu une heure à consacrer à sa jeune protégée depuis son premier jour, la semaine passée, il avait tenu à déjeuner avec elle, la veille de Noël, afin de prendre le pouls, comme il disait, d'une branche maîtresse de l'agence, maintenant dirigée par Isa. Il savait que celle-ci s'envolait pour Paris le soir même pour quelques jours et il souhaitait s'entretenir avec elle, avant son départ puisque lui-même serait absent jusqu'au réveillon du Nouvel An.

Les premiers échos étaient éloquents mais il tenait à entendre d'Isa elle-même son ressenti sur ses deux premières semaines passées au sein de l'agence, persuadé qu'elle allait encore le surprendre.

Il avait eu vent d'une réunion extraordinaire, deux jours plus tôt où elle avait épaté son auditoire par des

remarques capitales.

Fabio Marcus, le Directeur Artistique leur avait expliqué, le matin même, en Conseil de Direction, à Alessandro et à lui-même, comment la jeune française avait littéralement mis en branle trois mois de travail sur le relooking du logo d'une grande marque de cosmétiques.

- Surtout ne changez rien ! s'était exclamée la nouvelle Directrice Marketing en ouvrant des yeux effarés devant la présentation du dossier dont elle prenait connaissance. Il s'agit là de la signature même de la marque, son style de reconnaissance mondiale ! En y touchant, vous anéantissez tout le passé de l'entreprise.

Deux dizaines de paires d'yeux l'avaient fixée, mi-impatients, mi-curieux. De quoi se mêlait-elle ? On ne lui demandait pas son avis ! Et puis, elle ne connaissait pas le dossier. Tout juste sortie des bancs de l'école... Indifférente aux sous-entendus et à la tension qu'avait provoqué son intervention, Isa parcourait à toute vitesse les documents que l'on venait de lui remettre. Elle leva son visage, dont les joues s'étaient empourprées sous le coup de l'excitation et croisa le regard de Fabio, qui présidait la réunion. D'un signe, il lui fit signe de poursuivre.

- Cette marque est un best-seller confirmé dans le domaine des cosmétiques, un best-seller mondial, forgé depuis plusieurs dizaines d'années. En modifiant si radicalement un logotype, vous vous apprêtez à casser son image.
- L'image de marque a besoin d'être rajeunie, avait contré le responsable du projet qui avait rejoint son siège, abandonnant le fil de sa présentation.
- Rajeunie, peut-être, fit Isa en se levant pour regagner, à son tour, l'immense tableau blanc de la salle de réunion. Mais pas à ce point transformée...

Et elle s'était emparée d'un feutre. En quelques secondes et trois coups de crayon, elle leur avait dessiné un logo à la typographie arrondie, avec davantage de perspective pour le rendre plus moderne, quelques touches de couleur claires bien placées pour donner un impression de relief, de mouvement.

Abasourdie, l'assemblée l'avait regardée relifter la marque avec admiration. Quand elle s'était reculée de quelques pas pour jauger son œuvre, des murmures d'approbation et de surprise avaient couru autour de la table. Sans y prêter attention, elle avait donné la touche finale au dessin en lui attribuant toutes ses teintes d'origine. Quelques instants plus tard, elle rejoignait sa place, satisfaite. Le logo n'avait été modifié que très discrètement. Les changements étaient si subtils que l'empreinte génétique de la marque était conservée.

Dès le lendemain, l'annonceur approuvait le projet et donnait le feu vert au dessin d'Isa.

- Qu'est-ce qui vous a poussé à croire qu'il ne fallait pas toucher à l'image même du logo, Isa ? demanda Fernando à brûle pourpoint.

La jeune femme ne mit qu'une fraction de seconde avant de comprendre de quoi il voulait parler.

- Ah ! Vous voulez parler de ce dessin, fit-elle avec modestie. On vous a donc rapporté ma petite

intervention.

- Je dirais même, votre contribution ! L'annonceur a été emballé, ainsi que toute l'équipe de graphistes. Fabio Marcus m'a chanté vos louanges, Isa...

- Cela m'a paru si évident... Mais pour être franche, la veille au soir, j'avais vu un reportage télévisé sur un français qui avait reçu le prix Nobel pour sa théorie sur la résistance aux changements des êtres humains. De suite, tout m'est revenu en tête et j'ai presque crié au carnage en prenant connaissance du concept proposé. J'ai conscience de m'être enflammée et d'avoir déplu à de nombreux collègues en intervenant aussi vivement, fit-elle avec un charmant sourire d'excuse découvrant sa dentition parfaite. Mais, ils ne m'en ont pas tenu rigueur.

- J'espère bien ! s'exclama le Directeur Adjoint, amusé du naturel déconcertant avec lequel elle relatait des faits dont toute l'agence se délectait.

En quelques jours à peine, Isa avait réussi, par un tour de passe-passe extraordinaire, à s'attirer les faveurs de l'équipe dirigeante au grand complet, sans faire grincer les dents des anciens. Au contraire, ceux-ci l'avaient chaleureusement félicitée quand ils avaient appris que l'agence, en concurrence avec un grand publicitaire anglais, avait remporté l'extraordinaire budget de la grande société de cosmétiques.

Très fier par tout le travail accompli, en si peu de temps, par sa jeune protégée, Fernando appréciait l'aplomb poli qui caractérisait Isa. Réservee mais culottée, elle n'hésiterait pas à donner son avis, quitte à froisser ou heurter certains. Un nouveau souffle de fraîcheur... Loin de la desservir, cela lui servirait indéniablement pour s'imposer dans l'agence.

Il la sentait à l'aise, épanouie. En quelques jours à peine, elle avait su s'attirer la sympathie de ses collaborateurs qui appréciait son rire contagieux, son enthousiasme et sa joie de vivre. Elle avait cette capacité innée à donner envie de travailler pour elle.

Légèrement troublée par le regard persistant et pensif de Fernando posé sur elle depuis plusieurs minutes, Isa s'agita sur sa chaise. Le déjeuner s'était déroulé dans une ambiance amicale et très décontractée, puis l'atmosphère s'était subitement plombée et la jeune femme se sentit soudain mal à l'aise. Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait dans le regard, pourtant chaleureux, de son interlocuteur. Instinctivement, elle posa une main sur son ventre. La présence de ce petit être qui prenait vie en elle la rassurait quand elle se sentait menacée. *Avec toi, grâce à toi, je suis plus forte*, lui soufflait-elle à chaque fois. Le bébé répondit à la caresse, d'un petit mouvement et le visage de la jeune femme se transforma.

Qu'elle est belle ! songea Fernando, subjugué.

Chapitre 21

Isa se réveilla au moment même où l'avion se posait sur les pistes de l'aéroport Charles de Gaulle. Elle s'étira et jeta un œil par le hublot. Un grand ciel bleu l'accueillait et elle sourit à la perspective de ce week-end de fête de Noël en compagnie de Marianne et de ses enfants. La grande lassitude qui l'avait envahie après une longue heure d'attente à l'aéroport Leonardo Da Vinci à Rome, s'était envolée comme

par magie. Elle était tombée comme une masse peu de temps après le début du vol et elle se sentait ragaillardie, en pleine forme, après deux heures de sommeil réparateur. Elle avait hâte de récupérer ses bagages remplis des petites attentions qu'elle avait pris plaisir à choisir pour ceux qu'elle considérait, désormais, comme sa seule famille. Elle ramassa son sac en cuir griffé et se leva de son siège. Une hôtesse lui tendit son manteau de laine et elle l'enfila rapidement, pressée de retrouver son amie. Deux semaines seulement, avaient passé depuis qu'elle avait pris son envol pour une nouvelle vie et cela lui semblait des mois. Tant de choses s'étaient passées en si peu de temps, tant de mutations s'étaient opérées, en elle, et dans sa vie !

Dès qu'elles s'aperçurent, elles sautèrent dans les bras l'une de l'autre en riant comme deux enfants. Elles restèrent enlacées de longues secondes puis Marianne se détacha lentement de l'étreinte de la jeune femme.

- Tu es tout simplement resplendissante ! Mon Dieu, la grossesse te va si bien !

Pourtant, son état n'était pas encore perceptible. Sa taille, encore fine, ne laissait en rien, présager une grossesse de trois mois. Elle rentrait encore dans tous ses vêtements et personne, à l'agence, ne se doutait qu'elle était enceinte. Seuls Alessandro et Fernando étaient dans la confidence, ainsi que Antonia, sa jeune assistante, avec qui elle avait très vite établie une relation toute privilégiée dès leurs premiers jours de collaboration. Dès que Isa l'avait mise au courant, celle-ci s'était empressée de lui conseiller sa propre gynécologue pour assurer le suivi de sa grossesse. Sérieuse, très compétente et disponible, elle rassemblait, d'après la jeune italienne, toutes les qualités d'écoute et d'attention attendue d'une femme enceinte. Isa avait donc pris l'avion, quelque peu soulagée. Suivant les conseils d'Antonia, elle avait rapidement pris rendez-vous avec le médecin. Le premier contact téléphonique avait été très chaleureux et Isa se sentait, au moins, rassurée sur ce point. Ne restait plus qu'à dénicher l'appartement idéal et elle pourrait mettre un coup d'envoi à sa nouvelle vie.

Oui, indéniablement, se dit Marianne en la regardant plus attentivement, une sérénité positive se dégageait de la jeune femme. Elle paraissait encore plus sûre d'elle-même, qu'avant son départ. Non qu'elle n'eût jamais manqué d'assurance auparavant, loin de là. Mais Marianne avait, un moment, craint que la trahison de Kate et d'Adrien entame pour toujours l'équilibre affectif de sa jeune amie. Elle ne put que constater, dès les premiers instants, que Isa remporterait cette victoire, envers et contre tout. Pour elle, autant que pour le bébé qu'elle portait en elle.

Les yeux verts pétillants lui renvoyaient l'image d'une femme épanouie, bien loin de celle qui l'avait quittée quinze jours auparavant. Sous une détermination sans faille, Marianne avait alors perçu la crainte de l'avenir, dans les yeux à l'intensité si profonde.

Aujourd'hui, toute peur, toute incertitude avait disparu, pour ne laisser place qu'au bonheur qui transpirait de chaque parcelle de peau de la future maman.

Marianne l'entraîna rapidement à l'extérieur, poussant elle-même le chariot où deux grosses valises et un sac étaient entassés.

Elles papotèrent joyeusement pendant tout le trajet jusqu'à la petite maison si accueillante de Marianne. Isa répondit gaiement à toutes les questions que lui posait son amie. Elle s'amusait de l'attitude protectrice teintée d'une légère inquiétude qu'elle percevait derrière les interrogations presque maternelles.

Isa la rassura du mieux qu'elle put mais, c'est son sourire franc et sa bonne humeur naturelle qui convainquirent Marianne plus que tout autre argument. Tout en conduisant, elle examinait la jeune femme à la dérobée.

Elle n'a jamais été aussi belle, songea-t-elle en admirant le visage resplendissant de sa passagère. Même si sa grossesse n'était pas encore visible, l'éclat particulier de ses yeux, son sourire permanent, son teint de pêche ne pouvaient mentir. Elle avait l'aura d'une future maman. A moins que... Oui. Et s'il y avait autre chose... Non, pas déjà. Pas en si peu de temps. Tout juste deux semaines. Et avec tout le travail sous lequel elle croulait... Comment aurait-elle pu trouver le temps ? Malgré tout, alors qu'elle se garait dans la petite rue calme du seizième arrondissement, Marianne décida de lui poser franchement la question.

Un éclat de rire spontané lui répondit.

- Alors toi ! Tu n'y vas pas par quatre chemins ! Où diable, vas-tu chercher de telles idées ? J'ai passé les deux dernières semaines enfermées dans un immeuble, certes tout ce qu'il y a de plus chic, à me débattre avec des dossiers et des employés qui me considéraient au début comme leur pire ennemie venant leur voler leur travail, et toi, toi, fit-elle en pointant son doigt sur le front de son amie, tu t'imagines que j'ai eu le temps de flirter !

Son sourire s'élargit encore quand Marianne insista.

- Et pourquoi pas ? Ce ne sont que des vieux qui travaillent là-bas ? Ou bien ils sont laids, ou alors aveugles ? Le travail n'exclut pas des rapports plus... approfondis, non ?
- Ils ne sont ni vieux, ni laids, ni aveugles.

Isa posa sa main sur la poignée de la portière, s'appêtant à descendre du véhicule, puis elle se tourna de nouveau vers Marianne avec un petit sourire malicieux.

- Vois-tu, ma chère. Je n'ai pas choisi cette agence au hasard... Elle n'emploie que du personnel féminin ! Ah ! Un monde sans homme... Le rêve non ?

Et elle sortit rapidement sur le trottoir feignant de ne pas voir la moue exaspérée de son amie qui, levant les yeux au ciel, marmonna quelque chose qu'Isa n'entendit pas. Elle sortit ses bagages du coffre et se dirigea vers la maison d'un pas alerte. Elle avait l'impression de rentrer chez elle.

Une délicieuse odeur lui chatouilla les narines dès qu'elle franchit le seuil. Elle fit tomber lourdement ses sacs à ses pieds et soupira d'aise. Que c'était bon de mettre les pieds dans un foyer où tout respirait la joie, les bonheurs simples de la vie, la chaleur, et non le froid aseptisé de l'intérieur d'Adrien, ou le confort impersonnel de l'hôtel. Marianne la rejoignit rapidement, après avoir fermé la voiture et devina de suite ses pensées.

Gabin et Chloé, les jumeaux de Marianne étaient arrivés la veille du Nord de la France où tous deux suivaient un stage de conservateur de musée dans un service décentralisé du Ministère de la Culture. A vingt cinq ans, ils poursuivaient de brillantes études en archéologie à l'Ecole du Louvre et leur mère était éperdue d'admiration pour eux.

Chloé venait de rompre avec le petit ami qu'elle fréquentait depuis le lycée et Marianne se faisait du souci pour elle. Sa fille parlait de tout laisser tomber pour s'engager dans l'humanitaire à l'étranger. Marianne estimait qu'elle ferait là une grave erreur qu'elle regretterait toute sa vie. Abandonner ainsi, si près du but, une voie dont elle rêvait, depuis toute petite, tout comme son frère, avec qui elle était très proche, serait une énorme bêtise. Elle s'était promis d'aborder avec elle le sujet au cours de ces vacances. Car elle avait le mauvais pressentiment qu'il ne s'agissait pas seulement d'une lubie suite à une déception amoureuse.

Gabin, quant à lui, préférait papillonner de-ci, de-là, comme il disait, au gré de ses envies et de ses attirances, mais rejetait toute relation de longue durée.

Beaux, brillants et en pleine santé, Marianne avait de quoi être fière de ses enfants. Depuis la mort de son mari, elle projetait sur eux tout son amour, ses espoirs, sa vie et ils le lui rendaient bien. Isa avait appris à les connaître. A peine plus âgée qu'eux, les trois jeunes gens s'entendaient à merveille et furent ravis de se retrouver.

- Jusqu'à quand restes-tu ? demanda Gabin qui aidait Isa à monter ses affaires dans une des chambres à l'étage.

Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois et, tout comme sa mère un peu plus tôt, Gabin avait été transporté par l'éclat qui illuminait les traits de la belle Isa. Celle-ci avait fait semblant de ne pas remarquer le rouge qui était monté aux joues du jeune homme quand ils s'étaient étreints avec force. Bizarrement, depuis qu'il avait appris qu'Isa avait quitté Adrien -Marianne n'était pas rentré dans les détails du pourquoi ni du comment mais avait simplement expliqué à ses enfants qu'ils s'étaient définitivement séparés- Gabin ne voyait plus Isa de la même façon. Il en avait toujours été secrètement, un peu amoureux, tout en sachant qu'elle n'était pas une femme pour lui. Trop belle, trop inaccessible, presque irréelle.

Il se força à prendre un air détaché en déposant les sacs et valises auprès du grand lit de la chambre d'amis, sans toutefois laisser trop longtemps errer son regard noir sur la silhouette gracile et élancée.

- Malheureusement, il s'agit d'une visite éclair. Deux petits jours seulement. Je repars le 26. J'en profite pour remmener ma voiture qui sera sans doute pleine à craquer, vu tout ce que j'ai prévu prendre.

Elle rit franchement en sortant de la poche de son jean un liste impressionnante de tout ce qu'elle comptait remmener avec elle et Gabin se sentit fondre devant tant de charme et de spontanéité. Il prit le papier qu'elle lui tendait et fit mine de le parcourir, davantage pour se donner une contenance et pour rester un peu avec elle, que par réel intérêt pour cette page noircie. Pourtant, il oublia tout, autour de lui quand il s'immergea dans l'intimité des petites choses d'Isa. Ce ne fut que quand il arriva au mot *sous-vêtements* qu'il revint tout à fait à lui. Il ferma les yeux très fort et replia rapidement le papier qu'il rendit à Isa d'un geste raide. Celle-ci sortait un à un, de ses sacs, de nombreux paquets enrubannés qui commençaient à recouvrir tout le sol de la chambre.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu crois que j'ai vu trop grand ? fit-elle en replaçant la feuille dans la poche arrière de son jean si moulant.

- Quoi ? Oh, non ! Je ne sais pas. Je t'aiderai si tu veux...

Il se maudit intérieurement. Il devait lui paraître stupide et bête. Lui qui avait tant d'assurance avec les filles habituellement. Oui, mais voilà, Isa n'était pas une fille. Enfin si. Mais pas n'importe laquelle. Elle était tout simplement à part.

- Ce serait formidable. Je suis tellement nulle pour ranger. Peut-être qu'avec toi, j'arriverai à en mettre deux fois plus.

Et elle ramassa ses longues et épaisses boucles en une grosse queue de cheval grâce à l'élastique qu'elle avait en permanence à son poignet. Le fin chemisier blanc remonta alors lentement au-dessus de sa ceinture, dévoilant une partie de peau que le jeune homme prit comme le plus beau des cadeaux de Noël. Puis, quand Isa tourna trois fois l'élastique afin de bien maintenir sa lourde chevelure et que sa poitrine fit tendre le léger tissu qui s'écarta légèrement au niveau de deux boutons nacrés, c'en fut trop pour Gabin qui sentit monter en lui un désir incontrôlable. Il passa ses deux mains dans son épaisse tignasse noire, pur héritage maternel et, s'obligea à sortir de la pièce.

- Gabin ?

- Oui ? répondit-il sans se retourner.

- Je suis vraiment heureuse de te revoir. Tout va bien pour toi ?

Elle avait senti comme une distance inhabituelle chez le jeune homme. Elle le considérait un peu comme son petit frère et avait toujours apprécié leur relation franche et amicale. D'où provenait donc cette tension presque palpable dont l'air de la petite pièce était chargé ?

- Ça va... Je descends voir si maman a besoin d'aide, ajouta-t-il rapidement avant de disparaître et de descendre au rez-de-chaussée.

- Je vous rejoins dans deux minutes !

Chapitre 22

La veillée de Noël se déroula dans une ambiance festive, pleine de la bonne humeur contagieuse propre à cette petite famille qu'Isa adorait. Après un repas somptueux et bien trop riche en calories, mais au diable le régime..., ils se rendirent à pieds, à la messe de minuit. Ils affrontèrent la nuit glaciale serrés les uns contre les autres et coururent en riant vers la petite église de quartier toute proche. Celle-ci, déjà pleine à craquer quand ils arrivèrent, embaumait l'encens et l'odeur de la pierre froide. Agréablement chauffée, elle rivalisait de beauté avec ses magnifiques vitraux. Les centaines de bougies allumées un peu partout, lui donnait l'air de fête attendu. Tous les bancs étaient occupés et Marianne mena son petit groupe près d'une allée latérale où une magnifique crèche vivante faisait l'admiration des petits comme des grands. Presque collée à Gabin, du fait de la foule venue se recueillir, Isa ne remarqua pas à quel point le jeune homme paraissait troublé de cette promiscuité forcée. Plongée dans la contemplation de la crèche, la

jeune femme oublia tout autour d'elle. Elle n'entendit rien de l'homélie, des chants, de la célébration. Le regard fixe, perdu devant elle, elle semblait ailleurs. Seule Marianne comprit où elle était.

Quand les voix se firent plus fortes et qu'elle se sentit un peu bousculée, Isa réalisa que la cérémonie était déjà terminée. Ses grands yeux verts humides n'arrivaient pas à se détacher du nourrisson qui gazouillait joyeusement depuis près d'une heure sur son petit lit de paille. Il n'avait pas eu assez de ses deux petits yeux bleus pour regarder toutes les lumières, les couleurs, les visages, pas assez de ses minuscules petites oreilles pour s'émerveiller des chants mélodieux qui ne s'élevaient que pour lui sous la voûte majestueuse, pas assez de ses petits doigts pour découvrir de nouvelles sensations dans cet environnement si peu familier. Deux jeunes gens veillaient amoureusement sur lui. Dans leurs yeux brillait tout l'amour qu'ils lui portaient, toute la sécurité qu'ils lui insufflaient, toute la force dont ils sauraient faire preuve pour lui. Leurs regards se souriaient alors que des centaines d'yeux se nourrissaient de cette magnifique preuve d'amour. La plus belle qui soit.

Dans quelques mois, elle aussi prendrait son bébé tout contre elle, pour le nourrir de son sein, pour l'entourer de bien-être, l'envelopper de la sécurité dont il ne manquerait jamais. Dans quelques mois... Ne rêvait-elle pas ? Aurait-elle vraiment droit à ce bonheur, elle aussi ? Elle n'avait même pas conscience des larmes qui roulaient doucement sur ses joues. Peu importe, ce n'étaient que des larmes de bonheur car, quand elle sentit son petit galopin remuer vivement en elle, lui apportant la réponse attendue, un grand sourire éclaira son visage et ses grands yeux s'illuminèrent d'une joie intense.

En retrouvant l'air glacé de cette nuit étoilée, Isa se sentit portée par la force de l'amour. Jamais encore elle n'avait ressenti un tel sentiment pour personne. Car elle considérait déjà ce bébé comme tel, une véritable personne qui existait déjà dans sa vie. Leur existence commune avait déjà commencé.

Consciente de l'agitation qui se faisait dans l'esprit de sa jeune amie, Marianne n'avait pas encore ouvert la bouche. Gabin et Chloé étaient partis devant, afin de ranimer le feu dans la cheminée et préparer tisanes et chocolats chauds.

Soudain, bien qu'elle s'était promise de ne pas en parler, Marianne demanda.

- As-tu eu des nouvelles d'Adrien et... de Kate ?

A peine finissait-elle sa phrase qu'elle se maudît intérieurement de sa bêtise. N'allait-elle pas tout gâcher en faisant sa curieuse. La soirée s'était si bien déroulée. Isa et ses enfants avaient pris tant de plaisir à se retrouver et à rire à gorges déployées la majeure partie de la soirée. Pourquoi avoir posé cette stupide question ? Elle se mordît la lèvre intérieure sans prêter attention à la douleur. Au moment où elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour s'excuser auprès de son amie, celle-ci la surprit par sa réponse légère et spontanée, sans artifice ni tricherie, bref, fidèle à elle-même. Elles venaient d'arriver devant la petite maison merveilleusement illuminée quand Isa s'arrêta face à Marianne. De sa haute taille, elle la dominait et elle posa affectueusement ses mains gantées sur les épaules de son amie.

- Je sais que tu t'inquiètes pour moi. Je ne t'en veux pas de ta question. Tu es bien la seule personne sur qui je puisse compter. Comment pourrais-je t'en vouloir ?

Elle n'était ni triste ni amère en disant cela, seulement réaliste et l'affreuse vérité sauta aux yeux de Marianne. C'est vrai qu'elle était seule. Terriblement seule. Qu'aurait-elle donc fait ce soir si elle n'avait pas eu Marianne ?

- Je n'ai eu de nouvelles, ni de l'un, ni de l'autre. Ils n'existent plus pour moi, comme je n'existe plus pour eux. Ils n'ont plus de place dans la vie que je suis en train de me construire, de nous construire, précisa-t-elle en portant une main sur son ventre, à travers son épais manteau de laine. Curieusement, je ne suis pas triste. Parce que je sais que je ne suis pas seule. Et que je ne le serai jamais plus. J'aime cet enfant ! Oui ! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point je l'aime et je l'attends. Je sais que je serai prête à tout pour lui. Je me sens plus forte que je ne l'ai jamais été... grâce à lui. Parfois, je me dis presque que tout cela est ce qu'il pouvait m'arriver de mieux.

Marianne comprenait ce dont Isa voulait parler. Elle sourit à son amie dans l'obscurité de cette glaciale nuit de Noël. Elle avait connu le même débordement de vitalité et d'amour lors de sa grossesse. Mais elle n'était pas seule, comme l'était aujourd'hui Isa. Elle avait son mari, le père de ses enfants, à ses côtés.

- Et mon travail me plaît tant ! reprit Isa avec frénésie. Je sais que j'ai fait le bon choix, dit-elle plus calmement. Nous serons bien là-bas, tous les deux. Mais rentrons ! Chloé et Gabin vont nous attendre !

Elle empoigna son amie par le bras et elles s'engouffrèrent dans la maison chaude et douillette où une musique de fond conférait une atmosphère apaisante, tout à fait en lien avec son humeur du moment. Sereine, apaisée et heureuse, c'est exactement comme cela qu'elle se sentait et elle les amusa tous trois de petites anecdotes sur les italiens. Ils passèrent une excellente soirée, échangèrent leurs cadeaux, chacun s'émerveillant des attentions de l'autre, puis montèrent se coucher vers deux heures du matin.

Chapitre 23

Comme elle s'y était attendue, ces trois jours étaient passés à une vitesse folle. Elle avait profité, pleinement de ses amis et c'est, pleine d'entrain, qu'elle rentrait à Rome, à bord de sa voiture pleine à craquer. Finalement, elle y avait entassé bien plus de choses qu'elle ne s'y était attendue, débarrassant ainsi, une grande partie du grenier de Marianne. Gabin avait déployé des trésors d'ingéniosité pour combler le moindre espace vide dans sa voiture, tout en veillant scrupuleusement aux règles de sécurité.

- Tu sais que tu pourras toujours monter ta société de déménagement si tu ne perces pas dans l'archéo, s'était gentiment moquée Isa, une fois la voiture prête. Avec des épaules comme les tiennes et un tel bon sens, sois certain que tu réussiras. D'ailleurs, je t'embauche dès que j'ai trouvé mon petit nid à Rome, avait-elle ajouté en pointant son index sur les abdominaux durs comme du caillou du grand gaillard.

Gabin l'avait alors soulevée dans ses grands bras, surpris de la légèreté d'Isa. Il en avait profité pour la chatouiller un peu. S'en était suivie une course poursuite dans le jardin où la jeune femme avait dû s'avouer vaincue rapidement. Elle avait échoué, en riant comme une enfant, sur le torse du jeune homme

qui l'avait enlacée doucement en reprenant son souffle. Tous deux avaient été surpris de ces quelques secondes apaisantes où leurs cœurs battaient à l'unisson dans leur poitrine.

Gabin lui, savait que les battements précipités qui cognaient jusque dans ses oreilles, n'étaient pas seulement dus à la course à laquelle ils venaient de se livrer.

En y repensant quelques heures plus tard au volant de sa voiture, Isa se força à admettre qu'un picotement particulier avait dansé tout le long de sa colonne vertébrale tandis que Gabin promenait ses larges mains dans son dos. Le jeune homme avait considérablement mûri ces derniers mois et sa beauté très masculine, presque sauvage, devait faire chavirer bien des cœurs, songea Isa. Marianne avait de quoi être fière de lui.

Isa n'avait pas manqué de remarquer qu'il la regardait parfois avec une intensité presque dérangeante mais jamais il ne lui serait venu à l'idée, que celui qu'elle considérait comme son petit frère, fut secrètement amoureux de lui.

Elle venait de passer le tunnel de Fréjus et de prendre la direction de Turin, quand elle s'aperçut qu'elle était morte de faim. Partie en fin de matinée, elle ne s'était octroyée que quelques minutes de pause toutes les deux ou trois heures et, à vingt heures passées, elle dut se rendre à l'évidence : il lui fallait trouver un hôtel où passer la nuit. Elle ne se sentait pas la force de parcourir les sept cent kilomètres restant sans une halte réparatrice. Ces trois jours n'avaient pas été de tout repos. Les nuits avaient été courtes, des discussions sans fin se poursuivant souvent jusque tard dans la soirée. Isa avait tenu à profiter au maximum de ses précieux amis, sachant qu'elle ne les reverrait pas de si tôt. Gabin lui avait assuré qu'il se débrouillerait pour venir lui rendre visite lors de ses prochaines vacances en février prochain, mais cela semblait si loin à Isa...

Elle prit la première sortie en direction de Turin et ne tarda pas à dénicher un petit hôtel sans prétentions. Aux abords de la grande ville, les complexes hôteliers de grand standing avaient fleuri comme par magie depuis sa dernière visite avec ses parents dans la région. Elle choisit de les ignorer, préférant un petit établissement modeste installé dans le bourg d'une petite commune non loin de l'autoroute. Elle gagnerait un temps précieux le lendemain matin quand il lui faudrait reprendre la route en même temps que tous ceux qui se rendraient à leurs bureaux. Elle n'aspirait, de toute façon, qu'à se coucher dans des draps chauds et douilletts après un petit repas au calme. Elle gara sa renault sur le parking privatif de l'hôtel, satisfaite de constater que l'endroit était calme. Elle attrapa son sac à main et un petit sac de voyage qu'elle avait préparé selon les bons conseils de Marianne. Celle-ci lui avait fait promettre de s'arrêter pour la nuit. Bien que dubitative, Isa avait mis de côté, son nécessaire de toilette ainsi que des vêtements de rechange, davantage pour faire plaisir à son amie que par réelle nécessité, avait-elle pensé alors.

Elle s'en félicitait ce soir, alors qu'elle traversait le petit parking en direction de l'imposante bâtisse en pierres, tapissé de branches de lierres. Elle n'aurait pu faire dix kilomètres de plus dans l'état de fatigue dans lequel elle se trouvait.

Un son de petite cloche retentit quand elle poussa la lourde porte de chêne. La chaleur la submergea à

l'instant où elle franchit le seuil de la petite auberge. De délicieux effluves de feu de bois et de cuisine parvinrent à ces narines. Une atmosphère chaude et réconfortante se dégageait de l'endroit décoré dans des tons colorés et boisés. Isa remarqua aussitôt la grande cheminée où crépitait un feu joyeux dans une salle située sur la gauche. Des bruits de voix s'en élevaient et la jeune femme supposa qu'il devait s'agir de la salle de restaurant. A droite, un petit escalier devait mener aux quelques chambres. Une petite femme rondouillette se présenta rapidement un grand sourire aux lèvres. Elle lui donna la clé d'une chambre donnant sur l'arrière et lui assura qu'un repas pouvait lui être servi jusqu'à vingt-deux heures. Isa la remercia avant de la suivre à l'étage et de longer un couloir si étroit qu'elle avait l'impression de se trouver dans une petite maison de poupée. Faiblement éclairé de petites appliques en bronze à la lumière faiblarde, le corridor contrastait totalement avec la pièce lumineuse et gaie que la jeune femme avait entraperçu un peu plus tôt depuis le hall de réception.

Sitôt la porte de sa chambre refermée, elle s'effondra sur son lit, épuisée. Elle était en train de se dire qu'elle n'aurait jamais la force de redescendre pour dîner quand son ventre émit un gargouillement tel, qu'elle pria pour qu'il n'y ait personne dans la chambre voisine. Elle dut admettre qu'elle ne pourrait pas s'endormir sans avoir nourri le petit gourmand qui l'affamait à ce point et se dirigea vers le petit cabinet de toilette en traînant les pieds. Elle s'aspergea le visage d'eau glacée, ramassa ses boucles en un épais chignon dans lequel elle planta quatre grosses épingles en écaille et, espérant que le service serait rapide, ouvrit vivement la porte de la chambre.

Elle tomba littéralement dans ses bras au moment même où elle atterrit dans le petit couloir.

- Oh, pardon ! firent-ils ensemble, aussi surpris l'un que l'autre de la violence du choc.

Pourtant, un choc bien plus grand les submergea quand leurs yeux se rencontrèrent.

- Ça a alors ! s'exclama Jacques Cayzac ne cherchant pas à dissimuler son plaisir de la revoir.

Ses grands yeux bleus étaient tels que dans le souvenir d'Isa, pétillants et souriants. Ses épaules larges et rassurantes l'avaient accueillie en douceur alors qu'elle émergeait de sa chambre telle une furie. Elle se surprit à souhaiter que ce moment ne se termine jamais. Il lui adressa un large sourire en s'écartant doucement d'elle à regrets. Encore toute retournée par la surprise de le revoir, elle lui sourit en retour. Comme par magie, toute fatigue s'était volatilisée au moment même où elle l'avait reconnue. Véritablement heureuse de le revoir, elle oublia, pour une fois, d'apposer son masque de dureté sur son doux visage et acquiesça en riant quand il lui proposa de l'accompagner jusqu'au rez-de-chaussée.

A la lumière des flammes qui dansaient dans l'énorme cheminée de pierre, elle lui parut encore plus magnifique que dans son souvenir. Peut-être un peu plus pâle, mais nettement moins fermée et distante. Sans se concerter, ils s'installèrent à une petite table près de la chaleur du feu et une jeune serveuse ne tarda pas à venir prendre commande. Ils se décidèrent rapidement, pressés l'un et l'autre, de se retrouver en tête à tête.

- Décidément, fit Jacques en souriant. Après avoir failli vous étouffer à cause de moi, voilà que vous allez m'accuser d'avoir tenté de vous écraser.

- Non, c'est moi la fautive ! Je suis vraiment désolée... Que c'est curieux de se retrouver ainsi. Je me suis arrêtée ici totalement par hasard.

- Un heureux hasard alors, répondit-il en la fixant de son regard charmeur.

Elle éluda l'allusion et demanda.

- Etes-vous un habitué des lieux ? Vous m'avez l'air ici comme chez vous.

Elle avait remarqué avec quel naturel il avait traversé la petite salle de restaurant, l'invitant à s'asseoir à la table la mieux placée. Elle avait de suite deviné qu'il ne se serait pas permis une telle familiarité s'il ne connaissait pas intimement l'endroit.

- Effectivement, je descends ici depuis des années. A chaque fois que je me rends à Rome. Je ne suis pas un adepte des grands complexes luxueux et je préfère cent fois la convivialité d'une petite auberge de campagne au confort aseptisé et sans chaleur humaine des hôtels des grandes villes.

Elle lui affirma en souriant qu'elle ressentait la même chose et tendit ses mains fines vers la cheminée.

Il admira la grâce de son profil tandis qu'elle fixait le feu, soudain songeuse. Les flammes jetaient des reflets orangés sur sa peau et il la revit telle qu'elle lui était apparue, la première fois, sous l'éclat des vitraux de l'hôtel de Rome.

- Dois-je en déduire que votre passage à l'hôtel Minerva était pure obligation ? hasarda-t-il au risque de paraître indiscret.

Il mourait d'en savoir davantage sur elle mais craignait de l'effrayer avec trop de questions. Il ne se souvenait que trop bien de son attitude fermée lors de leur première rencontre quand il avait tenté une approche plus personnelle. Mais ce soir, elle était différente, plus détendue et décontractée.

- Pure obligation professionnelle en effet, répondit-elle. J'y suis d'ailleurs encore logée et cela commence sérieusement à me peser. Mais je serai bien ingrate de me plaindre puisque la Société qui vient de m'embaucher m'offre d'y rester tant que je n'ai pas trouvé de logement. J'arrive tout juste de Paris, précisa-t-elle en se détournant du feu pour lui offrir son beau visage qu'il mourrait d'envie de caresser.

A cet instant précis, il crut voir passer comme un voile d'amertume sur les traits délicats. Ses joues s'étaient colorées avec la chaleur et il se retint de lui dire qu'il la trouvait fabuleuse.

Elle ouvrit des yeux gourmands en voyant arriver leurs deux assiettes copieusement garnies. Il s'amusa de son appétit féroce tout en s'étonnant de sa minceur.

- J'ai effectivement un métabolisme assez sympa avec moi, dit-elle en enfourchant une grande bouchée de pâtes. Mais j'étais surtout affamée. J'ai songé un moment me coucher sans dîner mais mon estomac faisait un tel bruit tout à l'heure dans la chambre que je me suis décidée à descendre, ajouta-t-elle en riant.

- C'est donc ça que j'entendais, la taquina-t-il. J'ai cru qu'il s'agissait des tuyaux de chauffage qui avaient besoin d'être purgés et j'allais en avertir Maria quand vous... quand nous... enfin... quand vous avez fait irruption dans le couloir.

Elle pouffa de rire manquant s'étouffer une seconde fois à cause de lui.

- Oh vous alors ! Non, ce n'est pas vrai ! fit-elle mi-incrédule, mi-inquiète.

Que pouvait-elle savoir de la qualité d'insonorisation d'une vieille bâtisse comme celle-ci ? Son ventre avait fait un tel bruit... Puis elle remarqua l'épaisseur du mur de grosse pierre de la pièce dans laquelle ils se trouvaient et comprit qu'il se moquait d'elle.

- Pour votre gouverne, je vous précise aussi que je ronfle. Attendez-vous donc à passer une nuit des plus mouvementées, ironisa-t-elle à son tour en prenant un ton faussement sérieux.

- Merci de m'avoir prévenu, lui répondit-il en lui adressant un sourire complice.

Il ne lui avoua pas qu'il supporterait bien plus que des ronflements pour avoir le plaisir de dormir à ses côtés. Jamais, depuis très longtemps, une femme ne lui avait fait cet effet-là ! Lui, habituellement si maître de lui et de ses émotions ! Il craignait ne pas pouvoir se contrôler jusqu'à la fin du repas. S'il s'était écouté, il aurait depuis bien longtemps, embrassé ces lèvres si bien dessinées. Sans doute, s'y serait-il déjà risqué avec l'une de ses conquêtes habituelles. Sans doute même qu'ils auraient déjà quitté la table pour rejoindre l'une ou l'autre des deux chambres. Nul doute aussi, qu'il aurait, comme bien souvent, regretté bien vite d'avoir davantage pensé avec son sexe qu'avec son cerveau.

Isa était différente. Il le sentait au plus profond de lui. Elle était comme une pierre précieuse, bien trop rare pour risquer de la perdre, bien trop farouche pour la bousculer, bien trop belle pour oser la toucher... Il y avait en elle tant de fraîcheur, de naturel, de spontanéité, mais aussi une certaine fragilité, qui l'attirait comme un aimant. Il aimait tout en elle et était convaincu que tout ce qui lui restait à découvrir d'elle, lui plairait tout autant. Sous la froideur apparente qu'elle avait laissé transparaître lors de leur première rencontre, il retrouvait la chaleur qu'il avait devinée, derrière le regard si troublant.

Elle termina rapidement son assiette et but la moitié de la bouteille d'eau plate qu'elle avait commandée. Quand la jeune serveuse vint leur proposer la carte des desserts, elle fit semblant d'hésiter. Finalement, ils prirent chacun une coupe glacée et Isa demanda s'il était possible d'avoir un supplément de chantilly. Cela étonna Jacques et le fit rire à la fois. Il était tellement habitué à ne côtoyer que des femmes qui, une fois à table, chipotaient dans leur assiette, comme si on venait de leur servir une salade de pissenlits sur vers de terre. Elle semblait tellement à l'opposé de ces femmes, sans cesse à l'affût du dernier régime à la mode, minaudant, riant trop fort et s'extasiant à chacune de ses phrases.

Tout à coup, quand leurs yeux se croisèrent par-dessus leurs coupes glacées et qu'il capta son sourire gourmand devant la montagne de chantilly, il fut certain d'avoir devant lui la femme de sa vie, la seule, l'unique, la vraie. Celle que sa mère cherchait pour lui depuis des années sans avoir réussi à mettre la main dessus. Celle avec qui il voulait construire quelque chose, faire des projets. Il fut tout bouleversé de sa découverte et sentit son cœur battre plus rapidement dans sa poitrine.

- Vous ne mangez pas ? fit-elle étonnée. C'est criminel de laisser fondre une telle douceur ! Allez-y, elles sont vraiment succulentes !

Elle lécha ses lèvres avec gourmandise, ce qui ne fit qu'accentuer le trouble de Jacques qui s'aperçut,

qu'effectivement, sa crème glacée était entrain de se liquéfier devant les flammes rougeoyantes. Plongé dans ses pensées, captivé par Isa, il n'était plus lui-même. Ou peut-être devait-il admettre qu'il était entrain de tomber amoureux ?

Ils passèrent une soirée animée, heureux de constater qu'ils avaient de nombreux points communs. Tous deux avaient eu des parents ayant évolué avec brio dans le monde de l'art. Isa n'en revint pas quand elle apprit que la mère de Jacques n'était autre que la très célèbre romancière Sasha Cayzac dont elle avait dévoré plusieurs romans. Ceux-ci se vendaient par millions à travers le monde depuis des décennies. A près de soixante-dix ans, elle continuait à écrire avec autant de ferveur et, comme tous les grands passionnés, ne s'arrêterait probablement jamais. Le nom de son père, grand producteur de cinéma, n'était, non plus, pas inconnu à Isa mais elle lui avoua qu'elle n'aurait jamais fait le rapprochement avec le seul nom de famille, s'il ne lui en avait pas parlé. Elle nota la modestie avec laquelle il évoquait ses deux parents célèbres. L'amour évident, teinté d'une certaine fierté, qu'il éprouvait pour eux, la toucha profondément. Ses propres sentiments, pour son père et sa mère, étaient tellement éloignés de ceux qui transparaissaient dans le regard bleu...

Il l'interrogea, lui aussi, sur sa famille mais elle évoqua ses parents avec un tel détachement qu'il dévia rapidement la conversation sur un sujet moins personnel.

D'emblée, il avait senti qu'il valait mieux ne pas s'aventurer sur ce terrain. Il avait remarqué à quel point le regard de la jeune femme s'était durci quand il lui avait avoué être très impressionné par la carrière internationale et la renommée mondiale de ses parents. Il se rappelait leur fin tragique dans un terrible crash, plusieurs années auparavant. Les deux virtuoses se rendaient alors en Russie et le petit avion avait été pris dans une turbulence orageuse, ne laissant aucune chance, ni aux passagers, ni à l'équipage. Aucun corps n'avait jamais été retrouvé. Jacques se rappela avoir lu de nombreux articles relatant la tragédie. Il était resté un moment interloqué en apprenant qu'Isa était leur fille. Ils avaient parcouru le monde et les océans, constamment en représentation à travers le monde, dans les plus grands opéras et il se demanda quelle avait dû être la jeunesse de la jeune femme, ainsi ballottée, de ville en ville.

Lui-même n'avait pas eu à subir de tels bouleversements, sa mère travaillant à la maison. Il avait eu, somme toute, une enfance assez calme et protégée malgré les professions assez exposées de ses deux parents. Sasha, sa mère, une fois sa réputation installée, avait systématiquement refusé de se plier aux exigences de son éditeur en matière de promotion de ses livres. Elle aimait sa vie assez solitaire, presque recluse, auprès de son fils et de son mari, dans un petit village au Sud de Paris.

Isa l'écouta avec envie et attendrissement, lui raconter la relation fusionnelle qu'il entretenait depuis toujours avec cette femme hors du commun. L'un et l'autre ne passaient pas une journée sans se téléphoner et Jacques se précipitait dans la maison familiale dès que son emploi du temps le lui permettait. Il était fils unique et lui avoua que ce trop plein d'amour ne lui avait jamais pesé.

- Et vous-même ? Avez-vous un frère, une sœur ?

Immédiatement, il sut qu'il venait de s'engager sur une pente glissante. Le visage d'Isa se ferma, se verrouilla et ses yeux lancèrent des éclairs quand elle répondit d'une voix sourde.

- Moi aussi... Elle hésita une fraction de seconde, les yeux perdus à des milliers de kilomètres de là. Moi aussi, je suis enfant unique.

L'arrivée d'un énorme gâteau d'anniversaire à une tablée voisine sembla effacer les tensions que Jacques voulait, à tous prix, éviter, trop heureux de l'avoir retrouvée. Ils se sourirent par-dessus la table et il fut soulagé de la voir se détendre de nouveau. Il n'avait plus du tout envie de retourner à Paris comme prévu et mourrait d'envie de reprendre la route de Rome avec elle le lendemain matin. Malheureusement, ce n'était pas possible et il le savait. Il devait déjeuner avec un très gros client qui voulait lui confier toute la décoration de son immense villa de Saint-Tropez.

Architecte de renom, Jacques travaillait avec les plus grosses fortunes européennes. Sa renommée avait même traversé l'Atlantique et les demandes de riches américains commençaient à affluer. Pour bon nombre d'entre eux, confier leur intérieur à un professionnel français qui faisait la une des plus grands magazines de décoration était le summum du luxe. Peu importe la dépense engagée. Du moment que Jacques Cayzac s'en chargeait, le résultat serait forcément époustouflant et, surtout, marquée de son inimitable empreinte française, comble de la classe, du bon goût et de la distinction, pour cette clientèle outre-atlantique.

- Les Etats-Unis ! Ouah ! C'est un marché extraordinaire ! Vous avez là une magnifique opportunité, s'exclama Isa très impressionnée, quand il évoqua, en toute modestie, une fois de plus, les projets qui se dessinaient pour lui. A votre âge, c'est formidable !

Jacques sourit modestement puis éclata franchement de rire. Il aimait tant être avec elle ! Elle était si fraîche, spontanée. A part les ombres qui passaient de temps à autre devant ses yeux, sa vivacité et sa joie de vivre, le faisaient revivre.

- Comment cela ? A mon âge ? fit-il feignant l'étonnement, amusé de la réaction de la jeune femme.
- Eh bien... dit-elle avec franchise. Vous paraissez bien jeune pour susciter un tel engouement. Je suis réellement impressionnée. Comment avez-vous réussi à vous faire connaître là-bas ?

La glace était vraiment rompue. Ils discutèrent jusque tard dans la soirée de leur vie respective, Isa l'écoutant davantage parler de lui, qu'elle ne se livra elle-même. Il avait compris qu'il ne faudrait pas la brusquer et qu'il devrait d'abord gagner sa confiance. Car il souhaitait plus que tout la revoir. Par chance, il se rendait fréquemment en Italie où il avait plusieurs clients. Il venait justement de conclure un contrat avec le Directeur d'une grande agence bancaire de la capitale et serait amené à s'y rendre très régulièrement dans les prochains mois. Il lui parla de ce nouveau chantier en plein cœur de la cité romaine et elle s'étonna du plaisir qu'elle ressentit à la perspective de le revoir peut-être, très bientôt. Elle l'écouta, fascinée, lui décrire les nombreuses extravagances souhaitées par ses clients italiens.

- Vous devez avoir des contacts bien établis pour réaliser toutes ces belles choses en si peu de temps.

Elle connaissait les exigences de ces personnes fortunées. La rapidité d'exécution de leurs souhaits primait autant que la qualité.

- Je bénéficie effectivement d'un réseau fiable. Je commence à très bien connaître l'Italie et j'y séjourne toujours avec beaucoup de plaisir. Je m'y installerai sans hésiter si je n'aimais pas autant la France, avoua-t-il.

Puis, rapprochant son visage de celui d'Isa, il s'exclama :

- Je pourrais même peut-être vous aider à dénicher l'appartement idéal dans cette belle ville, qu'est Rome. Je connais par coeur les plus beaux quartiers et je peux vous assurer que vous vous y plairez.

- Je crains que ce vers quoi vous me dirigerez soit tout simplement hors de mon budget, objecta-t-elle en riant.

Il n'y avait rien d'amer en elle en disant cela. Elle n'avait jamais été vraiment attirée par une vie faite de fastes et de luxe. Seul le hasard de sa rencontre avec Adrien lui avait fait approcher ce style de vie dont elle n'avait, en fait, rien retiré. Désormais, elle n'aspirait qu'à un petit chez soi où elle se sentirait bien avec son bébé.

- Détrompez-vous ! Il y a encore de très belles opportunités à saisir dans certains petits quartiers, pour l'instant boudés par les investisseurs, mais qui sont appelés à prendre beaucoup de valeur.

En tant qu'architecte, il se tenait au courant des grands projets de la ville en matière d'infrastructure. Plusieurs rues calmes et proches des plus beaux édifices historiques, abritaient des immeubles anciens qui, une fois rénovés, doubleraient, voire tripleraient de leur valeur. Leurs prix étaient, pour l'instant, très attractifs, mais, compte tenu, de leur emplacement privilégié, proche des plus belles places de la ville, une fois leurs façades embellies, ils s'arracheraient comme des petits pains. Isa se déclara enchantée de pouvoir bénéficier d'un petit coup de pouce de la part d'un connaisseur et c'est à ce moment-là que Jacques en profita pour lui demander ses coordonnées. Ils échangèrent leurs numéros de téléphone portable et, regardant, pour la première fois de la soirée, sa montre, Isa n'en revint pas de l'heure tardive. Il était minuit passé quand ils se décidèrent à regagner leurs chambres respectives. Ils longèrent le couloir étroit en riant tout bas de leur mésaventure un peu plus tôt dans la soirée et Jacques la laissa à la porte de sa chambre après qu'ils eurent convenus de se retrouver à six heures trente, le lendemain matin pour prendre, ensemble, leur petit déjeuner.

Jacques ne résista pas à l'envie de déposer un chaste baiser sur le front de la jeune femme au moment de lui dire bonsoir. Isa, qui ne s'y attendait pas, leva les yeux vers son visage et le fixa un peu durement. La douceur qui nourrissait tout à l'heure son regard, l'avait quittée pour laisser place à un sentiment de peur et de retenue. Elle semblait attendre qu'il parle, mais il lui offrit un sourire rassurant en reculant d'un pas. Elle parut soulagée et referma doucement la porte après lui avoir souhaité une bonne nuit.

Elle s'endormit paisiblement, heureuse, non seulement de cette agréable soirée, mais surtout d'avoir revu Jacques. Elle ne voulait pas l'admettre, mais il lui plaisait énormément. Pourtant, alors qu'elle somnait

dans un profond sommeil, elle s'obligea à écarter, très loin, cette attirance, se rappelant la promesse qu'elle s'était faite.

Le lendemain matin, ils prirent rapidement leur petit déjeuner. Tous deux avaient une longue route devant eux mais, malheureusement, en sens opposé. Curieusement, Isa s'était levée sans ressentir ses habituelles nausées matinales. Sous le regard attendri de Jacques, elle fit honneur au copieux buffet où elle se servit à deux reprises. Moulée dans un pantalon blanc, elle lui parut plus sexy que jamais. Il l'observa à la dérobée tandis qu'elle mordait dans une petite brioche et sentit, de nouveau, une bouffée de désir monter en lui. Il mourrait d'envie de passer ses doigts dans les lourdes boucles rousses, d'y enfouir son visage, de respirer son léger parfum, de prendre cette bouche qui lui souriait...

Se sentant observée, elle le dévisageait depuis quelques secondes sans qu'il semblât s'en rendre compte. Ils se sourirent par-dessus leur tasse de café sans chercher à rompre ce moment qu'ils savaient, tous deux, uniques. Quelques minutes plus tard, ils sortirent ensemble dans le froid glacial de ce matin de décembre. Une petite neige fine les surprit tous deux. Jacques l'accompagna jusqu'à sa voiture et, après lui avoir fait promettre de l'appeler dès qu'elle serait arrivée à l'hôtel, il fit ce qu'il s'était promis d'éviter à tous prix.

Ce fut un baiser long et sensuel, doux et tendre, dont tous deux, ressortirent étourdis. Le sang d'Isa se bousculait dans ses veines, affluant à son cerveau à une vitesse vertigineuse. Les battements de son cœur s'étaient accélérés dès que les larges mains de Jacques s'étaient emparées de son visage. Puis, quand sa bouche avait pris possession de la sienne, elle avait répondu sans retenue à ce baiser d'une extrême tendresse. Une douce chaleur s'était emparée de tout son être, les minuscules flocons de neige virevoltant autour d'eux comme une pluie de fleurs de coton. Quand, enfin, ils se séparèrent, ils savaient tous deux qu'ils venaient d'atteindre un point de non retour. Haletants, essoufflés mais émerveillés.

Pourtant, quand Jacques souleva le menton d'Isa, la forçant ainsi à le regarder, il ne vit qu'un regard froid et triste où tout sentiment était absent. Non sans un choc, il revit alors la jeune femme froide et distante avec qui il avait parcouru un court chemin dans les rues de Rome, quelques semaines auparavant. Pourtant, il était convaincu qu'Isa n'était pas cette personne là. Elle le lui avait prouvé la veille, tout au long de la formidable soirée qu'ils avaient passé tous deux, au coin du feu ; puis une nouvelle fois, ce matin. Jusqu'à ce baiser... Comme si celui-ci l'avait réveillée d'une douce torpeur où elle s'était abîmée, malgré elle. Alors, rapidement revenue à la réalité, elle avait choisie d'endosser sa carapace de dureté qui lui allait si mal.

Un moment d'absence, essaya-t-elle de se convaincre, tandis qu'elle cherchait à fuir le regard désespéré de Jacques qui quêtait une réponse.

Oui, elle venait juste d'oublier, lors d'un court moment d'absence qu'elle s'était jurée de ne plus jamais livrer, ni son cœur, ni son âme à un homme, qui pourrait la briser. Alors, elle choisit de prendre les devants

- Nous devons oublier ce baiser, Jacques, ordonna-t-elle d'un ton froid et dur. Il n'a jamais existé,

continua-t-elle d'un air aussi peu convaincu que convaincant.

Comment pouvait-elle dire une telle chose ?

Il sut, au moment même où elle termina sa phrase qu'elle se posait la même question que lui. Elle avait ressenti les mêmes vibrations que lui lors de cet échange passionné qui les laissaient encore tremblants de désir l'un pour l'autre. Il le voyait dans ses yeux. Il comprit seulement qu'elle tentait, par tous les moyens, de se voiler la face pour se soustraire au bonheur.

Il en fut profondément peiné. Davantage pour elle que pour lui. Il devina sa souffrance intérieure et se demanda quels tourments elle avait bien pu traverser pour être, à ce point, apeurée.

Quand, d'une toute petite voix, elle lui demanda pardon, il ressentit un immense malaise et comprit qu'elle avait décidé de ne plus jamais accorder sa confiance à personne.

En la laissant partir dans le matin froid de la campagne italienne, il se jura de tout faire pour ne plus jamais voir le voile de tristesse, mêlé de crainte et de rancœur, qu'il avait lu dans le regard d'Isa.

La petite pluie de neige avait cessé et le jour commençait à poindre à l'horizon. Il regarda s'éloigner la petite voiture puis, quand celle-ci disparut complètement de son champ de vision, il pesta intérieurement et sentit une sourde colère monter en lui.

Pour rien au monde, il ne laisserait Isa leur ôter cette chance de se découvrir l'un l'autre.

Il monta dans sa grosse cylindrée et prit la route opposée à celle qu'Isa venait d'emprunter. Il calcula qu'elle devrait être arrivée à son hôtel vers seize heures. D'ici là, il ne lui restait plus qu'à prendre son mal en patience avant d'entendre de nouveau sa voix.

Pas un instant, il ne lui était venu à l'esprit qu'elle pouvait être fiancée, mariée... et encore moins qu'elle attendait un enfant.

Chapitre 24

Isa ne décrocha qu'au bout de la cinquième sonnerie.

Elle fixait d'un regard inquiet son téléphone portable, sachant pertinemment qu'il s'agissait de Jacques. Il tentait de la joindre depuis près d'une demi-heure mais elle n'avait trouvé, ni la force, ni le courage de lui répondre. Prostrée au milieu de sa chambre d'hôtel, remplie de ses petits trésors auxquels elle tenait tant et que deux porteurs venaient de terminer de monter, elle se demandait de quelle façon elle allait bien pouvoir s'y prendre pour l'éconduire, le plus gentiment possible. Elle se sentait bien trop attirée par cet homme pour le laisser s'approcher d'elle et de sa vie. Elle avait eu tout le loisir d'y réfléchir pendant les sept heures de trajet qu'elle venait d'effectuer d'une seule traite, sans toutefois parvenir à trouver les mots justes.

Mais le voulait-elle vraiment ? Voulait-elle vraiment le voir sortir de sa vie alors qu'il venait tout juste d'y entrer et qu'elle le trouvait formidable ?

Non.

Mais elle n'avait, tout simplement, pas le choix. Elle se le répéta mentalement, une nouvelle fois quand,

enfin, elle se décida à répondre.

Elle sentit toutes ses bonnes résolutions s'envoler à l'instant même où elle reconnut sa voix chaude et grave, teintée, lui sembla-t-il, d'une légère inquiétude.

- Isa ? ... C'est Jacques. Je ne vous dérange pas.

- Non, Jacques... Elle se sentait idiote, telle une petite fille, prise en faute pour une erreur qui n'aurait jamais dû se produire. Elle repoussa distraitement les boucles qui tombaient sur son front, comme si ce geste pouvait l'aider à éclaircir son esprit embrumé. Je suis arrivée il y a peu et il me reste encore un tas de choses à ranger. Je... je...n'ai pas beaucoup de temps à vous consacrer..., ne put-elle qu'articuler.

- Je suis heureux de constater que vous êtes arrivée à bon port. Il s'inquiétait pour elle depuis qu'il l'avait quittée. Elle lui manquait déjà tellement. Isa ? fit-il d'une voix tendue.

- Oui ?

De longues secondes s'écoulèrent avant que Jacques ne se lance. Isa perçut alors le souffle d'une profonde inspiration, qui coupât automatiquement le sien.

- Que faites-vous pour le Réveillon du Nouvel An ?

Bouche bée, la jeune femme lui offrit un instant de silence, avant de s'étonner.

- Le réveillon du Nouvel An ? Elle paraissait si surprise, qu'il retrouva, pour quelques secondes, la jeune femme fraîche et spontanée qui l'avait tant séduit. Oh ! Mon Dieu ! Je dois avouer que cette année, je n'ai même pas eu à me poser la question... J'ai foncé tête baissée dans mon nouveau job et...

Elle marqua un temps d'arrêt qui lui permit de se reprendre. Sa nature joviale et enthousiaste l'emportait toujours trop vite. Elle n'avait jamais su tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de commencer à parler, comme sa mère le lui avait pourtant si souvent rappelé. Peut-être était-il temps pour elle d'appliquer ce précieux conseil maternel, le seul, ne put-elle s'empêcher de penser.

- En fait, j'ai refusé plusieurs invitations car j'ai beaucoup de travail. J'ai eu droit à ces quelques jours de congé autour de Noël mais je retourne travailler dès demain.

- J'imagine que vous ne travaillerez pas le soir du réveillon.

- Non, mais...

- Me permettez-vous de vous tenir compagnie pour ce changement d'année ?

Son cœur manqua un battement et elle espéra que le doux sourire qui se dessina sur ses lèvres, ne s'entendrait pas.

- Je suis certaine que vous avez mille projets nettement plus intéressants, prévus de longue date sans doute, ajouta-t-elle, et que vos amis seraient terriblement déçus à l'idée que vous leur faussiez compagnie. Je ne voudrais sûrement pas être à l'origine d'une brouille...

Il la coupa doucement.

- Vous ne serez à l'origine de rien. Sauf de mon plus grand plaisir, si vous acceptez que je vienne

passer cette soirée avec vous.

Elle avait cependant, visé juste en lui prédisant les ressentiments de ses amis quand il leur apprendrait qu'il ne se joindrait finalement pas à eux chez Lorraine. Celle-ci, surtout, serait folle de rage. Il l'imaginait déjà, déversant sa colère et sa hargne sur ses invités. A cause de lui. Mais il s'en moquait éperdument. Ils avaient rompu depuis plus de six mois maintenant et elle devrait bien finir par admettre que leur histoire était bel et bien terminée.

- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, insista Isa, changeant de tactique.

Elle sentait bien qu'elle ne mettait pas suffisamment de détermination dans sa réponse, mais c'était tout simplement au-dessus de ses forces et même, au-dessus de ses meilleures résolutions.

Elle fronça les yeux en se mordant la lèvre inférieure, espérant, au plus profond d'elle-même, que Jacques passerait outre ses fausses protestations. Elle retint un soupir de profond bonheur en entendant Jacques lui répondre.

- Laissez-moi vous prouver le contraire. Je saurai bien me tenir, assura-t-il. Et puis, ne vous avais-je pas promis de vous aider à dénicher l'appartement idéal, chic et pas cher, au cœur de la merveilleuse cité romaine ? Nous pourrions même en visiter quelques-uns si vous parvenez à vous libérer quelques heures le deux ou le trois janvier.

- Parce que vous comptez rester à Rome plusieurs jours ? demanda-t-elle surprise.

- Pourquoi pas ? Oui, en effet, décida-t-il au même instant. Alors qu'en dites-vous ?

- J'en dis que c'est parfait ! s'exclama-t-elle sans plus chercher à masquer son plaisir de le revoir si vite.

- Marché conclu alors ! Je me charge de réserver une table ! fit-il aussi enthousiaste qu'elle.

Ils discutèrent un moment. Jacques lui expliqua qu'il s'apprêtait à superviser une nouvelle réunion de chantier d'une superbe villa surplombant la Méditerranée à Ramatuelle et la circulation promettait d'être terrible sur la côte en cette fin d'après-midi. Même en plein hiver, Saint-Tropez restait Saint-Tropez, destination prisée des célébrités, amoureux de la mer, passionnés d'histoire, d'art, ou simples touristes venant profiter, le temps d'un week-end ou de quelques jours, du soleil caressant de ce village suspendu entre le Massif des Maures et la Méditerranée. Isa se déclara, une nouvelle fois, très impressionnée quand il lui cita le nom de la star pour laquelle il était en train de travailler. Puis ils se souhaitèrent mutuellement une bonne journée et raccrochèrent, le sourire aux lèvres.

Un moment, Isa resta songeuse.

Comment Jacques pouvait-il être resté si simple, si accessible et sans une once apparente, d'orgueil ou d'arrogance ? Côtayer ce genre de personnalités n'était pas rien. Elle en avait fait la désagréable expérience aux côtés d'Adrien. Elle avait vite saisi les pièges de ce monde, trop superficiel à ses yeux, et tellement cruel et impitoyable parfois.

Mais elle repoussa vite les images de son ancienne vie pour se focaliser sur le rangement de toutes ses affaires éparpillées. Sa conversation avec Jacques lui avait redonné un soudain regain de vitalité. En une

heure, elle rangea tous ses vêtements dans les nombreuses armoires de la suite, étiqueta les cartons qui allèrent rejoindre le bas des placards et remplit ses penderies de robes, chemisiers et manteaux griffés qui lui rappelèrent cruellement, une nouvelle fois, Adrien. Elle ne s'était pas résolue à jeter toutes ces splendides créations. Son ancien amant avait toujours pris plaisir à la voir vêtue comme les nombreux modèles qu'il photographiait. Avec son allure et sa classe, elle mettait superbement en valeur les magnifiques toilettes dont il adorait la combler, prenant un plaisir manifeste à se voir accompagné par une femme qui n'avait absolument rien à envier à tous les splendides mannequins qui remplissaient les soirées mondaines et autres réceptions auxquelles il était sollicité. Il ne lui avait jamais caché son penchant pour la beauté féminine. Son métier en était la preuve la plus criante.

Tout à coup, perdue dans ses tristes souvenirs, elle n'eut plus notion du temps qui s'écoulait, oubliant même où elle se trouvait. Un moment d'égarement la replongea dans la triste scène qu'elle se forçait à effacer de sa mémoire, mais qui, elle en était convaincue, la poursuivrait, jusqu'à la fin de ses jours : Kate et Adrien enlacés, la pire des trahisons. Le petit trésor qui prenait vie en elle et grandirait sous ses yeux, serait là, tous les jours, pour lui remémorer l'affligeant spectacle que son père et sa tante, qu'il ne connaîtrait jamais, lui avait fait endurer.

Elle ressentit un terrible pincement au cœur en visualisant les deux visages qui se faisaient face, enlacés, ancrés l'un en l'autre. Désormais, à chaque fois qu'elle repensait à Adrien ou à sa sœur, seule cette image s'imposait à son esprit, comme si tout le reste avait été balayé dans la tornade de ce fol après-midi. Elle ne voyait plus que les doigts d'Adrien, s'agrippant dans la chevelure emmêlée, pour accrocher plus fortement sa bouche à celle de Kate, les mains de sa sœur, enfonçant ses ongles dans la chair musclée, son buste rejeté en arrière, ses fines cuisses enserrant avec force la taille de son amant pour l'enfoncer plus profondément en elle. Les gouttes de sueur ruisselaient sur les deux corps luisants. Leurs souffles mêlés résonnaient à ses oreilles aussi fortement que la musique assourdissante qu'elle n'oublierait jamais.

Quand elle sortit de sa torpeur après de longues minutes d'anéantissement, la chambre d'hôtel était plongée dans la pénombre. Pourquoi donc, cherchait-elle à se convaincre qu'elle les avait oubliés ? Ce ne pourrait jamais être le cas. Toujours, ils seraient là, coincés au fond d'une partie de son cœur, comme une tumeur invisible et sournoise, qui la narguerait toute sa vie durant.

Toute son existence, elle aurait à supporter cette gifle que lui avait infligée la personne qu'elle chérissait plus que tout. Car elle le savait. L'humiliation et le rejet auraient été bien moins difficiles à supporter si ce n'était pas Kate.

Kate, son double, sa moitié, son autre.

La seule personne en qui elle avait toujours eu une confiance absolue, totale. La seule personne qui la connaissait mieux que quiconque ! Oui, Adrien aurait pu la tromper avec la terre entière, que cela ne lui aurait pas fait tant de mal que la douleur causée par sa sœur.

Malgré la douce chaleur entretenue en permanence par l'air conditionné, la pièce lui sembla glaciale et

Isa frissonna. Son visage, froid et dur comme de la pierre, était méconnaissable. Comme un automate, elle se dirigea vers la luxueuse salle de bains, abandonnant ses vêtements là où ils tombaient. Avec des gestes raides et saccadés, elle se glissa sous le jet brûlant de la douche et resta là, de nombreuses minutes, sans que la chaleur ne semble l'atteindre.

Chapitre 25

Le matin la trouva calme et reposée. Après une nuit assez mouvementée, elle s'étonna de se sentir en forme. Réveillée aux aurores, elle s'était fait monter, café, fruits frais et petits pains chauds, puis s'était préparée à la hâte, heureuse de retourner à l'agence. Elle mit toute son énergie à se focaliser sur le travail qui l'attendait et rangea, le plus loin possible, dans un coin de son cerveau, les images qui lui avaient fait tant de mal la veille au soir.

Seulement quatre jours s'étaient écoulés et pourtant, en pénétrant dans l'immeuble silencieux, il lui semblât que les jours s'étaient transformés en semaines.

Arrivée à sept heures, elle mit à profit les deux heures pendant lesquelles elle n'entendrait pas le téléphone sonner, pour se plonger dans les dossiers les plus urgents. Elle n'émergea qu'une heure et demie plus tard lorsque Antonia fit irruption dans son bureau. Penchée sur des croquis détaillant la campagne de lancement du nouveau parfum d'un grand couturier italien, Isa sursauta à l'arrivée de sa jeune assistante. Elle consulta sa montre d'un air étonné. Comme à chaque fois qu'elle travaillait, elle n'avait pas vu le temps passé et son air surpris amusa la petite italienne rondouillette qui s'approchait avec une tasse de café fumant.

- Merci Antonia, fit Isa en la gratifiant d'un sourire reconnaissant. Qu'est-ce que je deviendrais sans vous ? Avez-vous passé de joyeuses fêtes de Noël ?

- Oh, oui ! C'est la période de l'année que je préfère ! Vous savez, je crois que je resterai éternellement une petite fille... alors évidemment, le sapin, toutes ces lumières, les paquets enrubannés...

Isa sourit devant le visage aux joues rebondies. Ses traits resteraient sans doute toujours ceux d'une enfant, pensa-t-elle. Mariée depuis deux ans, Antonia lui avait fait part du désir du couple d'avoir un bébé qui n'arrivait pas. Isa ne put s'empêcher de se demander quel genre de maman serait la jeune femme qui n'en finissait pas de lui raconter, dans le détail, le menu du réveillon, les présents, les cousins, tantes et tout le reste. Elle était si bavarde !

Pourtant, son professionnalisme reprit vite le dessus et, au grand soulagement de son interlocutrice, Antonia s'interrompit net, pour passer, sans transition, de Noël au programme de cette journée de travail. Elle rappela à Isa ses deux rendez-vous de la journée. Une réunion interne qu'elle devait présider en l'absence des deux directeurs, Fernando et Alessandro ; ainsi qu'un déjeuner avec le responsable marketing de la maison de couture dont elle avait étudié le dossier un peu plus tôt.

Un peu plus tard, emportant la tasse vide d'Isa, Antonia, ressortit du bureau avec, sous le bras, une

dizaine de courriers à taper, le compte-rendu d'une réunion de la semaine passée à adresser par messagerie électronique à l'ensemble des salariés de l'agence et de nombreux coups de téléphone à passer. Isa se replongea aussitôt dans le dossier que lui avait laissé son équipe de création. Elle étudia dans le détail les différentes stratégies proposées et les grandes lignes marketing. Attentivement, elle confronta les hypothèses de communication avec les attentes de la marque, son histoire, l'image qu'elle voulait faire passer de son produit, la cible de consommateurs visée...

A dix heures précises, elle longea le couloir pour se rendre à la petite salle de réunion utilisée lors des comités de direction restreints. Elle était satisfaite et assez fière du travail réalisé par ses équipes en très peu de temps. Elle tenait à les féliciter. Finalement, peu de points restaient à modifier et la réunion serait courte. Elle appréciait le sérieux et le professionnalisme de ses collaborateurs. En peu de temps, elle avait réussi à cerner le profil de chacun et savait que les flatter ne servait à rien. Ils étaient rapides, concis et adoraient leur travail. Ils atteignaient presque toujours leurs objectifs en un temps record. Ce dossier en était un nouvel exemple. Elle était donc rassurée pour son entrevue du déjeuner avec l'un des responsables de la maison de couture. Il passait pour un interlocuteur redoutable et très exigeant. Il s'agissait là, pour Isa, de son premier entretien avec un client important et elle appréhendait quelque peu, cette première entrevue. Elle devait lui présenter plusieurs approches créatives mais la rigueur de ses équipes était allée au-delà de cette étape et elle le surprendrait certainement en allant jusqu'à lui proposer différentes stratégies prototypes. L'une d'elles avait sa préférence mais elle la garderait pour elle.

La journée passa à une vitesse folle et le soir arriva sans qu'elle ait vu les heures s'écouler. Elle travaillait d'arrache pieds depuis l'aube mais ne se sentait, pas le moins du monde, fatiguée. Au contraire, elle était pleine d'énergie. Comme sa gynécologue le lui avait prédit, la fatigue qu'elle avait ressentie lors des trois premiers mois de sa grossesse, s'était dissipée. Elle se sentait en pleine forme, pleine de dynamisme et de vitalité.

Elle n'osa pas se demander, sur le chemin du retour, si Jacques pouvait ou non, y être pour quelque chose. Rentrer dans sa chambre d'hôtel la déprima un peu. Elle avait passé une folle journée. Tout s'était formidablement déroulé. Son client s'était avéré emballé par les propositions de l'agence et, comme Isa s'y était attendu, il ne cacha pas sa surprise de voir le projet avancer à si belle vitesse. Finalement, c'est dans une ambiance, plutôt décontractée, que le déjeuner avait eu lieu mais Isa avait gardé à l'esprit qu'elle représentait l'agence et qu'il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires.

Ce soir-là, en se débarrassant de l'ensemble en soie beige qu'elle abandonna sur une chaise capitonnée pour passer un jean et un tee-shirt, elle réalisa qu'elle en avait plus qu'assez de cet environnement, certes luxueux et plus que confortable, mais tellement impersonnel. La semaine passée, juste avant Noël, elle avait pris contact avec plusieurs agences immobilières en spécifiant ses attentes et son budget, mais n'avait encore eu aucune proposition, ce qui commençait à la désespérer.

Comme par un fait exprès, au moment même où elle pensait à lui et à sa promesse de lui dénicher son

petit nid douillet, au meilleur prix, Jacques l'appelait sur son téléphone portable.

- Isa ? Avez-vous de quoi noter ? lança-t-il à brûle-pourpoint, un soupçon d'excitation dans la voix.
- Euh, oui..., répondit-elle en se saisissant d'un stylo et d'un bloc de papier à l'en-tête de l'hôtel posés sur un petit guéridon dans l'entrée de la suite.

Elle griffonna rapidement les coordonnées qu'il lui indiqua et entendit la voix joyeuse de Jacques répondre à sa question muette.

- J'ai travaillé pour vous, aujourd'hui ! Les deux adresses que je viens de vous donner correspondent à des immeubles en plein cœur de Rome, tout près des quartiers les plus prisés. Il y a trois appartements à vendre. Un, à la première adresse, deux, à l'autre. D'après mes sources, ils méritent d'être visités et sont tout à fait abordables, compte tenu de leur situation et de leur état...

Ils discutèrent immobilier un bon moment, puis Jacques l'interrogea sur sa journée.

La solitude pesait tant à Isa, le soir venu, qu'elle s'épancha sans crainte, spontanément et presque avec bonheur. Elle apprécia sa gentillesse, qu'elle sentait sincère. Il avait tenu parole de prendre, pour elle, des contacts en vue de sa quête d'un appartement et avait tenu parole. Et si rapidement... Elle retrouvait son ton enjoué qui, elle s'en rendait compte maintenant, lui avait manqué tout au long de cette journée, pourtant si mouvementée. Ce soir, alors qu'elle se sentait un peu mélancolique, entendre la voix chaude et grave de Jacques lui mit du baume au cœur.

Elle s'allongea sur le grand lit tandis qu'il évoquait, à son tour, le rythme effréné de sa journée. C'était un passionné, il adorait ce qu'il faisait et cela s'entendait quand il en parlait. Elle réalisa qu'elle aurait pu rester de longues heures au téléphone sans jamais trouver le temps long.

Ils se découvraient quantité de centres d'intérêts communs, étaient heureux de constater que de nombreux sujets semblaient les rapprocher encore davantage que l'attirance physique indéniable que chacun éprouvait l'un envers l'autre. Tous deux semblaient avoir oublié l'incident du baiser qui, deux jours auparavant les avait séparés en les laissant, l'un et l'autre, aussi tristes que désemparés.

Quand Isa raccrocha, elle se sentit plus légère, détendue. Jacques avait accompli le miracle de la remettre sur les rails. En un clin d'œil, par un simple coup de téléphone, il avait réussi à faire glisser de ses épaules tout le poids des incertitudes qui ne manquaient jamais de l'assaillir une fois sa journée de travail terminée.

Alors qu'elle ne s'en sentait pas du tout la force une heure auparavant, elle reprit le téléphone et composa le numéro de Marianne.

- La reprise s'est bien passée ? lui demanda son amie, toujours heureuse d'avoir de ses nouvelles.
- On ne peut mieux ! Je croule sous le travail mais j'adore tant ce job, Marianne ! Et l'équipe avec qui je collabore est formidable. Des gens vraiment efficaces qui en connaissent bien plus que moi sur toutes les ficelles de la pub...
- Je suis certaine du contraire. Tu n'aurais pas eu le poste le plus convoité de l'agence si tu n'étais pas la plus qualifiée pour. Tu le sais très bien...

Puis, sans transition, Marianne enchaîna :

- Tu sais que je peux prendre un aller-retour pour passer le réveillon du Nouvel An avec toi...

Elles en avaient déjà discuté et Isa savait que son amie s'inquiétait de la savoir seule pour cette soirée de fête. Comme tous les ans, Marianne célébrait la nouvelle année avec plusieurs couples d'amis de longue date. Elle avait insisté pour que Isa se joigne à leur petit groupe même si elle se doutait qu'il ne lui serait pas facile de se libérer à la fois pour Noël et pour le Nouvel An.

- Marianne... Je t'assure qu'il faut que tu cesses de t'inquiéter sans cesse pour moi... J'ai un travail monstre, surtout en l'absence de Fernando et Alessandro. Je n'ai vraiment pas la tête à faire la fête. Et...

De justesse, elle se retint d'en dire davantage. Bien sûr, cela aurait certainement rassuré Marianne si elle lui avait avoué qu'elle ne serait pas seule le soir du trente et un. Mais, elle tenait, pour le moment du moins, à garder son histoire avec Jacques secrète. Ce n'était rien de plus qu'un ami, se convainquit-elle, une nouvelle fois. Rien de plus... Alors pourquoi, ce mystère ?

Sans doute parce qu'il y avait autre chose. Elle le sentait. Et elle savait que cette ambiguïté de sentiments était réciproque. Elle l'avait lu dans le regard profond et pénétrant de Jacques. Y repenser lui procura les frissons qu'elle réprimait à chaque fois qu'elle pensait à lui, c'est-à-dire, de nombreuses fois dans une journée. De trop nombreuses fois !

- Oui ? s'enquit Marianne à l'autre bout du fil.

- J'ai une piste pour un appartement, répondit Isa d'une voix joyeuse en changeant délibérément de sujet. Tu sais, je commence à en avoir par-dessus la tête de loger à l'hôtel.

- Je m'en doute... Cela te ressemble si peu. Au fait, reprit-elle, Gabin m'a rappelé de te dire que tu pouvais compter sur lui pour t'aider à emménager.

- C'est un amour... Tes enfants sont vraiment supers...

- Je sais... Et... Isa ?

- Oui.

- Ils savent.

- Ils savent ?

- Je veux dire... pour toi et le bébé. Chloé a deviné. Elle m'en a parlé le soir de ton départ. C'était pour elle une telle évidence que cela m'a fait rire. Elle m'a assurée qu'elle ne t'avait jamais vu si épanouie et si belle. Je crois que Gabin a été très surpris. Contrairement à sa sœur, il n'a vu que tes beaux yeux, fit-elle sans arrières pensées. Chloé pense que tu as fait ce qu'il fallait, pour le bébé. Quitter Paris et tout le reste, enchaîna-t-elle tout en restant volontairement assez évasive, pour ne pas avoir à prononcer les deux prénoms bannis.

- C'est bien, répondit-elle seulement.

Un court silence s'installa puis Isa laissa échapper un bâillement.

- Remercie tes enfants pour moi, Marianne. Et dis à Gabin que je compte effectivement sur lui.

Elles se quittèrent en se souhaitant une bonne nuit et Isa se coucha peu de temps après.

Chapitre 26

Isa mit à profit les deux jours suivants pour se familiariser encore davantage avec tous les rouages dont l'agence Di Gregorio se targuaient. A part un autre rendez-vous avec un gros client, la jeune femme n'eut pas à se déplacer. La plupart du temps, elle resta dans son bureau à éplucher les dossiers en cours, émargeant chaque feuillet de ses annotations précises et motivées. Le vendredi arriva sans qu'elle s'en aperçoive.

Le dernier jour de l'année. Le jour du réveillon.

Jacques n'avait pas voulu lui dire où il avait décidé de l'inviter à dîner pour cette occasion. Pas un jour ne s'était passé sans qu'ils ne se parlent au téléphone. Tous deux, chacun de leur côté et à plusieurs centaines de kilomètres l'un de l'autre, attendaient le soir avec impatience. Ils restaient ainsi, parfois plusieurs heures, à se raconter leur journée, à partager leurs opinions sur toutes sortes de sujets, à se découvrir, l'un, l'autre, tout simplement, sans fausse pudeur et en toute sérénité.

Dès son réveil, Isa pensait à Jacques et au moment qui les rassemblerait après leur journée de travail, au moins par la voix. Elle n'aurait pu exprimer la nature des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Mais, ce dont elle était absolument certaine, c'est qu'il lui inspirait la confiance et la force tranquille, dont la trahison de son amant l'avait totalement dépourvue. Elle s'étonnait pourtant de se sentir aussi à l'aise avec lui après une seule soirée passée ensemble. Mais elle devait admettre que le contact s'était immédiatement établi entre eux et qu'elle attendait avec une grande impatience de le revoir. Elle rechignait à s'avouer qu'il lui manquait. C'était pourtant, la plus simple vérité.

Quand, à seize heures, Jacques fit irruption dans son bureau, une magnifique orchidée dans les bras, Isa eut un sursaut. Elle ne l'avait pas entendu arriver et se demanda comment il avait fait pour passer entre les filets d'Antonia.

- Mais, comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ? fut sa première réaction.

Son visage affichait un immense sourire. Il n'aurait pu lui faire de plus belle surprise.

- Je ne dévoile jamais mes secrets... fit-il avec un air énigmatique, se retenant de ne pas contourner le bureau pour la serrer très fort dans ses bras.

Il avait davantage besoin de ce contact intime, charnel, que d'un baiser. Depuis cinq jours, il ne pensait plus qu'à elle. Elle était de toutes ses pensées, envahissant chaque heure, chaque minute des interminables journées qui la séparaient d'elle. Il avait modifié plusieurs de ses rendez-vous afin de pouvoir rester quelques jours à Rome. Il tenait à se rendre totalement disponible, afin d'apprendre à mieux la connaître. Il voulait tout savoir d'elle, de ses envies et de ses peurs, de ses espoirs et de ses angoisses, de ses joies et de ses peines. Il enviait ceux qui l'avaient connue avant lui, ceux qui l'avaient aimé, ceux qu'elle aimait. Assez égoïstement, il la voulait pour lui seul, pour la vie, pour toujours.

Lui non plus, n'en revenait pas de la force des sentiments qu'elle lui inspirait. Il en était troublé, mais se

savait impuissant à enrayer l'émotion qu'elle lui procurait. Une foule de sensations l'assaillait dès qu'il entendait sa voix, si douce, naturelle et enjouée. Il aimait sa spontanéité et sa chaleur, son rire qui le transperçait au plus profond de son cœur. Il l'imaginait, allongée sur le grand lit de son immense chambre d'hôtel, ou bien dans son bureau, à l'agence où elle travaillait, un crayon planté derrière l'oreille, totalement absorbée par son travail. Il ne pensait qu'à elle. Et elle le rendait fou.

Il pensait que la revoir apaiserait les démons qui le poursuivaient depuis leur dernière rencontre. Se retrouver en sa présence aiderait à dissiper l'état de tension dans lequel il se trouvait.

Il n'en fut rien.

Il la trouva belle à faire damner un saint avec ses boucles ruisselantes, son regard mi-craintif, mi-ravi, son buste moulé dans un chemisier échancré qui laissait deviner des formes qu'il avait soupçonné, sans oser y penser de peur de devenir fou.

Ils se regardèrent un long moment en souriant, savourant cet instant de pure complicité qu'ils vivaient, rien que par l'échange si intense de leurs regards.

Une seule chose le frappa et l'attrista, en même temps. Il ne l'avait pas ressenti lors de leurs conversations téléphoniques, ou bien l'avait-il oublié. Il fit un effort pour ne pas y prêter attention mais ne put, cependant, occulter, tout à fait, le petit signe qu'elle lui adressait dans son regard craintif. Il y avait encore chez elle cette attitude de retrait et il dut faire appel à toute la maîtrise dont il était capable pour ne pas céder à son désir de passer la main sur ce beau visage dans l'espoir d'effacer la tristesse et la méfiance qui luisaient toujours dans les prunelles si attachantes.

- Rassurez-vous, enchaîna-t-il pour l'apaiser. Je n'ai absolument rien fait qui puisse nuire à votre réputation, fit-il, si sérieux, qu'elle ne savait plus si elle devait le croire ou non.

En fait, il s'était assuré qu'elle n'était pas en rendez-vous avant de demander à la rejoindre dans son bureau. Grâce à son plus beau sourire, il avait obtenu de la réceptionniste qu'elle laisse ménager l'effet de surprise en ne la prévenant pas qu'un visiteur était en train de monter. Il lui cacha surtout, qu'il connaissait parfaitement les lieux puisqu'il avait été celui à qui Fernando avait fait appel, l'an passé, pour revoir toute la décoration intérieure de l'agence et, en particulier des différents salons où étaient reçus les clients. La jeune hôtesse l'avait immédiatement reconnue et n'avait fait aucune difficulté pour lui accorder ce passe-droit tout à fait exceptionnel. La fin de l'année y était aussi, sans doute, pour quelque chose.

Il éluda donc la tentative de Isa de connaître le pourquoi et le comment. Il ne voulait pas parler de lui aujourd'hui, ni de son travail, ni de ses projets. Sauf ceux qu'ils auraient en commun.

Il l'enleva avant même qu'elle ait eu le temps de dire ouf.

Elle ne fit même pas semblant de protester. Les bureaux fermaient à seize heures trente en ce jour si particulier et, arrivée de bonne heure, comme à son habitude, elle avait abattu un travail de titan. Elle tenait à ce que Fernando et Alessandro soient fiers d'elle et se félicitent de lui avoir fait confiance en lui laissant les commandes de l'agence pour ces quelques jours. Bien sûr, les responsables de plusieurs

autres branches étaient, eux aussi, sur le pont et elle savait qu'elle aurait pu faire appel à eux en cas de coup dur. Elle n'était, tout de même, dans la société que depuis trois petites semaines. Mais cela n'avait pas été nécessaire et elle s'était plutôt bien débrouillée. Antonia le lui avait assuré, en la réprimandant de trop travailler. Isa n'était pas de cet avis. Pour elle, le travail faisait partie de la vie, elle l'avait su dès toute petite, accordant à ses études une attention primordiale, ce qui lui avait d'ailleurs ouvert, très tôt, les portes de la réussite.

Chapitre 27

Ils passèrent une soirée mémorable, très romantique, pendant laquelle Isa se fit l'effet d'être une princesse. Elle avait, pour l'occasion, revêtu une splendide robe longue, assez ample et large à la taille, signée d'un couturier américain qu'Adrien- encore lui- avait tout spécialement fait ajuster pour Isa après un défilé auquel il avait participé en tant que photographe exclusif. Le modèle, une pure merveille, était le seul dans lequel Isa pouvait, à trois mois de grossesse, encore rentrer. Toute la semaine, elle avait réfléchi à ce qu'elle allait bien pouvoir porter pour l'occasion. Après de multiples essais, elle avait bien été obligée d'admettre qu'elle avait pris du poids. Malgré une taille et des hanches encore relativement fines, elle ne rentrait plus dans la plupart des modèles haute couture qu'elle possédait, trop cintrés ou trop ajustés au niveau de la poitrine.

Pour cette soirée si particulière, elle avait choisi de faire appel au coiffeur de l'hôtel qui, de ses doigts de magicien, avait réussi à dompter la chevelure rebelle, dont il avait rassemblé les multiples boucles épaisses en un savant chignon qui mettait superbement en valeur, la nuque fine et si troublante que Jacques mourrait d'envie de caresser.

Son cœur chavira quand elle lui ouvra les portes de sa suite, auxquelles il frappa doucement à l'heure exacte à laquelle ils s'étaient donnés rendez-vous. Elle s'effaça pour le laisser entrer quelques instants. Soudain troublé, presque intimidé par la classe élégante qu'elle dégageait ainsi magnifiquement vêtue, il mit un temps avant de reprendre ses esprits.

- Isa... Les mots me manquent... Vous êtes si... époustouflante.

Il l'imagina, défilant sous le regard expert de centaines de photographes, pour un défilé de haute couture. D'emblée, son œil acéré avait deviné qu'elle portait un modèle d'un couturier réputé. Il le voyait à la qualité du tissu, à la coupe irréprochable, sculptée, sans doute, sur le corps même de la jeune femme. Mais ses pensées l'emmenaient trop loin et il remonta les yeux, s'obligeant à ne pas descendre plus bas que son cou. C'eût été trop dangereux.

Elle lui demanda de l'excuser un instant et lui proposa de se servir quelque chose à boire, tandis qu'elle terminait de se préparer. Il la remercia et la regarda se diriger avec grâce vers la salle de bain. Pieds nus sur l'épaisse moquette immaculée, dans cette robe aux reflets dorés, tirant sur le vert, elle était tout simplement irrésistible. Il alla se poster devant la grande porte-fenêtre donnant sur un petit balcon, l'esprit envahi de la vision du dos si sexy qu'elle venait d'offrir à ses yeux émerveillés en se retournant.

- Jacques ? Vous ne prenez rien ? demanda-t-elle gaiement quelques minutes plus tard.

Il sursauta au son de la voix claire et joyeuse.

- J'ai déjà l'esprit suffisamment embrumé par l'effet que vous me procurez, répondit-il d'une voix rauque, en lui souriant.

Il resta volontairement à sa place. Il sentait qu'il valait mieux qu'ils sortent au plus vite de cet espace si intime, avant qu'il ne fasse une bêtise. Jamais une femme ne lui avait fait un tel effet. Il en était maintenant certain. Bizarrement, à cet instant précis, il songea à sa mère qu'il chérissait tant. Il les imagina toutes les deux, assises devant l'immense cheminée de pierre. Il était certain que les deux femmes s'apprécieraient dès le premier coup d'œil. Isa avait tant de charme, tant de simplicité et de naturel...

- Allons... N'exagérez rien... C'est la robe... Et, pour vous rendre la pareille, je dois dire que le smoking ne vous va pas si mal.

Incontestablement, c'était un habitué des soirées mondaines. Il paraissait aussi à l'aise, ainsi vêtu, qu'en tenue décontractée, comme quelques heures plus tôt quand il avait fait irruption dans son bureau.

- Etes-vous fin prête, Cendrillon ? demanda-t-il en esquissant une petite révérence.

- Je crois que oui...

- Peut-être allez-vous me trouvez indiscret, mais... je pense que vous devriez couvrir ces jolis pieds. Vous risquez de prendre froid.

- Oh ! Mon Dieu ! Oui..., fit-elle en ouvrant un immense placard à étagères rempli de chaussures presque neuves.

- Seriez-vous collectionneuse ?

- On peut dire cela, répondit-elle en attrapant la paire d'escarpins à talons hauts qu'elle avait choisi de porter avec sa tenue de ce soir.

Elle referma vivement les deux portes battantes et, cinq minutes plus tard, ils partaient, en limousine, vers Tivoli.

- Vous ne voulez toujours pas me dire où vous m'emmenez ? s'enquit Isa en se calant confortablement sur l'immense banquette de cuir beige.

- Une surprise est une surprise, fit Jacques avec un sourire énigmatique.

Isa ne chercha pas à en savoir davantage. Elle était bien, sereine et pleinement heureuse d'avoir retrouvé la compagnie de Jacques. Instantanément, ils avaient retrouvé la complicité qui était née entre eux, au fil des heures passées au téléphone, tous ces derniers jours. Ils avaient l'impression de se connaître depuis des mois, alors qu'ils n'avaient vraiment fait connaissance, qu'une semaine plus tôt.

Ils discutèrent à battons rompus pendant tout le trajet, émerveillés de se sentir si bien ensemble.

Pour une fois, Isa relégua très loin, le serment qu'elle s'était fait trois mois plus tôt et profita, au maximum de la présence et de l'amitié que lui offrait Jacques.

- Et pour combien de temps êtes-vous à...

Elle laissa sa phrase en suspens, impossible de continuer, face au spectacle qui s'offrait à ses yeux à

travers les vitres teintées de la limousine.

Une profusion de petites lumières scintillantes, de multiples couleurs, illuminaient ce qu'elle imaginait être le Palais du Prince de Cendrillon. Le somptueux véhicule ralentit quand ils atteignirent les immenses grilles grandes ouvertes. Subjuguée par la beauté des lieux, Isa avait baissé lentement le vitrage afin de s'inonder du tableau féerique. Elle savait qu'elle ne rêvait pas, mais ne put s'empêcher d'attraper la main de Jacques, qu'elle serra très fort dans la sienne, afin de s'en assurer. Jacques fut traversé de frissons à son contact. Il répondit à la pression des doigts délicats, priant pour que jamais, ils ne se détachent des siens. Il admira le profil gracieux, visiblement captivé par ce spectacle envoûtant. Même lui, ne s'attendait pas à un tel chef d'œuvre : une gigantesque mosaïque de lumières habillait la façade de style Renaissance du magnifique Palais de La Villa d'Este. Cette délicate dentelle lumineuse irradiait de mille feux toutes les splendeurs du jardin.

Ils longèrent lentement une large allée gravillonnée bordée de dizaines de petites fontaines, de bassins et de jets d'eau illuminés. Les limousines se suivaient, roulant au pas, tant dans le but d'admirer cette véritable œuvre d'art, que de prolonger la magie de cet instant.

Petit à petit, au fur et à mesure que la limousine avançait, le doux crissement des roues sur les graviers blancs s'effaça au profit d'une musique céleste et gaie, qui s'échappait des hautes fenêtres. Isa fut transportée par le son mélodieux. Elle ne parvenait pas à réaliser ce qu'elle était en train de vivre. Jamais, de toute sa vie, elle n'avait assisté à un tel spectacle.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient franchi les grilles de ce lieu magique, elle se tourna vers Jacques, les yeux humides. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle prit conscience de sa main dans la sienne, mais elle ne chercha pas à la retirer. C'était un si doux contact.

- Merci..., dit-elle dans un souffle.

Il se retint de ne pas l'enlacer. Son regard d'enfant dans un corps de femme l'émut et le troubla.

- C'est à moi de vous remercier pour avoir accepté de m'accompagner pour ce nouveau changement d'année. Vous faites de moi, le plus heureux des hommes, ajouta-t-il en lui caressant doucement la joue.

Elle s'apprêtait à lui demander par quel tour de magie, il avait réussi à réserver une table dans un endroit aussi somptueux en si peu de temps, quand la voiture s'immobilisa devant le perron. La portière s'ouvrit comme par enchantement. Un groom en livrée lui tendit la main pour l'aider à sortir. Ce n'est que lorsqu'elle leva les yeux vers l'imposant tableau lumineux, surréaliste et enchanteur qu'elle sut qu'elle allait, pour un soir, être la princesse dont toutes les petites filles ont rêvé, un jour, de devenir.

Chapitre 28

Bien plus tard, des centaines, des milliers de fois, Isa repenserait à cette soirée avec un incroyable sentiment de gâchis. Toujours, elle se demanderait pourquoi elle n'avait pas répondu à l'appel muet de Jacques, pourquoi elle avait fait semblant d'ignorer ce qu'elle lisait dans son regard si profond, pourquoi

elle avait préféré passer outre ses propres sentiments, identique en tous points à ceux de Jacques. Sur le moment, la seule réponse qu'elle trouvait, ou plutôt non, la seule excuse ! était Adrien et sa trahison. Elle ne voulait plus connaître l'humiliation. Pourtant, Jacques lui plaisait, énormément.

Trop ?

Sans doute.

Ils avaient ri, dansé. Ils s'étaient follement amusés, liant connaissance avec deux autres couples. Le repas était somptueux, le service irréprochable, le cadre, majestueux. Et ils étaient si bien ensemble... tellement complices... tellement intimes... trop intimes.

Elle ne savait pas encore, à l'époque, n'avait pas compris, en tous cas, qu'elle ne faisait que se punir, elle et elle seule, en refusant l'amour de Jacques.

Elle croyait tenir la solution, l'unique solution. Celle qui lui permettrait d'être heureuse, avec son enfant. Elle pensait qu'en tenant les hommes éloignés de sa vie, en restant enfermée dans sa bulle protectrice, elle respirerait mieux. Mais elle n'avait pas prévu devoir se heurter, un jour, aux parois de cette bulle. Elle n'avait pas imaginé suffoquer, non par manque d'air, mais par manque d'amour.

Au terme de cette soirée magique, Jacques l'avait bien compris : Isa, pour l'instant, ne lui accorderait que son amitié. Rien de plus. Il risquait même de la perdre tout à fait, s'il s'aventurait trop loin. Il ne voulait pas prendre ce risque.

Chapitre 29

A la fin de la première semaine de janvier, Isa découvrit enfin ce qu'elle cherchait. Les agences immobilières qu'elle avait contactées ne lui avaient été d'aucun secours. Tout ce qui lui avait été proposé s'était avéré, soit en état trop déplorable et exigeant beaucoup de travaux avant emménagement, soit véritablement hors de prix. C'est grâce à Jacques qu'elle avait déniché l'appartement idéal. Avec lui, elle avait eu le coup de foudre pour un logement spacieux et confortable au dernier étage d'une résidence de bon standing. Il était situé *Via Veneto*, dans l'une des avenues les plus élégantes de la ville éternelle, non loin de la splendide Fontaine de Trevi.

Du balcon, on apercevait dans le lointain, les magnifiques parcs de la Villa Borghese. L'appartement était ravissant et Isa était enchantée de sa trouvaille. Il comprenait un petit hall d'entrée dont les décors moulurés lui avaient, de suite, rappelé le petit studio parisien où elle logeait avant de connaître Adrien. Un petit couloir sur la gauche menait à une vaste salle à manger, très lumineuse et suffisamment grande pour accueillir une grande table et ses huit chaises, un canapé d'angle aux nombreux coussins, quelques petites bergères.

D'emblée, elle avait tout visualisé, meublant l'espace vide, de couleurs et d'objets confortables. En un clin d'œil, elle s'était sentie chez elle. Elle imaginait déjà, un petit coin pour le bébé où, sur un vaste

tapis moelleux, il pourrait s'ébattre au milieu de ses jouets. Deux superbes portes-fenêtres s'ouvraient sur la terrasse située plein Sud. Celle-ci était assez grande pour contenir un salon de jardin ainsi que deux chaises longues. Elle imaginait aussi la verdure dont elle l'entourerait pour préserver son intimité et celle de son enfant. Il y avait peu de vis-à-vis et le soleil rentrait à flot par les baies vitrées. Par une deuxième porte, on accédait à un autre couloir qui desservait une cuisine de belle proportion, entièrement équipée dans des tons vifs qui plurent, de suite, à la jeune femme. Trois belles chambres à coucher ainsi que deux salles de bain, complétaient l'ensemble.

Comme pour la pièce à vivre, elle avait, dès sa première visite avec Jacques, imaginé, en un instant, l'aménagement de sa chambre et de celle du bébé. Elle réserverait l'autre pour en faire un bureau et pour accueillir Marianne.

Elle était immédiatement tombée sous le charme de ce magnifique endroit et Jacques avait été ravi d'avoir contribué à son choix. Il savait qu'elle faisait une très belle affaire, lui assurant que c'était un très bon investissement. Isa n'en doutait pas, même si elle avait dû contracté un lourd emprunt pour l'acquérir. Les sols étaient en parquets de chêne, merveilleusement entretenus. Les murs étaient propres et sains, avec de très belles moulures aux plafonds. Les salles de bains, entièrement en marbre, étaient impeccables. Peut-être aurait-elle juste la robinetterie à faire changer. En fait, la seule pièce à laquelle elle toucherait dans un premier temps serait celle du bébé. Elle voulait en faire un endroit douillet, chaud, dans des tons pastel assez neutres, car elle ne souhaitait pas connaître le sexe de son futur enfant.

Dès l'instant où elle fut certaine qu'elle avait mis la main sur l'appartement idéal, son cerveau fourmilla d'idées. Elle s'extasiait devant chaque vitrine, passant un temps fou chez les antiquaires et brocantes que Jacques lui indiqua, voulant tout acheter, avant même d'avoir pris les mesures exactes qui lui permettraient d'être certaine de pouvoir disposer chaque meuble à l'endroit désiré.

Jacques s'amusait de son enthousiasme. Il était résolument fou d'elle et son amour grandissait chaque fois un peu plus à chacune de ses visites à Rome. Pendant tout le mois de janvier, il s'était arrangé pour passer tous les week-ends avec elle.

Soulagée de n'avoir plus que quelques semaines à passer à l'hôtel, le moral d'Isa était au beau fixe. Elle resplendissait et il la trouvait de plus en plus radieuse. Elle s'épanouissait comme une belle fleur et il remarqua même qu'elle avait pris quelques rondeurs depuis son arrivée à Rome, un mois et demi plus tôt. Ils se sentaient bien ensemble mais Isa restait sur ses gardes, délimitant clairement les distances à ne pas franchir, quand elle sentait les choses dériver.

Et cela était arrivé plus d'une fois.

Oui, plus d'une fois, elle avait dû réfréner son envie de répondre par l'affirmative aux appels muets de Jacques. Plus d'une fois, elle s'était détournée ou écartée de lui, un peu trop brusquement, pour lui cacher son trouble et l'émotion qu'elle ne parvenait pas toujours à maîtriser.

Ils sortaient beaucoup. Jacques lui fit connaître un aspect de Rome et de ses alentours qu'elle n'aurait jamais soupçonnée. Petit à petit, il lui apprit à aimer la cité romaine, lui transmettant la passion que lui-

même éprouvait pour la capitale. Parlant couramment l'italien, Isa ne mit pas longtemps à s'intégrer. Elle aimait cette ville, son effervescence, ses bruits, ses habitants, ses couleurs, sa chaleur qu'elle percevait jusque dans le cœur des italiens. Rapidement, Paris ne lui manqua plus autant. Seule l'absence de Marianne lui pesait et, même si les deux amies se téléphonaient plusieurs fois par semaine, la voix ne remplaçait pas la personne.

Peu de temps après avoir signé pour l'achat de l'appartement, Isa fut ravie d'apprendre que son amie viendrait enfin lui rendre visite quelques jours, fin février, au moment des vacances scolaires. Gabin, quant à lui, devait suivre de peu, avec un camion dans lequel il ramènerait à Isa les différents meubles, accessoires, bibelots, tapis et autres objets de décoration dont elle n'avait pas voulu se séparer et qui était toujours dans un garde-meubles parisien. Marianne serait alors repartie car la date de l'emménagement coïncidait avec le week-end de reprise de l'école.

Mais Isa avait, de toute façon, fait appel aux services d'un déménageur pour la date fatidique. Elle avait suivi les conseils de Marianne et d'Antonia, lui demandant de se ménager. C'était, d'après elles, dès le début de la grossesse, qu'il fallait lever le pied. Isa se sentait en pleine forme mais elle était consciente que ses deux amies avaient raison. Elle ne voulait pas risquer de devoir passer les dernières semaines, clouée au lit, comme sa propre mère avait été contrainte de le faire pour ses deux grossesses.

Durant les quinze jours qui suivirent, Isa fut prise d'une frénésie d'achat incontrôlable. Chaque sortie avec Jacques était prétexte à aller fouiner et fureter dans les petits villages aux alentours de Rome. De nombreux achats effectués en sa compagnie, attendaient déjà d'être livrés, à la future adresse d'Isa, quelques semaines plus tard.

Trop tentée par quelques meubles très anciens dénichés chez un brocanteur de campagne, Isa n'avait pu se résoudre à attendre d'avoir les clés de son petit paradis pour commencer à le meubler. Devant les beautés qu'elle avait choisies, Jacques n'avait pu que lui donner raison. Ces pièces n'auraient très certainement plus été là quand elle serait revenue un mois plus tard. Avec émerveillement, il avait découvert qu'ils avaient les mêmes goûts en matière de décoration. Tous deux avaient un penchant pour les meubles anciens, patinés par les ans et marqués par les nombreuses vies qu'ils avaient traversées.

Ce jour-là, en ce beau dimanche de la mi-février, ils avaient, une nouvelle fois, parcouru la campagne romaine. Le temps frais et sec était propice à une sortie au grand air. Par hasard, ils avaient abouti dans un petit village tout à fait typique où ils avaient choisi de s'arrêter pour déjeuner. En apprenant par l'aubergiste qu'une petite boutique d'antiquités se trouvait à l'autre bout du village, ils échangèrent un sourire complice.

- Isa ? fit Jacques en lui souriant par-dessus sa tasse de café fumant.

- Oui... Je sais ce que vous allez encore me dire : que je ne suis pas raisonnable, que je ne sais même plus trop ce qui va me revenir de Paris puisque ça fait des années que ces meubles sont entreposés là-bas, que je n'ai pas réfléchi à la place de chacune de ces choses... Aurais-je

suffisamment d'espace... Je vois en toutes ces remarques, l'œil du professionnel de la déco et tous vos conseils me vont droit au cœur... Si, si, je vous assure, continua-t-elle d'un air si peu convaincant, qu'ils éclatèrent tous deux de rire.

Il ne se lassait pas d'être avec elle. Chaque moment était un pur bonheur. Il adorait tout en elle. Sa spontanéité, sa sincérité, sa joie de vivre...

Il aimait tout...

Sauf...

Sauf la distance qu'elle prenait parfois si subitement avec lui quand, tout à coup, du fait de l'emballement de ses sentiments, elle s'apercevait qu'elle ne maîtrisait plus la situation. Il avait appris à la connaître bien plus qu'elle ne pouvait se l'imaginer. En un mois, il avait compris beaucoup sur elle et sur ses rapports avec les hommes. Elle en avait peur, c'était indéniable. Pourquoi ? Il ne l'avait pas encore découvert, mais s'était promis de le savoir un jour. Il l'aimait trop, pour laisser perdurer une telle situation. Il détestait la dissimulation hypocrite dont tous deux faisaient preuve, à ces moments là. Il ne voulait plus de ces artifices dans lesquels ils se noyaient parfois, au détriment d'une franchise saine et simple. Jacques en avait assez de devoir toujours prendre du recul quand il sentait Isa sur la défensive, presque prête à mordre pour défendre son petit territoire dont elle s'attachait à fixer bien précisément, les limites. Pourtant, il ne voulait pas la brusquer. Ils ne se connaissaient que depuis deux mois à peine et ne se voyaient que durant les week-ends.

Jacques attendit qu'ils aient, tous deux, repris leur souffle, pour répondre.

- Vous savez bien que c'est faux ! s'exclama-t-il d'un air faussement indigné. Quand je suis avec vous... Je suis vraiment avec vous...

- Voilà qui est heureux ! le coupa-t-elle en le narguant ouvertement.

- Mais laissez-moi parler enfin... Coquine que vous êtes ! Vous êtes vraiment impossible parfois... Je veux dire que ce n'est pas l'architecte qui est là, c'est moi, Jacques tout simplement, fit-il plus sérieusement en la fixant de son regard sombre. Vous avez des goûts bien trop sûrs pour que je me risque à vous déconseiller tel ou tel achat. Seulement, si vous continuez à ce rythme, je me demande s'il ne va pas falloir pousser les murs en arrivant...A moins que vous ne comptiez tout empiler dans la chambre voisine de la vôtre ?

Il n'avait pas bien compris ce qu'elle comptait faire de cette pièce. Dressing ? Chambre d'amis ? Elle semblait changer sans cesse d'avis. C'était d'ailleurs le seul endroit pour lequel il ne l'avait pas vue faire des achats.

- C'est exactement cela ! Vous avez tout compris ! Je suis en train de me constituer un petit stock pour ouvrir ma propre boutique. Qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle sans se départir de son petit air taquin.

Puis, sans lui laisser le temps de répliquer, elle enchaîna.

- Bon ! D'ailleurs ! Nous y allons à cette boutique !

Et elle se leva vivement en attrapant son sac à main.

Ce fut à ce moment-là que le premier doute s'insinua dans l'esprit de Jacques. Infime, si léger qu'il passa en une fraction de seconde mais resta tout de même imprimé au plus profond de lui. Les formes plus arrondies de la jeune femme ne s'arrêtaient pas à son visage, à ses seins, ses hanches. Non, elle avait aussi un petit ventre que les tenues plus amples avec lesquelles elle s'habillait, ces derniers temps, ne cachaient plus tout à fait. Il secoua vigoureusement la tête, comme s'il était sujet à des hallucinations. Non, bien sûr. Il se faisait des idées. Et il se hâta d'aller rejoindre Isa qui enfilait déjà son manteau, ses gants et son bonnet, dans le hall de la petite auberge.

Finalement, elle n'acheta rien. Le magasin recelait pourtant de bien jolies pièces, mais qui s'accorderaient mal avec ce qu'elle avait déjà. Longtemps, elle resta en extase devant un magnifique tapis persan en soie véritable, patiné par les ans, mais en excellent état.

Il aurait été parfait dans sa salle à manger, s'harmonisant parfaitement avec l'esprit de la pièce, les tons chauds des meubles, les couleurs vives des tissus, coussins et rideaux. Malheureusement, il était hors de prix. Isa dut admettre, à contre cœur, qu'elle ne pouvait pas se permettre une telle folie, même si le prix était tout à fait justifié eu égard à la qualité et à la beauté de l'article. En montant à l'étage pour finir de découvrir les multiples petits trésors de la boutique, elle ne remarqua pas Jacques qui, s'étant rapidement mis d'accord sur un prix avec le vieux brocanteur, lui indiquait l'adresse de la jeune femme comme lieu de livraison, avec la promesse de tenir le secret. En redescendant, Isa jeta un dernier regard au magnifique tapis et sourit au vieux monsieur, sans penser un seul instant à ce qu'avaient tramé les deux hommes, à son insu.

Ce soir-là, Jacques raccompagna la jeune femme à son hôtel, plus tôt que de coutume. Il reprenait l'avion pour Paris à dix-huit heures et décollait, dès le lendemain matin, de bonne heure, pour Los Angeles. Il avait finalement accepté de superviser la construction d'une splendide demeure pour un de ses clients très fortunés. Jacques en avait dessiné les plans qu'il devait soumettre, la semaine suivante, une ultime fois, du moins l'espérait-il, à ce richissime homme d'affaires. Auparavant, il devait, de nouveau, se rendre sur les lieux afin de prendre plusieurs photos du terrain, discuter avec les nombreux entrepreneurs qu'il avait lui-même, personnellement contactés pour le projet. Sa réputation était fondée sur le sérieux qu'il mettait dans chacune de ses réalisations. Sa renommée grandissante lui valait de plus en plus de clients un peu partout dans le monde et, s'il en était ravi, il s'inquiétait néanmoins de ne plus pouvoir voir Isa aussi souvent qu'il le souhaitait.

Il s'en était d'ailleurs ouvert à la jeune femme pas plus tard que la veille et celle-ci avait pris un ton faussement détaché, essayant de le convaincre que sa carrière primait plus que tout le reste. Elle avait vainement tenté de le décourager de la revoir, insistant sur la charge énorme de travail qu'elle-même, allait devoir supporter dans les prochaines semaines.

En effet, Fernando et Alessandro, très satisfaits de l'énergie et des efforts qu'elle déployait pour le bon fonctionnement de l'agence, avaient rapidement décidé de la laisser traiter directement avec leurs clients

les plus prestigieux, allant même jusqu'à la désigner Directrice de plusieurs de leurs campagnes. Il s'agissait, pour l'heure, du domaine de prédilection de Fernando mais, eu égard aux bons débuts d'Isa et aux retours élogieux qu'ils avaient eu de certains clients réputés difficiles et exigeants, les deux dirigeants avaient pris la décision d'octroyer à leur jeune recrue, de nouvelles responsabilités. Ainsi délesté d'une charge importante de travail, Fernando pourrait se focaliser sur la branche étrangère. Quelques-unes de leurs filiales perdaient des parts de marché et l'italien tenait à s'assurer par lui-même des causes exactes de ces baisses de compétitivité.

Isa était ravie que Fernando et Alessandro lui fassent déjà suffisamment confiance pour lui confier les relations directes avec les représentants des Maisons de Luxe. Le travail ne lui faisait pas peur. Au contraire, elle aimait cette pression, chaque jour entretenue qui lui évitait de trop penser au passé. Les rendez-vous s'enchaînaient, mais elle ne les appréhendait plus comme au début. Très à l'aise, elle défendait ses idées et celles de ses équipes avec une farouche détermination. Elle avait toujours la réponse adéquate à la question la plus pointilleuse des annonceurs et ceux-ci étaient enchantés de travailler avec elle. Elle avait une force et une énergie contagieuse, qui faisaient réellement plaisir à voir. Au sein de l'agence, comme à l'extérieur, un mois lui avait suffi pour asseoir sa légitimité et son statut. Sa présence ne passait pas inaperçue et elle était admirée, autant pour son physique que pour son efficacité au travail. Intransigente et très rigoureuse, elle exigeait un travail impeccable de la part de ses plus proches collaborateurs. Foncièrement humaine et juste, elle se refusait cependant à ce que ceux-ci repartent, le vendredi soir, chargés de dossiers, pour le week-end. Contrairement à elle, qui passait, bien souvent, le samedi matin à travailler, jusqu'à l'arrivée de Jacques, aux environs de midi, en général.

Tous deux s'étaient vite habitués à ce rythme. Ils attendaient ce moment des retrouvailles avec autant d'impatience l'un que l'autre. Ils se téléphonaient plusieurs fois dans la semaine, assez tard, le plus souvent, compte tenu de leurs emplois du temps très serrés et surchargés.

Mais rien ne valait ce moment où ils sentaient la présence reconfortante de l'autre, cet instant unique où la pression de la semaine se volatilisait comme par magie. Alors, pour quelques heures, ils oubliaient tout et ne pensaient qu'à sortir et s'amuser. Ils allaient au théâtre, au cinéma, couraient les musées, les expositions... Ils ne se lassaient pas de parcourir la merveilleuse cité romaine et riaient comme des adolescents à chaque fois qu'ils traversaient la Piazza Navona. Le souvenir de leur première rencontre resterait, à jamais, symbolisé, par ce fameux petit chou aspergeant la chaussure immaculée de Jacques.

C'est aussi pour toutes ces raisons que, sans se l'avouer, Isa redoutait un peu l'absence prolongée de Jacques. Mais elle préférait se punir et tenter de se convaincre que cela lui était indifférent.

Jamais, en tous cas, elle ne reconnaîtrait devant lui, le vide qu'elle ressentait déjà, à l'approche de la séparation. Jacques tablait sur un mois, au minimum, aux Etats-Unis. Les travaux du projet pharaonique dans lequel il s'engageait, devraient avoir débuté avant son départ et il lui restait de nombreux points à régler avant de pouvoir lancer la construction. Mais le client était pressé, intraitable sur les délais autant que sur l'ensemble de la réalisation. Jacques préférait partir en se disant qu'il reverrait Isa dans un mois

au plus. C'eut été trop difficile de devoir s'imaginer une séparation encore plus longue.

Il était d'autant plus désolé qu'il s'était fait une joie à l'idée de l'aider à emménager deux semaines plus tard. Il imaginait déjà, à défaut de les voir, ses grands yeux verts écarquillés par l'émotion de voir toutes les merveilleuses choses qu'elle avait choisies avec tant d'amour, remplir petit à petit les espaces vides du bel appartement. Il ne verrait pas non plus, la surprise se peindre sur son beau visage quand lui serait livré l'immense tapis qui donnerait la touche finale à l'agencement de sa salle à manger. Mais il se rassura en se disant qu'ils rattraperaient vite le temps perdu. Même si les six prochains mois n'allaient pas être de tout repos, avec les nombreux allers retours qu'il prévoyait effectuer entre Los Angeles, Paris et Rome.

Ce dimanche soir, Isa insista pour l'accompagner à l'aéroport. Au plus profond d'elle, elle avait le pressentiment qu'elle ne reverrait pas Jacques avant longtemps. Sans pouvoir se l'expliquer, elle savait que, de toute façon, la prochaine fois qu'ils se reverraient, rien ne serait plus comme maintenant. Ne serait-ce que du fait de sa grossesse qu'elle ne pourrait, alors, plus cacher. Elle n'avait pas eu la force de lui en parler. Evoquer la trahison de Kate et Adrien était tout simplement au-dessus de ses forces.

Les adieux furent teintés d'une fausse insouciance. Tous deux voulaient prolonger ce moment où, les yeux dans les yeux, ils se disaient bien plus de choses qu'ils ne se l'étaient avoués au cours de ces semaines. Mais le vol était annoncé. Les voyageurs se pressaient vers la porte d'embarquement, leur manteau sur le bras. Il était temps, pour Jacques de faire de même.

- Prenez bien soin de vous Isa, dit-il d'une voix rauque.

Puis, voulant soulager l'atmosphère, lourde de tensions et d'une légère tristesse, il poursuivit :

- Profitez bien de ces derniers jours à l'hôtel où tous vos moindres désirs sont exécutés avant même que vous les ayez exprimés, se moqua-t-il gentiment, sachant pertinemment qu'elle ne supportait plus tout cet étalage de luxe. Peut-être regretterez-vous rapidement tout ce luxe et ces petites attentions. Tous ces petits riens qui vous font sentir... que vous êtes, la plus... importante.

Il insista malgré lui sur ce dernier mot, lui envoyant, par là, un message qu'elle saisit au vol.

Elle savoura l'instant si intense où il la prit dans ses bras, la serrant un peu trop fort contre lui. Tous deux mirent dans cette étreinte, tout ce qu'ils refusaient chacun de s'avouer.

Mais pour des raisons diamétralement opposées.

Quand, enfin, le souffle court, ils se séparèrent, le bébé fit une telle girouette dans sa bulle protectrice, que Isa, marquant un effet de surprise, posa instinctivement une main sur son ventre. Jacques remarqua son geste mais n'y prêta guère attention sur le moment. Il ne savait pas encore qu'il y repenserait bien des fois, par la suite.

Ils échangèrent un dernier signe de la main et Isa le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement de son champ de vision.

Ce n'est qu'alors qu'elle fut saisit de tremblements incontrôlables, en songeant à toutes les révélations qu'elles n'avaient pas faites.

Elle n'avait pas pu.

Elle avait, tout simplement, manqué de courage, de volonté aussi. Parler du bébé aurait demandé trop d'explications. Des explications qu'elle n'avait pas envie de fournir. Elle ne tenait pas à devoir se justifier, ne voulait pas, non plus, évoquer un passé encore trop douloureux. Ils ne se connaissaient encore pas suffisamment et la peur de le faire entrer dans sa vie était omniprésente. C'était un fardeau encore plus lourd à porter que la dissimulation de son état.

Vivrait-elle toujours avec cette hantise d'avoir mal, cette crainte d'être dupée ? Aurait-elle toujours cette pointe d'anxiété dans un coin de son cœur ? Le voile de l'inquiétude, qui assombrissait son beau regard, ne s'estomperait-il jamais ?

Chapitre 30

La semaine qui suivit fut si chargée qu'elle n'eut pas le loisir de s'émouvoir davantage de ce qu'elle dirait à Jacques, le moment venu. Elle était presque soulagée de le savoir sur un autre continent, loin, trop loin, pour pouvoir revenir à l'improviste, pour un, ou même, deux jours. Elle se noya dans le travail et remporta deux nouveaux contrats pour le lancement de deux parfums concurrents. Toute l'agence fêta, comme il se doit, l'événement et Isa fut, une fois de plus, portée aux nues par l'équipe artistique et l'équipe de création. Comme toujours, elle avait avancé des idées auxquelles personne, pas même Fernando, n'avait pensé. Les maquettes avaient emballé les annonceurs qui avaient, immédiatement, été conquis par l'esprit de la campagne.

- Je vous félicite, Isa, dit Fernando en s'approchant de la jeune femme, une coupe de champagne dans chaque main.

Il lui en tendit une mais Isa y trempa juste ses lèvres avant de la reposer sur une table toute proche.

Le Directeur Adjoint venait de terminer un petit discours où il avait remercié chaleureusement les équipes qui avaient travaillé sur ces deux dossiers. Sitôt terminé, il s'était, de suite, dirigé vers Isa pour la remercier personnellement de sa contribution à ces projets.

- Vous avez fait un travail remarquable... et en très peu de temps.

- Nos équipes ont bien travaillé, efficacement et rapidement...les bonnes idées ont fusé, répondit-elle modestement.

Heureusement, car compte tenu du délai qui lui était imparti, le travail était colossal. En accord avec les clients, elle avait choisi d'abandonner les avant-projets qui avaient été mis sur pied juste avant son arrivée dans l'agence. Elle ne les sentait pas, comme elle disait. Et, en deux semaines à peine, avait élaboré deux campagnes vraiment originales et novatrices dont toute l'agence était très fière.

- C'est généralement dans cette fusion de talents et d'atmosphère électrique, due à la pression, que naissent les grandes campagnes, ajouta-t-il en lui souriant.

Il avait remarqué qu'elle avait à peine touché au champagne. Ce n'est qu'alors qu'il nota la petite bosse

que faisait son ventre. Elle lui parut plus fragile, plus belle aussi. Pourtant, il n'y avait rien de vulnérable en elle et sa réponse le lui démontra.

- C'est ce que je pense également. Et c'est d'ailleurs ce qui s'est passé dans ce cas précis. Mais n'allez pas croire, pour autant, que ce fut facile ! Tout reprendre de zéro en un délai si court a été laborieux. Toutes les propositions de campagnes types que contenait le dossier à mon arrivée, toutes, insista-t-elle, en le regardant droit dans les yeux, ont été, purement et simplement, jetées à la poubelle. Rien ne me plaisait. Il n'y avait même pas à choisir... seulement agir et c'est ce que j'ai fait. J'ai tout repris du début.

- Vous n'aimez pas prendre en cours, un dossier que vous n'avez pas, vous-même, étudié, n'est-ce pas ? demanda Fernando

- Je n'ai pas eu le choix, Fernando ! Il n'y avait rien, absolument rien ! Que du banal ! Et le banal tue plus que tout le reste, vous le savez mieux que moi, ajouta-t-elle, en s'énervant un peu.

Il aimait l'entendre parler. Elle le fascinait, tout simplement. Il l'entraîna un peu à l'écart de la petite réception. Contente de s'asseoir un peu, elle se laissa conduire vers un canapé installé dans un coin de la pièce et prit place à ses côtés. De petits groupes discutaient un peu partout dans la pièce. La journée de travail était terminée, l'ambiance décontractée.

Mais pour Isa, rien ne marquait jamais la fin de ses journées... A part quand Jacques était là...

- Racontez-moi comment vous est venue cette idée d'affichage, au détriment du support habituel qu'est la presse pour ce genre de produits, demanda Fernando, tant par intérêt que pour prolonger l'entretien avec Isa.

Du fait de ses nombreux déplacements, il avait rarement l'occasion de la voir et, encore moins, de trouver le temps de lui parler seul à seul, comme ce soir. Elle l'intriguait et le fascinait, tout à la fois. Plus d'une fois, lors de réunions avec des clients ou lors des hebdomadaires Comités de Direction, ses interventions l'avaient épaté. A chaque fois, les idées qu'elle avançait étaient brillantes, innovantes et ne nécessitaient, pratiquement jamais de retouches. C'était une véritable artiste en son domaine, une sorte d'esprit créatif toujours en ébullition. Sa conception de la publicité était novatrice et résolument moderne.

Alessandro et Fernando savaient qu'elle était devenue, en un temps record, un vrai pilier de l'agence. Celle-ci perdrait toute sa stabilité et, par là même, de nombreux marchés si la jeune femme venait à les quitter.

Loin d'imaginer les pensées de son supérieur à ce moment précis, Isa commença :

- Les frontières de la publicité du luxe s'estompent, s'effacent peu à peu, dit-elle, le regard fiévreux et enflammé. Nous ne pouvons plus l'appréhender comme nous avons eu l'habitude de le faire toutes ces dernières années. Ce que j'ai trouvé dans les propositions en cours était, tout simplement, dépassé, véritablement obsolète, insista-t-elle.

Réellement habitée, elle parlait comme si elle faisait ce métier depuis une décennie et cela plut à

Fernando. Elle était faite pour cela. Tout comme lui, elle était passionnée par tout ce qu'elle entreprenait. Cela se voyait, au premier coup d'œil et transparaissait dans la fièvre enthousiaste de ses paroles.

Il opina lentement de la tête, mais Isa n'attendait pas son assentiment. Elle continua.

- Il faut investir plus fortement le luxe dans les médias de masse afin d'élargir la cible des acheteurs. Ne plus se réserver aux médias traditionnels, exclusivement, comme la presse magazine. Il faut descendre dans la rue, se montrer sur les panneaux d'affichage...

- Au risque de galvauder l'image de la Maison que le produit représente ?

Fernando ne parut plus adhérer autant, au discours de la jeune femme, mais celle-ci, loin de se démonter, renchérit.

- En France, les parfums des Maisons de luxe sont présents, depuis longtemps sur les trottoirs. L'affichage présente même, maintenant, des campagnes pour de nombreux autres articles de luxe : lunettes, bijoux, accessoires, rouges à lèvres, mascara...

- Quand nous nous attaquons au luxe, Isa, nous ne vendons pas un produit, mais du rêve, de l'émotion, de la liberté, de la sensualité...

- Parce que vous pensez que cela ne peut pas se faire ailleurs que dans une certaine presse... élitiste ? Quand j'ai construit ces deux campagnes, je ne me suis pas intéressée au client en tant qu'acheteur, mais je l'ai vu comme un initié faisant partie intégrante du cercle de la marque, et c'est cela qui a plu aux annonceurs. Je ne me suis pas réservée à une clientèle déjà acquise. En proposant de s'attaquer à des médias moins traditionnels, j'ai choisi d'aller chercher le grand public. C'était un des objectifs visés par la marque. J'ai joué sur le mode de diffusion de la campagne. Certes, il a fallu, dans ce cas, adapter quelque peu l'accroche, la rendre moins élitiste, faire que tout un chacun puisse s'y identifier, sans pour autant, la rendre banale ! Enfin, comme vous l'avez très bien souligné, la publicité du luxe se différencie encore énormément des autres domaines publicitaires, tant dans la nature des messages que dans la façon de les délivrer. Ainsi, en respectant tout cela, rien n'est galvaudé, rien n'est déprécié, ni le produit, qu'il s'agisse d'un parfum, d'un sac à main ou d'un accessoire de maquillage, ni la marque, ni le nom. Car, effectivement, nous ne vendons pas, tout simplement, un produit, ni même une image, ce serait trop simple. Dans le domaine du luxe, nous vendons une récompense, une sorte de concentré de plaisir, l'espoir d'un mieux être, une part de rêve, que notre vie ne nous accorde pas. Et cela, qui ne le ressent pas ? Il faut savoir tirer parti de cet engouement massif, nouveau, s'écarter des codes fondateurs du luxe qui ne s'adressaient qu'à une cible exclusive, sur des supports très sélectifs, pour ne pas dire, encore une fois, élitistes. La vision du luxe change, Fernando.

Elle ressortit un peu essoufflée de sa tirade, qu'elle avait déclamée d'un trait, comme un cri du cœur. Elle aurait parlé pendant des heures, affirmé son point de vue haut et fort encore longtemps, il y avait tant à dire ! Tant de mutations étaient en cours ! Il fallait juste les percevoir, les assimiler et s'en servir, comme

d'un atout ! Oui, elle avait encore tant à dire sur sa vision des choses ! Mais ce n'était ni le moment, ni l'endroit.

Enthousiasmé, Fernando se retint de ne pas applaudir. Isa venait encore, une fois, de l'épater autant par la force de ses arguments que par l'intense conviction qui se dégageait de chacun de ses propos. Et, plus que tout, il aimait chez elle, ce qu'elle lui avait déjà dévoilé, dès son premier jour, sa propension à dire vraiment ce qu'elle pensait. Tout ce qu'elle pensait ! Même à lui, l'un des dirigeants de l'agence. Il la revit, quelques semaines plus tôt, l'apostrophant alors qu'il passait dans le couloir en regagnant les ascenseurs. C'était son premier jour dans l'agence et, déjà, elle l'avait stupéfié par ses remarques.

- Contrairement à ce que vous semblez croire, je suis tout à fait séduit par la vision que vous avancez, Isa. C'est une nouvelle approche du métier qu'il faut creuser, j'en suis intimement convaincu. Je suis certain que vous continuerez à faire les bons choix, prendre les décisions adéquates, fit-il en lui adressant un sourire confiant.

Elle lui rendit son sourire, satisfaite d'avoir su faire entendre son point de vue, satisfaite également de constater qu'elle bénéficiait de la confiance et du soutien de Fernando.

Ils débattirent encore un petit moment de leur vision sur l'évolution de la publicité. Tous deux étaient intarissables sur le sujet et ils ne firent pas attention à la salle qui se vidait, petit à petit de ses occupants. Ensemble, ils regagnèrent l'étage de leurs bureaux, où ils se séparèrent. Isa ne rentra dans son bureau que pour en ressortir presque aussitôt, son manteau sur le bras. Depuis le début de la soirée, elle n'attendait qu'une seule chose : rentrer à l'hôtel pour appeler Jacques.

Chapitre 31

- Et comment se passe l'avancée des travaux ?

Isa venait de lui raconter, dans le détail, l'aboutissement du travail acharné de ces deux campagnes. Jacques était ravi et tellement fier d'elle... Il avait été de toutes les confidences sur ces deux projets et, tout comme Fernando, il aimait l'originalité de son approche de la publicité.

Le sourire qui s'était dessiné sur ses lèvres tandis qu'il l'écoutait parler, s'évanouit dès qu'il entendit la question d'Isa.

- Oh ! Ne m'en parlez pas ! fit-il d'un air découragé, en piétinant nerveusement le terrain, sujet de tant de tourments. Il était onze heures du matin à Los Angeles et Jacques venait de terminer une réunion sur place avec quelques-uns des entrepreneurs engagés pour la construction.

Il n'était pas porteur d'aussi bonnes nouvelles que ne l'était Isa et après seulement une semaine passée à Los Angeles, il commençait déjà à regretter d'avoir accepté ce contrat.

- Le client est en train de tout remettre en question, expliqua-t-il. Ou plutôt, non, se corrigea-t-il, c'est à sa nouvelle petite amie que ça ne plaît plus.

Et, sans plus chercher à masquer son agacement, il se lança dans une explication détaillée des exigences de dernière minute dont il avait pris connaissance à peine deux heures plus tôt.

- La salle de sport n'est pas assez grande à son goût. Elle n'aime pas la forme de la piscine et veut revoir son emplacement. Il n'y a pas la place pour un terrain de tennis mais elle en exige un ! C'est une ancienne championne de tennis, précisa-t-il sans mentionner de nom, fidèle à sa réserve de confidentialité. Ah, oui ! J'oubliais ! Il lui faudrait aussi une chambre supplémentaire. Six, ça ne fait pas... comment dire...

- Assez fortuné ?

- Oui, on peut dire ça comme ça... Et encore vous êtes gentille.

Isa n'avait jamais compris de telles doléances... C'était tellement éloigné de la vie qu'elle menait... Elle n'était pourtant, pas totalement surprise. Certaines relations de ses parents lui avaient fait cette impression. Elle n'était alors qu'une enfant mais ne comprenait pas pourquoi elle les entendait toujours se plaindre sur ce qu'ils n'avaient pas, alors que l'endroit où ils vivaient était un véritable palace pour l'enfant qu'elle était alors. Auprès d'Adrien ensuite, elle avait pu constater que les extravagances de ces richissimes personnes n'avaient pas disparu. Au contraire, cela s'apparentait maintenant davantage à des caprices qu'à des besoins réels. Ils dépensaient sans compter et sans, non plus, que leur fortune en pâtisse.

- Je vois, fit-elle d'un air lointain, plongée dans des souvenirs qu'elle aurait voulu effacer à jamais.

Au ton qu'elle employa, Jacques cru deviner une déception qu'il ressentait lui-même très profondément. Ils seraient séparés certainement beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait prévu au départ. Tant que les plans ne seraient pas, fermement et définitivement, prêts, la construction ne pourrait pas commencer. Jacques était donc cloué sur place tant que la jolie fiancée de son client n'accepterait pas certains compromis. Après cela, la présence sur place de Jacques ne serait pas autant indispensable. Une visite de chantier, une à deux fois par semaine, devrait suffire.

Il fut néanmoins heureux de constater qu'Isa accusait le coup. Il s'en voulut de cette pointe d'orgueil masculine qui le rassura pourtant. Il savait qu'il lui restait encore un long chemin avant de conquérir le cœur de la jeune femme et que cette séparation n'irait, certainement pas, dans le sens qu'il espérait. *Loin des yeux, loin du cœur*, disait le dicton.

- Vous me manquez, avoua Jacques dans un souffle.

- Allons, allons, ne dites pas de sottises. Les californiennes et leur plastique irréprochable ne vont plus avoir de secret pour vous, répondit-elle sur le ton de la plaisanterie.

Sa remarque le blessa car il ne réussit pas à déterminer jusqu'à quel point elle plaisantait.

- Est-ce réellement ainsi que vous m'imaginez ? ne put-il s'empêcher de demander.

Isa fut surprise de la pointe d'inquiétude et de tristesse qui transparaissait dans la voix de Jacques. Elle avait dit cela, comme ça. Comme une tentative pour lui faire comprendre qu'il ne devait rien attendre, ni espérer d'elle.

- Excusez-moi si je vous ai blessé, dit-elle penaude. Ce n'était pas mon intention.

- Je pense sans cesse à vous Isa, dit-il dans un souffle. Il faut que vous le sachiez. Je...

- Taisez-vous, Jacques, le coupa-t-elle en fermant très fort les yeux. Je vous en prie. Ne dites rien que vous ne regretteriez.

Il s'abstint de lui dire qu'il n'était pas de ceux qui vivent avec des regrets. Il ne connaissait pas son histoire propre, même s'il l'imaginait douloureuse et ne voulait surtout pas la blesser à son tour.

Il se mordit la lèvre inférieure avant de décider d'orienter la conversation sur un sujet moins épineux. Il craignait toujours autant de l'effrayer. Même à plusieurs milliers de kilomètres, elle lui faisait l'effet d'une biche apeurée. Il savait que certaines révélations, notamment celles concernant ses sentiments profonds pour la jeune femme, n'étaient pas de celles que l'on fait par téléphone.

Ils parlèrent ensuite du prochain aménagement d'Isa dans son petit nid. Celle-ci souffla intérieurement en constatant que Jacques ne persistait pas à s'engager sur le chemin trop intime où il avait tenté de l'emmener. Un peu rassurée, elle se cala un peu plus confortablement sur les oreillers de son grand lit avant de lui demander son avis sur les teintes de peinture pour les pièces qu'elle envisageait de refaire entièrement.

Ils discutèrent encore pendant près d'une demi-heure. Puis, Jacques la laissa à regrets. Il était midi passé à Los Angeles et il devait déjeuner avec ses clients.

- J'espère pouvoir arriver à un consensus le plus rapidement possible, avoua-t-il à Isa avant de lui souhaiter une bonne nuit.

Elle comprit tout ce qu'il voulait insinuer en disant cela. Mais, bien qu'elle éprouvât exactement la même chose, elle se tut.

- Je ne suis pas certain de pouvoir vous rappeler demain, fit Jacques en se demandant comment interpréter ce long silence.

Il se demandait parfois par quel miracle il était devenu aussi patient. Était-ce ce que l'on nommait parfois le miracle de l'amour ? Jamais une femme ne lui avait ainsi résisté, le faisant, par là même, souffrir.

- Je vous souhaite bonne chance pour ce déjeuner, Jacques. Et... ne soyez pas trop virulent avec votre ex-championne de tennis. Accordez-lui au moins son cours...dit-elle avec humour.

- Pour l'amputer de trois chambres à coucher ! s'exclama Jacques. Je connais déjà la réponse !

Ils rattachèrent en riant, sans savoir quand ils pourraient, de nouveau, se parler. Le décalage horaire ne facilitait pas les choses.

Chapitre 32

Quand, une semaine plus tard, à travers la foule des passagers constituée essentiellement de touristes français, Marianne distingua enfin, la silhouette d'Isa, elle resta un moment interdite. Les formes généreuses qu'affichait la jeune femme ne laissaient absolument plus aucun doute sur son état. Lors de sa visite à Paris à l'occasion des fêtes de Noël, Isa était encore incroyablement fine. C'est tout juste si elle

avait repris les deux ou trois kilos qu'elle avait perdu en un clin d'œil suite au choc de la trahison de Kate et Adrien.

Aujourd'hui, deux mois après et à cinq mois de grossesse, Isa ne pouvait plus cacher son état et n'en n'avait, de toute façon, aucune envie. Ici, à Rome, elle se sentait libre et heureuse, comme jamais elle n'aurait pu l'être à Paris, angoissée de pouvoir, à tout moment, croiser Adrien ou sa sœur.

Tout le monde, à l'agence, était maintenant au courant qu'elle allait donner naissance à son bébé courant juin et elle avait été chaleureusement félicitée. Elle n'avait pu empêcher les questions embarrassantes et les rumeurs concernant la paternité de l'enfant, mais avait choisi de laisser mourir le débat de lui-même, en continuant de respecter sa ligne de conduite : ne rien évoquer de sa vie privée.

Les deux femmes se serrèrent avec effusion, foncièrement heureuses de se retrouver. Elles restèrent un long moment, dans les bras l'une de l'autre, savourant le plaisir de se revoir. Puis, main dans la main, elles récupérèrent les bagages de Marianne avant de s'échapper rapidement de l'aéroport bondé, pressées de se retrouver seules à seules. Elles avaient tant de choses à se raconter après ces deux mois passés, éloignées l'une de l'autre...

Elles discutèrent à battons rompus pendant tout le trajet jusqu'à l'hôtel. Tout en lui racontant les dernières anecdotes de l'école, Marianne observait sa jeune amie, du coin de l'œil. Comme à son habitude, Isa rivalisait d'une élégance toute simple et décontractée. Elle avait définitivement mis de côté ses anciens vêtements pour adopter une garde robe ample et large, adaptée à ses nouvelles rondeurs, qui lui allaient si bien. Ce jour-là, ses longues boucles rousses contrastaient magnifiquement avec un ensemble pantalon veste, d'un blanc immaculé. Elle avait passé la matinée à l'agence et s'était libérée en tout début d'après-midi, juste pour avoir le temps d'aller chercher son amie à l'aéroport.

En arrivant à l'hôtel, Marianne ne put cacher sa stupéfaction devant le magnifique édifice particulièrement luxueux. Malgré la description que lui en avait faite Isa, elle ne s'attendait pas à tant de majesté et d'ostentation.

En habituée des lieux, Isa traversa le grand hall en répondant avec aisance, aux sourires et saluts respectueux des hôtes et portiers. Ceux-ci appréciaient sa gentillesse naturelle et sa bonne humeur toujours égale. Presque intimidée, Marianne suivit docilement son amie et le porteur, chargé de ses bagages, à travers les couloirs somptueusement décorés. Elle avait hâte d'arriver à la chambre qu'elle allait partager avec Isa lors de ces quelques jours. Elle ne se sentait pas à l'aise devant tout cet étalage de luxe et n'aspirait qu'à se retrouver au calme, pour se rafraîchir avant de sortir découvrir Rome et ses beautés.

Quand, enfin, Isa s'arrêta devant une porte en remerciant le porteur d'un aimable sourire, Marianne parut soulagée. Elle regarda la jeune femme glisser sa clé dans la serrure et s'apprêtait à la suivre quand elle stoppa net sur le seuil de la suite. Muette de surprise, elle resta, quelques secondes, ébahie sur le pas de la porte, un bagage dans chaque main.

Bien qu'Isa lui ait décrit dans le détail, le faste avec lequel elle avait été accueillie en décembre,

Marianne avait manifestement tout oublié. La jeune femme l'attira à l'intérieur sans ménagement et claqua la porte derrière elles, avant de la conduire sur un des profonds canapés du petit salon.

Il fallut plusieurs minutes à Marianne pour, enfin, sortir de son ahurissement. Elle regardait autour d'elle en ayant l'impression de se trouver sur une autre planète. Elle se faisait l'effet d'être un éléphant dans un magasin de porcelaines, alors qu'Isa...

Tout à coup, son amie lui apparut différente. Oui, c'est à ce moment précis qu'elle se rendit compte du profond changement qui s'était opéré en la jeune femme depuis sa fuite de Paris. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait.

Isa avait littéralement fui.

Fui, à la fois, la vie qu'elle menait, la ville où elle vivait depuis toujours, pour se redécouvrir ailleurs. Et manifestement, elle s'en sortait plutôt bien, se dit Marianne avec une satisfaction et un soulagement mêlés. La fragile jeune femme qui avait quitté la France quelques semaines plus tôt, avait totalement disparu pour laisser place à une femme sûre d'elle et visiblement très à l'aise dans ce nouveau milieu.

- Que je suis contente de te revoir ! dit une nouvelle fois Isa en fixant Marianne de ses magnifiques yeux verts. Je compte profiter au maximum de ces quelques jours avec toi. J'ai temps de choses à te montrer... Tu ne peux pas t'imaginer à quel point Rome est une ville splendide, un vrai musée à ciel ouvert. Pour toi qui aimes tant l'art... Tu vas te régaler. J'ai décalé tous mes rendez-vous à mardi. D'aujourd'hui, vendredi, jusqu'à lundi soir, je suis entièrement à toi, rien qu'à toi ! annonça-t-elle fièrement en ouvrant les bras. J'ai une importante réunion mardi matin et je dois retourner à l'agence. Mais tu pourras en profiter pour faire les boutiques et rayonner à pieds en centre ville. L'agence est idéalement située en plein cœur des plus belles rues commerçantes. Je pense pouvoir m'échapper une heure ou deux pour que l'on déjeune ensemble avant que tu ne reprennes l'avion dans la soirée. Mais ne pensons pas déjà à cela, ajouta-t-elle rapidement en balayant d'un geste de la main l'idée même des au revoirs.

- Tu dois leur être terriblement précieuse pour avoir pu bénéficier d'une telle suite aux frais de l'agence pour toutes ces semaines, ne put s'empêcher d'observer Marianne, encore sous le choc.

De ses yeux grands ouverts, elle détaillait la magnifique décoration, les meubles précieux, les superbes tapis, les dorures des murs et plafonds, les fleurs fraîchement coupées...

- J'ai effectivement eu de la chance, répondit Isa avec sa modestie coutumière, en leur servant à toutes deux une tasse de café fumant qu'elle avait commandée en passant à la réception et qui venait de leur être montée. Mais je garde aussi à l'esprit que rien n'est fait au hasard, tu sais. C'est l'image de leur Société qu'ils renvoient à travers ce genre d'attentions. Rien n'est jamais anodin. Ils savent aussi qu'en me déchargeant du poids lié au logement, je peux, dès mon arrivée, me focaliser entièrement sur les missions dont je suis chargée. L'intégration en est considérablement facilitée et c'est ce qu'ils recherchent, comme toute entreprise qui en a les moyens. Des employés opérationnels, immédiatement. Et c'est ce qu'ils obtiennent en libérant leurs collaborateurs des contraintes liées à leur arrivée. Surtout quand, comme ce fut le cas pour moi, ils choisissent d'embaucher des étrangers. J'ai ainsi pu me considérer, presque

instantanément, comme faisant parti des murs de l'agence depuis plusieurs mois. La pression exercée m'a fait un peu peur au début, mais je me suis vite sentie à l'aise et je dois avouer que j'ai parcouru déjà un bon bout de chemin, en très peu de temps.

- Je n'en doute pas. Telle que je te connais, tu as dû les éblouir dès le premier jour !
 - N'exagère pas non plus !

Et Isa dévia le sujet vers le programme qu'elle avait élaboré pour le reste de la journée.

- Bon, je vais t'aider à ranger tes affaires, déclara-t-elle après avoir briefé Marianne aussi précisément qu'elle le faisait pour ses équipes. J'ai libéré une étagère, fit-elle en ouvrant une immense porte à double battants qui découvrit un gigantesque dressing, plein des vêtements et cartons que la jeune femme avait ramené de Paris lors de son passage à l'occasion des fêtes de Noël.

- Ouah ! s'exclama Marianne très impressionnée. Finalement, je resterai bien quelques jours de plus rien que pour profiter de tout cela fit-elle en esquissant quelques pas de valse dans la vaste pièce.

- Aucun problème ! Rien ne me ferait plus plaisir !

- Malheureusement, ce n'est pas possible. J'ai un travail fou avant la rentrée...

- Et tu oublies que j'emménage dans moins de deux semaines maintenant...

Isa fit part de son impatience à son amie.

- J'ai tellement hâte d'être enfin chez moi. La naissance va vite arriver, fit-elle en posant une main sur son petit ventre et j'envisage de refaire toute la chambre du bébé, ainsi que repeindre les murs du couloir et de la salle à manger. Le reste de l'appartement est impeccable et, surtout, me plaît comme cela.

Rapidement, pendant que Marianne se rafraîchissait dans la salle de bain *digne d'une reine*, selon elle, Isa lui expliqua la décoration qu'elle avait déjà imaginée dans les moindres détails, pour la chambre de son petit trésor. Avec attendrissement, son amie l'écouta lui décrire les tissus chauds, les tons colorés, les teintes de bois pour les petits meubles qu'elle avait déjà repérés chez un spécialiste de la décoration enfantine. Marianne ne put s'empêcher de s'émouvoir devant les multiples projets de la future maman. Cependant, elle cacha son émotion en s'aspergeant une nouvelle fois le visage. Elle ne voulait surtout pas montrer la pointe de tristesse qui l'étreignait chaque fois qu'elle pensait à Isa, faisant seule, tous ces préparatifs liés à la naissance.

Il manquait quelque chose dans ce tableau idyllique. Il manquait l'image masculine d'un compagnon, d'un père, d'un mari. Quelqu'un qui aurait su partager avec la jeune femme les joies, mais également, les nombreuses angoisses liées à un si bel événement.

Outre la mine resplendissante de sa jeune amie, Marianne n'avait pas été sans remarquer l'ombre de dureté qui passait, de temps à autre, sur le beau visage aux traits délicats. L'empreinte de la trahison était toujours bien présente. La retenue se lisait jusque dans le fond de ses prunelles, autrefois dénuées de toute froideur.

Le changement d'environnement ne faisait pas tout. Il n'accomplirait malheureusement pas le miracle de lui faire oublier l'humiliation et la souffrance de l'infidélité.

Peut-être qu'avec l'arrivée du bébé, Isa retrouverait naturellement l'insouciance joyeuse de vivre qui la caractérisait tant... avant.

Mais rien n'était moins sûr.

Si un enfant était porteur d'espoir, de bonheur et d'émerveillement, cette vie nouvelle serait également synonyme de fatigue, de stress et d'angoisse. Pour en être passée par là à deux reprises, Marianne savait que s'occuper d'un nourrisson, à deux, n'était pas de tout repos. Alors seule...

Ce fut tout naturellement qu'Isa répondit aux questions muettes de son amie, un peu plus tard cet après-midi là. Elles parvenaient à la monumentale Fontaine de Trevi quand la jeune femme, profitant de l'oreille confidente de son amie, la seule à qui elle pouvait se livrer, commença :

- Au début, je m'imaginai pouvoir, sans trop de difficultés, laisser le bébé, au soin d'une nurse ou dans un jardin d'enfants, dès son plus jeune âge, afin de retourner travailler rapidement. C'est d'ailleurs ce qui avait été convenu avec la Direction de l'agence lors de mon embauche. Elle prit une profonde inspiration, avant de poursuivre. Plus les semaines passent, plus je me dis que j'aurai un mal fou à agir de la sorte. Actuellement, je passe des journées à rallonge au bureau. J'y suis à l'aube, je rentre tard. Et je ne vois pas les heures s'écouler. Mon travail me passionne tellement... La publicité est un milieu si enivrant, captivant. Et j'ai, en plus, la chance inouïe d'y associer ma passion pour les métiers du luxe. C'est magique et je reconnais que, pour l'instant, ce que je fais relève davantage du plaisir que du travail...

- Mais...

Car Marianne savait où Isa voulait en venir. Elle l'avait même peut-être deviné avant son amie, des semaines auparavant déjà...

- Mais quand le bébé sera là, rien ne sera plus comme maintenant. Même si, indéniablement, je nourrirai toujours la même satisfaction pour mon travail, je ne m'imagine pas laisser mon enfant, des journées entières, à d'autres. Je n'ai pas envie de rentrer le soir alors qu'il sera couché. Je ne tiens pas à ne connaître de lui, que ce que les autres m'en diront. Ses progrès, je veux moi-même, les découvrir. Je veux que ce soit moi qu'il regarde quand il dira *maman* pour la première fois... Je veux voir son premier sourire. Je veux le consoler quand il en aura besoin... Même si je réduis mon horaire journalier, je sais, au fond de moi, que ce ne sera pas suffisant.

En cette seconde précise, la vision fugitive de ses parents, lui vint à l'esprit. Elle n'avait, tout simplement, aucune envie de reproduire le schéma qu'elle-même, avait vécu, enfant avec Kate.

Elles en avaient toutes deux, trop souffert.

A un point que personne ne pourrait imaginer : la solitude infligée à deux fillettes par pure ambition mais surtout égoïsme.

Les deux amies venaient de s'asseoir sur un petit banc, savourant la beauté de l'endroit. Lentement,

Marianne dévia son regard des impressionnantes sculptures pour reporter toute son attention sur Isa. Le ton soudain grave et froid de la jeune femme lui fit froncer les sourcils et elle fixa le délicat profil avec plus d'attentions. Elle connaissait la solitude endurée par Kate et Isa pendant toute leur jeunesse. En cet instant précis, Marianne devina que l'esprit de la jeune femme était encombré de sombres pensées. A jamais, elle serait hantée autant par la force des liens qui l'unissaient à Kate que par la trahison de celle-ci.

- J'ai réussi à me mettre d'accord sur un compromis qui pourrait satisfaire tout le monde, dit-elle après un long silence, se forçant à chasser de son esprit les images de son enfance. Je m'en suis ouverte, cette semaine à Fernando, le numéro deux de l'agence, et il est d'accord sur le principe selon lequel je travaillerai la moitié de la semaine à domicile, la seconde moitié étant réservée aux rendez-vous à l'extérieur avec les clients et les réunions au sein de l'agence. Nous ferons un essai. Je pense que ça peut fonctionner. Même si je suis consciente que cela ne va pas être facile. Je veux tenter, en tous cas. Car je ne suis pas prête à faire de concessions pour l'instant. Je veux m'occuper de mon bébé, mais je veux aussi conserver la place si chèrement acquise, au sein de l'agence, ajouta-t-elle en prenant la main de Marianne dans la sienne, comme pour y puiser l'assurance qu'elle réussirait... pour son bébé. Tu ne peux pas savoir à quel point je me sens sereine et soulagée à l'idée d'une telle organisation, qui concilierait, à la fois, les missions que je me verrais confier, et l'éducation du bébé... Je compte l'allaiter, fit-elle soudain, un large sourire aux lèvres, les yeux tout pétillants à cette perspective.

- Tu as mille fois raisons, lui répondit Marianne, qui avait, elle aussi, allaité Chloé et Gabin.

- Et le médecin qui suit ma grossesse est super. C'est une femme. Très à l'écoute. Elle répond avec patience et professionnalisme aux nombreuses questions que je me pose. Elle m'a conseillé un groupe de discussion qui regroupe des femmes enceintes et des jeunes mamans. Les séances sont animées par une sage-femme sensationnelle et...

Tout à coup, Isa devint intarissable. Ses yeux reflétaient un réel bonheur quand elle évoquait sa grossesse, son bébé qui bougeait de plus en plus, les échographies, les séances de préparation à l'accouchement... Bras dessus dessous, les deux amies s'étaient levées. Tranquillement, elles arpentaient les rues adjacentes de la fontaine, dont le quartier très animé abritait de nombreux restaurants populaires particulièrement prisés des touristes.

Subitement, alors qu'elles flânaient entre les terrasses, à la recherche d'un coin agréable pour dîner avant de rentrer à l'hôtel, Isa s'immobilisa. Tout son corps se raidit, son visage devint blême et elle commença à trembler de tous ses membres. Immédiatement, Marianne s' alarma et regarda le ventre de la jeune femme, pensant au bébé. Puis, lentement, elle suivit des yeux le regard vide de la jeune femme et comprit. Ils étaient là, beaux, souriants, éclatants de bonheur et plein de vie, éclaboussant honteusement Isa de leurs sourires éblouissants. L'annonce de leur mariage s'étalait en première page, insultante et humiliante. Leur mariage ? Mais comment cela était-ce possible ?

Inconsciente de la cohue et des bruits environnants dans la rue bondée de touristes, Isa ne parvenait pas à détacher son regard du couple enlacé sur la photographie.

Jamais plus, se dit-elle, un homme ne me regardera ainsi. Jamais plus, je ne sentirai des bras rassurants autour de mes épaules. Jamais plus, le feu de la passion n'embrasera mes sens, comme ce fut le cas entre eux deux, au moment de ce cliché. Jamais plus...

L'esprit embrumé, elle relut lentement, le titre du célèbre magazine people italien. *Le mariage de l'été : le célèbre photographe des stars Adrien d'Aboville et la magnifique Kate Luigi ne cachent plus leur amour*. Un dossier complet donnait tous les détails de l'événement : invités, lieu de la cérémonie, robe, bijoux, banquet somptueux... *Lire en page 3...*

Tous ses sens s'étaient mis à fonctionner au ralenti. Sa vue se voila, ses oreilles se mirent à bourdonner, sa bouche devint pâteuse et sèche, elle n'avait même pas conscience des bras de Marianne lui frottant vigoureusement le dos, tant pour la faire sortir de sa torpeur que pour calmer les tremblements dont elle fut saisie de manière incontrôlable. Inquiète, Marianne ne la quittait pas des yeux. Vraisemblablement sous le choc, le visage impassible, Isa ne laissait transparaître aucune émotion. Puis, après de longues minutes pendant lesquelles son amie n'avait réussi, ni à la faire bouger d'un centimètre, ni à se faire entendre d'elle, la jeune femme tourna lentement son visage livide vers son amie.

- Tu le savais, dit-elle d'une voix sourde et rauque, presque surprise de pouvoir encore parler.

Mais Isa connaissait déjà la réponse. Bien sûr ! Tout le monde à Paris ne devait parler que de cela ! La renommée mondiale de Kate et d'Adrien en faisait des stars ! Ils étaient beaux, riches, célèbres et ... amoureux... Un véritable conte de fée.

Comme un automate, elle se laissa entraîner par son amie qui héla rapidement un taxi.

Chapitre 33

Le lendemain matin, Isa s'était réveillée nauséuse, comme après une longue soirée festive où elle aurait beaucoup et trop bu. Pourtant, l'alcool n'en était pas la cause.

Immédiatement, la photo réapparut devant ses yeux et elle se souvint.

Où avait-elle bien pu être prise ? se demanda-t-elle, comme si cela avait une quelconque importance. Dans une rue parisienne, certainement. Sans doute s'agissait-il d'une journée shopping, comme Kate les adorait. Isa se souvint qu'Adrien portait des paquets. Kate paraissait radieuse, aux anges. Peut-être sortaient-ils d'une bijouterie ? Les alliances étaient-elles déjà choisies ? Et la bague de fiançailles ? Elle voulait des réponses à toutes les questions qui se bousculaient dans sa tête.

N'aurait-ce pas dû être à elle, Isa, de vivre tout cela ? Pourquoi les rôles avaient-ils été inversés ? On ne lui avait pas demandé son avis.

Les interrogations fusaient dans son cerveau embrumé.

Lentement, presque péniblement, elle s'assit dans le grand lit, tenant à deux mains son ventre, comme pour protéger son bébé de tout cela. Quelques secondes plus tard, Marianne sortit de la salle de bain,

douchée, coiffée et habillée.

- Comment te sens-tu ? lui demanda-t-elle aussitôt, une pointe d'inquiétude dans la voix.
- Je suis vraiment désolée, Marianne, s'excusa Isa, au lieu de répondre à son amie. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est ridicule. Me donner ainsi en spectacle... Et puis, j'ai gâché notre soirée. Franchement, je me sens tellement idiote ! fit-elle en passant une main dans ses boucles emmêlées.
- Tu n'as pas à t'excuser. Ta réaction est normale. Tu as eu un choc de les voir ainsi... Peut-être aurais-je dû t'en parler, avoua-t-elle enfin.

Elle y avait songé une bonne partie de la nuit, avant de finir par s'endormir au côté de la jeune femme bouleversée. Peut-être le choc aurait-il été moins rude... Mais elle n'avait pas eu ce courage. Elle se refusait à être le messenger d'une nouvelle aussi cruelle. La jeune femme semblait enfin, avoir trouvé une certaine sérénité. Pourquoi tout détruire de quelques mots ?

Pourtant Marianne savait qu'elle ne pourrait pas tenir Isa éloignée de l'événement qui, de part la célébrité des protagonistes, avait même franchi les frontières de l'Europe.

Elle se félicitait, en tous cas, d'avoir été là, au moment où Isa l'avait appris.

- Tu aurais, de toute façon, fini par être au courant. Mais c'est vrai que j'appréhendais un peu ta réaction, je...
- Je n'aurai jamais dû réagir ainsi, la coupa doucement Isa, en tenant toujours son ventre entre ses mains. Mon comportement a été ridicule. Je n'éprouve plus rien pour eux... Ils n'existent plus pour moi... Ils... Je...

Tout à coup, sa voix devint tremblotante, les larmes commencèrent à lui piquer les yeux et malgré tout l'effort du monde pour tenter de les refouler, elle éclata en sanglots dans les bras de Marianne.

Ce fut comme une délivrance.

Avec toutes ces larmes versées, elle évacuait un trop plein d'émotions accumulé depuis trois mois. En s'épanchant sur l'épaule réconfortante de son amie, elle passait un nouveau cap, celui de l'acceptation. Elle ne pouvait s'en douter, mais Marianne sut qu'elle devait en passer par là pour se reconstruire. C'était une étape obligée.

Toutes ces longues semaines, elle avait refusé de voir la réalité telle qu'elle était : non seulement, elle avait été trahie, mais en plus, elle avait perdu les deux personnes qui lui étaient les plus chères au monde. Son amour, le père de son enfant l'avait trompée.

Sa sœur, son double, l'avait reniée en faisant comme si elle n'existait plus. Pire, comme si elle n'avait jamais existé. Comme si toutes ces années passées ensemble, petites, avaient été effacées d'un grand coup de chiffon sur le tableau noir de leur enfance.

Toutes ces longues semaines, Isa les avait passées à fuir. Se fuir elle-même, fuir Adrien, fuir Kate. Fuir sa vie toute entière. En tentant, certes, de se reconstruire. Mais fuir, tout de même. Pour mieux refuser la triste vérité. Elle avait pourtant tenté de se persuader que l'un et l'autre étaient morts, définitivement

rayés de sa vie. Mais la réalité l'avait rattrapée, l'affreuse évidence avait triomphé pour apparaître dans toute sa clarté.

Ils n'étaient pas morts, ne le seraient jamais, tant qu'elle-même vivrait. Toujours, ils seraient là, dans son cœur. Ils avaient fait partie intégrante de sa vie. Adrien en lui donnant un enfant. Et Kate... Oh, Kate...

Et les larmes redoublèrent, incontrôlables, inépuisables. Non plus pour les mêmes raisons qu'un peu plus tôt. Mais cela, seule Isa le savait.

Il fallut plus d'une heure à la jeune femme pour se ressaisir. Poussée par Marianne, elle s'octroya un long bain chaud, décontractant et apaisant. Le bébé, qui avait dû ressentir l'émoi et la tristesse de sa maman, se remit à bouger, faisant des vagues à la surface de l'eau.

- Je sais que je me dois d'être forte pour toi, mon chéri, lui chuchota-t-elle, en réponse à ses vigoureux coups de pieds. Je pensais être guérie de ton papa. Je voulais le croire, en tous cas. Comme je voulais croire, de la même façon, que je parviendrais un jour, à effacer de ma mémoire ma chère petite sœur... Mais c'est impossible, ajouta-t-elle tristement. Je le sais maintenant. Je l'ai toujours su, en fait. Mais, je ne voulais pas l'admettre. Je refusais de me résoudre à reconnaître la réalité. Oui, c'est cela, en fait, continua-t-elle, en esquissant un sourire las, presque résigné. J'ai même peut-être cru, inconsciemment, qu'ils me reviendraient... Oui, peut-être, fit-elle songeuse, en caressant son ventre. Je l'ai peut-être cru... jusqu'à hier...

En sortant de la salle de bains, Isa affichait un sourire serein. Ses longs cheveux humides encadraient son beau visage, encore pâle, mais dont les traits semblaient avoir retrouvé une certaine quiétude. Par un tacite accord, les deux amies choisirent de ne pas aborder le sujet de tensions. Marianne avait bien compris qu'il faudrait du temps à Isa pour se faire à l'idée de cette union, elle qui portait l'enfant d'Adrien. En reparler pour le moment, ne servirait à rien. Sinon à raviver une douleur encore trop vive et trop sensible. Mais cette souffrance s'estomperait-elle un jour ? La plaie, toujours ouverte, se refermerait-elle un jour ? L'enfant qui grandissait en Isa l'aiderait-il à la cicatriser ? Ou bien l'agrandirait-il un peu plus sans espoir de rémission pour la jeune femme ?

Chapitre 34

La journée du mardi, et avec elle, le départ de Marianne, arriva bien trop vite. Comme convenu, Isa s'arrangea pour s'éclipser du bureau en début d'après-midi afin de déjeuner avec son amie et de profiter, avec elle, des dernières heures avant de la conduire à l'aéroport. Après avoir passé la matinée à courir les rues commerçantes des plus beaux quartiers de la ville, Marianne avait rejoint Isa à son bureau. La jeune hôtesse d'accueil, mise au courant le matin même par Isa, lui avait indiqué, dans un français parfait, l'étage et la porte du bureau où la jeune assistante, Antonia, l'avait accueillie avec sa bonne humeur coutumière. Très impressionnée, autant par le cadre magnifique et la décoration somptueuse que par

l'accueil sympathique qui lui fut réservé, Marianne s'était sentie intimidée. Pourtant, quelques minutes seulement après son arrivée, la jovialité d'Antonia avait fait son œuvre et les deux femmes riaient comme deux vieilles amies lorsqu'Isa, une fois sa réunion terminée, avait fait irruption dans le petit bureau de son assistante.

- Voulez-vous vous joindre à nous, Antonia ? demanda Isa en passant dans son propre bureau par la petite porte de communication qui séparait les deux pièces. J'emmène Marianne déjeuner au *Passetto*, Piazza Navona, précisa-t-elle, tandis qu'elle s'affairait autour de son bureau, rangeant, classant, triant.

Marianne l'observait se déplacer avec aisance dans le somptueux bureau. Elle avait l'impression d'assister à un ballet bien organisé, entre les deux femmes. Elles se passaient les documents, sans commentaires, chacune sachant ce que l'une attendait de l'autre. Isa remit à sa collaboratrice un épais parapheur de courriers signés, le compte-rendu d'une réunion à dactylographier. Antonia posa sur l'immense bureau trois épais dossiers, le courrier du jour, lui fit part des personnes qui avaient cherché à la contacter pendant les trois heures qu'avait duré la réunion et nota les instructions d'Isa pour le reste de la journée.

- Je vous remercie, mais j'ai déjà déjeuné, répondit-elle, tout en consignait, sur le bloc notes dont elle ne se séparait jamais, les différentes observations de sa supérieure, les services à contacter, les rendez-vous à planifier, les réunions à organiser.

Elle enregistrait les informations avec une rapidité déconcertante qui stupéfia Marianne. Tout comme elle fut époustouflée de réaliser le monceau de responsabilités qui incombait à sa jeune protégée, au vu des nombreuses recommandations qu'elle déléguait à son assistante. La voir évoluer dans ce nouveau milieu professionnel donnait à Marianne, une toute autre dimension de la nouvelle vie d'Isa, bien loin et même diamétralement opposée à ce qu'elle avait connue en tant que professeur des écoles.

Elle dut admettre que c'était tout à fait ce qu'il lui fallait. Elle était faite pour cela.

Et si l'affreuse raison pour laquelle elle avait atterri à Rome était, en fait, une heureuse circonstance ?

Non ! se reprit-elle immédiatement, presque honteuse à cette pensée. Pourtant, Marianne ne pouvait s'empêcher de penser qu'Isa serait, très certainement, toujours en train de perdre son temps dans sa petite école parisienne, si tout cela n'était pas arrivé. Alors qu'elle avait tant de belles choses à accomplir... Et elle semblait s'épanouir bien plus, là, aujourd'hui et était indéniablement plus à l'aise dans cet environnement d'adultes, qu'autour des petits monstres qui faisaient auparavant, son quotidien.

- Au *Passetto* ! s'exclama vivement Antonia, sortant Marianne de ses pensées qui sursauta presque, au son chantant de la belle voix de la pétillante italienne. Isa vous gâte Marianne ! C'est un de nos meilleurs restaurants en ville ! Une cuisine italienne délicate, subtile, des produits de premier choix, des légumes gorgés de soleil, comme les italiens les aiment, des poissons et des fruits de mer cuisinés avec un véritable savoir-faire italien. Et vous y découvrirez nos meilleurs vins de Toscane... Avec ça, le cadre est superbe...

Tout à coup, la belle Antonia retrouvait sa verve habituelle. C'est cela qu'Isa appréciait particulièrement chez elle. Elle savait doser travail et moments de pause, sérieux et détente, avec toujours la bonne humeur qui la caractérisait tant.

- C'est Marianne qui me gêne en me faisant la joie de sa visite... trop courte, ajouta-t-elle, avec une petite moue de déception, en décrochant son manteau et en attrapant son sac à main.

Marianne et Antonia s'embrassèrent affectueusement.

- J'ai été ravie de faire votre connaissance, Antonia. Prenez bien soin de notre amie commune, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Elles échangèrent un regard complice et Antonia retourna dans son bureau les bras chargés de documents.

- Bon, allons-y, fit Isa en éteignant son ordinateur.

Et elle entraîna rapidement son amie à sa suite, non sans un regard en arrière, pour s'assurer que tout était impeccable. Elle ne quittait jamais son bureau sans l'avoir, préalablement, consciencieusement rangé.

L'ordre et la rigueur figuraient, depuis toujours, parmi ses grands principes de travail, une longue discipline acquise au fil des ans. Paradoxalement, elle adoptait une attitude inverse dans sa vie personnelle. Et c'est d'ailleurs ce qui l'avait tant opposée à Adrien.

Elle referma la porte derrière elle, sachant pertinemment qu'elle serait de retour dans quelques petites heures... juste après le départ de Marianne. Elle avait un travail monstrueux et le week-end prolongé qu'elle s'était octroyée avait fait s'accumuler une charge impressionnante de dossiers à étudier.

Elle n'en parla pas à son amie, de peur que celle-ci ne se sente trop fautive et se força à ne plus y penser pour le moment.

Situé à proximité de la célèbre Piazza Navona, le restaurant Passetto éblouit Marianne de son charme et de son élégance. Fréquenté par de nombreuses personnalités, italiennes et internationales, c'était un endroit très à la mode que Jacques avait fait connaître à Isa et où tous deux s'étaient rendus, à plusieurs reprises déjà. Elles ne pourraient malheureusement pas profiter de l'agréable terrasse extérieure car les températures, encore froides, ne le permettaient pas, mais Isa promit, qu'elle y réserverait une table dès qu'elle connaîtrait les dates du prochain séjour de Marianne, en avril ou mai. En traversant la magnifique salle principale, de style dix-neuvième siècle, la jeune femme ne put s'empêcher de jeter un œil à la petite table qu'elle avait, plusieurs fois, partagé avec Jacques. Il l'appelait presque tous les jours et, à chaque fois, Isa ressentait un curieux frisson où le plaisir se mêlait à la crainte. Mais la crainte de quoi ? Elles se régalerent d'une spécialité de la maison à base de cèpes, profitant des dernières heures qu'elles passaient ensemble, avant probablement très longtemps.

- Mon médecin m'a fortement déconseillé les longs trajets, que ce soit en voiture, ou en avion, précisa Isa, tandis qu'un serveur s'approchait pour débarrasser.
- C'est en effet, plus prudent. Mais ne t'inquiète pas, la rassura Marianne, je reviendrai te voir aux prochaines vacances, au mois d'avril. Et d'ici là, Gabin va prendre la relève...

- C'est tellement gentil à lui de s'être proposé pour venir me donner un coup de main! ajouta Isa, vraiment reconnaissante.
- Il t'adore, tu sais...
- Nous nous sommes toujours très bien entendus. J'ai vraiment hâte de lui faire découvrir l'appartement.
- Je suis sûre qu'il va l'adorer.

La veille, elles étaient allées se promener dans le futur quartier de la jeune femme et avaient, par un heureux hasard, croisé les anciens propriétaires qui terminaient de vider totalement les lieux. Marianne avait été conquise par la belle dimension des pièces, les hauts plafonds, la décoration soignée, la superbe terrasse offrant une vue imprenable sur le parc de la Villa Borghese.

- Tu as vraiment trouvé quelque chose qui te ressemble, s'était exclamée Marianne, en sortant. Comment as-tu fait pour dénicher ce ravissant appartement sans l'aide des agences immobilières ? avait-elle voulu savoir.

La réponse était sortie tout naturellement.

Alors qu'elle s'était promise de ne pas en souffler mot, Isa lui avait parlé de Jacques. Simplement, sans fards, oubliant la retenue qu'elle faisait désormais sienne, à chaque fois que Marianne l'interrogeait sur ses relations masculines.

Celle-ci avait tout fait pour cacher sa satisfaction d'apprendre qu'un homme avait réussi à toucher le cœur de la jeune femme. Du mieux qu'elle pût, elle dissimula la joie intérieure qui l'inonda en écoutant Isa lui narrer les week-ends de janvier passés en sa compagnie. Du coin de l'œil, discrètement, Marianne l'avait observée, tandis qu'elles rejoignaient l'hôtel à pieds. Ce qu'elle avait perçu, l'avait enchantée. Quand elle parlait de Jacques, ses yeux brillaient d'un éclat particulier, illuminant le beau visage. Exactement comme quand elle évoquait son bébé et sa grossesse. Elle était, tout simplement, transformée.

Alors qu'elles traversaient la Piazza Navona, après leur repas au restaurant, Isa s'arrêta net en plein milieu de la célèbre place romaine.

Ce fut, à cet instant précis que Marianne comprit qu'il y avait bien plus qu'une simple amitié dans le cœur de la jeune femme.

- C'est ici ! s'exclama Isa, alors qu'elles venaient d'atteindre la splendide Fontaine de Neptune, autour de laquelle les touristes se pressaient pour immortaliser l'endroit. Exactement ici que nous nous sommes rencontrés, répéta-t-elle avec un sourire presque nostalgique.

Marianne regarda la célèbre sculpture représentant Neptune luttant contre une pieuvre, des néréides et des chevaux marins montés par des *putti*.

Elle se tourna vers son amie. Les yeux verts pétillaient tandis qu'elle regardait les enfants nus de la sculpture s'ébrouer dans l'eau de la Fontaine.

Ailleurs, elle semblait totalement ailleurs.

Perdue dans ses pensées, ses souvenirs.

Le souvenir.

Isa lui avait raconté, non sans en rire encore, l'épisode du chou recraché. Mais Marianne avait deviné qu'il y avait bien plus, derrière cette histoire. Elle en avait l'intime conviction en voyant l'air lointain d'Isa, fixant un point imaginaire loin devant elle.

- Quand revient-il des Etats-Unis demanda Marianne, le plus innocemment possible.
- Je ne sais pas, fit la voix lointaine de la jeune femme, après un long moment. Plusieurs semaines sans doute.
- Est-il marié ?

Isa se retourna vivement vers son amie. Elle affichait un air surpris.

- Non... Non... Enfin, je ne crois pas. Je ne lui ai pas posé la question. Je suppose que si cela avait été le cas, il n'aurait pas passé tous ses week-ends du mois de janvier à Rome..., fit-elle cherchant à se persuader du bien-fondé de son raisonnement.

Pas un instant, elle n'avait douté de la sincérité, ni de l'honnêteté de Jacques.

Marianne acquiesça en silence.

Elles se remirent à marcher, empruntant exactement le même chemin que Jacques et Isa, quelques semaines plus tôt.

- Il te manque, affirma soudain Marianne d'un air convaincu, rompant ainsi avec le serment qu'elle s'était fait de ne pas effaroucher la jeune femme avec trop de questions.
- Non ! se récria vivement Isa en accélérant brutalement le pas. Oui ! pensa-t-elle si fort, qu'elle fut certaine que Marianne l'avait entendue. Bien sûr que non..., mentit-elle. Ce n'est qu'un ami, se défendit-elle encore.
- Parce qu'un ami n'a pas le droit de nous manquer de temps en temps...

Elle avait réglé son pas sur celui d'Isa qui avait maintenu son accélération. Les nuages s'amoncelaient dans le ciel encore si clair, une heure plus tôt. Mais Marianne savait que l'averse imminente n'était pour rien dans la soudaine marche rapide de la jeune femme.

Fuir. Fuir encore et toujours. Fuir un peu plus chaque jour. Fuir le bonheur d'une relation, même purement platonique. Fuir surtout le risque, toujours présent, imminent, d'une blessure. Fuir la souffrance, obstinément, inlassablement... Mais jusqu'à quand ?

Sans le savoir, toutes deux se posaient les mêmes questions. Elles se connaissaient si bien... Marianne lisait en la jeune femme comme dans un livre ouvert.

Elle choisit de se conformer à sa ligne de conduite et n'aborda plus le sujet jusqu'à ce qu'elles atteignent l'hôtel. Arrivées devant le porche, Isa se tourna vers Marianne et la fixa de ses grands yeux verts, magnifiques, légèrement voilés et... humides. Mais peut-être était-ce dû à la marche rapide et au vent.

- Penses-tu que j'en guérirai un jour ? demanda-t-elle avec un faible sourire.

Son regard quêtait un mot d'encouragement, d'espoir.

Guérir de quoi ? se garda de demander Marianne, qui se refusait à toute promesse. De la trahison, d'Adrien ? De celle de ta sœur dont tu étais si proche ? De ta phobie des hommes... Tu as tant de plaies à panser, ma chérie pensa-t-elle en répondant au doux sourire de la jeune femme, si vulnérable et pourtant si forte, qui se tenait devant elle.

- Bien sûr, s'entendit-elle répondre avec force et conviction. Evidemment !

Et elle enlaça son amie afin que celle-ci ne voie pas le doute qui assombrit soudain son regard.

Chapitre 35

Volontairement, Jacques avait décidé de ne pas la prévenir de son arrivée, souhaitant lui faire la surprise. Il avait réussi, à la dernière minute, à libérer trois jours dans son emploi du temps ultra serré et avait sauté dans le premier avion à destination de Rome. Après un mois passé loin d'Isa, il n'en pouvait plus. Il ne supportait même plus de l'avoir au téléphone. C'était tellement cruel d'entendre sa voix, sans pouvoir ni la voir ni la toucher.

Le chantier sur Beverly Hills s'annonçait long et laborieux. Son richissime client, un célèbre producteur d'Hollywood et sa petite amie du moment, s'avéraient très difficiles à satisfaire. Ils semblaient prendre un malin plaisir à changer continuellement d'avis sur l'emplacement d'une pièce, l'utilisation des matériaux, la taille ou la forme de la piscine... Jacques regrettait presque d'avoir accepté cette maîtrise d'ouvrage. Même s'il savait que maintenant, il ne pouvait plus reculer. Il en allait de sa réputation.

Bien sûr, tout aurait été différent si Isa n'était pas entrée ainsi dans sa vie. Il en était bien conscient. Ce projet monstrueux, cette villa aux dimensions pharaoniques, étaient autant de défis qu'il lui plaisait de relever. Il aimait tant son métier...

Mais Isa comptait désormais à ses yeux, autant que sa passion.

Jamais encore, il n'avait ressenti pareil sentiment. C'était une émotion pure, vraie, diamétralement opposée à ce qu'il avait jusqu'alors éprouvé pour les nombreuses conquêtes féminines qui étaient passées entre ses bras. C'était la première fois que l'absence d'une femme lui pesait aussi cruellement, jusqu'à lui provoquer des douleurs, des spasmes, quand l'envie de la serrer très fort, l'envahissait tout entier et qu'il savait pertinemment, ne pas pouvoir la satisfaire. Il avait un besoin viscéral de la sentir près de lui, de partager son quotidien, ses joies, ses peines, ses soucis qu'il devinait nombreux. Il mourrait d'envie de lui ôter tous les poids, trop lourds, qui encombraient sa vie. Il la voulait heureuse, gaie, pleine d'entrain, aussi insouciante qu'elle l'avait été par le passé, il en était persuadé. Il était convaincu qu'elle n'avait pas toujours été aussi triste. Elle aimait trop la vie. Comme lui.

Pas un jour ne passait, depuis qu'il l'avait quitté ce dimanche soir à Rome, sans qu'il ne pense à elle, à ses yeux d'un vert unique, à ses cheveux magnifiques dans lesquels il rêvait d'enfouir ses doigts. Il se languissait de leurs interminables discussions, de leurs fous rires, de leurs promenades... Il avait tellement hâte de la redécouvrir chez elle, dans son nouvel environnement et plus seulement dans le

confort si impersonnel de l'hôtel qui, il le savait, pesait tant à la jeune femme.

D'après ce qu'elle lui avait raconté deux jours auparavant au téléphone, l'emménagement s'était déroulé sans accroc. Tout avait été livré comme prévu et l'agencement prenait forme petit à petit. Il avait été si ému de l'entendre se confondre en remerciements à la réception du tapis persan qu'il avait acheté pour elle, à son insu. C'était tellement différent de ce qu'il avait l'habitude de vivre avec les femmes qu'il fréquentait habituellement. Des femmes blasées, capricieuses, toujours insatisfaites et pourtant si avides des présents somptueux auxquels Jacques les avait habituées.

- Vous avez fait des folies, Jacques. Il ne fallait pas... C'est trop, beaucoup trop... Même si je peux avouer, sans aucune prétention, qu'il est superbement mis en valeur chez moi, avait-elle ajouté avec un plaisir non dissimulé en caressant le magnifique tapis de soie, dont les couleurs variaient en fonction de la luminosité ou selon l'endroit où l'on se trouvait dans la pièce.

Chez moi, cela lui faisait encore tout drôle, de le dire. Et elle ne se doutait pas à quel point Jacques se réjouissait de lui l'entendre dire. Il était si content pour elle... Même s'il espérait, de tout son cœur, l'entendre un jour lui dire, *chez nous*, avec la même vibration, la même excitation contagieuse et la même émotion, dans la voix.

- Bien plus en tout cas que chez le vieux brocanteur..., avait-elle enchaîné, non sans nostalgie, à l'évocation de leur dernière journée ensemble, un mois auparavant, déjà.

Comme le temps passe vite ! N'avait-elle pu s'empêcher de penser. Il lui semblait que c'était hier, tant elle repassait sans fin, dans son esprit, le film de ce dimanche. Pourquoi n'avait-elle pas franchi le pas ? Pourquoi ne pas lui avoir avoué qu'elle attendait un enfant ? Même si elle connaissait par cœur les réponses à ces questions, elle ne pouvait s'empêcher de les ressasser.

Tout n'allait-il pas être plus difficile maintenant ?

Indéniablement.

Comment Jacques réagirait-il quand il découvrirait son état ? Ne devrait-elle pas lui en parler avant qu'ils ne se revoient ? Mais elle se sentirait trop lâche de lui faire un tel aveu par téléphone.

Depuis quelques jours, elle repassait, sans relâche, toutes ces questions, dans sa tête, sans parvenir à y répondre. Puis, elle avait tenté de se convaincre qu'elle ne lui était redevable de rien. Pourquoi aurait-elle dû se justifier, auprès de lui ? Ils étaient, certes, bons amis. Mais cela impliquait-il obligatoirement qu'elle se sente fautive ou coupable de ne lui avoir rien dit ?

Elle était bien consciente de ne pas se poser les bonnes questions. Mais, tiraillée, taraudée de doutes et de craintes, elle s'enfonçait, chaque jour, un peu plus, dans une situation qu'elle savait insoluble, tant qu'elle n'aurait pas clarifié sa situation avec Jacques. Mais cela passait d'abord par un état des lieux de ses propres sentiments pour lui. Et, elle le savait, tant qu'elle refuserait d'admettre qu'elle tenait à Jacques, qu'elle tenait même, énormément, à lui, elle ne pourrait pas avancer.

Chapitre 36

Le mois de mars était enfin arrivé et avec lui l'emménagement chez elle, enfin...

L'appartement était encore plus beau que dans son souvenir.

Avec les meubles rapportés de Paris par Gabin et tout ce qu'elle avait chiné depuis son arrivée à Rome, l'ensemble était ravissant, largement au-dessus de ses espérances. Avec l'aide du jeune homme et de deux déménageurs qu'elle avait engagés une journée, elle avait rapidement agencé les pièces selon ce qu'elle avait imaginé dès la première visite.

Enfin, elle était chez elle !

Gabin était stupéfait de l'énergie qu'elle dégageait. Avec son ventre qui s'arrondissait un peu plus chaque jour, elle lui faisait l'effet d'une poupée fragile. Il craignait constamment qu'elle ne se blesse ou qu'elle ne se fatigue trop.

Depuis leur dernière rencontre, deux mois et demi plus tôt, il n'avait cessé de penser à elle. Dès qu'il avait appris qu'elle attendait un enfant, ses sentiments pour la jeune femme s'étaient profondément transformés. Un immense besoin de la protéger, s'était alors emparé de lui. Il lui avait téléphoné à plusieurs reprises, durant les mois de janvier et février. Chacun de leurs échanges lui faisait un bien fou. Il se sentait alors, poussé des ailes, persuadé qu'Isa était la femme de sa vie. Il était prêt à tout pour elle, même à adopter l'enfant qu'elle portait et qu'il savait être d'Adrien. Grâce à cette rupture, il pourrait enfin, se permettre d'afficher, au grand jour, les sentiments profonds qu'il nourrissait en secret, pour Isa, depuis leur toute première rencontre.

Jamais il n'aurait pu admettre qu'Isa ne voie en lui que le frère, l'ami, le confident, le fils de sa meilleure amie...

Les deux jeunes gens travaillèrent quatre jours d'affilée sans relâche, ne sortant que pour de menus achats de bricolage ou pour remplir le réfrigérateur. Isa avait bénéficié de trois jours de congés qui, accolés au week-end, lui avaient permis de bien avancer dans ses projets d'aménagement.

Leurs journées étaient bien remplies. Isa était très reconnaissante à Gabin de tout ce qu'il accomplissait pour elle. Celui-ci, ravi de pouvoir l'aider, tenait à ce que tout soit fin prêt le jour de son départ, une semaine plus tard. Il souhaitait, en particulier, que les gros travaux de la chambre du bébé, soient terminés. Il serait mort d'inquiétude à l'idée d'imaginer Isa, perchée en équilibre sur un escabeau, en train de peindre le plafond et les murs, accrocher les tableaux, les lampes, les rideaux.

La jeune femme s'amusait de ses inquiétudes.

La veille au soir, alors que les deux jeunes gens se reposaient de leur dure journée, Isa, allongée sur le canapé, caressait doucement son ventre.

- Il bouge ? avait demandé Gabin, légèrement inquiet de la mine lasse et fatiguée de la jeune femme.
- Oui, avait-elle répondu, les yeux pleins d'amour et d'émerveillement, en suivant de ses mains, les acrobaties de son petit champion, comme elle le surnommait affectueusement.
- Est-ce qu'il te fait mal ? avait alors questionné le jeune homme d'un air soucieux.

Depuis qu'il avait appris, par sa mère, qu'Isa était enceinte, il ne pouvait s'empêcher de se faire du souci. La voir, ce soir-là, allongée après tous les efforts qu'elle avait fournis dans la journée, malgré ses récriminations, le tourmentait.

Isa lui avait souri avec tendresse. Elle était profondément touchée de la sollicitude qu'il lui témoignait depuis son arrivée. Aux petits soins, elle ne pouvait rien faire sans qu'il se précipite pour le faire à sa place. Il ne lui avait accordé que le rangement des armoires, commodes, placards et étagères, se réservant tout ce qui pouvait, à ses yeux, la fatiguer ou lui demander trop d'efforts.

- Non, Gabin. Il ne me fait pas mal du tout, ce diabolin. Ça fait une drôle d'impression, c'est vrai. Mais ça ne me fait pas mal. Au contraire, le sentir bouger me rassure. Tu veux le sentir ?

Sans même attendre sa réponse, Isa avait pris sa large main dans la sienne pour la poser sur la peau satinée de son ventre où de petites bosses surgissaient de temps à autre. Lentement, en fermant les yeux, elle l'avait promenée au gré des mouvements du bébé, sans noter le trouble qui s'était aussitôt emparé de Gabin.

Le lendemain matin, après une nuit agitée, le jeune homme s'était réveillé tendu et peu loquace. Il avait juste pris une tasse du délicieux café qu'Isa lui avait préparé pour s'attaquer immédiatement à la peinture de la chambre du bébé. Deux heures plus tard, alors qu'il venait de terminer de passer la deuxième couche, Isa fit irruption dans la pièce.

- Allez ! Sous la douche, monsieur le peintre. Je t'emmène déjeuner dehors ! Il fait une journée magnifique et j'ai décidé de nous octroyer une après-midi complète de congés. Je ne veux pas que

L'on m'accuse de maltraiter le personnel ! Surtout quand il est aussi qualifié ! ajouta-t-elle en balayant la pièce d'un regard admiratif.

La teinte jaune paille qu'elle avait choisie éclaircissait magnifiquement la chambre, lui donnant l'aspect doux et lumineux qu'Isa recherchait pour l'environnement de son bébé. Mais il était indéniable que le coup de patte de Gabin y était aussi pour quelque chose. Le travail était remarquable.

Avec sa spontanéité habituelle, Isa se précipita dans ses bras et plaqua deux baisers sonores sur les joues de Gabin, en s'accrochant à ses épaules musclées. Encore sous le coup de l'émotion de la veille, celui-ci ne put se retenir. Profitant de la proximité de la jeune femme, il prit son beau visage entre ses mains, la dévisageant longuement avec une singulière gravité. Elle sentait bon. Une odeur fraîche et douce de savon. Ses cheveux encore légèrement humides étaient rassemblés en un épais chignon qui dévoilait sa nuque fine et fragile. Son regard s'attarda un moment sur la courbe de ses épaules. Elle portait un ample chemisier de coton blanc, légèrement déboutonné, laissant apparaître une petite parcelle de peau aussi veloutée que celle qu'il avait caressée la veille. Il sentait leurs deux cœurs battre à l'unisson dans leur poitrine, tandis qu'au prix d'un effort surhumain, il s'éloigna d'elle doucement.

L'air frais du dehors dissipa, comme par magie, les tensions que Gabin savait avoir créé, malgré lui. Cela avait été plus fort que lui. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. A moins que, justement, il ne le comprenne que trop bien. Isa, elle, avait fait comme si elle n'avait rien remarqué.

Ils avaient déjeuné dans une charmante auberge d'une petite bourgade de campagne. Rapidement, au grand soulagement d'Isa, la complicité amicale qui les unissait depuis qu'ils se connaissaient, avait refait surface, laissant de côté le trouble qui les avait envahis, un peu plus tôt. La profonde amitié qu'ils se vouaient était au-dessus de tout cela. Tous deux semblaient en être si convaincus qu'ils firent comme si rien ne s'était passé. Comme si, pensa Gabin, ni l'un ni l'autre, n'avait vu les ondes d'attraction réciproque les traverser quand ses larges paumes s'étaient posées sur la peau fraîche et douce de la jeune femme. Car, il en était persuadé, Isa n'éprouvait pas, pour lui, qu'une simple amitié.

Comme à chaque fois, ils ne virent pas l'après-midi passer. C'était tout le temps la même chose. Ils pouvaient parler pendant des heures, sans s'ennuyer une seule seconde. La vie avec Isa était tellement différente de ce que lui laissaient entrevoir les jeunes filles avec qui il sortait habituellement. Tout, avec Isa, était tellement plus palpitant, enivrant et intéressant. Elle était tout ce qu'il voulait, tout ce qu'il désirait, sans jamais avoir osé y songer. Mais maintenant, Isa était seule.

Et il savait que cela avait tout changé.

Pour lui.

Ils se promenèrent le long d'un canal, appréciant le calme et la sérénité de la campagne. C'était une magnifique journée du mois de mars et le printemps s'annonçait précoce.

- Je ne vais plus avoir envie de rentrer à Paris! annonça soudain Gabin alors qu'ils prenaient le chemin du retour, un peu plus tard dans l'après-midi.

Il reprenait les cours la semaine suivante et, après ces quelques jours passés avec Isa, cela le déprimait. Il se focalisa sur la route et les panneaux écrits en italien afin de chasser de son esprit, l'idée même, de son départ de Rome. Il avait gentiment proposé à Isa de conduire pour le trajet du retour. Celle-ci, plus fatiguée qu'elle ne voulait bien l'admettre s'était empressée d'accepter.

- Où en êtes-vous de votre cursus, avec Chloé ? s'enquit soudain, la jeune femme avec intérêt.

Deux ans seulement la séparaient des jumeaux et les études n'étaient pas, pour elle, un si lointain souvenir. Elle avait adoré étudier. Apprendre avait même été une de ses uniques passions pendant plusieurs années.

- Notre deuxième année de doctorat est maintenant bien entamée. J'envisage de compléter les cours de faculté par une formation plus poussée comme en dispensent certaines grandes écoles européennes.

Volontairement, il resta dans le flou et n'évoqua pas la possibilité qui s'offrait à lui de venir étudier plusieurs mois... à l'Ecole française de Rome. Cette prestigieuse institution avait toujours fasciné le jeune homme, de part les programmes et enseignements qui y étaient dispensés. Aujourd'hui, plus que jamais, cette perspective revêtait à ses yeux, la meilleure issue à son flamboyant cursus. Il ne comptait d'ailleurs pas repartir de Rome sans s'être déplacé Piazza Navona et au Palais Farnèse où les deux pôles principaux de l'école abritaient leurs différents services. Ses professeurs parisiens à qui il s'était ouvert de son choix, l'avaient vivement encouragé à visiter les lieux puisqu'il se rendait à Rome. L'un d'eux lui avait même indiqué le nom de l'un des membres de l'institution qu'il connaissait personnellement. Gabin comptait profiter d'une matinée où Isa serait à l'agence pour aller glaner les différentes informations concernant les dépôts de candidature et le détail des programmes.

- Oui, j'en ai entendu parler. Celle d'Athènes est très réputée. Je crois même qu'il y en a une, ici, à Rome, fit Isa songeuse.

Gabin ne répondit pas.

Il conduisait le plus lentement possible, comme pour profiter de la présence, si proche, de Isa à ses côtés. Le paysage de verdure défilait sous leurs yeux. Une douce musique sortait des enceintes de la voiture. Il aurait souhaité que ce moment ne se termine jamais. Il était si bien... Il s'imprégnait de son odeur, de sa voix, de ses gestes, attiré par tout ce qui émanait d'elle.

Alors qu'il s'arrêtait à l'intersection d'une route de campagne, il en profita pour se tourner vers elle. Son cœur se mit à battre à tout rompre dans sa poitrine et il crut fondre d'émotion devant un si beau tableau. Les yeux clos, Isa s'était assoupie. A moins que, comme lui, elle ne savoura ce moment si précieux d'intense complicité. Il ne redémarra pas immédiatement, s'offrant le luxe de l'observer pendant quelques minutes.

Tu es si belle, pensa-t-il. J'aimerais tant que tu me laisses t'occuper de toi, de ce bébé... Je t'aime Isa.

Mais Isa était loin, bien loin, par delà l'atlantique.

Jacques occupait toutes ses pensées.

Elle ne l'avait pas eu au téléphone depuis deux jours. Non, trois, corrigea-t-elle. Le décalage horaire ne facilitait pas leurs échanges et, le sachant débordé de travail et souvent en rendez-vous, elle lui laissait l'initiative pour l'appeler. Lors de leur dernière conversation, il lui avait appris que les travaux avaient enfin, débuté... avec près d'un mois de retard...

Isa était contente pour lui. Mais Jacques l'était bien plus encore. Il se demandait s'il n'était pas en train de devenir fou sans elle...

Isa se demanda s'il l'appellerait ce soir-là. De toute son âme, de tout son cœur, elle pria pour qu'il le fasse. Sa voix lui manquait, leurs plaisanteries et leurs longues discussions, aussi. Mais, c'est surtout l'absence physique qui pesait à la jeune femme.

C'était bien plus dur qu'elle ne se l'était imaginée.

Elle y songeait chaque nuit, dans le silence de sa chambre. Allongée dans le noir, elle revoyait avec clarté les yeux bleus qui lui souriaient. Il n'y avait pas une pièce de l'appartement qui ne contienne, un objet, un meuble, un bibelot, qu'elle avait acheté en sa compagnie. Tout, dans son nouvel environnement, lui rappelait les merveilleux moments de simple complicité qu'ils avaient vécus ensemble. A chaque fois que son regard caressait le tapis de soie, elle repensait à leur dernier repas ensemble, leur dernier après-midi, jusqu'à cet au revoir où elle avait lu dans ses yeux, à quel point cette séparation le faisait souffrir. Sur le moment, elle n'avait pas vu tout cela. Ou, plutôt, avait refusé de le voir.

Un mois plus tard, elle avait compris beaucoup de choses et, notamment, tout ce que cette séparation lui avait coûté. Elle ne voulait plus fuir. Elle ne voulait plus dire non. Elle voulait vivre, de nouveau. Tout son corps le lui criait. Son cœur ne voulait plus être malmené. Elle y avait bien réfléchi. Mais la raison avait-elle sa place quand il s'agissait d'amour ? Elle l'avait cru un moment... Et s'était trompée... Si Jacques voulait bien d'eux, d'elle et de son bébé. Elle disait... oui. Elle ne fermerait plus les yeux à toutes les questions muettes qu'il lui avait maintes fois posées. Elle ne détournerait plus la tête à ses appels, aux regards suppliants qu'il lui avait, tant de fois adressés, la conjurant de lui faire confiance, de mettre de côté sa douleur pour qu'il lui apprenne, de nouveau, le bonheur... et l'amour.

Elle ouvrit les yeux au moment même où Gabin stoppa devant l'immeuble cossu. Il l'avait observée, à la dérobée, tout le temps du trajet et avait senti monter en lui, une vague de tendresse inimaginable pour les deux êtres qui reposaient paisiblement à ses côtés. Quand Isa tourna vers lui son regard si doux, il ne put s'empêcher de poser sur son front, un long baiser où il mit tout l'amour et toute la sincérité qui emplissait son cœur. Encore marquée de ses toutes nouvelles intentions pour Jacques, Isa leva lentement son visage vers le jeune homme. Son regard était calme et serein. Elle souriait. Une nouvelle vie s'ouvrait à elle.

Gabin s'extirpa de la voiture et rejoignit rapidement Isa sur le trottoir afin de l'aider à descendre. Leurs visages resplendissaient. Ils étaient beaux, jeunes, en pleine santé et l'un et l'autre... follement amoureux. L'amour se lisait dans leurs yeux. Isa, surtout, transformée par la révélation qui s'était faite en elle,

irradiait de bonheur. Tout à coup, elle avait besoin de faire partager son bien-être. A défaut de pouvoir parler à Jacques dès maintenant, elle parlerait de lui.

- Il faut que je te parle, Gabin, dit Isa en le fixant de son regard magnifique.

Ses yeux souriaient. Elle était superbe, tout de blanc vêtue, avec son ventre arrondi et ses magnifiques cheveux flottant au vent.

- Je sais, Isa... Moi aussi, répondit d'une voix rauque, l'athlétique jeune homme en passant ses mains sur la fine nuque avant de faire tourner, entre ses doigts, quelques unes des boucles rebelles qui le fascinaient tant.

Ils s'enlacèrent, heureux. Gabin ne doutait plus de la réciprocité de ses sentiments pour Isa. Il savait. Il avait toujours su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Même lorsqu'elle fréquentait Adrien. Il la serra un peu plus fort contre lui, avant de se décider, enfin, à desserrer son étreinte. Il s'écarta un peu pour la regarder, lui caressa doucement la joue puis posa la main sur son ventre.

Isa lui sourit en retour, touchée de l'attention et de la tendresse qu'il lui témoignait alors qu'elle était seule. Elle aurait tant aimé que Jacques soit là. Maintenant...

Chacun, ignorant les pensées de l'autre, se dirigea vers l'entrée de l'immeuble. Gabin avait posé sa large main protectrice sur l'épaule de la future maman. Comme s'il rentrait chez lui, il sortit la clé de la poche de son pantalon et s'effaça pour laisser Isa entrer.

Ni l'un, ni l'autre, ne virent l'homme qui, à seulement quelques mètres de là, observait, depuis de longues minutes, médusé, atterré, la scène qui se jouait devant ses yeux.

Chapitre 37

Jacques était terrassé. Jamais encore il n'avait ressenti pareille douleur, pareille souffrance. Sous le choc, il restait là, au milieu du trottoir, fixant devant lui, l'endroit, maintenant désert où, quelques minutes plus tôt, le couple s'était enlacé.

Un froid intense s'était engouffré en lui. Pourtant, il ne tremblait pas. Stoïque, vidé de toute énergie, son expression ne reflétait rien, rien qu'un vide immense. Tout son corps devint lourd, comme anesthésié et le petit bouquet de fleurs lui glissa des mains, sans qu'il s'en rende compte.

Ce n'est qu'au bout de longues minutes que son cerveau accepta de se remettre en route. Alors, comme un automate, il avança. Ses jambes le portèrent à l'endroit exact où le couple s'était enlacé, embrassé peut-être, il ne s'en souvenait même plus. Mais quelle importance. Seul le souvenir de son regard plein d'amour et de son sourire radieux l'obsédait. Elle lui avait semblé ailleurs, presque irréaliste, tellement belle, heureuse. Tout ce qu'il avait vu n'avait pourtant rien d'irréel. Jusqu'au geste si tendre qu'il avait eu, lui, en l'aidant à sortir de la voiture.

Et puis son ventre... Enceinte ! Le mot lui fit l'effet d'une gifle. Comment avait-il pu ne pas le remarquer ? Ou plutôt non ! Mais oui ! Tous ces signes qu'il avait refusé de voir, qu'elle avait voulu lui

cache. Mais cela, non plus, n'avait plus d'importance.

Puisqu'il n'existait plus pour elle.

Jamais elle ne l'avait regardé de cette façon. Jamais il n'avait vu, dans ses yeux, l'amour qu'elle vouait, incontestablement à cet homme. Jamais elle ne lui avait souri ainsi.

Il se tenait à plusieurs dizaines de mètres du couple, mais rien ne lui avait échappé : ni les gestes tendres, ni les échanges de regards dans lesquels toute retenue était absente, ni... ni son petit ventre...

Ses jambes se remirent à avancer, puis à courir. Il n'avait plus rien à faire là.

Les bruits de la circulation, très dense, en cette fin de journée, ne lui parvenaient que de très loin. Le flou qui embrumait son regard voilé ne devait pas l'empêcher d'avancer.

Non, il n'avait plus rien à faire là.

Le choc fut d'une violence inouïe. La conductrice avait freiné de toutes ses forces, sans pouvoir s'arrêter à temps. L'homme avait surgi devant elle alors qu'elle venait de s'engager dans la rue. La collision avait été inévitable. Le crissement des pneus sur les pavés résonna longtemps dans ses oreilles. Puis le silence se fit, lourd et implacable.

Distraitement, tout en parlant, Isa avait rejoint la fenêtre qui donnait sur la rue en contre bas. Au bruit des sirènes qui se rapprochaient, elle stoppa net. Un attroupement s'était formé un peu plus bas dans la rue. La circulation était interrompue.

- J'espère que ce n'est rien de grave, dit-elle en frissonnant.

Mais à voir l'effervescence sur le lieu de l'accident, les ambulanciers, pompiers et policiers qui s'affairaient, elle ne douta plus de la gravité du choc. Un piéton, vraisemblablement, était grièvement blessé.

Elle se détourna rapidement de la porte-fenêtre. Les sirènes lui avaient toujours fait peur... depuis toute petite. Elle n'aimait pas le bruit strident messager d'un funeste présage, comme ce jour où, sirènes hurlantes, la police avait fait irruption dans la maison familiale pour annoncer aux deux adolescentes que leurs parents étaient morts.

- Isa ? Ça va ?

Conscient du trouble de la jeune femme, Gabin s'était rapproché. Tous deux s'assirent sur le petit canapé ramené de Paris.

- Oui... Oui, dit-elle dans un semblant de sourire, se sentant soudain toute bizarre.

Une bouffée de chaleur l'avait submergée et, paradoxalement, elle était frigorifiée.

- Tu as les mains gelées, fit Gabin, vraiment soucieux devant son extrême pâleur.

- Non, ça va, je t'assure. C'est juste... Ces sirènes... Je les déteste.

Le bruit perçant, incessant ne semblait pas vouloir s'arrêter. Pourvu qu'aucun enfant ne soit blessé. Les accidents de la circulation étaient parfois si dramatiques... Pour un simple égarement, bien souvent. Une

erreur d'inattention... Et la vie basculait.

Pourtant, au bout d'une longue demi-heure, les hurlements s'éloignèrent enfin, doucement, pour disparaître complètement. Les bruits familiers de la rue reprirent alors.

Ce n'est que plus tard ce soir-là, après qu'Isa eût totalement recouvré ses esprits, que Gabin se lança :

- De quoi voulais-tu me parler... tout à l'heure, lorsque nous sommes rentrés ?

Avec l'épisode de l'accident qui avait eu lieu, juste en dessous de ses fenêtres, Isa avait eu un accès de lassitude. Gabin, pourtant pressé d'entendre ce qu'elle avait à lui annoncer, l'avait laissée se reprendre. C'était à chaque fois la même chose. Le bruit des sirènes provoquerait toujours chez elle, cette espèce d'état second dont elle avait, souvent, du mal à sortir. Aujourd'hui, sans qu'elle arrive à se l'expliquer, elle avait été encore plus ébranlée que d'habitude. Puis, lentement, grâce à Jacques et à ses toutes nouvelles résolutions pour eux deux, elle avait, enfin, émergé de son abattement.

Ce n'est que lorsqu'il la sentit tout à fait remise de ses émotions que Gabin se permit de la relancer.

Il n'en fallut pas plus à Isa pour retrouver définitivement son sourire.

- Je suis amoureuse ! lança-t-elle comme une bombe.

Elle rayonnait. Tous ses traits étaient transformés par la beauté des sentiments qui vibraient en elle.

- Je suis amoureuse, comme jamais je ne l'ai été ! Comme jamais, non plus, je n'aurai pensé l'être après avoir vécu la double trahison que tu connais.

Elle Balaya bien vite de son esprit les images maudites et dévia son regard vers une statuette en terre cuite, représentant une mère portant son enfant. Encore une œuvre dénichée avec Jacques. Elle adorait cette petite statue qui ne lui avait, pourtant, presque rien coûté.

Le cœur de Gabin tambourinait dans sa poitrine. Il avait peur. Peur comme jamais. Il craignait d'écouter ce qui allait suivre. Ne valait-il pas mieux qu'elle se taise. Pourrait-il supporter d'entendre ce qu'il lisait dans les yeux verts dont il était fou ?

- Je sais que je suis tombée amoureuse de lui dès le premier regard.

La voix de la jeune femme était douce comme du coton, légère comme une plume, mais les mots faisaient l'effet de multiples coups de couteau plantés très lentement dans le cœur du jeune homme. - Comme lui, d'ailleurs, j'en suis persuadée... poursuivit Isa en souriant, au souvenir de leur première rencontre. Toujours je me souviendrai de ses yeux quand nos âmes se sont rencontrées. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Même si j'ai été si longue à l'admettre. Un véritable coup de foudre. Un vrai coup de foudre ! Celui du cœur ! précisa-t-elle, les yeux toujours fixés sur le petit bibelot de terre auquel elle tenait tant.

Puis, les yeux au loin, elle lui raconta tout de Jacques, de leur rencontre et des merveilleux moments passés ensemble. Quand elle se tourna vers Gabin, elle ne remarqua ni sa pâleur, ni ses poings crispés sur l'accoudoir du fauteuil où il était assis. Toute son âme, tout son cœur, son corps tout entier, volaient vers Jacques. Elle était si bien. Enfin de nouveau confiante en l'avenir. Elle jeta un œil vers le téléphone qui restait, désespérément, silencieux, puis fixa Gabin en souriant.

- Je suis certaine qu'il te sera donné, à toi aussi, de connaître un tel amour. Je ne peux te dire qu'une chose, ajouta-t-elle en se méprenant sur le regard, profondément triste, presque atterré, qu'il lui lança : le jour où cela arrivera, tu le sauras. Dès le premier coup d'œil. Dès le premier échange, avant même, peut-être, que vous n'ayez, l'un et l'autre, dit un seul mot.

Gabin ne put s'empêcher de secouer négativement la tête en baissant les yeux. Il avait si mal, tellement mal... Il avait l'impression d'étouffer. Depuis les premiers mots d'Isa, tout était resté coincé au fond de sa gorge, il ne parvenait plus à inspirer, ni à expirer convenablement. Sa tête le faisait horriblement souffrir et ses mains se mirent à trembler.

- Mais essaie de ne pas reproduire les erreurs que j'ai commises avec Jacques. Ne... Gabin ?

Il était si pâle tout à coup qu'Isa s'affola. Elle se précipita à ses côtés et prit ses mains dans les siennes.

- Gabin ? Qu'y a t il ? Parle-moi ! Allons ! Tu me fais fait peur !

Il ne put retenir plus longtemps les larmes qui étaient coincées dans sa gorge et qu'il tentait de contenir depuis de longues minutes déjà.

- Gabin ! appela-t-elle en soulevant son menton, le forçant ainsi, à la regarder.

Les yeux embués du jeune homme s'accrochèrent alors aux siens. Jamais elle ne l'avait vu si abattu, véritablement accablé de douleur. Elle sentit les tremblements se calmer, mais il continuait à la fixer avec des yeux désespérés.

Alors, seulement, elle comprit.

Gabin partit dès le lendemain, lui souhaitant tout le bonheur du monde avec cet homme. Elle insista pour le conduire à l'aéroport mais il refusa catégoriquement. Il s'en alla doucement, sans claquer la porte, sans cri, sans aucune demande d'explications. Isa ne lui devait rien. Elle n'avait pas à se justifier auprès de lui. Il était le seul fautif. Il le savait et ne lui en voulait pas. Il était bien loin d'éprouver de semblables sentiments vis-à-vis de cet homme, l'autre, qu'il espérait ne jamais croiser. Ce Jacques quelque chose, qui lui avait volé Isa, l'enfant qu'elle portait et qui avait gagné, contre lui, l'amour de la jeune femme.

Il s'en alla, le cœur brisé, sans un regard en arrière, mais sans non plus, arriver à en vouloir à Isa. En son for intérieur, il était persuadé ne jamais connaître d'autre passion que celle qu'il éprouvait pour elle. Il n'aimerait jamais qu'elle, il en était convaincu. Et, à cause de cela, il espérait seulement avoir un jour la force, de la regarder de nouveau en face.

Chapitre 38

Toute cette journée-là, Isa la passa à se morfondre dans le canapé en se vengeant sur tout ce que contenait le réfrigérateur. Quand celui-ci fut vide, elle s'attaqua au reste de crème glacée qui la narguait dans le tiroir du congélateur.

Comment aurait-elle pu se douter des sentiments que Gabin nourrissait à son égard ? Il était pour elle, comme un grand frère, un confident. Un confident... En repensant à tout ce qu'elle lui avait confié sur elle

et Jacques, son malaise ne fit que croître. Comment avait-elle pu être si maladroite ?

Toute la journée, les questions se bousculèrent dans sa tête.

Mais l'une d'elles prenait le pas sur toutes les autres.

Pourquoi donc, Jacques, ne la rappelait-il pas ?

Cela faisait quatre jours qu'ils s'étaient parlés pour la dernière fois au téléphone. Et depuis, plus rien. La veille au soir, très tard, ainsi que ce matin après le départ de Gabin, elle lui avait laissé plusieurs messages sur la boîte vocale de son téléphone portable. Jacques n'y avait pas donné suite.

La journée fut longue et oppressante. Elle regretta presque le départ précipité de Gabin. Au moins, avec lui, elle n'aurait pas ressenti le vide qui s'installa sournoisement en elle, au fil des heures. Mais avec ce qui s'était passé la veille au soir, elle savait que Gabin avait pris la bonne décision. Pour elle, comme pour lui, avancer la date de son retour sur Paris était ce qu'il y avait de mieux à faire. Pourtant, après tout ce qu'il avait fait pour elle ces derniers jours, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable. Il comptait tant pour elle... Mais ce n'était pas suffisant pour Gabin... Et elle était littéralement tombée des nues en prenant conscience de la nature des sentiments que le jeune homme lui vouait. Oui, concéda-t-elle, malgré le sentiment d'abandon qui naquit en elle, au fil de la journée, Gabin avait bien fait de partir dès ce matin.

Finalement, n'y tenant plus, Isa décida de faire un saut à l'agence. Elle avait besoin de s'occuper l'esprit. Elle savait que plusieurs dossiers importants l'attendaient. Elle commencerait à s'y plonger dès ce soir, au lieu d'attendre le lendemain. Cela l'avancerait mais, surtout, lui permettrait de penser à autre chose qu'à Jacques.

Enfin, l'espérait-elle...

Elle endossa une veste chaude par-dessus son jean et un vieux pull de laine qui datait de l'époque de ses études, enfila une paire de bottes fourrées et sortit sans se recoiffer, ni s'accorder une touche de maquillage. Elle n'avait pas la tête à cela.

Le froid cinglant de cette fin d'après-midi la surprit. Il faisait si beau la veille... Elle secoua vigoureusement la tête comme pour chasser de son esprit le film de cette journée... Son état d'esprit présent était tellement éloigné de l'espérance sereine qui l'avait submergée lors de leur retour à l'appartement avec Gabin...

Pourquoi n'appelle-t-il donc pas ? se demanda-t-elle pour la millième fois depuis le matin. Quelque chose n'allait pas. Oui, quelque chose clochait, elle en était convaincue. Mais quoi ? Elle enfonça ses mains glacées dans les poches de son manteau et se mit à avancer, tête baissée. Pour une fois, elle ne prendrait pas sa voiture. Marcher lui ferait du bien, lui rafraîchirait les idées. Elle aurait dû prendre un bonnet... et ses gants. Elle n'imaginait qu'il pouvait faire si froid. Mais elle n'avait pas le courage de remonter les chercher.

Elle traversa la grande rue en courant, à l'endroit même du lieu de l'accident qui s'était déroulé, la veille, sous ses fenêtres. Elle ne s'en souvint qu'une fois arrivée sur le trottoir d'en face après avoir remarqué des traces de sang qui tâchaient les pavés de la chaussée. Elle les regarda un instant et frissonna au souvenir du cri strident des sirènes puis, lentement, repris sa marche vers le quartier des affaires.

Quand elle pénétra dans l'ascenseur, il était déjà dix-sept heures trente. Elle longea le couloir silencieux en espérant qu'elle ne croiserait aucun collègue. Quand elle constata qu'Antonia était déjà partie, elle s'en félicita. Elle n'avait envie de parler à personne... à personne, sauf à Jacques.

Elle referma doucement la porte derrière elle et jeta son manteau sur l'un des sièges qui faisait face à son bureau. La première chose qu'elle fit fut d'écouter sa boîte vocale. Jacques ne l'appelait que très rarement ici, mais après tout... pourquoi pas. Quand la voix annonça cinq messages, le cœur de la jeune femme bondit dans sa poitrine. Elle les écouta un par un, religieusement, jusqu'au dernier... Aucun n'était de lui.

Alors, elle attrapa le premier dossier qu'Antonia avait annoté pour elle et commença sa lecture.

Ce sont les mouvements du bébé qui la ramenèrent à la réalité près de trois heures plus tard. Sa lampe de bureau jetait une lumière blanche sur les feuillets épars. Elle leva les yeux de son écran d'ordinateur et étira son dos douloureux. Elle devait avoir pris une mauvaise position et un élancement aigu avait pris possession de ses reins. Elle massa l'endroit sensible quelques instants pour prendre conscience d'une douleur bien plus perverse. C'était comme un point de côté qui l'empêchait de respirer, la faisant suffoquer avec cette impression de manquer d'air. Elle connaissait cette douleur, pour l'avoir déjà vécue. Elle passa sa langue sur ses lèvres asséchées. C'était le même goût. Le même goût amer. Le goût de l'abandon. Le goût de l'oubli. Le goût de la trahison.

Avec un calme glacial, stoïque, elle rangea méticuleusement le dossier qu'elle avait fini d'étudier. Elle avait noté, au fur et à mesure de sa lecture, toutes ses observations sur ordinateur, qu'elle avait adressées par e mail à Antonia et à ses équipes de création afin qu'ils puissent se mettre au travail dès la première heure le lendemain matin. C'était une grosse campagne et le budget plus que conséquent. Il ne fallait pas la rater.

Elle ne songea qu'à cela, tout le chemin du retour, essayant de se convaincre que ce dossier était plus important que tout. Plus important que... Jacques. Même son prénom lui faisait mal.

Dés qu'elle pénétra dans l'appartement chaud et douillet, son moral remonta d'un cran. Tout espoir n'était peut-être pas perdu. Elle se rua vers le téléphone. Seuls quelques mots de Gabin, qui la prévenait qu'il était bien rentré, firent écho dans le silence de la nuit. Le combiné en main, elle se dirigea vers la chambre du bébé. Là, dans la pénombre, sans allumer la lumière, elle composa, pour la dernière fois, le numéro de téléphone de Jacques. Ses mains tremblaient. C'était le début d'après-midi à Los Angeles, il allait forcément décrocher. Dans moins de trois secondes, sa voix joyeuse lui répondrait enfin, mettant fin à cette horrible journée d'angoisse. Il lui expliquerait en riant les dernières facéties de l'ex-championne de tennis. Il plaisanterait avec lui de ses craintes. Et, enfin, il la gronderait de l'avoir tant fait languir

quand elle lui crierait qu'elle l'aimait !

La sonnerie de mise en attente lui parut interminable. Il devait être occupé mais décrocherait forcément quand il reconnaîtrait le numéro d'appel. Il devait se douter que ce silence inexplicable le mettrait dans l'angoisse.

Elle atterrit sur la boîte vocale et ce fut comme si elle débarquait en zone de guerre. La peur était la même, l'épouvante aussi forte et la certitude de mourir, bien réelle.

Elle ne put jamais se souvenir si elle avait dit quelque chose, ou non. Elle pensait que oui mais n'en n'était pas certaine. Tout ce dont elle se souvint est qu'elle resta longtemps plongée dans l'obscurité de la petite chambre. Elle se réjouissait tant à l'idée de parcourir, avec Jacques, les boutiques spécialisées en décoration enfantine...

Chapitre 39

Il ne rappela pas.

Une semaine plus tard, une très longue semaine plus tard, il n'avait toujours donné aucun signe de vie. Même si, depuis le début, elle se refusait à songer à cette éventualité, elle ne pouvait, aujourd'hui, que s'y résoudre. Jacques avait disparu de sa vie.

Cette fois-ci, tout était de sa faute. Elle en était bien consciente. Elle n'avait pas su le garder. Sa froideur, la distance qu'elle entretenait à chaque fois entre eux, l'avaient fait réfléchir. Et elle aussi... Mais trop tard. Elle avait compris, trop tard, qu'elle l'aimait. Et c'est trop tard qu'elle avait réalisé tout ce qu'elle perdrait en le laissant partir.

La dure réalité fut difficile à accepter. Bizarrement, elle ne lui en voulait pas. Elle tenta, sans y parvenir tout à fait, de se convaincre que c'était mieux ainsi. Elle érigea, de nouveau, les barrières autour d'elle et se plongea à corps perdu dans le travail. C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour se sortir de sa léthargie. Seul son travail, qu'elle adorait, l'aidait à retrouver l'enthousiasme et le dynamisme qui la caractérisaient tant. La formidable énergie qui émanait d'elle était contagieuse et c'est sans effort, qu'elle l'insufflait à ses collaborateurs. Ses équipes, fières et heureuses de travailler avec elle, atteignaient tous leurs objectifs en un temps record, mettant sur pied des projets publicitaires rarement refusés par les annonceurs. Fernando et Alessandro étaient ravis du travail accompli. Ils s'en remettaient, de plus en plus, à la jeune femme, lui déléguant chaque jour, un peu plus de responsabilités. Heureuse de ce dérivatif au désert de sa vie personnelle, Isa acceptait avec plaisir toutes les nouvelles charges de travail.

Les journées passaient, ainsi, sans qu'elle s'en rende compte. Mais elle voyait toujours le soir arriver avec une certaine appréhension. Elle retardait le plus possible, son départ du bureau, craignant, plus que tout, le silence de son appartement.

Après la frénésie et l'agitation de l'emménagement, avait succédé l'abattement et un certain découragement. Chaque soir, malgré elle, toutes ses pensées volaient vers Jacques. Elle avait beau ne pas lui en vouloir, elle ne pouvait s'empêcher de s'étonner de son silence si brutal. Maintes fois, elle avait

repassé le fil de leurs dernières discussions, cherchant à déceler un indice, le moindre signe, qui aurait pu expliquer son attitude. Mais jamais, elle ne parviendrait à percer le mystère de son mutisme.

Les semaines se succédèrent à une rapidité qui lui convenait tout à fait. Seule la perspective de l'arrivée du bébé donnait un sens à sa vie. Elle savait maintenant qu'elle ne vivait plus que pour ce petit être qui prenait, chaque jour, un peu plus de place, dans son ventre et dans sa vie.

Petit à petit, Isa s'était installée dans une vie de solitaire, tellement contraire à sa nature. Elle passait près de douze heures par jour dans les locaux de l'agence et ne sortait que très rarement le week-end. De ce fait, ses relations étaient essentiellement professionnelles et elle n'avait personne sur qui s'épancher, personne pour la soutenir lors des moments de solitude qu'elle redoutait plus que tout. Seule Antonia semblait s'inquiéter pour elle, l'accusant de trop travailler.

- Le surmenage n'est pas bon dans votre état, lui dit-elle un matin du mois de mai où, par une splendide journée de printemps, Isa avait refusé, une nouvelle fois, de sortir déjeuner avec son assistante, sous prétexte qu'elle devait terminer la préparation d'une importante réunion avec une grande maison de couture, programmée le lendemain matin. Vous trouvez toujours une excuse, insuffisamment valable, bien souvent, se permit-elle d'ajouter, en fronçant les sourcils.

La jeune italienne n'aima pas le sourire las, presque résigné, qui se dessina sur les lèvres de sa responsable, tandis qu'elle persistait à la convaincre

Tout comme Isa, Antonia adorait son travail et ne ménageait ni ses efforts ni son énergie pour mener à bien, chaque jour, les tâches qui lui incombait. Elle estimait, cependant, que sa jeune supérieure en faisait trop, beaucoup trop. Au fil des mois, la profonde amitié qui s'était, d'emblée, tissée entre les jeunes femmes, n'avait fait que se renforcer. Le respect mutuel qu'elles se vouaient allait grandissant et le duo qu'elles formaient faisait des étincelles. Antonia commençait, pourtant, à voir d'un mauvais œil, la cadence infernale que la future maman s'imposait. Celle-ci déjeunait, la plupart du temps, d'un sandwich et d'un fruit, sur le coin de son bureau, les yeux rivés sur son écran d'ordinateur ou le nez dans ses dossiers. Seuls les déjeuners d'affaires étaient, pour elle, l'occasion d'un repas *normal* et encore, Antonia la suspectait de privilégier, une fois de plus, le travail à ce qu'il y avait dans son assiette.

Ce jour-là encore, Isa fit comme si elle n'avait pas entendu les reproches de son amie et décrocha le téléphone à la première sonnerie, évitant ainsi de devoir de justifier. Elle adressa un signe amical à Antonia qui sortit du bureau en haussant les épaules.

- Allo ?

- Isa ? Je ne te dérange pas.

Dès qu'elle entendit la voix gaie de Marianne à l'autre bout du fil, Isa se cala un peu plus confortablement dans son siège et étendit ses longues jambes. Ce serait certainement, les seules minutes dans la journée où elle ne penserait pas travail.

- Pas du tout. Comment vas-tu ?

- C'est à toi qu'il faut demander cela.

Depuis qu'elle avait entamé son huitième mois de grossesse, Marianne l'appelait presque tous les deux jours pour prendre des nouvelles. Elle s'inquiétait pour sa jeune amie qui, elle le savait, ne se ménageait pas suffisamment. Antonia avait, plusieurs fois, intercepté les appels quand Isa était déjà en ligne ou bien en réunion et en avait profité pour alerter Marianne sur sa mauvaise mine. Celle-ci, peu rassurée, avait fait un rapide aller-retour Paris Rome lors du week-end du premier mai, quinze jours plus tôt. Elle avait immédiatement été frappée par la pâleur de la future maman. Les deux amies ne s'étaient pas vues depuis le mois de février, période à laquelle, Isa lui avait semblé beaucoup plus épanouie et gaie.

Enchantée de revoir Marianne et de lui montrer, enfin, son appartement, complètement décoré et aménagé, Isa l'avait accueillie avec un immense plaisir, sans pouvoir cacher les grands cernes qui marquaient son visage émacié. D'emblée, Marianne fut certaine que sa jeune amie ne se rendait même pas compte de la souffrance qu'elle s'infligeait en se reposant si peu.

Elle vibrait d'une énergie et d'une frénésie qui, aussitôt, parurent suspectes à Marianne. L'ardeur et l'exaltation qu'Isa mettait dans chacun de ses gestes, chacune de ses paroles résonnaient un peu faux aux oreilles de Marianne. La seule chose dont elle ne douta pas fut son impatience quant à l'arrivée du bébé.

Comme à chaque fois qu'elle évoquait la naissance, ses yeux pétillants s'illuminaient. Devant son amie, la future maman avait ouvert tous les tiroirs déjà remplis, de la petite commode en pin pour, y ajouter de merveilleuses petites tenues que Marianne avait rapportées de Paris. Mais l'enthousiasme débordant d'Isa n'avait pu la tromper. La petite lueur de tristesse, qui assombrissait, par moments, le magnifique regard si vert, n'avait pas totalement échappé à Marianne.

Le dimanche, quelques heures avant son départ, elle s'était enfin lancée et lui avait posé la question qui lui brûlait les lèvres depuis plusieurs semaines déjà. Elle craignait, plus que tout, en connaître la réponse. Isa ne lui avait plus reparlé de Jacques depuis son emménagement et Marianne se doutait que l'agitation fiévreuse dont son amie faisait preuve y était peut-être pour quelque chose.

Elle n'avait pas eu besoin de mots. Le regard éteint qui l'avait fixé si étrangement, à l'annonce de la question, contenait, à lui seul, toutes les explications.

Plongée dans le souvenir de cette triste vision, Marianne revint à la réalité en entendant la voix d'Isa, à travers le haut parleur de son téléphone de bureau, lui répondre, de sa voix fatiguée.

- Je vais bien, fit-elle dans un souffle, après avoir laissé passer une petite contraction.

Dès le mois de mars, elle avait appris à en connaître les symptômes. Au début, un peu inquiète, elle s'était précipitée à une séance de discussion sur la préparation à l'accouchement, où elle avait été vite rassurée.

- Certaines femmes ressentent des contractions très vite, dès trois ou quatre mois de grossesse ; d'autres, ne sauront de quoi il s'agit que quelques heures avant de mettre leur bébé au monde, lui avait patiemment expliqué la sage-femme. Du moment que les contractions ne dépassent pas quelques

secondes et ne sont pas trop rapprochées, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Un examen complet avait achevé de tranquilliser Isa.

Mentalement, tout en écoutant Marianne, lui raconter les dernières petites nouvelles de l'école, la jeune femme ne pu s'empêcher de regarder sa montre. Depuis ce matin, les contractions se succédaient et étaient de plus en plus fortes, presque douloureuses. Elle posa sa main sur son ventre qu'elle sentit enfin s'assouplir. Elle inspira profondément comme on le lui avait appris et ferma les yeux, comme si cela pouvait l'aider à se décontracter. Marianne, qui avait perçu la respiration accélérée et saccadée, en profita pour la gronder et l'exhorta à se reposer.

- Bien maman, répondit Isa en se moquant gentiment du ton maternel de son amie.
- Je ne plaisante pas Isa ! Ce n'est pas en te tuant au travail que tu oublieras cet homme !

Isa sursauta devant l'agressivité inhabituelle des propos de Marianne.

- Tout d'abord, je ne me tue pas au travail, répondit posément la jeune femme d'une voix claire et distincte. Elle ne voulait pas se disputer avec son amie mais il lui tenait à cœur de mettre certaines choses au point. J'entame simplement mon huitième mois de grossesse, poursuivit-elle aussi calmement et il est tout à fait normal que je sois plus fatiguée. Le bébé est gros, il bouge encore beaucoup malgré le manque de place. Et... pour finir, même si je suis profondément touchée de ta sollicitude, je te demanderai de ne pas mêler Jacques à cela.

La dureté qu'elle mit dans ces derniers mots prouva immédiatement à Marianne qu'elle l'aimait toujours. A l'autre bout du fil, il y eut un blanc lourd de sens. C'était tellement injuste ! Pourquoi la vie s'acharnait-elle de cette façon sur Isa ? Ce qu'elle avait déjà subi n'était-il pas déjà assez ?

- Marianne, reprit Isa d'un ton radouci. Tes conseils me vont droit au cœur. Je regrette de m'être emportée. Excuse-moi.
- Ce n'est rien, ma chérie. Promets-moi seulement de ne pas en faire plus qu'il ne faut. Ce serait dommage de courir le risque d'un accouchement prématuré.
- Je te promets de faire attention, répondit-elle en laissant passer une nouvelle contraction bien plus douloureuse, celle-là.

Marianne comprit qu'il ne servait à rien d'insister. Elles se quittèrent sur ces mots.

Après avoir raccroché, Isa se reprocha de ne pas avoir pris des nouvelles de Gabin et Chloé. Elle n'avait jamais évoqué avec Marianne les sentiments que son fils éprouvait pour elle et son amie ne semblait pas être au courant. Cela ne surprenait pas Isa qui savait Gabin très pudique. Elle espérait de tout son cœur qu'il trouverait vite la femme de sa vie.

Chapitre 40

Le bébé arriva un mois plus tôt que prévu. Quinze jours plus tard, le premier jour du mois de juin, Isa donna naissance à un magnifique petit garçon qu'elle prénomma, Luca. C'était un adorable bébé, avec tout plein de cheveux et très robuste malgré sa naissance un peu prématurée. Il n'avait, de ce fait,

nécessité d'aucun soin particulier.

Elle était chez le coiffeur quand les premières douleurs avaient fait leur apparition. Son médecin était encore tout surpris de cet accouchement précoce. Lors de sa dernière visite, quinze jours plus tôt, rien ne laissait présager que ce petit chenapan ne tienne, si vite, à montrer le bout de son nez.

Seule Isa en connaissait la raison...

Le travail avait été long et pénible. Les contractions, pourtant extrêmement violentes et douloureuses, ne faisaient pas descendre le bébé. La jeune femme avait souffert le martyre pendant près de trente heures. Elle était épuisée. La sage-femme, ainsi que le médecin s'apprêtaient à la transférer au bloc opératoire en vue d'une césarienne quand un regain d'énergie l'avait gagnée. Elle s'était alors agrippée de toutes ses forces aux accoudoirs du lit et, après trois poussées qui, elle en était certaine, l'avaient déchirée toute entière, la tête de son beau bébé était enfin apparue. Elle l'avait, elle-même, accueillie dans ses bras avec l'aide de la sage-femme qui l'avait félicitée pour son courage. Elle savait quel supplice venait d'endurer la jeune maman, sans se plaindre une seule fois, sans un cri, sans une lamentation. C'était toujours avec beaucoup de compassion, mêlée d'une certaine tristesse qu'elle entourait les mamans seules. C'était rare, heureusement, car la plupart du temps, les jeunes femmes étaient soutenues par un mari, un compagnon, un ami. Mais quand cela arrivait, elle, comme ses jeunes collègues, détestaient cela. Cette fois-ci, le courage exemplaire d'Isa avait ajouté à son attendrissement. Elle avait mis son bébé au monde, toute seule, au propre, comme au figuré, ce qui forçait l'admiration pour une si jeune femme.

Miraculeusement, Isa avait tout oublié des affreuses souffrances qu'elle venait d'endurer dès qu'elle avait tenu son bébé dans ses bras. Longtemps, elle l'avait admiré, les yeux pleins d'amour, étonnée d'avoir pu donner naissance à un si beau petit être, si parfait. Car parfait était tout à fait le qualificatif qui lui convenait. Une peau lisse, pas du tout fripée, un doux duvet blond, des yeux en amande bleu foncés... Il ressemblait tant à son père...

Rapidement, tout seul, il avait trouvé son sein, renflant comme un petit animal, la peau de sa mère. Surprise par sa vivacité, Isa avait émis un petit cri de surprise avant de sourire à l'infirmière, restée dans la salle d'accouchement.

C'était un bébé magnifique qui, malgré sa venue précoce, avait un bon poids de naissance et dont toutes les fonctions vitales, fonctionnaient comme s'il était arrivé à terme. Au bout de trois jours, Isa put rentrer chez elle.

Ce n'est que lorsqu'elle pénétra dans son appartement, que le choc qui avait causé cet accouchement précoce, refit surface.

La revue était là, bien en évidence sur la table basse du salon. Les ambulanciers qui l'avaient prise en charge au salon de coiffure, dès les premières contractions avaient posé là, le magazine, bien soigneusement, avant de prendre son bagage déjà prêt dans sa chambre.

Dès le début du huitième mois de grossesse, tout était fin prêt et elle avait scrupuleusement suivi les

conseils de son groupe de discussion, en prévoyant, bien à l'avance, deux sacs pour son séjour à la maternité. Un pour elle et un second qui contenait toutes les petites affaires du bébé.

Elle ne toucha pas au magazine, évitant de le regarder. Elle ne put, cependant, se résoudre à le jeter.

Toute la journée, elle s'activa, profitant des courtes siestes du bébé pour laver, lire son courrier, arroser les plantes, ranger. Marianne l'appela plusieurs fois, lui promettant de venir la voir le week-end suivant. Antonia se proposa de venir sortir le bébé en landau pour qu'elle se repose, mais Isa refusa poliment. Elle n'imaginait même pas se séparer, cinq minutes de Luca. Tous les quarts d'heure, elle se penchait au-dessus du berceau pour s'assurer qu'il respirait bien. Elle ne se lassait pas de l'admirer. Même à la maternité, elle avait gentiment décliné la proposition du personnel soignant de le prendre, avec lui, à la nursery, durant la nuit.

- Mais quand il se réveillera ! s'était exclamée Isa.

- Alors nous vous l'amènerons pour que vous l'allaitiez et nous nous chargerons ensuite de le changer et de le coucher, avait doucement répondu l'infirmière avec un sourire rassurant. Vous avez besoin de dormir, Madame Luigi, avait-elle ajouté d'un ton plus ferme.

Elle savait que les dernières quarante-huit heures avaient été épuisantes pour la jeune maman. Elle avait également appris, en consultant son dossier, qu'elle n'aurait pas le relais d'un mari ou d'un compagnon pour la seconder, une fois rentrée chez elle. La seule façon de récupérer était le sommeil.

Mais la réponse de la jeune maman ne s'était pas faite attendre. Et elle avait serré un peu plus fort son bébé, tout contre elle, tandis qu'elle le nourrissait.

- Je vous remercie mais je ne pense pas mieux dormir en le sachant éloigné de moi. Au contraire...

Pour toute réponse, l'infirmière lui avait souri et Isa lui avait rendu son sourire. Cette infirmière, cette femme qui était peut-être déjà maman, comprenait ce qu'elle ressentait.

Et ce qu'elle ressentait était immense, bien au-dessus de tout ce qu'elle s'était imaginée. En contemplant, encore une fois, le nourrisson si parfait alors qu'elle venait de le reposer, repu et endormi dans le berceau blanc, elle sentit son cœur se gonfler de fierté et d'amour.

Elle sortit de la chambre sur la pointe des pieds et poussa doucement la porte derrière elle. Elle avait décidé de ne pas encore installer Luca dans sa petite chambre superbement décorée, préférant le garder près d'elle. Cela lui éviterait aussi de se lever la nuit. Elle avait placé le petit berceau si près de son lit qu'elle n'aurait presque qu'à tendre les bras pour le prendre tout contre elle, lors de ses réveils nocturnes.

Elle traversa lentement le petit couloir qui menait au salon et s'écroula de fatigue sur le canapé. Elle ferma les yeux un instant et quand elle les rouvrit son regard se posa aussitôt sur la revue people.

Elle ne l'avait pas oubliée. Non, au contraire, elle n'avait fait qu'y penser, toute la journée, entre les changes, les tétées, le bain... Mais, à chaque fois, elle tentait de focaliser toute son attention sur une nouvelle tâche, pour ne pas l'ouvrir. Tout en sachant, pertinemment, qu'elle ne tiendrait pas longtemps.

Elle avait tenu jusqu'au soir. Mais maintenant, il lui fallait savoir. Même si elle savait le mal que cela lui

ferait. Tous ces mois où elle était restée dans l'ignorance, n'avaient-ils pas été plus douloureux ?

Elle attrapa le magazine et le feuilleta fébrilement pour retrouver l'article qui faisait la une, l'article qui faisait que Luca était près d'elle maintenant, avec plusieurs semaines d'avance.

Elle ne l'avait pas vu depuis quatre mois. Quatre longs mois pendant lesquels elle n'avait cessé de penser à lui, se posant toujours les mêmes questions inlassablement et... inutilement. La photo était de mauvaise qualité, floue, et prise de trop loin, sans doute avec un télé objectif, par un paparazzi désireux de ne pas se faire voir. Malgré tout, elle le reconnut aussitôt. Elle s'aperçut qu'elle n'avait même pas envie de lire les lignes qui accompagnaient les clichés. Elle ne pouvait détacher son regard de son visage, hypnotisée, fascinée. De ces doigts fins, elle caressa le papier glacé puis, furtivement, son regard se déplaça vers l'article. Elle inspira profondément, comme pour se donner du courage, puis, malgré sa peur, relut les quelques lignes.

Ce n'est qu'après de longues minutes, qu'elle redressa la tête, fixant, sans le voir, le soleil qui baissait, à travers les carreaux. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Elle sanglota plus d'une heure ainsi, ne sachant plus vraiment qui, elle devait maudire, elle, Jacques ou la fatalité. Finalement, à minuit passé, vidée et épuisée, elle se décida enfin à refermer la revue et se dirigea lentement vers la salle de bain. Cinq minutes après s'être couchée, Luca réclamait sa tétée.

Chapitre 41

Le lendemain, le nourrisson la réveilla à six heures. Elle n'avait, pour ainsi dire, pas fermé l'œil de la nuit, mais elle se redressa au premier cri. Elle prit tendrement Luca contre elle et entreprit de lui donner le sein. Le bébé se calma aussitôt, buvant avidement, serré contre sa mère. Exténuée, Isa s'endormit presque immédiatement avec son enfant dans les bras. Tous deux ne se réveillèrent que trois heures plus tard.

Rapidement, la jeune maman se fit au nouveau rythme de vie, imposé par ce petit être qui prenait tant de place. Il ne lui fallut pas plus de deux semaines pour récupérer de la fatigue accumulée. Elle avait vite compris qu'elle ne tiendrait pas le coup si elle ne profitait pas des siestes de Luca pour, elle-même se reposer.

Naturellement, doucement, tous deux apprirent à vivre ensemble. Cette nouvelle vie était, pour la jeune femme, une vraie révélation, éreintante, mais tellement magnifique. Elle profitait au maximum de son enfant, le promenant chaque jour dans son landau, prenant un plaisir infini à le nourrir, lui donner son bain, s'extasiant sans fin sur le moindre de ses petits cris, ses sourires... Chaque nouvelle étape était, pour la jeune maman, un réel émerveillement, persuadée que son petit Luca était le plus bel enfant de la Terre, le plus merveilleux et le plus adorable.

Elle savait aussi que c'était lui et lui seul, qui lui permettrait de ne pas sombrer dans la dépression ou le découragement qui la menaçait parfois.

Jacques hantait toujours ses pensées. Pas un jour ne passait sans que le souvenir de leurs discussions sans fin lui revienne à l'esprit. Parfois, son visage s'imposait à elle, avec force. Il lui fallait alors des heures pour chasser les visions de bonheur que tous deux avaient passé ensemble. Et que Jacques vivait, maintenant... avec une autre.

Mais pas n'importe qui...

Jamais, de toute façon, Isa n'aurait fait le poids face à Lorraine Fields, l'unique héritière de la mondialement célèbre marque de cosmétiques, du même nom. Quelques jours après avoir pris connaissance de l'article les concernant, elle s'était souvenue.

Il lui avait d'abord fallu assimiler les commentaires qu'elle avait lus sur leur liaison. Puis, après avoir enfin réussi à s'en détacher, du moins le croyait-elle, le jour s'était fait en elle. Jacques lui avait, un jour, parlé de Lorraine, mais elle n'avait, bien sûr, pas fait le rapprochement avec la riche héritière. Elle se souvenait vaguement de lui avoir entendu prononcer son prénom. Ils se connaissaient manifestement de longue date.

Oui, se dit-elle avec certitude en fouillant dans ses souvenirs, c'était bien auprès de cette femme et de ses amis que Jacques s'était décommandé pour venir passer, avec elle, le réveillon du nouvel an. Elle s'en souvenait maintenant avec précision.

En d'autres circonstances, peut-être aurais-je été flattée d'apprendre qu'il avait préféré partager avec moi, cette soirée du réveillon, ne put-elle s'empêcher de penser. Alors que là, maintenant, je ne ressens rien qu'un immense vide, qu'une peine immense d'avoir perdu, jusqu'à son amitié.

Les tourments qui l'avaient assaillie tous ces longs mois refirent surface avec une violence insupportable. Elle se demanda même, si le silence inexplicé de Jacques ne la faisait pas davantage souffrir que la trahison d'Adrien. Cela paraissait difficile à imaginer : elle n'avait pas vécu avec Jacques, ils n'avaient que très peu de souvenirs en commun et n'avaient pas eu de relations amoureuses ! Pourtant...

Jamais elle n'oublierait les longs regards chargés de sous-entendus qu'ils échangeaient à chacune de leur retrouvaille. Y repenser encore aujourd'hui, faisait naître toutes sortes de frissons en elle. La profondeur des sentiments, qui les liait l'un à l'autre, lui semblait indestructible. Non, se corrigea-t-elle, lui avait semblé indestructible ! Tout n'était, en fait, qu'illusion...

Elle n'arrivait cependant pas à lui en vouloir. La seule chose qui l'ait déçue est qu'il n'ait pas eu le courage de lui apprendre de vive voix, qu'il renouait avec son ancienne conquête. Elle aurait préféré cette douleur là, franche et nette, qu'une souffrance sournoise et perverse due au silence et aux non-dits. Elle avait imaginé Jacques, bien différent, si honnête... Mais sans doute l'avait-elle idéalisé...

Chapitre 42

Aujourd'hui, alors que Luca venait d'avoir deux mois, elle prenait la chose avec plus de philosophie. Et puis, elle devait admettre qu'il ne lui avait jamais rien promis. Elle seule, avait cru lire, bien des fois, dans ses yeux, des sentiments, des questions, qu'il n'avait, cependant jamais formulé. Sauf, une fois, avec

un baiser. Y repenser la fit tressaillir. L'espace d'une seconde, elle avait cru revivre cet instant, sentant la brûlure de ses lèvres sur les siennes. Elle ne pu s'empêcher de se maudire pour cela. Et elle chaussa ses lunettes noires après avoir ajusté le capot du landau pour protéger Luca du soleil de cette chaude après-midi du début du mois d'août.

Elle passa l'après-midi au parc d'enfants, situé, non loin de son appartement. C'était un endroit agréable, largement ombragé par de grands arbres et qui fournissait aux jeunes enfants de quoi s'ébattre et s'amuser des heures entières.

Pendant ces deux mois, elle avait eu le temps de faire la connaissance de plusieurs mamans et gardes d'enfants. Assises sur des bancs, d'où elles surveillaient facilement tous les faits et gestes des turbulents bambins, les jeunes mamans conversaient entre elles avec plaisir, s'entretenant, sans fin, de leur plus grande et merveilleuse préoccupation, leur progéniture.

Pour son plus grand soulagement, Isa eut tôt fait de s'entendre avec l'une d'elles pour la garde de son fils. L'arrivée un peu précipitée de Luca ne lui avait pas laissé le temps de s'en occuper. Trop occupée alors, par son travail à l'agence, elle remettait toujours à plus tard, ses recherches. Car, bien qu'elle ait décidé de ne pas retourner à temps plein au bureau, il lui fallait absolument trouver quelqu'un de confiance pour s'occuper du bébé. Aussi, fut-elle délivrée d'un grand poids quand elle rencontra Daphné.

Rapidement, les deux jeunes mamans se mirent d'accord sur une garde alternée pour Enzo et Lucas.

Comme Isa, Daphné était française. Elle vivait à Rome depuis un an avec son mari qui y avait été muté. Celui-ci avait pris la direction d'une agence bancaire qui venait de s'implanter dans la grande ville. Infirmière dans un centre hospitalier français, Daphné avait donné sa démission pour suivre son mari. Elle était alors enceinte. Enzo était né à Rome et venait d'avoir six mois quand les deux jeunes femmes s'étaient liées d'amitié.

En entendant Daphné lui parler de son envie de commencer à reprendre une activité professionnelle, à temps partiel tout d'abord, l'idée avait germé, petit à petit, dans l'esprit d'Isa.

- Durant les premiers mois qui ont suivi sa naissance, lui avait dit un jour Daphné en jetant un œil protecteur au bébé allongé dans le landau, je ne m'imaginai pas, reprendre le travail, avant la première rentrée scolaire d'Enzo.

Les deux petits garçons dormaient profondément, protégés des chauds rayons du soleil, par les branchages feuillus des grands arbres. Une brise légère rendait supportable la chaleur si étouffante qui avait envahi Rome depuis le début du mois de juillet.

Daphné était une jolie jeune femme de vingt-huit ans, plus petite et moins élancée qu'Isa. Ses cheveux noirs, coupés très courts, lui donnaient un air sérieux, que l'on oubliait dès qu'elle souriait et commençait à parler. Très bavarde, elle connaissait presque toutes les mamans qui fréquentaient le parc. Sa nature joviale et spontanée avait, de suite, attirée Isa, outre le fait, bien sûr, qu'elle trouvait, en elle, une compatriote. Tout naturellement, cela avait rapproché les deux mamans qui, ayant toutes deux vécues à Paris, s'étaient vite trouvées des centres d'intérêts communs.

Pensive, Daphné poursuivit :

- Puis, quand Enzo a eu quatre mois, j'ai du le conduire à l'hôpital pour une mauvaise bronchite, qui heureusement n'a pas donné lieu à des complications, précisa-t-elle avec soulagement, au souvenir des deux nuits d'angoisse qu'elle avait passées avec son bébé au service de pédiatrie. Quand, le troisième jour, je suis enfin, rentrée à la maison, j'ai réalisé que mon métier et toute l'effervescence et l'ambiance qui y sont rattachées, me manquaient déjà. J'ai alors compris que, bien qu'adorant Enzo plus que tout ; pour lui, autant que pour moi, il me fallait reprendre, plus tôt que prévu, mon travail d'infirmière. Je m'en suis ouverte à Edouard. Je craignais qu'il ne comprenne pas mes motivations. Mais c'est tout le contraire qui se passa. Je crois même qu'il savait, bien avant moi, que mon métier me manquerait vite. Il est adorable, ajouta-t-elle, les yeux plein de malice. Edouard, je veux dire ! lança-t-elle dans un éclat de rire qui amena un sourire sur les lèvres d'Isa. J'ai hâte que vous vous rencontriez, je suis certaine que vous vous entendrez à merveille...

- C'était il y a deux mois ?

Isa paraissait surprise.

- Oui. Deux mois. Exactement.

- Et tu n'as toujours pas repris. Pourquoi ?

- Je n'ai trouvé personne, en qui faire suffisamment confiance, pour s'occuper d'Enzo.

Moins de deux semaines plus tard, alors qu'elles s'étaient, comme presque tous les jours, retrouvées sur leur banc habituel, Isa fit part, à son amie, de l'idée qui lui trottait dans la tête depuis plusieurs jours.

- Les grands esprits se rencontrent ! lança gaiement Daphné en laissant exploser sa joie. J'ai eu la même idée il y a quelques jours !

Comme d'habitude, tout le monde dans le parc allait profiter de leur discussion... Heureusement que Luca et Enzo avaient le sommeil lourd...

Excitées, elles discutèrent tout l'après-midi de l'organisation qu'il leur faudrait mettre en place et qui conviendrait, non seulement, à leur emploi du temps professionnel, mais surtout, aux bébés et au rythme du cocon familial.

Daphné avait déjà trouvé un poste au service maternité de l'hôpital le plus réputé de Rome. Elle y était attendue pour la mi septembre au plus tard. Isa, quant à elle, n'avait jamais complètement arrêté de travailler, mis à part les quinze premiers jours qui avaient suivi l'accouchement.

Avant même la fin du mois de juin, alors que Luca n'avait pas encore un mois, elle reprenait, à distance, son poste de Responsable Marketing. Antonia lui envoyait, plusieurs fois par jour, quantité de documents, via internet, qu'Isa étudiait tranquillement chez elle, tout en gardant un œil sur son fils. Elle put ainsi, continuer à l'allaiter, sans pour autant, perdre pied dans l'agence. Elle renvoyait toutes ses observations, critiques et propositions, sur les projets de campagne par le même canal et passait des heures au téléphone avec son assistante et ses chefs d'équipe.

Rapidement, elle réalisa pourtant que cette organisation ne tiendrait pas longtemps. Plusieurs clients avec qui l'agence avait des contrats en cours, la réclamaient, refusant de travailler avec des personnes qui, selon eux, n'étaient pas au fait de leurs attentes précises. Mais, outre cette raison, tout comme Daphné, Isa se languissait déjà de la fièvre du bureau. S'occuper de Luca à plein temps la ravissait mais sans la satisfaire totalement. Elle attendait avec impatience, de retourner à l'agence, d'y retrouver son bureau, ses collègues. En un mot, elle voulait, à nouveau se sentir femme et plus seulement maman. Petit à petit, elle avait espacé les tétées et, avec beaucoup de persévérance, Luca avait fini par accepter le biberon. Elle continuerait à l'allaiter le matin et le soir.

Très vite, les deux amies organisèrent les modalités de *leur échange d'enfants* comme elles disaient. Daphné travaillerait le lundi, le mardi et le mercredi matin, laissant Enzo chez son amie. Dès la mise au point de ces modalités, Isa avait demandé à Antonia de planifier toutes les réunions et rendez-vous en fin de semaine, afin qu'elle puisse y assister. Elle était bien consciente de la chance inouïe qu'elle avait, de pouvoir ainsi, adapter sa vie professionnelle en fonction de ses aspirations personnelles. C'était un luxe que bien des femmes ne pouvaient s'octroyer, devant, le plus souvent, choisir de sacrifier, ou bien leur carrière, ou bien leur vie de famille, pourtant si chère à leurs yeux. Isa souhaitait, de tout cœur que cela fonctionne bien et que les deux bébés s'adaptent rapidement à une organisation qui, somme toute, devait leur éviter d'être trop chamboulés. C'est d'ailleurs à eux que les deux mamans avaient pensé, en premier lieu, en mettant sur pieds ce rythme de garde. Elles leur épargnaient ainsi, un changement d'environnement, des allers retours chez une garde d'enfants, une maman angoissée de savoir si tout se passait bien...

Pour toutes ces raisons, Isa était pleinement sereine et apaisée.

Le jour où elle retourna à l'agence, elle resplendissait. C'était un mercredi midi du mois de septembre et elle attaqua par une importante réunion avec tout le personnel dirigeant de l'agence. Antonia s'était excusée de n'avoir pu faire reculer la date. Elle aurait préféré une reprise plus en douceur pour la jeune maman qui, elle, au contraire, était ravie, de ce démarrage en force. Elle savait, de toute façon, que toute la persévérance d'Antonia n'aurait pas fait le poids. Il s'agissait d'une réunion extraordinaire demandée par Fernando et Alessandro.

Mais l'horaire n'était fixé qu'à quinze heures et il était tout juste midi. Isa avait grignoté un petit sandwich en route et prévoyait de profiter de ces trois heures au calme pour consulter les notes importantes que Fernando lui avait laissées sur son bureau. Il l'avait appelé en début de semaine, se réjouissant de son retour, sans lui cacher qu'un travail colossal l'attendait. Il savait qu'elle avait fait de son mieux depuis la naissance du bébé. Pourtant, la présence de la jeune femme manquait cruellement à l'agence, surtout lors des réunions d'échange où ses idées avaient toujours fait fureur.

Quand la jeune femme pénétra dans le hall de réception, une bouffée de bien-être la submergea. La chaleur lui avait fait opter pour une robe en coton léger qui flottait agréablement sur sa peau. Elle avait retrouvé, sans aucune difficulté, son poids d'avant la grossesse, tout en affichant des formes plus

arrondies, plus féminines dues, en partie à l'allaitement. Contrairement à d'habitude, elle avait attaché ses cheveux. Les lourdes et épaisses boucles lui tenaient si chaud certains après-midi... Aujourd'hui, la tiédeur de l'air était supportable, beaucoup moins étouffante qu'au début de l'été où tout Rome avait souffert d'une canicule sans nom.

Isa traversa l'accueil d'un pas aérien. C'était une autre femme qui reprenait aujourd'hui ses fonctions. Elle avait le sentiment étrange de ne plus être la Isa d'avant. Luca l'avait changée. C'était indéniable. De quelle façon ? Elle n'aurait pu le dire avec précision. Mais elle en était convaincue. Marianne, elle aussi, y avait fait allusion, quand elle était venue, mi août, passer quelques jours avec elle, avant la reprise des classes.

Mais Isa le savait déjà. Elle se sentait plus forte, prête à abattre des montagnes pour son fils, autant que pour elle. Elle avait une foi inébranlable en l'avenir. Plus qu'une conviction, une certitude qu'elle voyait enfin le bout du tunnel et que la vie nouvelle qu'elle recherchait pour elle et pour Luca, s'ouvrait enfin, devant eux. Les responsabilités qui lui incombaient désormais, l'avaient transformée. Mais pas seulement... Les échecs sentimentaux auxquels elle était abonnée, l'avaient endurcie.

Chapitre 43

Sa belle assurance s'évanouit au moment même où les portes de l'ascenseur s'ouvrirent devant elle. Il était là. Splendide. Encore plus séduisant que dans son souvenir. Leurs yeux se rencontrèrent au même moment et, dès cet instant, tout s'immobilisa autour d'eux. Les seuls bruits qui leur parvenaient étant les battements violents tambourinant dans leur poitrine. Ils ne souriaient pas. Rien en eux ne laissait transparaître, la joie intense que l'un et l'autre ressentirent pourtant à la seconde même où ils se virent. Ils s'observaient en silence.

La bouche sèche, Isa sentit sa tête lui tourner. Elle n'arrivait pas à remettre toutes ses pensées en ordre et ses jambes étaient aussi molles que du coton. Malgré son trouble, elle remarqua pourtant la grande cicatrice qui balafrait le beau visage, se demandant si cela ne lui donnait pas encore plus de charme. Elle se sentit terriblement stupide d'une telle pensée et recula d'un pas, libérant ainsi le passage. Ce n'est que lorsque Jacques entreprit de sortir de la cabine de l'ascenseur, qu'elle remarqua qu'il boitait, s'aidant d'une canne pour marcher. Elle frissonna de le sentir si près d'elle et avait presque envie de pleurer tant elle était heureuse de le revoir. Une folle envie de se blottir dans ses bras la submergea.

- Bonjour Isa, dit-il doucement sans oser la regarder en face.

Elle avait bien cru ne plus jamais entendre cette voix qui lui chavira le cœur. Que n'aurait-elle pas donné pour le retrouver tel qu'ils s'étaient quittés...il y a combien de temps déjà ? Il lui semblait que c'était hier et pourtant, en même temps, si loin... presque dans une autre vie.

Il ne s'attendait pas le moins du monde à la rencontrer. Il avait appris, des mois auparavant, par son ami Fernando, qu'elle devait donner naissance à son bébé fin juin et s'était dit qu'elle prendrait certainement un congé pour s'en occuper. Le père préférait certainement savoir son enfant, chez lui avec sa maman

pour s'en occuper, plutôt qu'en garderie. C'est en tous cas, ce que lui, aurait souhaité s'il avait eu, un jour, le bonheur d'être père. Il ne se faisait plus guère d'illusions à ce sujet face au désert de sa vie amoureuse.

- Bonjour Jacques, murmura-t-elle enfin, cherchant son regard.

Ils se sentaient comme deux enfants timides.

- Je suis heureuse de vous revoir. Cela fait bien longtemps...

Un long silence s'installa entre eux, tous deux repensant à leur dernière journée ensemble. Jacques partait alors le cœur gonflé d'espoir... Il se revit, à l'aéroport, tenant le beau visage entre ses mains après ce froid dimanche d'hiver passé à courir la campagne. C'était ce jour-là qu'il avait acheté, pour elle, le tapis chez ce vieux brocanteur...

Il la regarda longuement. Puis la vision du couple enlacé, futurs parents comblés, s'imposa à lui et il avança lentement dans le couloir menant à la réception. Tout naturellement, Isa l'accompagna, remarquant une nouvelle cicatrice au niveau du poignet. Celle-ci semblait profonde et Isa put, sans peine, imaginer ce qui se cachait sous sa chemise et son costume. Un frémissement d'angoisse la traversa et elle réalisa, avec effroi, que ce qu'elle avait pris pour une petite égratignure, semblait autrement plus grave.

- Que vous est-il arrivé Jacques ? ne put-elle s'empêcher de demander un soupçon d'inquiétude dans la voix.

Il le remarqua et tenta d'accélérer le pas. Il ne voulait de sa pitié. La compassion et l'apitoiement qu'il lisait dans les regards lui faisaient horreur. Il ne supporterait pas de voir cette même lueur dans les yeux verts qui le scrutaient. Il ne la tenait responsable de rien. Il l'aimait trop pour lui en vouloir de quoi que ce soit.

La jeune femme remarqua sans mal que sa démarche était plus que hésitante. Il était évident qu'il lui était impossible de se déplacer sans l'appui de cette canne. Elle aurait tant voulu l'aider, l'écouter, savoir ce qui lui était arrivé...

Tout à coup, Jacques s'arrêta en plein milieu du hall et la dévisagea longuement. Elle fut transpercée par le regard teinté de regrets et de pardon, qu'il lui jeta. Elle comprit qu'il ne parlerait pas. Pour toute réponse, il lui sourit, terriblement tenté de caresser le beau visage afin d'y effacer toute l'inquiétude qu'il y voyait. Elle lui avait tant manqué ! Elle ne pourrait jamais s'imaginer à quel point ! Il avait tellement souffert ! Pas tant à cause de l'accident. Non, ces douleurs là n'étaient rien à côté de celles du cœur. Celles contre lesquelles il ne pourrait jamais lutter, ni lui, ni personne. Il pensait pourtant, en guérir un jour... A cet instant précis, il en douta. Isa était inscrite au plus profond de lui, à l'encre indélébile.

La revoir était si douloureux et, paradoxalement, tellement agréable. Elle était si belle... Elle l'attirait encore plus que sept mois auparavant. Il mourrait d'envie de la prendre dans ses bras. Une dernière fois. Sentir son corps ferme et élancé contre le sien, son souffle chaud dans son coup. Il rêvait de dénouer ses cheveux, de plonger ses doigts dans les lourdes boucles, d'y enfouir son visage et de s'enivrer de son doux parfum. Il aimait tant quand ses cheveux étaient défaits. Elle lui parut plus grande, encore plus fine,

tellement séduisante, beaucoup trop... Il aurait voulu pouvoir détourner son regard, s'interdire toutes ses pensées, mais c'était tout simplement au-dessus de ses forces. Il la regarda intensément de longues secondes, s'imprégnant une dernière fois, de l'incroyable magnétisme qui émanait de tout son être. Elle dégageait quelque chose de nouveau, quelque chose qui la rendait terriblement attirante, tellement femme... Sa mère disait toujours qu'une femme change... quand elle donne naissance... C'était sans doute cela.

- Félicitations. J'ai appris pour le bébé...

Sa voix n'était plus qu'un murmure tant il lui était difficile de prononcer ses mots. Et sa jambe qui se mit à le lancer...

- Merci, répondit-elle sur le même ton.

Elle ne se demanda pas comment il pouvait être au courant. Elle ne s'interrogea pas de sa présence en ces lieux. Rien de tout cela n'avait d'importance... puisqu'il était là... puisqu'il était revenu.

Elle aurait tant voulu lui dire tout ce qu'elle avait gardé pour elle. Tout ce qu'elle n'avait pas osé lui avouer. Toutes les réponses aux questions qu'elle avait lues, tant de fois, dans les yeux de Jacques et qui étaient restées sur ses lèvres. Elle aurait voulu pouvoir lui crier combien elle avait regretté son silence, combien elle s'en était voulue. Combien elle l'aimait...

Mais tout était trop tard... Elle le savait depuis longtemps. Il lui était cependant, si difficile de l'admettre... Encore moins maintenant, si troublée qu'elle était, de sa présence. Il le faudrait pourtant...

Alors, à son tour, au prix d'un effort surhumain, tant il lui coûtait de le faire, elle le félicita.

Il lui adressa un regard surpris.

- ... Pour le mariage, précisa-t-elle.

Il comprit alors que la nouvelle avait dû, comme en France et, dans toute l'Europe, faire également, la une des magazines italiens. Il soupira et continua à avancer.

A quoi cela aurait-il servi de lui apprendre que ce mariage n'aurait jamais lieu. Ce n'était ni l'endroit, ni le moment. A quoi bon expliquer que Lorraine n'était pas faite pour s'occuper d'un invalide. Elle l'avait vite compris quand, quelques semaines après sa sortie de l'hôpital, l'état de Jacques s'était, d'un coup, dégradé. Qu'il lui faudrait du temps, plusieurs années, avant de pouvoir remarquer sans l'aide d'une canne. Tout cela n'intéressait, en rien, Isa. A quoi bon expliquer, que lui-même, n'aurait, de toute façon, sans doute, jamais franchi ce pas, si définitif, du mariage, avec quelqu'un qu'il n'aimait pas. Lorraine et lui s'étaient, juste à temps, rendus compte, de la terrible erreur qu'ils s'apprêtaient à commettre.

Jacques, poussé par sa mère, terriblement affaibli, physiquement et moralement, déchiré par la trahison d'Isa, ses mensonges et tous ses artifices, s'était laissé faire. Un temps, il n'avait même plus eu la force de s'opposer à qui que ce fut. Il se félicitait presque d'avoir rechuté. Sans l'aggravation brutale de son état, Lorraine aurait continué à s'accrocher à lui et il se serait sans doute laissé entraîner, malgré lui, dans toute cette spirale. Rien alors, ne lui importait plus. Isa, l'accident... Pourquoi, pour qui se battre ?

En fixant les beaux yeux verts, si éclatants à la lumière du jour, sous le vif soleil, il sut que toute cette

mascarade aurait capoté avant même le départ en lune de miel.

Car il n'aimait plus Lorraine depuis longtemps...

Celle qu'il aimait du plus profond de son cœur, et pour toujours... était là... devant lui.

Sans s'en rendre compte, il secoua la tête pour chasser les terribles pensées qui ne mèneraient à rien. Il détourna le regard d'elle et reporta toute son attention sur la circulation de la rue.

De toute façon, sa rupture avec Lorraine ne changeait rien.

Isa ne serait jamais à lui. Elle avait construit son foyer... avec un autre, menait une vie active et affective, où jamais, il n'aurait sa place.

Ils échangèrent plusieurs banalités, se souhaitèrent bonne chance pour la suite, puis Jacques héla le premier taxi qui passait. En d'autres circonstances, il se serait forcé à marcher, mais il ne voulait pas sentir le regard de pitié d'Isa dans son dos. Malgré la douleur, les médecins ne cessaient de l'encourager à tous les efforts. C'était la meilleure des rééducations. Et pour ce qui était de la rééducation de l'esprit, il avait son travail. C'était d'ailleurs sa seule soupape, son unique planche de salut.

Il était loin d'imaginer qu'il en était de même pour Isa.

Profondément ébranlée par leur rencontre, la jeune femme regarda le taxi s'éloigner, puis disparaître tout à fait. Elle était comme hébétée. Lentement, les battements de son cœur se calmèrent pour revenir, petit à petit à leur rythme normal.

Ce n'est que quand elle pénétra, à nouveau, dans l'immeuble climatisé, qu'elle recouvra, en partie, ses esprits. Elle traversa, en sens inverse, le grand hall, l'esprit habité du dernier regard que lui avait jeté Jacques avant de s'engouffrer dans le taxi.

Indéfinissable.

En appuyant sur le bouton de l'ascenseur, elle consulta sa montre. Elle fut heureuse de constater qu'elle avait encore deux heures devant elle avant sa réunion. Parvenue à son étage, elle pénétra de suite dans son bureau, sans chercher à savoir si Antonia était rentrée de sa pause déjeuner. Sans même jeter un œil au magnifique bouquet de fleurs et au petit mot de bienvenue de ses collègues, elle contourna son vaste bureau. Son premier réflexe fut de décrocher son téléphone pour appeler Daphné. Subitement, elle avait un besoin impérieux de savoir si tout allait bien pour Luca. Curieusement, alors qu'elle ne se faisait habituellement aucun souci pour lui, quand il était avec son amie, un doute l'assaillit. Elle avait besoin d'être rassurée... immédiatement.

Luca était tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Son bien le plus précieux. Rien ne serait jamais aussi important que son bébé. Pour sa vie entière, elle n'avait plus que lui... Puisque Jacques était, définitivement, sorti de son existence.

Quand, enfin, elle fut assurée que tout allait bien pour son enfant, elle ravala un sanglot qu'elle retenait déjà depuis plusieurs minutes et offrit à Fernando, son plus beau sourire.

Celui-ci avait guetté son arrivée. Il lui tardait tant de la retrouver en ses murs. Rien n'égalait la perspicacité de ses jugements, la finesse de ses initiatives, la subtilité de ses idées. Il savait qu'elle avait fait de son mieux, ces derniers mois, pour participer activement au lancement de plusieurs campagnes, mais il lui tardait de la sentir, de nouveau, animer ses troupes, comme elle seule, savait le faire. Les gens aimaient travailler avec elle. Son dynamisme et son énergie étaient contagieux. Il espérait seulement, qu'elle se sentirait toujours aussi investie par son travail. Le bébé n'allait-il pas diminuer ses motivations, son investissement ?

Il attendait avec tellement d'impatience son retour, qu'il n'avait pu s'empêcher de se précipiter dans son bureau dès qu'il l'avait entendue. Après son entrevue, avec son vieil ami Jacques Cayzac, il avait choisi de laisser sa porte ouverte. Il s'apprêtait à le raccompagner jusqu'au rez-de-chaussée quand sa secrétaire lui avait passé un appel urgent de l'étranger. Jacques en avait profité pour s'éclipser, sur un dernier signe de la main.

Aussitôt après avoir raccroché, Fernando était resté, un long moment, plongé dans ses pensées. Il se faisait du souci pour son ami. Un stupide accident et... toute une vie qui bascule. Jacques lui avait pourtant paru, beaucoup plus optimiste que la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Paris, peu avant l'été. Trois mois avaient passé et son état s'était quelque peu amélioré. En dépit de sa forte claudication, Jacques avait recouvré, à force de courage et de ténacité, l'usage complet de ses deux bras et ne désespérait pas, malgré les réserves émises par les médecins parisiens qui le suivaient, de remarcher un jour, sans l'usage de cette maudite canne qui lui donnait l'affreuse sensation d'être infirme. Il était pourtant bien conscient d'avoir échappé, de peu, à la paralysie. Son cas relevait presque du miracle, avait-il expliqué à Fernando, avant de changer rapidement de sujet et de se recentrer sur l'objet de sa visite.

C'est certainement la passion pour son métier qui l'aidera à surmonter toutes ces épreuves, pensa alors Fernando en ramassant les plans et dessins que Jacques avait conçus pour l'agrandissement de sa vaste demeure sur les hauteurs de Rome. Il avait eu vent de sa rupture avec l'héritière du géant des cosmétiques Fields. Sans rien connaître des circonstances exactes de leur séparation, il n'avait pu s'empêcher de se dire, que cela n'était pas fait pour améliorer l'état psychologique de son ami.

Même si la réputation sulfureuse de la jeune femme lui laissait à penser que ce n'était peut-être pas, une si mauvaise chose...

Il ne la connaissait pas personnellement, mais tout ce qu'il avait lu ou entendu sur elle ne lui plaisait pas particulièrement. Elle paraissait si différente de Jacques... Pour bien le connaître, Fernando ne l'imaginait absolument pas avec une fille de ce genre. Bizarrement, sans bien savoir pourquoi, le visage de Isa se matérialisa aussitôt devant lui. Il n'aurait su dire si c'était parce qu'il attendait son arrivée ou si cela était lié à ses pensées pour Jacques. Toujours est-il qu'une lumière se fit tout à coup en lui. Oui, c'était plutôt une femme comme Isa qu'il lui fallait. Douce, humaine et forte à la fois, courageuse et ambitieuse, très intelligente, cultivée, compétente et modeste. Et surtout, pleine de naturel et de

spontanéité, qualités qui semblaient tant manquer au genre de femmes, telles que cette Lorraine, richissime et trop gâtée.

Il jeta un coup d'œil à la grosse montre en or qui ornait son poignet et se força à se remettre au travail. Il n'était pas dans ses habitudes de s'éloigner ainsi, si loin... Mais Jacques était un de ses plus chers amis et, même s'ils ne se voyaient plus beaucoup, le tragique accident auquel il avait réchappé de justesse, l'avait beaucoup marqué. Son propre frère était mort à l'âge de quinze ans, sous ses yeux, dans des circonstances presque similaires. Quantité de souvenirs et d'insoutenables images, enfouies très loin, étaient alors remontées à la surface. Fernando avait douze ans à l'époque et sa vie en avait été bouleversée pour toujours.

Chapitre 44

De suite, avant même de la voir, il avait reconnu son pas, pourtant si léger, sur l'épaisse du couloir. Souriant d'aise de la savoir de retour, il laissa cependant passer quelques minutes avant de se précipiter dans son bureau

- Bienvenue Isa ! s'exclama-t-il, quelques minutes plus tard, de sa voix forte et imposante. Alors, quel effet cela fait-il de revenir parmi nous ?

Pour lui, s'absenter plus d'une semaine de l'agence, était pire que la mort. Il avait la publicité dans le sang et, sans elle, toute vie s'arrêtait

C'est mon vice à moi, aimait-il à répéter. Mais le seul !

Isa ne fut pas contrariée de le voir apparaître ainsi, aussi brusquement. Elle ne se demanda pas s'il avait frappé, puisqu'elle savait qu'il ne se donnait jamais cette peine. Il était ici partout chez lui.

- Mais vous ai-je seulement quitté ? répondit la jeune femme avec un sourire énigmatique. Je n'en n'ai pas le souvenir !

Ils se donnèrent une vigoureuse poignée de main. La force que la jeune femme y mettait à chaque fois, avait toujours surpris Fernando. Mais il avait vite appris que la silhouette fine et gracile n'était pas du tout représentative de la femme qui l'habitait. Elle renfermait un caractère fort et intransigeant, au moins pour tout ce qui avait trait à sa vie professionnelle. Il ne la connaissait pas à l'extérieur et ne savait que très peu de choses sur sa vie privée. Il avait, néanmoins, fini par apprendre qu'elle vivait seule avec son bébé, sans compagnon, mais c'était tout ce qui avait filtré.

- C'est vrai, dut admettre Fernando, lâchant enfin la main si douce. C'est vrai, répéta-t-il en l'observant, tandis qu'elle retournait derrière son bureau pour allumer son écran d'ordinateur. Je tenais, en tous cas, à être le premier, à vous accueillir.

Ils discutèrent un moment de l'actualité de l'agence, des projets de campagnes en cours, des budgets, et Fernando lui demanda ce qu'elle avait pensé des maquettes qu'il lui avait fait transmettre quelques jours auparavant. Elles concernaient deux campagnes: la première pour une ligne de sacs à main et une autre, pour un nouveau parfum. L'avant projet de cette dernière ne lui plaisait pas mais il ne parvenait pas à

déterminer ce qui clochait. Il savait qu'en les soumettant à Isa, la faille serait, de suite trouvée.

Il ne s'était pas trompé.

Elle lui tendit deux chemises cartonnées qu'il consulta sans attendre. La jeune femme le laissa en prendre connaissance, sans émettre aucun commentaire. Elle avait appris à connaître le fonctionnement de Fernando. Elle savait qu'il aimait s'imprégner des épreuves, sans explication, sans précision technique sur le choix de telle couleur, plutôt qu'une autre, tel angle de vue, tel mot ou graphisme.

Il avait cette capacité incroyable à revêtir plusieurs casquettes. Il était tout à la fois : le publicitaire avisé et le consommateur potentiel, le financier implacable et le visionnaire un peu fou qui savait, comme personne, tirer les ficelles de cette formidable machine à pouvoir qu'est la publicité. Ce profil lui avait valu, l'an passé, de figurer dans le classement des personnalités les plus influentes de la planète.

Il lui suffit de quelques minutes pour décréter qu'encore une fois, Isa avait vu juste.

- Vos croquis me plaisent, lança-t-il sans un sourire, mais visiblement satisfait des modifications effectuées par la jeune femme.

Elle ne s'offusqua pas de son air soudain froid et distant. Dans l'agence, les congratulations n'étaient, de mise, qu'à l'occasion du succès effectif d'une campagne. Jamais avant.

Rien n'est jamais acquis tant que le consommateur n'a pas acheté, était le leitmotiv de Di Gregorio & Gasperi.

Il ne s'agissait que de brouillons griffonnés sur son bureau, chez elle. Les plans et esquisses, tracés au crayon, ne constituaient qu'une ébauche. Des notes, des précisions entouraient les schémas. Elle avait prévu les faire finaliser par l'atelier de reprographie avant de les soumettre à Fernando, tout en se doutant qu'il lui les demanderait avant le soir. La campagne en question avait pris du retard et le service marketing de la Maison de couture qui lançait les produits avait fixé l'échéance à la fin du mois.

Fernando rassembla les feuillets et remis les chemises à Isa.

- Faites en sorte que le projet soit prêt à présenter pour vendredi. Je compte sur vous Isa. C'est du bon travail, ajouta-t-il après un silence, en dévisageant la jeune femme.

C'était, dans sa bouche, un véritable compliment et Isa le reçut comme le plus beau des messages de bienvenue. Ils eurent un sourire de connivence. Nous sommes de la même trempe, vous et moi, pensa-t-il. Vous irez loin, songea-t-il en s'approchant de la porte.

Arrivé sur le seuil de la porte, il se retourna :

- A tout à l'heure. Quinze heures. Et encore bon retour !

Et il sortit en fermant la porte derrière lui.

Isa s'immergea un long moment, dans la contemplation de la porte. Cela lui faisait encore tout bizarre d'être là... Elle était si contente d'être revenue... Pourtant, un indéfinissable sentiment s'était emparé d'elle. Elle ne pouvait détacher son regard de la poignée, s'attendant, à tout moment, à la voir

s'abaisser... Jacques apparaîtrait alors, aussi clairement que tout à l'heure, lors de l'ouverture des portes de l'ascenseur. Il s'approcherait d'elle, prendrait son visage dans ses mains douces et puissantes, à la fois. Il n'y aurait plus besoin de mots. Ils sauraient se comprendre uniquement grâce à la force de leurs regards. Elle se sentirait captivée, capturée par la folle énergie qui se dégageait de lui. Elle... elle...

La sonnerie du téléphone l'arracha à ses pensées. Elle mit quelques secondes avant de décrocher. C'était simplement Fernando qui souhaitait une précision quant à l'échéance d'un dossier en cours. Elle lui fournit la réponse sans même avoir besoin d'allumer son ordinateur. Elle raccrocha et entreprit de rassembler les documents éparpillés sur son bureau. Elle ne devait plus songer à Jacques. Elle devait l'oublier... il le fallait... Si seulement, c'était aussi simple.

Une fois que tout fut en ordre, elle jeta un dernier regard sur la porte close en secouant négativement la tête. Le revoir avait réveillé des démons endormis depuis bien longtemps. Elle venait de réaliser qu'elle n'était pas guérie de lui... et ne le serait sans doute jamais.

Un triste sourire se dessina sur ses lèvres. Elle inspira bien profondément en adressant un au revoir muet à celui qu'elle aimerait sans doute toute sa vie. *Bonne chance. Sois heureux et... aide-moi à t'oublier*, conclut-elle en fermant très fort les yeux.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, elle affichait une expression tranquille, empreinte d'une sérénité qu'elle avait apprise à puiser au plus profond d'elle. Le petit Luca l'aidait dans ce travail sur soi. Ce petit être lui apportait tant... Penser à son enfant la fit sortir de son ahurissement.

Ce n'est qu'alors que la jeune femme s'autorisa, enfin, à libérer les tensions qui l'habitaient depuis que l'ascenseur s'était ouvert sur lui.

Elle se cala dans son fauteuil, bien droite, écarta les bras et posa les mains à plat, de chaque côté du bureau. Elle sourit en apercevant le magnifique bouquet, dégrafa la carte qui était jointe et lut le petit mot de bienvenue qui la toucha profondément. Elle rentra son mot de passe dans l'ordinateur, entreprit de consulter sa messagerie, puis, avant de s'y plonger, regarda autour d'elle et lança, avec un grand sourire.

- Me revoilà !

SECONDE PARTIE

Chapitre 1

Cette année-là, l'agence italienne engrangea des succès qui la hissèrent au premier rang des agences européennes. Le très influent magazine Médias la consacra meilleure agence de l'année en matière d'innovation et de créativité. Une victoire en amenant une autre, les parts de marchés grandirent et, avant la fin de l'année suivante, l'agence prit pied outre-atlantique. En deux ans, le salaire de Isa avait presque doublé, ce qui lui permit d'acheter un superbe appartement, dans le même quartier qu'auparavant, mais nettement plus spacieux. Il possédait une immense terrasse où Luca pouvait jouer au ballon avec Enzo, faire du tricycle et où Isa organisa un goûter gigantesque pour les deux ans de son fils.

Les deux années qui venaient de s'écouler marquaient le pas vers une nouvelle vie. Les succès

professionnels de la jeune maman dissipèrent, enfin, ses angoisses, quant à l'avenir. Outre l'achat de son appartement, qu'elle considérait comme un formidable investissement, elle plaçait, chaque mois, une somme importante afin de pourvoir aux besoins de son fils, notamment pour ses études. Son bébé n'avait que deux ans mais elle l'imaginait déjà sur les bancs des universités les plus prestigieuses. Luca était, depuis le jour de sa naissance, le centre de son univers. Seule la passion pour son travail lui permettait de penser à autre chose qu'à son fils.

La mère et l'enfant entretenaient une relation très fusionnelle, presque exclusive qui faisait, parfois peur, à Isa. Et s'il m'arrivait quelque chose ? se demandait-elle souvent avec angoisse en regardant son petit chérubin courir un peu partout à travers les vastes pièces si claires et hautes de plafond. C'était sa plus grande peur. Une hantise qui l'assaillait parfois et que les couples ressentent avec moins d'appréhension. En décidant d'élever seule cet enfant, elle avait aussi fait le choix de vivre au quotidien avec cette crainte qui faisait, désormais, partie de sa vie. C'était sans doute, aussi cela, qui avait contribué à la surprotection de son petit trésor.

Pendant plus d'un an, Luca avait partagé son lit. Ce n'est qu'à l'âge de dix-huit mois, et sur les conseils du pédiatre qui suivait l'enfant, qu'Isa s'était, enfin, décidée à *se séparer* de son bébé, pour la nuit. La maman avait d'ailleurs eu plus de mal que l'enfant à se faire à ce nouveau rituel. Elle avait vécu comme un rejet, la joie de Luca de dormir seul dans son lit. Pour lui, le plaisir de faire comme Enzo, son petit copain, surpassait celui de dormir avec sa maman.

Les deux petits garçons, élevés ensemble, étaient les meilleurs amis du monde. On les prenait souvent pour des jumeaux et, s'ils se ressemblaient peu, ils avaient adopté, inconsciemment, la façon de vivre d'enfants jumeaux.

Isa était pleinement satisfaite du travail qu'elle avait accompli pour elle et son fils. Luca était un enfant particulièrement vif, gai et très épanoui. Il pouvait aussi se montrer particulièrement têtu quand quelque chose lui déplaisait. Ce qui arrivait rarement car Isa savait décrypter la moindre de ses craintes.

Dès tout petit, Luca avait difficilement accepté l'intrusion d'une personne étrangère dans le petit cercle que constituait sa vie de famille. Surtout s'il s'agissait d'une personne du sexe masculin. Le seul homme qu'il acceptait sans méfiance, était Edouard, le mari de Daphné et papa d'Enzo. Devant tous les autres, même Fernando, il fronçait les sourcils, faisait des caprices pour un rien, tentant par tous les moyens de focaliser toute l'attention de sa mère sur lui. Très jeune, il avait su faire la différence entre les mamans et les papas. Car lui qui n'avait qu'une maman, se trouvait très bien ainsi. Il s'exprimait parfaitement pour son très jeune âge, sans doute parce que, dès tout bébé, Isa lui parlait tout le temps, lui racontant ses journées, ses joies, ses peines, ses attentes de la vie, pour elle et surtout pour lui. Le bébé l'écoutait, la regardant de ses grands yeux sombres qu'il tenait de son père.

Très tôt, il avait adopté une attitude ultra protectrice envers celle qu'il considérait comme sa princesse. Sa maman était à lui, rien qu'à lui. Et personne d'autre que lui n'avait le droit, ni de la toucher, ni de lui prendre la main et encore moins... de l'embrasser.

Aussi, Isa ne fut-elle pas surprise de la colère de l'enfant ce jour-là.

C'est davantage la peur qui la submergea.

Luca avait bien remarqué qu'Andrea venait de plus en plus souvent à la maison, s'asseyait avec eux à table pour partager leur repas, se promenait avec eux quand maman ne travaillait pas. Mais de là à le laisser embrasser sa maman, comme lui-même le faisait, sur la bouche ! Non alors ! Lui seul et personne d'autre n'avait ce droit !

Il se mit à crier, hurler, tapant du pied et tambourinant les murs de ses petits poings.

Affolée, Isa se précipita pour le prendre dans ses bras, certaine qu'il s'était blessé. Elle examina avec attention le petit corps qui s'agrippait à elle avec force, sans cesser de pleurer. Au bout de longues minutes, rassurée de ne constater aucune blessure, ni saignement, Isa s'assit avec lui sur le canapé pour le consoler. Le regard noir et apeuré que l'enfant lança à Andrea qui s'approchait, éclaira immédiatement la jeune maman. Son bébé enfouit son visage dans les longs cheveux roux et entourra ses petits bras autour de son cou, la serrant à l'étouffer. Elle souffla de soulagement. Au moins, il n'avait rien. Elle sourit à Andrea, par-dessus la petite tête. Désolée, semblaient lui dire les yeux verts où brillaient tout l'amour d'une maman. Ne sachant trop que faire, il resta un moment sans bouger, près d'eux, sur le canapé. Puis, comprenant d'instinct que la mère et l'enfant avaient besoin de se retrouver seuls, il s'éclipsa en silence, en adressant, du bout des doigts, un baiser à Isa. Celle-ci le regarda récupérer sa veste posée sur l'un des fauteuils et lui adressa un dernier sourire plein de reconnaissance pour sa compréhension et son calme, face à ce qui venait de se passer.

L'enfant ne desserra son étreinte que lorsqu'il entendit la porte d'entrée se refermer doucement. Il connaissait ce bruit par cœur. Un claquement si familier qui indiquait le retour de maman. Le bonheur suprême !

Les joues encore toutes humides, il dégagea son beau visage de dessous la chevelure et vérifia autour de lui avant de regarder sa maman. Ce que Isa vit sur le petit visage ravagé par les larmes et la peur, l'affola. Ce fut comme un déclic en elle, qui l'avertit que tout ne promettait pas d'être aussi facile qu'elle le pensait.

- A moi, maman. A moi, maman, se mit alors à répéter l'enfant en se serrant encore une fois tout contre elle.

Et elle surprit, une nouvelle fois, le regard tourmenté de l'enfant, en direction de la porte.

- Bien sûr que je suis à toi, mon Luca chéri. Je serai toujours ta maman, répondit-elle doucement dans le creux de son oreille. Je t'aime plus que tout. Tu es ce que j'ai de plus cher au monde et rien ne nous séparera jamais, tu m'entends ?

Depuis toujours, elle lui expliquait tout, persuadée que même bébé, il comprenait, par ses intonations, sa voix, les mots qu'elle choisissait, ce qu'elle voulait lui faire comprendre. Jamais le silence n'avait eu de place entre eux. Même la nuit, alors qu'il dormait tout contre elle, elle lui parlait, sans crainte de le

réveiller, certaine que sa voix lui parvenait et le rassurait, quand il était un peu agité.

Malheureusement, elle savait aussi que c'est ce qui avait contribué à la scène de ce soir. L'amour inconditionnel qu'elle vouait à Luca depuis sa naissance, sa présence permanente à ses côtés, la crainte de le perdre qu'elle avait, sans le vouloir, reporté sur lui, tout cela était indéniablement lié à la réaction de l'enfant.

Pour leur premier baiser, c'était réussi ! Peut-être était-ce un signe, ne put s'empêcher de penser la jeune femme en serrant un peu plus fort Luca contre son sein. Ne devait-elle pas, comme elle se l'était toujours promise, penser à son fils avant tout et continuer à protéger la relation si particulière qu'elle entretenait avec son bébé depuis sa naissance. En fréquentant Andrea, ne risquait-elle pas de compromettre ces liens si forts qui les unissaient depuis toujours ?

Elle ne savait pas. Elle ne savait plus. Elle resta là un long moment à tenter de remettre de l'ordre dans ses pensées. Ce n'est que lorsqu'elle sentit le petit souffle régulier du bébé lui chatouiller le bras qu'elle émergea enfin, sans toutefois, avoir trouvé aucune réponse à toutes les questions qu'elle se posait. Elle le regarda tendrement. Il s'était endormi, sa petite tête reposant sur son bras, ses boucles blondes recouvrant son beau visage d'ange. Sa bouche en cœur, ses joues rebondies, ses petites mains potelées, tout la ravissait. Elle se demandait souvent par quel miracle, un petit être si parfait pouvait être à elle. Elle se décida enfin à se lever pour coucher l'enfant. C'est à peine s'il bougea quand elle le posa dans son petit lit. Il était redevenu l'angelot calme et adorable qu'elle connaissait, comme si la crise de colère n'avait jamais eu lieu. Il entrouvrit les yeux au moment où elle s'apprêtait à quitter la chambre.

- Mamma ? fit-il d'une voix toute ensommeillée.

- Dors mon amour, dors. Maman est là, le rassura-t-elle en posant un doux baiser sur son front.

L'enfant referma aussitôt ses yeux en suçant son pouce.

A peine sortait-elle de la chambre que le téléphone se mit à sonner. Isa se précipita pour décrocher.

- Isa ? Tout va bien ?

Elle sourit en reconnaissant la voix d'Andrea. Elle était contente qu'il l'appelle.

- Je viens juste de coucher Luca, répondit-elle tout en commençant à débarrasser la table.

Tous trois avaient dîné rapidement et de bonne heure car Andrea devait prendre le vol de vingt-deux heures pour Londres où il devait passer la fin de la semaine pour coordonner, avec la filiale britannique, le plan de lancement de la prochaine collection.

Styliste de formation, Andrea avait intégré, deux ans auparavant, la prestigieuse Maison de couture Borella où il était en passe de se faire un nom en tant que créateur phare de la célèbre marque italienne de haute couture. Dès leur première rencontre, dix mois auparavant, le courant était immédiatement passé entre eux. C'était à l'occasion du premier défilé d'Andrea, créateur principal de la célèbre griffe.

En tant qu'interlocutrice privilégiée de la marque, dont Di Gregorio & Gasperi détenaient le contrat publicitaire, Isa était conviée à toutes les manifestations organisées. Une somptueuse réception avait suivi la présentation de la nouvelle collection qui avait fait un triomphe. Une fois la pression retombée,

Andrea, porté aux nues par tous ses collaborateurs et dirigeants, naviguait, enfin décontracté, entre les petits groupes de personnalités qui étaient restées déguster champagne et petits fours. C'était une atmosphère nouvelle pour lui. Le succès était venu d'un coup, brutalement, sans qu'il s'y attende, presque sur un coup de chance.

Mais un coup de chance provoqué.

Car, Andrea n'était pas de ceux qui croient au hasard. Il avait travaillé dur pour parvenir à ses fins et il était encore loin d'y être arrivé. Son ambition ultime était de créer sa propre maison de couture. Voir enfin son nom apposé sur ses créations était le but qu'il s'était fixé depuis toujours. Et rien, jamais, ne pourrait le détourner de cet objectif auquel il pensait jour et nuit depuis son plus jeune âge.

Maintenant, avec le recul dû à ses trente ans, il se disait que toutes les moqueries de ses camarades qu'il avait eu à affronter pendant son enfance, puis son adolescence, l'avaient, indéniablement aidé à approcher son rêve. Il n'était pourtant pas sans en conserver une certaine amertume. Le stylisme, auquel il avait toujours voué une passion sans bornes, n'était pas un métier d'hommes ou alors si, mais pas pour les vrais, les durs. Il avait tout entendu. Sans broncher. Mais sans subir.

S'il avait vécu l'humiliation, il ne connaîtrait jamais la soumission. Car Andrea Manuelli ne serait jamais homme à pâtir du qu'en dira-t-on. Il était bien au-dessus de cela. Pas comme ses parents qui se satisfaisaient de leur salaire d'ouvriers ; acceptant, les mois difficiles, la charité des œuvres caritatives de la petite ville du Sud de l'Italie qu'ils n'avaient jamais quittée. Il aurait tant voulu les secouer parfois ! Aussi avait-il fui au plus vite cet univers de misère qui lui faisait horreur et qui lui faisait honte.

Aujourd'hui, avec quelle satisfaction aurait-il aimé revenir dans cette bourgade sinistre, montrer à tous, ce qu'était devenu le petit Manuelli si frêle, presque efféminé. Il était certain que personne n'aurait reconnu, dans cette carrure d'athlète, ce regard dur à la limite de l'arrogance, cette nonchalance feinte, le garçon timide et malingre qui, à dix-sept ans, avait fui la campagne miséreuse, emportant comme seul bagage ses cahiers et crayons. Sa plus grande force était cette farouche volonté de s'en sortir, coûte que coûte ; d'y arriver et de faire, de sa vie, ce que lui, avait décidé, et pas un autre, à sa place.

Mais à quoi bon, maintenant ! Il était arrivé à un stade où il ne travaillait plus pour prouver aux autres qu'il était vraiment. Non, il avait déjà passé cette étape-là. Et avec succès. Les efforts qu'il déploierait désormais, seraient pour lui, et pour lui seul. Le seul à qui il devait prouver quelque chose était lui-même. Il l'avait enfin compris. Son seul regret était que ses parents soient morts avant son sacre. Car il avait toujours su que ce jour arriverait, qu'il posséderait un jour, sa propre griffe. Que celle-ci serait portée par les plus belles femmes de la planète, encore plus belles que celles qui étaient venues admirer son premier défilé chez Borella. Encore plus belles que...

Quand son regard avait caressé la chevelure de feu, toutes ses pensées avaient comme fondu. Il s'était arrêté net et avait posé, d'une main trop tremblante à son goût, la coupe de champagne qu'il tenait dans sa main. Il avait répondu distraitement, sans les entendre, aux félicitations de plusieurs invités qui discutaient dans ce coin de l'immense salle. Puis il s'était approché, tel un automate, irrémédiablement

attiré par ce dos à la courbure parfaite, ces hanches fines, ses longues jambes magnifiquement galbées.

Il lui fallait absolument savoir qui elle était.

Il ne se souvenait pas l'avoir déjà vue.

Il n'aurait jamais oublié de telles épaules, inondées par cette cascade de boucles brillantes et cuivrées.

Alors, comme dans les films, elle s'était retournée et, immédiatement, il avait su que ce serait elle, elle seule... et personne d'autre.

Chapitre 2

Il attendait le baiser de ce soir depuis si longtemps... Pour Isa, il avait su faire taire ses ardeurs, son désir, son impatience.

Il avait préféré attendre, plutôt que la perdre. Elle lui était trop précieuse. Ils se ressemblaient trop, il l'aimait trop, pour qu'il la laisse s'échapper, telle une anguille filant entre les doigts.

Il aimait tout chez elle : son ambition, sa passion pour son travail, à qui elle vouait, tout comme lui, toute son énergie, son intelligence, son naturel, sa beauté. Elle était tellement différente de toutes les femmes qu'il avait connues jusqu'alors, si fades, comparées à la boule de feu qui brûlait en Isa. Il était fou de ce qu'il appelait, *sa beauté intelligente*.

Elle était devenue sa plus grande source d'inspiration. Il lui suffisait de penser à elle pour que les idées fusent. Il aimait son tempérament de gagnante et, sans bien savoir pourquoi, était certain que la vie n'avait pas toujours été tendre avec elle. Il aimait sa fragilité autant qu'il admirait sa force. Il l'aimait. Tout simplement. Depuis ce premier regard.

- Comment va-t-il, ce petit chenapan ? demanda-t-il en esquissant une moue que la jeune femme devina. C'est un véritable cerbère, dis-moi. Il fera un très bon garde du corps plus tard...

Isa sourit en rangeant les assiettes dans le lave-vaisselle. Elle était soulagée qu'Andrea prenne avec tant de légèreté l'attitude de son petit garçon. Il les avait affolés tous les deux, en surgissant ainsi à l'improviste alors qu'ils le pensaient, plongé dans le jeu de construction ramené de France par Marianne, quelques semaines plus tôt.

Jamais encore, Luca ne s'était mis en colère de la sorte et Isa avait été prise de panique en l'entendant hurler ainsi. Mais très vite, elle en avait compris la raison et était particulièrement reconnaissante à Andrea qu'il se soit éclipsé ainsi, discrètement, lui laissant le temps de calmer elle-même son bébé chéri. Jamais elle n'admettrait qu'elle le couvait trop. C'était pourtant ce que Marianne lui avait, une nouvelle fois, gentiment reproché lors de sa dernière visite.

- Je ne peux que te mettre en garde ma chérie... Même si je sais combien c'est difficile. Il est tellement adorable ce petit ange... Mais il est trop accroché à toi. Tu ne te rends même plus compte des regards qu'il lance à tous ceux que tu approches de trop près. Et le genre masculin exclusivement !

Les paroles de son amie résonnaient dans ses oreilles.

- Pour l'instant, c'est mon garde du corps à moi, répondit doucement la jeune femme à Andrea. Nous avons toujours été très proches, ce qui a développé chez lui, ce côté... protecteur.

A l'autre bout du fil, Andrea éclata de rire.

- C'est un doux euphémisme ! Ah, Isa ! Je t'adore ! Non seulement, il m'a fallu près de dix mois et plusieurs dizaines de tentatives d'approche pour te séduire ! Et je découvre maintenant que je vais devoir déployer tout autant de charme pour m'attirer la sympathie du premier homme de ta vie ! Et d'après ce que j'ai pu entrevoir ce soir, je n'ai pas fait le plus difficile !

A son tour, Isa éclata de rire. Elle était tellement soulagée de la façon dont Andrea prenait la chose. Luca et lui ne s'étaient, jusqu'alors que très peu vus.

Sans doute parce qu'elle appréhendait la réaction de son petit garçon, elle avait choisi de retarder le plus possible le moment de la rencontre. Elle tenait à être certaine de ses sentiments pour Andrea avant de mêler Luca à cette relation. Aussi, pour ménager autant que possible sa susceptibilité, avait-elle opté, à chaque fois, pour des sorties en dehors de l'environnement intime et familial que constituait l'appartement. C'est donc lors de promenades en forêt le dimanche, à l'occasion de fêtes foraines ou d'escapades sur la côte, que les deux *hommes* avaient appris à faire connaissance, s'apprivoisant peu à peu.

Ce soir, Andrea et Isa avaient compris que tout cela était loin de satisfaire le petit garçon, vraisemblablement pas prêt du tout, à partager sa jeune et jolie maman.

- Merci en tous cas, pour ta compréhension, Andrea. Merci de tout cœur, insista-t-elle. Il est ce que j'ai de plus cher au monde et je ne tiens pas à le brusquer. Il... Elle hésita quelques secondes avant de lui avouer dans un souffle, il ne m'a jamais vu avec un homme, tu sais.

A ces mots, Andrea se sentit submergé par une vague de tendresse. Il aurait tant aimé, à cet instant, prendre Isa dans ses bras, la bercer, en lui jurant que, désormais, elle ne serait plus jamais seule. Plus jamais.

Isa lui avait simplement expliqué, un jour, que le papa de Luca et elle s'étaient quittés avant sa naissance et que celui-ci n'avait jamais vu l'enfant. Au ton qu'elle avait employé, à la lueur de tristesse et de défi mêlés qu'il avait perçu dans le regard dur, il avait compris qu'elle n'en dirait pas davantage. Une nouvelle fois, elle avait apprécié sa discrétion et sa retenue et il n'en avait plus jamais été question.

Ce soir, une nouvelle fois, il se retint de ne pas lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur. Il ne voulait pas le faire par téléphone. Il voulait voir ses yeux quand il lui crierait combien il l'aimait, combien elle comptait pour lui, combien elle lui était devenue indispensable. Il voulait sentir son corps palpiter tout contre lui quand il l'embrasserait enfin, d'un vrai et profond baiser, auquel il rêvait depuis la toute première fois qu'il l'avait vue.

Ah ! Si seulement il ne devait prendre cet avion ! Pourquoi justement ce soir ! Il consulta sa montre et sursauta. Déjà ! Il n'avait plus qu'une heure devant lui.

- Je comprends tout ce que tu essaies de me dire, ma chérie. Et moi aussi, je tiens à ce que tout se

fasse en douceur pour Luca. Mais je crains, maintenant, de devoir te quitter assez précipitamment. L'heure tourne et je n'aimerais pas que l'avion parte sans moi ce soir. Je t'appelle demain soir ?

- Entendu. Bon vol et... à bientôt.

Sans vraiment s'expliquer pourquoi, alors qu'elle posait doucement le combiné du téléphone sur sa base, le visage de Jacques se matérialisa devant ses yeux. Il y a de cela... une éternité... eux aussi, s'étaient dits au revoir, un peu de la même manière. Tous deux pleins d'espoir, confiants en un avenir qui semblaient leur sourire. Puis le silence. Rien que le silence. Toujours le silence.

N'était-elle pas en train de retomber dans le piège qui mène si vite à la souffrance ?

Chapitre 3

A la seconde même où Andrea la serra avec tendresse dans ses grands bras, une semaine plus tard, elle sut qu'elle n'aurait pas la force de lutter. Elle se sentait si bien en sa présence...

Il venait de pénétrer dans le bel appartement de la jeune femme où il s'était rendu directement depuis l'aéroport, sans même prendre le temps de déposer ses bagages chez lui. Cette semaine avait été, pour lui, un véritable calvaire, tant il se languissait d'elle. Il avait tout tenté pour régler, au plus vite, les derniers détails de la prochaine collection d'hiver, mais il avait dû faire face à des impondérables de dernière minute qui l'avaient obligés à reculer, d'une journée, son retour à Rome.

Pourtant, en cet instant précis, face à ce sourire éblouissant et au regard pétillant qui s'offraient à lui, toutes ces longues nuits en solitaire disparurent comme par enchantement. Et, devant sa joie de la revoir, face à ces yeux d'un vert si profond où il lisait enfin, tout ce qu'il espérait si fort depuis ces longs mois, il n'avait pu se retenir de la prendre dans ses bras, de s'imprégner de son odeur, de sa force, de son être tout entier.

Puis quand, avec une infinie douceur, il s'empara de sa bouche, elle ne fut pas surprise de répondre avec la même fièvre à ce baiser qui hantait toutes ses nuits, depuis le départ d'Andrea pour Londres. Une onde de plaisir l'inonda toute entière tandis qu'elle sentait les mains vigoureuses caresser son dos, sa nuque, ses cheveux, pour redescendre ensuite, doucement, tout le long de sa colonne vertébrale. Tout son corps s'emballa avec une rapidité fulgurante. Cela faisait si longtemps... Son être tout entier fut emporté dans un tourbillon tel, qu'elle ne se souvenait pas avoir déjà vécu pareil emballement des sens. Même avec Adrien. L'exaltation, l'ardeur et l'élan, qui s'emparèrent d'elle, étaient d'une telle violence qu'elle oublia toute maîtrise, s'abandonnant comme jamais elle ne se serait crue capable.

- Isa ! Oh, Isa, ma princesse de feu. Comme je t'aime ! souffla-t-il dans le creux de son cou, se retenant pour ne pas crier.

- Je t'aime aussi, répondit-elle, haletante, en accrochant ses yeux aux siens. Tu m'as tellement manquée... J'ai eu si peur que... que tu ne reviennes pas, lui avoua-t-elle après une seconde d'hésitation, une lueur d'angoisse dans le regard.

Le dernier sourire de Jacques resterait à jamais dans son esprit, comme un adieu trop cruel, mais aussi

comme une trahison de plus. Et si Andrea...

- Que je ne revienne pas ?!

Le visage franc s'illumina autant de plaisir que de surprise.

- Mais ma toute belle ! Après tous mes efforts pour te conquérir, croyais-tu donc que j'allais abandonner si près du but ? Ce n'est certainement pas ce petit diabolin que tu as pour fils qui allait me dissuader. Bien au contraire ! Je l'aime trop ce petit gars ! Est-il là ? fit-il soudain, en se reculant d'un pas.

Isa ne manqua pas le soupçon d'inquiétude dans la voix d'Andrea.

- Non, non, rassure-toi, s'empressa-t-elle de le tranquilliser, en riant de sa crainte.

Elle lisait dans ses yeux, la peur de recommencer l'erreur de la semaine passée. Il semblait tant vouloir conquérir le cœur de son enfant chéri ! Cette attention l'émut au plus haut point et elle se serra un peu plus contre lui en l'entraînant au salon.

- Il est chez Daphné ce soir. Avec son copain Enzo.

Comme tous les vendredis, Luca avait passé la journée avec Daphné pendant qu'Isa travaillait à l'agence. L'organisation que les deux mamans avaient mises en place fonctionnait à merveille depuis près de deux ans maintenant. Isa avait cependant engagé, à ses frais, une nurse pour s'occuper des enfants le mardi et le mercredi. Elle avait rapidement réalisé que ses hautes fonctions au sein de l'agence n'étaient pas compatibles avec un emploi du temps si allégé. Elle ne pourrait faire face aux responsabilités accrues qui lui incombaient en étant si peu présente. Le compromis qu'elle avait trouvé en engageant Maria, une jeune femme dynamique et pleine d'entrain, à qui elle vouait une confiance absolue, avait résolu tous les problèmes. Les deux garçons l'adoraient et Isa pouvait compter sur elle, les soirs où une réunion se prolongeait ou bien à l'occasion de dîners en ville auxquels elle était, de plus en plus souvent, conviée.

- Dois-je comprendre qu'il y passe la nuit ? demanda Andrea après un moment, réalisant ce que cela pouvait impliquer.

- Tu ne le dois pas obligatoirement... Mais tu le peux... fit Isa avec un sourire en coin.

- Dans ces conditions... Avec votre permission, ma toute belle...

Et il se pencha sur elle pour l'embrasser de nouveau.

Isa se sentit happée par cette bouche avide qui prenait possession d'elle, avec une douceur et une force mêlées. Leurs sens en éveil, tous deux s'engagèrent avec délice sur la pente glissante qui s'ouvrait devant eux, lentement, doucement, voulant profiter au maximum de ces moments de bonheur qui leur étaient offerts. Puis, prenant le visage de la jeune femme entre ses mains, il plongea son regard dans le sien. Pendant un long moment, ils se regardèrent avec sérieux, puis se sourirent. Alors, délicatement, il prit la main de la jeune femme dans la sienne et la laissa le guider jusqu'à la chambre.

Enfin libérée, sereine, Isa relâcha, pour la première fois depuis des années, les tensions qui l'habitaient dès qu'elle se sentait trop attirée par un homme. Elle laissa exploser la bulle dans laquelle elle avait choisi de s'enfermer si longtemps et sourit en sentant les parois de sa prison, glisser lentement le long de

son corps. Ce n'est que lorsque le corps ferme d'Andrea se pressa tout contre sa peau fraîche qu'elle réalisa qu'elle était nue.

Ils n'émergèrent que plusieurs heures plus tard, comblés, béats et presque surpris de ce qui était en train de leur arriver. Alors qu'elle caressait tendrement le beau visage penché au-dessus d'elle, Isa sentit perler une larme, qu'elle laissa couler sans honte et sans pudeur sur sa joue. Pour la première fois depuis des siècles, lui semblait-il, elle se sentait envahie d'un immense bien-être, inondée du réconfort de la présence rassurante d'un être aimé à ses côtés. Andrea embrassa cette larme de joie alors qu'elle glissait le long du cou délicat.

Toujours en elle, il se redressa un peu pour l'observer, comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Ses cheveux de feu formaient un nuage incandescent sur l'oreiller blanc. Sa peau mate, parsemée de minuscules tâches de son, offrait un contraste saisissant avec le vert émeraude de ses immenses yeux qui lui souriaient. Il embrassa ses épaules, son buste, ses seins ronds et fermes. Puis, sentant les ongles de Isa s'enfoncer dans la chair de son dos, il recommença à bouger en elle, sans la quitter des yeux.

Plusieurs heures plus tard, alors que la nuit avait envahi la chambre, Andrea, allongé près d'elle, l'observait. Elle s'était endormie dans ses bras et il se demanda si elle n'était pas encore plus belle ainsi. Mais non. C'est quand elle regardait le monde, avec ses yeux remplis d'amour, qu'elle resplendissait, comme le soir où elle lui était apparue, telle une vision venant de l'au-delà.

Ainsi, les yeux clos, le visage reposé, son doux souffle lui chatouillant le bras, elle était tout simplement irréaliste, comme venant d'un monde imaginaire et fantastique où lui, pauvre terrestre, n'avait pas sa place. Il avait peur de bouger, de ne faire ne serait-ce qu'un simple mouvement qui aurait pu tout anéantir, comme si un simple geste de sa part, pouvait la faire disparaître. Il craignait de s'apercevoir que ces magnifiques heures n'avaient, en fait été, qu'illusion et chimère. Pourtant, il se leva, aussi doucement qu'il put, afin de ne pas la réveiller. A tâtons, il se dirigea vers la cuisine. La nuit était tombée depuis longtemps et seul le clair de lune éclairait la vaste chambre. Toujours Andrea se souviendrait de cette nuit étoilée où, pour la première fois, il avait fait l'amour à celle qui, pour l'éternité, serait la seule, l'unique.

Il prépara un plateau composé de pain, de fromages et de fruits et sortit deux verres et deux assiettes d'un placard. Tout en débouchant une bouteille de vin, il admira l'intérieur simple et confortable qu'Isa avait aménagé pour elle et son enfant. Tout y respirait le bonheur de vivre, la décontraction et la chaleur. Des photos, des dessins tapissaient les murs de la pièce conviviale aux couleurs vives. Pieds nus sur le carrelage, il frissonna non de froid, par cette belle nuit de printemps, mais de plaisir. C'était cela qu'il voulait vivre avec elle. Un bonheur simple en famille, avec elle et son fils, quand tous trois se retrouveraient le soir. Il se surprit à s'imaginer assis à cette table, donnant à manger au petit Luca, ou préparant des pâtes, comme lui seul savait le faire. Il visualisa même Isa, s'affairant autour de la grande table, alors qu'ils recevaient leurs amis à dîner. Tout ce qu'en somme, il n'avait pas vécu enfant. Tout ce à quoi il aspirait depuis ce fameux soir il l'avait, enfin, trouvé.

Il lui fallut se forcer à revenir à la réalité. Il ne comprenait pas bien ce qui lui arrivait. Lui, l'ambitieux, le carriériste, rêvant d'une vie de famille ? Le monde à l'envers ! n'aurait pas manqué de s'écrier, tous ceux qui le connaissait. Et si en plus, il leur avait avoué que, depuis leur toute première rencontre, il rêvait d'une ribambelle d'enfants avec elle... Ils l'auraient certainement pris pour un fou ! Mais pourquoi pas après tout. Pour Isa, il acceptait même de devenir fou. Isa était de celle pour qui on se jette à l'eau, pour qui plus rien n'est sacrifice, mais au contraire, joie et bonheur. Jamais il n'avait ressenti quelque chose de semblable pour quelqu'un. Jamais une femme n'avait eu, sur lui, une telle emprise. Et elle n'en n'avait même pas conscience ; ce qui la lui rendait encore plus précieuse à ses yeux. Avec Isa, il voyait la vie autrement et il était surpris d'aimer cette perspective. Il sourit en attrapant le plateau et éteignit la lumière derrière lui.

En la contemplant du pas de la porte de la chambre, il réalisa une nouvelle fois, quelle chance il avait. Pourtant, tout au fond de lui, quelque chose lui laissait à penser que la crainte d'Isa à son égard n'avait pas totalement disparu. D'où pouvait bien lui venir cette méfiance qu'il sentait chez elle depuis le tout début et dont elle ne parvenait pas à se défaire ? Peut-être même ne disparaîtrait-elle jamais. Les souffrances qu'elle avait vécues se lisaient sur son visage, encore plus quand elle dormait et qu'elle ne pouvait plus faire semblant, faire comme si tout allait bien.

- Tu as l'air d'avoir vu un ange, dit Isa en s'étirant comme un petit chat.

Elle avait ouvert les yeux dès qu'elle avait senti sa présence et avait de suite remarqué son air absent. Il l'observait, sans la voir, plongé dans ses pensées.

- Effectivement, répondit-il en revenant à lui. Il posa le plateau sur la commode et s'approcha d'elle. Et cet ange, c'est toi, fit-il en déposant un doux baiser sur ses lèvres chaudes et humides.

Isa ne put résister à ce nouvel appel des sens et entoura ses bras autour du cou d'Andrea. Elle n'avait plus de notion de temps, mais peu lui importait. Seul, le million d'étoiles remplissant le ciel noir, lui avait appris, un peu plus tôt, que la nuit était tombée depuis bien longtemps.

Ils s'embrassèrent langoureusement mais, cette fois, l'appel de l'estomac fut le plus fort et Isa se dégagea doucement de l'étreinte d'Andrea en lorgnant avec envie sur le plateau si bien garni.

- Je vois ! fit-il faussement indigné. Je ne fais même pas le poids face à quelques nourritures terrestres...

- Cette nuit, si ! Mais là, je dois avouer que je suis affamée, littéralement sans forces. Vois-tu, je n'ai pas ton entraînement pour ce qui est de ces choses-là...

- Si ce n'est que cela. Nous pouvons de suite remédier à cette fâcheuse différence entre nous, répondit-il avec un air complice.

- Pour l'instant, je crois que je vais d'abord me venger sur ce pain et ce fromage...

Et il la regarda mordre à pleines dents dans le pain croustillant, tout en se servant une belle part de brie. A ce moment précis, il fut certain qu'il ne connaissait, pour l'instant, rien de la vraie vie. Avec Isa, tout promettait d'être autrement plus fabuleux.

Et, affamé, il s'attaqua lui aussi au plateau avant que tout ne soit dévoré.

Le lendemain matin, il comprit, en voyant Isa arriver avec le petit garçon dans ses bras, que tout ne serait pas aussi facile que la nuit leur avait laissé croire. Il était neuf heures passées quand, réveillés par la chaleur du soleil sur leurs corps nus, ils s'étaient levés à la hâte.

- Oh ! Luca ! s'était exclamée Isa, d'un air paniqué, en sautant du lit.

Tels avaient été les premiers mots de la jeune femme mais Andrea ne s'en offusqua pas. Il savait qu'il ne serait jamais seul, dans la vie de la belle maman. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il souhaitait. Pour le plus grand bonheur d'Isa, il lui avait même avoué, un jour, avant même de connaître l'existence du petit garçon, qu'il adorait les enfants. Sans le savoir, Andrea avait marqué là, un point de plus, dans la conquête de la jeune femme.

- A quelle heure dois-tu le récupérer ? demanda-t-il en jetant un œil à sa montre.

Il était à présent tout à fait réveillé et le spectacle d'Isa lui offrant son corps nu dans le contre-jour du soleil acheva de remettre de l'ordre dans ses idées. A moins que ce ne fut l'inverse.

- Dix heures ! répondit-elle en regardant autour d'elle à moitié affolée.

La chambre ressemblait à un véritable capharnaüm, témoignant de leurs ébats de la nuit. Déboussolée, elle regarda les vêtements épars, emmêlés aux draps, les restes du plateau, gisant dans un coin de la pièce.

- Dix heures ? Tu as donc amplement le temps de te préparer avant d'aller le chercher. Ton amie n'habite qu'à deux pas d'ici, n'est-ce pas ?

Il s'approcha d'elle, debout au milieu du désordre.

- Bonjour quand même, fit-il doucement en dégageant un paquet de boucles rousses qui lui cachaient ses beaux yeux.

- Bonjour. Oh, excuse-moi... Je suis vraiment désolée, répondit-elle en se blottissant amoureusement tout contre lui. Je prends ses réactions trop à cœur, n'est-ce pas ? C'est cela que tu penses ? demanda-t-elle en plongeant son regard triste dans le sien.

- Mais non ! Pas du tout, ma chérie ! Ne va surtout pas croire une chose pareille. Ton attitude est normale et tout à fait compréhensive. Vous avez vécu, tous les deux, pendant deux ans, seuls à seuls. Vous avez adopté l'un envers l'autre, une attitude ultra protectrice qui se comprend. Et encore plus entre une mère et son fils. Peut-être qu'avec une petite fille, les relations auraient été différentes, moins fusionnelles. Mais là...

Il parlait comme s'il était un spécialiste de la petite enfance et son sérieux amena chez Isa un petit sourire. Cela lui faisait tellement de bien de l'entendre lui parler ainsi. Elle voyait bien qu'il tentait, par tous les moyens, de la rassurer.

- Moi non plus je ne tiens pas à ce que Luca prenne conscience de notre relation par un choc, reprit-il. Ce serait tout gâcher. Pour lui, pour toi, pour nous ! poursuivit-il en conservant tout son

sérieux. Je veux qu'il m'apprivoise et qu'il apprenne à m'aimer autant que moi, je l'aime, fit-il soudain ému. Je t'aime trop pour ne pas vouloir réussir cela. Mais dépêche-toi, la rabroua-t-il gentiment en lui donnant une petite tape sur les fesses. Va vite te préparer. Je m'occupe de tout remettre en ordre pendant que tu vas le chercher. Est-ce clair ? conclut-il sur un grand sourire charmeur qui la fit fondre.

- Très clair monsieur. A vos ordres ! répondit-elle en esquissant un semblant de salut militaire, avant de l'embrasser et de filer vers la salle de bain.

Quand, moins de dix minutes plus tard, elle en ressortit, douchée et habillée, Isa se sentait déjà mieux. La chambre avait retrouvé un aspect normal et Andrea, juste vêtu d'un caleçon, s'apprêtait à prendre, à son tour, possession de la salle de bain. Il se félicitait de ne pas être passé chez lui, la veille, avant de venir rejoindre Isa. Il avait, ainsi, tout sous la main, pour se raser et se changer.

C'est pire qu'un premier entretien d'embauche, ne put-il s'empêcher de penser en voyant la jeune maman faire le tour de la chambre pour s'assurer que rien n'aurait pu les trahir. *Un si petit garçon, que pourrait-il deviner, en voyant un article masculin traîner dans la chambre à coucher de sa mère ?* Mais il se tut. Il ne savait pas encore qu'il se trompait lourdement sur la vivacité et l'intelligence du petit Luca aux yeux de lynx. Pour l'heure, il s'offrit le luxe de couvrir du regard celle pour qui son cœur ne cesserait jamais de battre. Vêtue d'un jean moulant qui fuselait ses longues jambes, la rendant encore plus fine et plus grande, il émit un sifflement admiratif qui la fit se retourner.

- Dépêche-toi donc, toi aussi ! Voyeur ! Regarde-toi ! fit-elle en lui lançant un oreiller à la figure.

Il la mangeait des yeux et elle sut que si elle s'avavançait trop près de lui, elle serait vraiment en retard...

- Non, c'est toi que je préfère regarder. Mais ferme donc ce dernier bouton, dit-il en s'approchant d'elle, les yeux fixés sur son décolleté. Tu es bien trop sexy pour sortir comme ça. Ce chemisier est transparent... insista-t-il, l'air faussement scandalisé. On ne devrait pas permettre à une femme de sortir habillée comme cela.

Il l'embrassa dans le cou, incapable de résister. Il commençait à se demander comment il allait bien pouvoir faire pour se contenir devant le regard inquisiteur du garçonnet.

- Il faudra le dire à celui qui l'a créé alors, fit Isa en se dégageant doucement pour ramasser le coussin et le remettre en place sur le fauteuil.

- Effectivement... Ça ressemble à un tissu que j'ai déjà eu entre les doigts, dit-il en caressant son dos. C'est si fin, si léger, c'est... mais...

- Oui ? fit-elle en penchant légèrement la tête pour saisir son regard qui inspectait le chemisier.

- Mais, c'est...

- Oui, monsieur. C'est l'une de vos dernières créations !

Et elle fit un pas de côté pour lui échapper, le laissant planté là, au beau milieu de la pièce.

- Que disais-tu à l'instant ? Qu'on ne devrait pas permettre à une femme de sortir si peu vêtue. Eh, bien tu devras y songer lorsque tu t'attaqueras à ta prochaine collection, lança-t-elle du seuil de la

chambre. Mais moi, je le trouve parfait ce chemisier. Il est très beau et, surtout, très agréable à porter, fit-elle d'un air coquin.

- Il n'y a que sur toi que les tissus ont un tel effet, dit-il d'une voix sourde et rauque en s'avancant de nouveau vers elle. Toi seule, a cette faculté de transformer l'article le plus simple en quelque chose de raffiné et sensuel, dit-il en la prenant dans les bras. Cela peut paraître incroyable mais ce n'est pas ce chemisier que j'ai dessiné. Je ne le reconnais tout simplement pas. Sur toi, il est... il est... Vois-tu, je ne trouve même plus mes mots.

C'était effectivement chez lui, un signe de trouble important. Bavard impénitent, Andrea avait un sens aigu de la répartie et était réputé pour ses remarques acides, voire... acidulées. Mais Isa ne fut pas dupe.

- La flatterie ne marche pas avec moi, Andrea, tu devrais le savoir... dit-elle en riant.

Elle se dégagea prestement de ses bras et s'engagea dans le long couloir qui menait à l'entrée. - A tout de suite ! lui cria-t-elle de là. J'en ai pour une trentaine de minutes, tout au plus.

Chapitre 3

- Luca, mon chéri. C'est Andrea, un de mes amis... Tu veux bien lui dire bonjour.

L'enfant darda sur l'ami en question, un regard noir en s'accrochant aux jambes de sa mère. Jamais, ne lui sembla-t-il, Andrea n'avait vu autant d'effroi et de crainte dans le regard d'un si jeune enfant. Il s'accroupit auprès de Luca sans, cependant, chercher à s'approcher de trop près. Il avait l'impression de se trouver en face d'un petit animal apeuré, prêt à rugir et à mordre.

- Buongiorno Luca, fit-il doucement en souriant. Tu t'es bien amusé chez ton ami Enzo ?

L'enfant acquiesça en silence en conservant son regard dur. Andrea sut d'emblée qu'il avait reconnu en lui l'homme qui, quelques jours plus tôt, avait embrassé sa maman. Il pouvait lire dans le regard franc qu'il n'était pas pardonné et que seul, lui, avait le droit d'embrasser sa maman.

- Crois-tu que je pourrais le rencontrer un jour, Enzo ?

L'enfant fit non de la tête. Les hostilités étaient ouvertes.

Malgré tout, le repas se déroula dans une ambiance assez détendue. Andrea s'était surpassé en leur préparant un succulent plat de pâtes fraîches agrémentées d'une délicieuse sauce à la tomate que Luca dévora. Il engloutit ensuite une grosse part du gâteau au chocolat que Andrea avait tout spécialement choisi pour lui quand il était descendu à l'épicerie du quartier, de suite après s'être douché. En un temps record, il avait joliment dressé la table sur laquelle trônait un magnifique bouquet de multiples fleurs des champs.

Touchée par toutes ces marques d'attention, Isa lui avait adressé un merci, du bout des lèvres, qui englobait, non seulement, le repas, le bouquet et tout le reste, mais surtout, et Andrea le comprit immédiatement, un remerciement du fond du cœur, pour son attitude avec Luca.

Au fil du repas, celui-ci s'était adouci et Isa avait même surpris, dans le regard de son fils, un soudain intérêt quand Andrea évoqua son héros de dessin animé du moment. Alors, visiblement enchanté d'avoir

touché juste, Andrea sortit un petit paquet caché dans un tiroir de la cuisine et le tendit à Luca. Aidé par Isa qui s'amusait de l'excitation de son enfant, il s'empressa de déchirer le papier coloré, avant de pousser des cris de joie en découvrant l'album illustré et la peluche.

- Crois-tu que je peux enfin souffler, dit doucement Andrea, à l'attention d'Isa en prenant l'enfant sur ses genoux afin de lui raconter l'histoire.

Il avait pris un air comique et presque suppliant.

- Je dirai juste que tu es sur la bonne voie, répliqua Isa en jouant le jeu. A toi de persévérer maintenant. Tu as dix mois pour en venir à bout...
- Très drôle. Au bout de dix jours, j'aurai déjà épuisé toutes mes ressources en matière de lecture infantine.
- Lis ! Lis ! le coupa Luca en sautant sur ses genoux et en montrant les illustrations de ces petites mains potelées.
- Tu vois, fit Andrea ravi à l'adresse de Isa. Dix minutes ! Il ne m'en a pas fallu plus ! Et le tour est joué ! Ne t'avais-je pas dit que j'avais un don avec les petits ? Je t'en ferai quatre ou cinq pour te prouver que j'ai raison.

Elle lui chatouilla les côtes en se levant pour débarrasser la grande table, le cœur gonflé de joie de les voir si bien ensemble. Pressé par l'enfant, Andrea commença sa lecture.

Chapitre 4

Avec Luca, Andrea apprit bien plus qu'il ne l'aurait cru. C'était un enfant terriblement intelligent, très vif d'esprit et avec une impressionnante avance en matière de langage et de compréhension pour ses deux ans. Il devait commencer sa scolarité en septembre prochain avec Enzo. Malgré son très jeune âge, Isa ne se faisait aucun souci pour lui. Elle avait toute confiance en les capacités de son enfant qui développait, chaque jour, un esprit de plus en plus curieux. Elle se demandait parfois si cet intérêt accru, cette soif d'en savoir toujours plus ne s'était pas manifesté avec plus de force depuis que Andrea était entré dans la vie du petit garçon.

Car, indéniablement, en seulement quelques semaines, Luca avait changé. Plus ouvert, moins méfiant à l'égard des autres et des hommes, en particulier, l'enfant s'était même mis à rechercher la présence d'Andrea. Moins d'un mois après leur première rencontre réussie, *ses deux hommes* comme elle les appelait, aimaient passer des heures ensemble. Andrea avait même emmené l'enfant dans son atelier où Luca avait pu dessiner, tant qu'il avait pu, sur des feuilles immenses, avec des crayons *de grands*.

- Tu as vraiment de la chance d'avoir un enfant si formidable, lui dit un soir Andrea alors qu'elle revenait s'asseoir auprès de lui dans le salon, après avoir couché Luca.
- Et moi, j'ai de la chance de t'avoir, toi, répondit-elle en se blottissant dans ses bras en repliant sous elle ses longues jambes. Tu es si merveilleux avec lui. Il a beaucoup changé depuis que tu es

entré dans sa vie. Il a gagné en confiance, en assurance...

- C'est de sa maman qu'il tient toutes ses qualités, la coupa Andrea. Je n'y suis pour rien.

- Je n'en reviens toujours pas de la facilité avec laquelle, il s'est habitué à toi. En quelques semaines à peine, il t'a intégré à son univers, à tel point qu'il te réclame de plus en plus, tu sais ? fit la jeune femme en le regardant avec amour.

Elle était si heureuse de constater que ses peurs du début n'étaient pas fondées. Tout en ayant l'impression qu'Andrea avait accompli un véritable miracle, ne ménageant aucun effort pour se faire accepter et aimer de l'enfant. Il n'avait pourtant jamais établi de chantage entre eux, ne le gâtant pas à outrance pour gagner son affection. Non, Andrea avait réussi à conquérir le cœur de cet enfant comme il avait su conquérir celui de la jeune maman, grâce à l'amour débordant qu'il vouait à ces deux êtres.

- Mais là, est tout mon objectif, ma chérie, répondit-il en l'embrassant dans le cou. Me rendre indispensable, vous envoûter pour que vous ne puissiez plus vous passer de moi, comme c'est le cas pour moi, fit-il en lui massant doucement les épaules.

Cela faisait maintenant six mois qu'ils vivaient pleinement leur amour et Andrea n'aspirait qu'à une chose : partager le quotidien de Isa et Luca. Il ne se satisfaisait plus de quelques soirées par semaine, ni même des week-ends. Il en avait assez de faire la navette entre son propre appartement, celui d'Isa et son bureau. Il en était arrivé à un stade où il voulait plus. Cette relation n'était pas, pour lui, une passade, une amourette sans lendemain. Il le savait depuis le début. Il voulait s'engager avec Isa, se réveiller auprès d'elle tous les matins, lui préparer son petit déjeuner, emmener Luca à l'école, faire les courses le samedi matin avec eux. Il ne voulait pas être considéré comme un extra dans leur vie. Il voulait d'eux, tout le temps.

Seule Isa l'empêchait de se montrer trop impatient. Bizarrement, alors qu'au début, il pensait que les freins seraient venus du garçonnet, il réalisait aujourd'hui que c'est Isa qui semblait la plus réticente à franchir ce pas. Non par manque d'amour envers Andrea, mais par peur.

Toujours et encore cette appréhension incroyable de perdre quelque chose qu'elle avait mis tant de temps à ériger. Andrea n'avait toujours pas réussi à identifier les causes de cette frayeur qui apparaissait encore parfois, bien que moins fréquemment, dans les grands yeux verts. Il était bien décidé à briser les dernières murailles qui le séparaient de la femme de sa vie. Seul le désir de ne pas la brusquer réprimait ses élans et son empressement de commencer, enfin, leur vie ensemble, tous les trois. Aussi, quand il entendit ce qui suivit, il sut qu'il ne pouvait qu'attraper au vol, la perche qu'Isa lui tendait comme un dernier espoir.

- Il...Ce soir, il...

Elle hésita une nouvelle fois, tellement bouleversée par les mots que lui avait susurrés à l'oreille son petit garçon, juste avant de fermer les yeux. Elle prit une profonde inspiration et dit d'un bloc, sans se retourner pour le regarder.

- Il m'a demandé s'il pouvait t'appeler... papa.

Le doux massage s'arrêta aussitôt. Tout comme sa respiration, lui sembla-t-il. Pourtant, les battements de son cœur étaient là, tambourinant dans sa poitrine comme autant de coups de marteaux lui rappelant qu'il ne rêvait pas. *Papa*. Le mot résonnait dans ses oreilles comme le doux souffle du petit garçon dans son cou, quand celui-ci s'endormait dans ses bras. *Papa...*

Tout contre lui, Isa sentit les larmes lui monter aux yeux, mais elle se força à les avaler au moment même où Andrea la prit par les épaules, l'obligeant à lui faire face.

Quand leurs regards se rencontrèrent, chacun lut en l'autre la note d'espoir qu'il attendait.

D'une voix rendue tremblante par l'émotion qui lui étreignait la gorge, Andrea prit le beau visage entre ses mains.

- Isa... veux-tu m'épouser ?

Il n'aurait pu rêver de plus beau moment pour lui faire sa déclaration. En quelques minutes, ses plus belles espérances s'apprêtaient à se concrétiser. Malgré lui, un frisson d'angoisse le traversa en scrutant le visage impassible de la jeune femme. Les quelques secondes qu'elle laissa passer avant d'ouvrir la bouche, comme pour profiter au maximum de ce moment qu'elle savait unique, le mirent au supplice. Il avait l'impression de voir les heures s'égrener, tant le silence lui pesait.

Ils se scrutèrent longtemps. Les battements de leurs cœurs résonnaient dans leurs oreilles. Jamais Isa n'aurait cru, pouvoir, de nouveau, tomber amoureuse. Pourtant... oui, pourtant, le miracle s'était accompli. Elle prit ses mains dans les siennes et elle fut absolument certaine que tous deux ne faisaient plus qu'un.

Alors, comme par magie, les dernières angoisses de la jeune femme s'envolèrent. Andrea avait gagné. Elle avait gagné. Leur pari sur la vie, sur l'amour avait triomphé des ultimes obstacles qui se dressaient sur leur route. Cette route qu'ils espéraient longue et heureuse. Et tout cela grâce à un petit être qui dormait dans la pièce d'à côté et, bien avant eux, avait compris que l'amour est toujours vainqueur. Les yeux verts s'inondèrent d'une lumière claire, exempte de l'ombre familière. Pour toute réponse, elle lui sourit et posa sur ses lèvres, le plus doux des baisers.

Dès le lendemain, Andrea s'installa chez Isa. Un sourire radieux aux lèvres, ils annoncèrent à Luca qu'il allait venir habiter avec eux. L'enfant exulta de joie et sauta dans les bras d'Andrea qui, le cœur étreint par l'émotion, sourit à Isa par-dessus la tête du garçonnet. Quand Andrea le reposa par terre, Luca le fixa en fronçant les sourcils.

- Quelque chose ne va pas, mon grand ? fit Andrea qui avait perçu la lueur d'inquiétude dans le regard inquisiteur.

Il s'accroupit près de l'enfant et caressa les boucles blondes. Perplexe, Isa observait la scène d'un œil attendri. Elle avait entière confiance en Andrea pour calmer les doutes et répondre aux interrogations de son fils. Elle fut, néanmoins, désarmée, face à la question un peu brutale de Luca.

- C'est toi mon papa, maintenant, fit-il en lui jetant un regard suppliant.

Andrea vit le regard surpris et égaré d'Isa, mais concentra toute son attention sur le petit garçon.

- Tu le voudrais ? Aimerais-tu que je devienne ton papa, mon Luca chéri ? demanda-t-il en lui prenant la main.

- Oh, oui ! Je veux ! Je veux ! s'exclama-t-il en sautant sur place.

Puis soudain, l'enfant s'arrêta net et demanda, d'un air sérieux et inquiet à la fois.

- Et toi ?

- Bien sûr ! Bien sûr que je veux être ton papa ! Pour toujours ! Pour toute la vie, tu m'entends !

Rassuré, l'enfant se jeta dans ses bras en criant.

- Merci papa ! Merci papa !

Vaincue par l'émotion, Isa se retourna pour cacher ses larmes.

Chapitre 5

Les mois qui suivirent s'enchaînèrent à une vitesse vertigineuse. Débordée de travail, Isa rentrait bien souvent après Andrea. Celui-ci prenait son nouveau rôle de père très au sérieux, s'occupant de Luca comme il l'aurait fait pour son propre fils. Il lui donnait son bain, lui lisait quantité d'histoires. Il lui inventait sans cesse de nouveaux jeux où, pour le plus grand bonheur de l'enfant, il leur fallait se déguiser. Andrea avait, lui-même, dessiné et créé, toutes sortes de panoplies qui ravissaient le petit garçon. Isa les surprenait souvent, en train de se pourchasser dans l'appartement, cherchant à faire fuir les méchants qui peuplaient leur monde imaginaire.

Pour la première fois de sa vie, elle pouvait s'accorder le luxe de se reposer sur quelqu'un. C'était un vrai bonheur de retrouver les deux hommes de sa vie après les journées harassantes qui filaient, les unes après les autres, sans qu'elle s'en aperçoive. Elle s'épanouissait toujours autant dans son travail et sa joie de vivre faisait plaisir à voir.

Son bonheur était complet, elle se sentait enfin libre... et libérée. Tout le monde, parmi ses proches collaborateurs, était heureux qu'elle ait, enfin, ouvert son cœur à quelqu'un. Elle n'était pas faite pour vivre seule et Andrea semblait lui apporter tout ce qui manquait à sa vie. Daphné et Edouard l'appréciaient énormément. Quant à Marianne, le seul fait de savoir Isa et Luca heureux, la comblait. Tous quatre avaient passé le week-end précédent ensemble, et l'amie de toujours n'avaient pu que constater combien ils formaient un couple magnifique. Elle avait surpris des attitudes, des regards, des gestes, qui ne pouvaient tromper sur la tendre complicité amoureuse qui unissait ces deux-là. Quant à Luca, il était tout simplement, éperdu d'admiration pour son papa qui ne savait plus quoi inventer pour voir le sourire s'épanouir, sur le petit visage d'ange.

Mais c'est surtout le changement qui s'était opéré en Isa, qui avait frappé Marianne. L'amour la transformait. Marianne ne l'avait jamais vue si belle et épanouie. Elle souriait tout le temps, ne se lassant pas de contempler les deux trésors de sa vie. Elle resplendissait comme au moment de sa grossesse. Marianne le lui dit et Isa fut amusée de sa remarque. Elle avait justement quelques jours de retard qui

commençaient à la faire douter elle-même, de son état. Quand, une semaine plus tard, elle sut qu'elle n'était pas enceinte, elle était presque déçue. Luca allait avoir trois ans. Elle fréquentait Andrea depuis près d'un an et tous deux, avaient terriblement envie de donner une petite sœur à leur fils qui en réclamait une, *comme Enzo*. Pourtant, après réflexion, elle réussit à se convaincre que peut-être valait-il mieux attendre encore quelques mois... Après leur mariage... Ils envisageaient d'officialiser leur union au début de l'année suivante. Luca aurait quatre ans.

En attendant, ils pourraient, ainsi, continuer à profiter de la vie à trois, voyager un peu, sortir. Toutes sortes de choses qu'il leur faudrait mettre en parenthèse avec un nourrisson.

- Surtout que je compte t'en faire trois ou quatre d'affilée, lui dit un soir, Andrea, tandis qu'ils abordaient une nouvelle fois le sujet.

Enlacés, ils rentraient à pieds après avoir passé une soirée romantique au restaurant, l'occasion de fêter, entre autres, leur premier baiser, un an plus tôt. C'était une douce nuit du mois de juin et la chaleur avait déjà envahi la ville de Rome. Il avait fait un temps splendide toute la journée, ce qui avait incité les romains à sortir. Les terrasses étaient noires de monde et les rues étaient aussi animées qu'en pleine saison touristique.

Andrea adorait cette effervescence de la rue. Il jubilait dès qu'il pouvait, comme ce soir, s'imprégner de l'air du temps, sentir les nouvelles mouvances de la société, observer les passants, imaginer les tendances de la mode à venir. Son imagination sans cesse, en éveil, il ne laissait passer aucune occasion de la stimuler. Il pouvait passer des nuits entières, plongé dans les plus grands magazines de mode, découpant des photos ou articles à travers lesquels il analysait, en véritable homme de marketing, les phénomènes de société qui lui serviraient à imprimer sa griffe et son ton dans ses prochaines collections. Faire le tour des vitrines et des salons professionnels des grandes capitales constituait également, pour le jeune designer, une étape importante dans la création, même si, depuis qu'il vivait avec Isa, il s'était refusé à tout déplacement à l'étranger. Il savait qu'il devrait s'y résoudre lors des prochains défilés, mais la jeune femme avait prévu de l'y accompagner. Elle profiterait ainsi de l'opportunité pour nouer des contacts avec des Maisons de luxe qui ne travaillaient pas encore avec l'agence.

Mais ce qu'Andrea préférait dans son métier était la création pure, étape qui rimait, pour lui, avec anticipation. Il avait un talent fou pour imprimer les nouvelles tendances aux vêtements, aux chaussures et autres accessoires de sa création. C'était un véritable visionnaire qui savait, comme personne, humer l'air du temps. Et son secret, Isa l'avait vite deviné, était de descendre dans la rue. Là, il était, tout simplement, sur un petit nuage, captant et notant tout : les formes, les teintes, l'originalité des matières. Il avait un don en matière d'innovation et savait marier judicieusement son esprit créatif et ce qu'il ressortait *de la rue*.

Cela faisait seulement six mois qu'ils vivaient ensemble, et déjà ils avaient l'impression de vivre comme un vieux couple, connaissant tout l'un de l'autre, pressentant ce que l'autre avait sur le cœur avant même de le dire, devinant au premier coup d'œil, quand ils se retrouvaient le soir, si la journée avait été bonne

ou non. Ce soir, elle avait de suite senti son excitation, son enthousiasme. Elle retrouvait, dans ses yeux grands ouverts, la même fièvre qui l'envahissait lors de ses moments de création.

- Faisons donc des jumeaux, ça ira plus vite ! répondit-elle amusée de son air coquin.
- Ou des triplés !
- Non, deux par deux, ça me suffit.
- Marché conclu, fit Andrea heureux comme un enfant. Que dirais-tu d'un dernier verre en terrasse avant de rentrer pour sceller cet accord ?
- Devrai-je signer quelque chose ? fit Isa en riant.
- Non, je te fais confiance. Je mise sur ta bonne foi, fit-il taquin.
- Dans ce cas...
- Et sur mon charme irrésistible, conclut-il en l'embrassant langoureusement au beau milieu de la rue.

Elle frissonna de plaisir dans ses bras, sans prêter attention aux passants qui les observaient en souriant. Peu de temps après, installés à la terrasse d'un bar animé, tous deux commandèrent un café glacé qu'ils dégustèrent, avec une paille, selon la tradition. Andrea ne perdait pas une miette du spectacle vivant que lui offraient les passants.

Isa s'amusait de son air enjoué quand quelque chose le frappait. L'éclat si particulier qui brillait dans ses yeux à ce moment-là, ne pouvait mentir. Il noterait tout, dès son retour à l'appartement. Peut-être même esquisserait-il quelques modèles. Andrea était ainsi, travaillant à l'instinct, ne s'accordant jamais aucune pause, tout étant, d'après lui, propice à son œuvre créatrice.

- Je suis certaine que tu es en train d'élaborer l'esprit de ta prochaine collection d'été, fit Isa avec un sentiment d'amusement et d'admiration mêlés.
- Tu lis en moi comme dans un livre ouvert, ma chérie, fit-il en lui prenant la main par-dessus la petite table.

Outre ses nombreuses qualités, Andrea avait la faculté incroyable de pouvoir se concentrer sur plusieurs choses à la fois. Isa l'avait déjà surprise, lors de dîners avec plusieurs couples d'amis, à suivre jusqu'à trois discussions différentes, intervenant dans chacune d'elles, alors qu'il ne semblait être à l'écoute, de personne en particulier. Aussi, ne s'offusquait-elle jamais lorsqu'elle le voyait ainsi, absorbé. Il était totalement avec elle et ailleurs à la fois.

Ils discutèrent pendant près d'une heure du séjour qu'ils prévoyaient effectuer en France avec Luca, durant le mois d'août. Ils attendaient ces vacances avec grande impatience. Tous deux en avaient grandement besoin. Leur périple les conduirait sur la Côte d'Azur, en Bretagne puis à Paris, où Andrea comptaient courir les salons des grandes Maisons françaises de haute couture, tandis que Luca et Isa se faisaient une joie de passer quelques jours avec Marianne. Celle-ci venait de lui apprendre les fiançailles de Gabin avec une jeune femme que Marianne appréciait beaucoup. Elle était juste un peu surprise de cet engagement précipité car les deux jeunes gens ne se fréquentaient que depuis six mois. Isa, elle, avait été

ravie de cette nouvelle. Il méritait d'être heureux et tant mieux si, tout comme elle, il avait trouvé celle avec qui il comptait construire son avenir. Elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était venu l'aider à emménager dans son premier appartement. Ils s'étaient parlé deux ou trois fois au téléphone depuis. A chaque fois, les échanges avaient été brefs et très impersonnels. Ils ne savaient plus quoi se dire. Tous deux savaient que rien ne serait jamais plus comme avant. Isa en était attristée. Elle vouait une amitié sincère à Gabin et attendait avec impatience de le revoir. Elle espérait qu'il serait là, au mois d'août. Elle tenait à ce qu'il fasse la connaissance de Luca. Et, même si elle ne l'aurait jamais avoué, elle était curieuse de connaître la fiancée de Gabin.

Curieusement, Isa n'appréhendait pas particulièrement le fait de retourner à Paris. Maintenant qu'Andrea était entré dans sa vie, elle se sentait moins vulnérable. Cela faisait presque trois ans qu'elle n'y était pas retournée, davantage par crainte de se retrouver nez à nez avec Kate et Adrien que par manque de temps ou d'envie. Au fil des années, elle avait pris du recul par rapport à ce que sa sœur et son ancien compagnon lui avaient fait vivre. Le couple avait fait quelques unes de plusieurs magazines people italiens et, même sans les lire, Isa avait appris que l'amour était au beau fixe pour *la top la plus en vue du moment et le photographe préféré des stars*.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit, ou alors refoulait-elle aussitôt cette idée, que s'ils avaient un enfant un jour, ce serait le demi-frère ou bien la demi-sœur de Luca. Mais sans doute, les principaux intéressés, tous deux à l'apogée d'une carrière internationale, ne pensaient pas, pour le moment, à faire un enfant. Cela la rassurait de le croire, en tous cas.

Bien que cela n'eut pas changé grand-chose, ni pour elle, ni pour Luca...

Le pensait-elle, en tous cas, à l'époque.

Mais pour l'heure, elle rangeait toutes ces pensées, loin, très loin, dans son cerveau, pour se focaliser uniquement sur ce séjour qui l'enchantait. Elle avait toujours aimé Paris et cette ville merveilleuse lui manquait. Même si elle s'était formidablement adaptée à Rome et à toutes ses particularités, Paris resterait, à jamais, dans son cœur, comme la ville la plus agréable au monde.

- Peut-être nous y installerons-nous pour nos vieux jours, fit Andrea alors qu'Isa lui faisait part de sa hâte à revoir certains lieux qui lui tenaient particulièrement à cœur.

- ... Et la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, poursuivit-elle, les yeux pétillants, l'Opéra, le Louvre ! Et la place de la Concorde ! s'exclama-t-elle soudain toute excitée. C'est un site si pittoresque, rempli de tant d'histoire... Sais-tu que l'obélisque qui y trône est un authentique monument commémoratif égyptien qui provient des ruines de Louksor et qui gardait l'entrée du palais de Ramsès III ?

- Euh, non, répondit Andrea mi amusé, mi interloqué. Mais dis-moi, tu en connais des choses. Tu as été guide touristique à Paris dans une autre vie ?

- Et le pont Alexandre III ! reprit-elle sans soulever sa remarque. Il faudra absolument que je t'y

emmène. Tu es probablement passé dessus sans y prêter attention et sans te rendre compte à quel point il est majestueux. Il offre une magnifique perspective sur les Invalides et les Petit et Grand Palais. Et...

Tout à coup, totalement excitée à l'idée de parcourir avec lui, toutes ces sites empreints d'histoire et de grandeur, Isa devenait intarissable sur les charmes de cette ville qui, selon elle, n'avait absolument rien à envier aux beautés de Rome.

Sans le lui avouer, Andrea, lui aussi, attendait avec impatience de découvrir, avec elle, ces endroits qu'il savait chargés d'histoire, non seulement pour l'humanité, mais pour Isa. Il se disait qu'en retrouvant l'atmosphère de cette ville où elle avait vécu de longues années, elle se livrerait peut-être avec plus de facilités qu'ici, à Rome. Car il était maintenant persuadé que la ville lumière revêtait une grande part d'un passé douloureux pour la jeune femme. Il était certain qu'elle ne devait pas y avoir vécu que des moments de joie et de bonheur.

Ils profitèrent encore quelques minutes de la douceur de cette soirée puis, vers vingt-trois heures, décidèrent de rentrer. Ils ne voulaient pas retarder, trop longtemps la jeune baby-sitter qu'ils avaient engagée pour s'occuper de Luca lors de leurs sorties. Maintenant que la famille s'était agrandie chez Enzo, le petit garçon dormait moins souvent chez son copain.

- Je sens que tu boues d'impatience de mettre sur papier tout ce que j'ai vu briller dans tes yeux tout à l'heure, lui dit-elle en souriant, tandis qu'Andrea réglait la note.

Elle se doutait déjà qu'il passerait une grande partie de la nuit dans l'atelier qu'il s'était aménagé dans l'une des chambres d'amis de l'appartement. Son regard, à la fois soucieux et impatient ne lui avait pas échappé.

Isa ne pouvait imaginer qu'elle se trompait lourdement sur la cause réelle du trouble d'Andrea.

Celui-ci se leva et, galamment, fit le tour de la petite table et prit la main d'Isa dans la sienne quand celle-ci se leva à son tour. Ils quittèrent la terrasse où quelques romains traînaient encore et, alors qu'ils prenaient la direction du quartier résidentiel où ils logeaient, Andrea passa un bras protecteur autour des épaules de celle qu'il considérait déjà comme sienne.

Soudain pensif, totalement absorbé dans ses pensées, il accéléra le pas, pressé de rentrer. L'image de cet homme, jetant des regards furtifs vers Isa, à maintes reprises, ne lui plaisait pas. Un moment, il avait été à deux doigts de se lever pour l'apostropher, puis avait renoncé. Isa ne semblait avoir rien remarqué et cela aurait définitivement gâché cette soirée, qu'il voulait romantique. L'homme, lui-même accompagné d'une ravissante jeune femme blonde, ne pensait sans doute pas à mal. Mais alors, pourquoi dévisager Isa de la sorte ? Andrea avait fini par se convaincre que, comme la plupart de la gente masculine normalement constituée, le curieux était, tout simplement, subjugué par la beauté, à la fois douce et sauvage d'Isa. Mais sa rage intérieure était montée d'un cran quand il s'était aperçu que l'opportuniste ne faisait pas que les observer. Il semblait, également, très intéressé par leur conversation, laissant la pauvre fille qui l'accompagnait se morfondre dans un ennui plus que visible. Andrea s'était alors retenu de ne pas exploser et avait, immédiatement signifié à Isa son désir de rentrer. Il ne s'était pas gêné pour adresser à l'inconnu, un regard furibond que celui-ci, pour le plus grand désarroi d'Andrea, n'avait pas vu, totalement absorbé par le profil que lui offrait la ravissante Isa, elle-même totalement inconsciente de ce qui se tramait autour d'elle. Ce n'est que lorsqu'ils quittèrent la terrasse qu'Andrea remarqua la longue et méchante cicatrice qui traversait le bras bronzé de l'homme. Le regard d'Andrea s'attarda sur l'estafilade rouge et profonde qui partait du coude droit, descendant jusqu'au poignet. Il jeta un dernier regard à l'homme qui semblait littéralement hypnotisé par Isa. C'est seulement quand il dépassa la petite table qu'Andrea remarqua la canne à côté de la chaise.

Chapitre 6

Durant les jours qui suivirent, Isa consacra toutes ses soirées à la préparation d'une grande fête pour les trois ans de Luca. Une dizaine d'enfants étaient conviés, pour le samedi suivant, à venir partager ce grand

événement avec le héros du jour. Andrea s'était proposé pour confectionner déguisements et accessoires pour chacun des petits invités. Il se réjouissait de participer à l'organisation d'une telle fête. C'était tellement nouveau pour lui ! Isa avait fait appel à son sens de l'organisation et à son imagination débordante pour mettre sur pied une gigantesque chasse aux trésors digne des plus grands parcs d'attraction.

Le jour J, l'immense terrasse avait été, pour l'occasion, transformée en une véritable fête foraine. Andrea et Isa n'avaient pas ménagé leurs efforts pour que la fête soit complètement réussie. Luca, aux anges, avait soufflé ses trois bougies, déguisé en super héros, puis avait ouvert tous ses cadeaux, sous le regard attendri de ses parents.

- Comme le temps passe vite ! soupira Isa, alors qu'elle refermait doucement derrière elle la porte de la chambre du petit garçon après l'avoir couché.

Epuisé par cette journée harassante, forte en émotions et remplie de cris joyeux, Luca s'était endormi aussitôt la tête posée sur l'oreiller.

- Eh, oui ! Bientôt l'université ! se moqua gentiment Andrea, en l'embrassant dans le cou.

- Cela arrivera bien plus vite que l'on ne pense, dit Isa avec sérieux, une pointe de nostalgie dans la voix.

- Oui, en attendant il vient juste d'avoir trois ans, ma chérie ! Allons ... le temps où il va te présenter sa fiancée, n'est pas encore arrivé.

- Oh, mon Dieu ! Je n'ose même pas y penser... fit Isa, la mine apeurée.

- Viens là, mon amour ! fit Andrea en lui prenant la main pour la faire entrer dans leur chambre. Tu es vraiment impossible quand tu t'y mets. Je t'adore, tu sais, lui susurra-t-il dans l'oreille en l'embrassant une nouvelle fois dans le cou.

- Andrea... protesta-t-elle doucement en faisant semblant de le repousser.

- Chut...fit-il en plaquant ses lèvres contre les siennes.

- La vaisselle, la terrasse...

- Chut...

Et il l'embrassa encore plus passionnément.

- Tout ce désordre... insista Isa, bien que plus mollement et avec moins de conviction que quelques secondes plus tôt.

Les résistances de la jeune femme s'évanouirent lentement au fur et à mesure que les caresses d'Andrea se firent plus pressantes. Avec sa tendresse et sa douceur habituelles, il sut lui communiquer son désir et elle sentit ses dernières forces l'abandonner quand il commença à la dévêtir avec une lenteur extrême.

Il lui fit l'amour tendrement, avec une patience infinie, prolongeant les caresses, comme pour reculer le moment tant attendu où ils prendraient possession l'un de l'autre. Quand, enfin, ils atteignirent le bord du gouffre, ils plongèrent ensemble dans les méandres du plaisir, oubliant toute retenue dans la fièvre de leur passion.

Haletants, presque surpris par l'ivresse qui les enveloppa au même moment, ils se regardèrent, sans se voir, tant leur esprit était ailleurs, loin, très loin, emporté par la fièvre délicieuse qui s'était emparée d'eux. Ils ne revinrent à la réalité que de longues minutes plus tard et la force de leur amour les frappa alors, dans tout son aura. Aucun mot, aucune parole ne vint troubler ce moment de pure félicité dans lequel ils flottaient comme s'il s'agissait d'un autre monde, d'une autre vie, si fantastique qu'elle ne pouvait être qu'irréelle. Ils échangèrent seulement un regard rempli d'amour et de tendre complicité, comme à chaque fois qu'ils se sentaient sur la même longueur d'onde, ce qui arrivait très souvent.

En cet instant précis, trop émus, presque surpris par la force des sentiments qui les avaient envahis, ni Isa ni Andrea ne songeaient aux précautions qu'ils avaient totalement oubliées, cette fois-là.

Ce n'est qu'au cours du mois de juillet que la jeune femme commença à se poser des questions. Totalement absorbée par les charges qui lui incombaient à l'agence, du fait du départ en congés de plusieurs de ses proches collaborateurs, le mois de juin était passé sans qu'elle s'en rende compte et sans qu'elle pense à s'inquiéter de ce retard inhabituel. Quand, à la mi-juillet, des doutes commencèrent à l'assaillir, elle choisit de garder pour elle, ses soupçons. Même si un bébé ne rentrait pas dans leurs projets immédiats, elle se sentait plus que prête pour l'accueillir. Et, certaine qu'Andrea serait aux anges, c'est l'esprit serein et apaisé qu'elle décida de laisser encore passer quelques semaines pour lui en parler. Elle tenait à être absolument sûre d'être enceinte. Elle savait à quel point cela le chamboulerait et, en plein bouclage de collection, elle ne tenait pas à le bouleverser inutilement. Il était déjà suffisamment fatigué comme cela pour ne pas en rajouter avec une nouvelle qui ne manquerait pas de le secouer. Depuis près d'un mois maintenant, il travaillait entre douze et quatorze heures par jour. Il avait les traits tirés et, même s'ils ne se voyaient quasiment plus, se croisant seulement le matin, Isa n'avait pas manqué de remarquer la grande ride qui lui barrait le front et qui apparaissait à chaque période fatidique de l'année, lors des bouclages ou des lancements des collections. Le stress était alors à son comble, mêlé d'une grande excitation au fur et à mesure que les défilés approchaient.

Elle décida donc d'attendre encore un mois pour lui annoncer la grande nouvelle qu'elle pressentait, de plus en plus, en passe de se concrétiser.

Quelques jours plus tard, alors que la pression des dernières semaines était enfin, retombée, elle se demanda comment elle n'avait pas pu s'apercevoir, plus tôt, de son état. Ses seins, lourds et sensibles, lui rappelaient sa première grossesse. Elle ne ressentait pas encore les premières nausées matinales, mais se força à ne pas y penser en se disant qu'ainsi, elle y échapperait peut-être, cette fois.

Ce soir-là, Andrea rentra relativement tôt et ils purent dîner ensemble, tous les trois. Isa dut se faire violence pour ne pas trahir son secret. Elle était si heureuse ! Elle aurait tant aimé partager sa joie avec Andrea qui, elle le savait, aurait immédiatement laissé éclater sa fierté et son enchantement. Mais en le voyant s'enfermer dans son atelier sitôt le repas terminé, elle sut qu'il valait mieux qu'elle s'en tienne à sa décision de laisser encore passer, au moins, quelques jours. Elle était certaine de ne pas pouvoir

garder le secret pendant, encore deux interminables semaines, date à laquelle, enfin, Andrea serait en congés.

Isa, elle, n'avait plus qu'une semaine devant elle avant de pouvoir souffler. Ses dernières vacances remontaient à plus de six mois et elle attendait avec une impatience fébrile de passer plus de temps avec Luca. Depuis le début des vacances scolaires, quinze jours plus tôt, le garçonnet était gardé par sa baby-sitter qui l'emmenait tous les jours au jardin d'enfants. Il y retrouvait, avec grand plaisir, une partie de ses camarades d'école.

Cependant, sa maman et son papa lui manquaient énormément.

L'enfant ne comprenait pas pourquoi ceux-ci travaillaient encore, alors qu'Enzo était déjà parti en vacances avec ses parents et sa petite sœur.

- Fabrizia, Carlo et Luiz sont eux aussi en vacances, renchérit ce soir-là le petit garçon d'une petite voix plaintive, en ramenant, une fois de plus, le sujet à l'ordre du jour.

Il avait volontairement attendu que son père soit sorti de table pour en parler à sa maman. Celle-ci l'avait vu chipoter dans son assiette, tout au long du repas. Son cœur se serra devant la mine affligée de son petit garçon.

Pour lui, être en vacances, ce n'était pas, seulement, ne plus aller à l'école. Cela signifiait passer toutes ses journées avec ses parents, dans un endroit paradisiaque, où il y aurait une piscine par exemple.

- Je te promets que je serai toute à toi dans quelques jours, mon petit trésor, le rassura-t-elle en le prenant dans ses bras. Nous irons tous les jours nous promener rien que nous deux, en attendant de partir avec papa voir Marianne à Paris.
- Promis ? fit le petit garçon en plongeant ses grands yeux dans ceux de sa mère.

Il paraissait plus que sceptique et son air triste ébranla Isa.

- Promis, mon chéri. Plus que quelques jours, répéta-t-elle en l'embrassant sur le bout du nez. Et maintenant, file te laver les dents. Et au lit ! s'empressa-t-elle d'ajouter pour masquer l'émotion qui lui étreignait le cœur devant ce petit être si vulnérable qui était toute sa vie.
- Est-ce que Andrea viendra me faire un bisou ?
- Bien sûr ! Pourquoi ne le ferait-il pas ?

Elle était aussi surprise de la question, que du fait qu'il appelle Andrea par son prénom, plutôt que par le *papa* habituel, tendre et affectueux.

- Il a l'air fâché... fit Luca piteusement après un court moment d'hésitation.
- Fâché ! Mais non ! Pas du tout ! s'exclama Isa, franchement surprise de la remarque de son fils.

Elle s'accroupit près de l'enfant et leva doucement son menton, pour l'obliger à relever le regard, qu'il maintenait plaqué au sol.

- Pourquoi dis-tu une chose pareille ? s'enquit-elle la voix tremblante en rencontrant les yeux sombres embués.
- Il joue plus avec moi, il parle plus. Il rit même plus, fit Luca, la voix étranglée. Je pense que j'ai

du faire une bêtise, ajouta-t-il, mais je sais pas laquelle.

- Quoi ? Mais où es-tu allé chercher toutes ces histoires, mon chéri ! C'est ... c'est absurde !
- C'est quoi ? demanda le petit garçon en levant un sourcil.
- C'est... c'est... Viens t'asseoir sur mes genoux un instant, mon trésor.

Elle l'attrapa dans ses bras en allant s'installer sur un des petits fauteuils du salon.

- Luca, commença-t-elle en cherchant les mots les plus appropriés. Papa a beaucoup de travail en ce moment. Je sais qu'il t'a habitué à être très présent. Il adore être avec toi, précisa-t-elle en le serrant très fort dans ses bras. Bien plus que d'être enfermé à travailler. Mais il aime aussi beaucoup son travail, comme maman, ajouta-t-elle pour donner à l'enfant, un élément de comparaison. A certains moments, il est plus occupé qu'à d'autres, moins disponible, et il nous faudra faire avec. Mais, ajouta-t-elle rapidement en caressant la joue de son enfant, cela ne veut pas dire que lors de ces moments, ton papa est fâché ou en colère, contre toi ou moi. Il ne faut surtout pas penser une chose pareille. C'est juste qu'il doit s'isoler pour pouvoir terminer tous les beaux vêtements que les belles dames doivent présenter. Tu te souviens ? Comme pour le défilé où nous sommes allés une fois, tous les trois.

Luca acquiesça, gravement, en silence. Il lui apparut alors tellement grand, dans son attitude, tellement mûr, avec son regard empreint d'une gravité presque insolente pour ses trois ans ! Petit à petit, elle vit la culpabilité s'effacer des grands yeux et Isa reprit d'un ton plus léger :

- Bon, mon grand garçon adoré. Que dirais-tu d'aller retrouver ton doudou dans ton lit ?
- Je n'ai pas brossé mes dents, fit-il en sautant sur ses petites jambes.
- Eh, bien allons-y, répondit Isa, se levant à son tour.

Et ils s'amuserent à se pourchasser jusqu'à la salle de bains.

Quand Andrea vint pour embrasser le petit garçon après qu'Isa lui eût lu une longue histoire, il dormait déjà. Un peu déçu, Andrea referma doucement la porte de la chambre en adressant, du bout des doigts, un dernier baiser à l'enfant endormi. Il était tellement beau, si adorable. Chaque jour, il remerciait le ciel de lui avoir envoyé ce petit ange, comme il l'appelait souvent, à cause de ses boucles blondes souples et lumineuses, comme celles des angelots. Il avait entamé une procédure d'adoption pour que Luca soit officiellement, son fils et il lui tardait que l'administration fasse enfin aboutir ce qui n'était, pour lui, qu'une simple formalité. Dans son cœur, au plus profond de ses entrailles, il était déjà le papa du petit garçon.

- Il s'est endormi avant même la fin du livre, expliqua Isa à voix basse, alors que tous deux rejoignaient le salon.

Elle voulait lui parler du tourment de Luca, lui faire part des inquiétudes du garçonnet quant à l'amour que lui portait Andrea, mais elle choisit de ne pas l'inquiéter avec cela, pour le moment.

- Est-ce que ça avance ? demanda-t-elle en faisant allusion aux dernières retouches que requéraient

certain modèles de la collection prochaine.

- Je ne sais pas, fit Andrea d'une voix lasse, en s'affalant sur un des profonds canapés. Les Directeurs de création et de marketing sont sceptiques sur deux ou trois modèles. Ils m'ont demandé d'y apporter des retouches, selon des directives bien définies, je pourrais même dire des impératifs, le terme est plus approprié, fit-il une pointe d'amertume dans la voix. Mais voilà, je n'y arrive pas. Je ne le sens pas. Ces nouvelles contraintes modifient radicalement l'esprit que j'ai souhaité imposer dans cette collection. Je bloque littéralement. Je suis persuadé que quelque chose ne va pas dans les teintes qu'ils veulent à tout prix modifier. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi...

- Comme Luca... fit distraitement Isa qui, pour une fois, n'écoutait que d'une oreille les propos d'Andrea.

Habituellement, elle était toujours très attentive à tout ce qui concernait le travail d'Andrea qui, par bien des aspects, se rapprochait du sien et l'aidait, bien souvent à appréhender différemment, le milieu du luxe dans lequel évoluaient les clients avec qui elle traitait à l'agence. Elle l'écoutait toujours avec intérêt lorsqu'il lui faisait part, aussi bien de son enthousiasme, quand il se trouvait en pleine fièvre créatrice, que de ses doutes ou de ses angoisses, comme ce soir. Elle trouvait toujours les mots justes, pour le calmer, quand elle le sentait trop ivre de pouvoir, trop impatient à créer sa propre maison, ou pour lui redonner la confiance en lui lorsque, comme en ce moment, on le faisait douter de lui et de son talent.

Mais, ce soir, Isa était trop préoccupée par la tristesse qu'elle avait vu dans les yeux de Luca pour prêter une oreille attentive aux soucis d'Andrea. Celui-ci mit quelques secondes avant de réagir puis, semblant revenir à la réalité, il demanda d'un ton surpris.

- Comme Luca ?

- Oui... soupira Isa en le regardant. Je ne comptais pas t'en parler dès ce soir. Je sais que tu es perturbé par cette collection que tu voudrais boucler avant de partir et...

- Viens-en au fait Isa ! la coupa Andrea, une pointe d'inquiétude dans la voix. Tu sais bien que Luca est bien plus important que tout le reste, ajouta-t-il un ton en dessous.

- Il pense t'avoir blessé, dit-elle alors, en réponse à son attente. Il croit qu'il a fait une bêtise et que c'est pour cela que tu ne joues plus avec lui, que tu ne t'intéresses plus, autant qu'avant, à lui. Quand il t'a vu, une nouvelle fois, ce soir, rejoindre ton atelier, le front soucieux et le visage fermé, il s'est confié à moi et voilà, en gros, ce qu'il m'a délivré.

Interloqué, tout comme elle un peu plus tôt, Andrea la fixa avec des yeux ronds sans trouver rien à répondre. Jamais, il n'aurait pu imaginer que son attitude causerait tant de trouble à Luca et encore moins, que le petit garçon se sentirait coupable d'avoir fait quelque chose de mal ! Cela l'attrista profondément quand il réalisa qu'il pouvait être à l'origine du sentiment de tristesse et d'abandon qui avait envahi l'âme de celui qu'il considérait comme son fils.

- Mais...mais, c'est absurde, put-il seulement balbutier après un long moment, en tentant de refouler la vision de Luca pleurant à cause de lui.

Isa sourit tristement.

- C'est exactement ce que je lui ai dit.

Et elle expliqua à Andrea comment elle s'y était prise pour essayer de le convaincre qu'il n'était fautif de rien.

- Tu aurais dû m'appeler ! dit Andrea d'une voix sourde où résonna, malgré lui, une pointe de reproche.

- Peut-être..., fut-elle seulement capable de répondre.

Et tous deux laissèrent planer au-dessus de leur tête, un long moment de silence, lourd et pesant.

Luca, malgré sa force de caractère et son intelligence, était un enfant fragile et extrêmement sensible. Il avait vécu, durant les deux premières années de sa vie, une relation totalement exclusive avec sa mère, sans la présence, ni même l'image lointaine, d'un père. Quand Andrea avait fait irruption dans le cocon si bien tissé, le petit garçon avait, tout d'abord, rejeté, avec force, l'intrus. Attitude tout à fait normale, pour lui, qui n'avait que sa mère. Andrea lui était immédiatement apparu comme un rival contre lequel il lui fallait, à tout prix, lutter.

Puis, rapidement, tout s'était inversé quand Andrea avait réussi, par la force de son amour, à lui faire comprendre qu'il était tout, sauf un adversaire. Alors, au fil du temps, Luca s'était accroché à lui avec détermination. Tout à coup, il n'était plus différent des autres enfants. Tout à coup, lui aussi avait un père, avec qui jouer et chahuter. Il avait été si fier d'aller le clamer, haut et fort, dans la cour de l'école à tous ses petits camarades !

Mais il avait dû faire une bêtise... Quelque chose de grave... Et Andrea allait repartir... Il en était certain. Il ne le voyait déjà presque plus à la maison puisque, lorsqu'il se couchait, maman lui faisait croire qu'il était encore au travail. Mais Luca savait que c'était faux. Personne ne travaille la nuit. La nuit, on dort. Tout le monde dort. Maman le lui avait toujours dit. Il l'avait même demandé à la maîtresse, pour être bien sûr. Et la maîtresse avait confirmé... Donc Andrea allait partir. Et, encore une fois, il serait sans papa... Peut-être même que maman lui en voudrait car elle semblait vraiment aimer Andrea. Ils se faisaient souvent des bisous et Luca savait bien que l'on ne fait pas de bisous à ceux que l'on n'aime pas. Andrea et Isa se regardèrent longuement. Les yeux embués, ils savaient que les mêmes pensées les traversaient. Et tous deux, pour l'avoir vécu chacun de leur côté, chacun de façon différente, savaient que le sentiment d'abandon qu'éprouve un enfant est pire que tout.

Ils ne voulaient pas de cela pour Luca. Ils ne souhaitaient pas que leur fils vive avec la peur perpétuelle de perdre l'un ou l'autre de ses parents. Un enfant ne doit pas supporter un tel fardeau, traîner un tel boulet derrière lui. Au contraire, c'est l'insouciance propre à l'enfance qui doit prévaloir, sentiment qu'Isa, enfant, avait trop vite oublié... Mais l'avait-elle vraiment connu ?

Andrea s'approcha d'Isa et la serra très fort contre lui. La jeune femme n'avait pas besoin de mots pour comprendre tout ce qu'il mettait dans cette étreinte. Ce qu'elle avait lu dans le regard sombre avait totalement rassuré la maman. Ils avaient appris à se comprendre sans se parler et ce soir, plus que jamais,

les mots étaient vains, totalement inutiles. Tout comme elle, Isa savait qu'Andrea mettrait tout en œuvre pour faire taire les mauvais démons qui tourmentaient le petit garçon. La détermination se lisait dans les yeux des deux parents. Luca ne connaîtrait ni la solitude, ni l'humiliation, ni cet horrible sentiment d'abandon que tous deux, à des degrés différents, avaient si mal vécus, dans leur enfance. Ils s'en faisaient, ce soir, le serment.

Chapitre 7

Le lendemain matin, quand Isa s'éveilla, Andrea était déjà parti. Après leur longue discussion de la veille, la jeune maman, sereine et apaisée, avait sombré dans un sommeil réparateur. Elle se félicitait, finalement, de s'être ouverte de ses angoisses à Andrea. Ensemble, ils trouveraient la solution pour apaiser les doutes et inquiétudes de leur fils. Tous deux savaient que là, était le plus important. Pour en avoir longuement débattu à maintes reprises, ils savaient qu'ils suivraient toujours, une seule et même ligne de conduite quant à l'éducation de leurs enfants : leur bonheur, leur bien-être et leur épanouissement avant tout. Ils s'étaient promis de tout mettre en œuvre pour les protéger au maximum contre toutes formes d'injustices.

La veille au soir, ils avaient bien reçu le message de Luca, qui leur criait son mal d'amour et d'affection. Isa se réjouissait que son fils soit parvenu à exprimer son mal-être. C'était une bonne chose qu'il ne se soit pas refermé sur lui-même pour ruminer toutes ses craintes qui devaient tant le faire souffrir. Elle avait vu tant de douleur dans les grands yeux sombres ! Y repenser ce matin, lui donna des frissons.

Elle se doucha rapidement, s'habilla et, malgré la chaleur qui s'annonçait, décida de ne pas attacher ses cheveux. Luca les préférait ainsi, tout comme Andrea d'ailleurs. Elle se servit une tasse de café, réchauffa deux petits pains au sésame et s'installa sur la terrasse ensoleillée. De là, elle avait une vue imprenable sur toute la ville, ses jardins, ainsi qu'un grand nombre de ses monuments. Tout en buvant son café, elle s'absorba dans la contemplation du panorama qui s'offrait à ses yeux. Une bouffée de bien-être la submergea et elle offrit son visage aux doux rayons du soleil. Elle adorait son appartement qui, avec l'immense terrasse qui en faisait tout le tour, était un bien rare et précieux en plein cœur de Rome. Le soleil y rentrait à flots à toute heure de la journée, apportant à chaque pièce une lumière naturelle et une chaleur qu'Isa n'avait vue nulle part ailleurs. Elle avait pourtant visité plusieurs appartements, avant de craquer littéralement pour celui-ci. Malheureusement, en prenant connaissance du prix, son enthousiasme avait été vite freiné. Mais grâce à ses revenus élevés et à la renommée de l'agence Di Gregorio & Gasperi, réputée pour son activité florissante, la banque lui avait accordé un prêt qu'elle avait déjà, presque fini de rembourser. Son premier bien immobilier, qu'elle avait effectué, en suivant les bons conseils de Jacques, avait pris une valeur considérable en deux ans à peine et sa vente lui avait permis d'accélérer le remboursement de son emprunt.

Un bruit de pas feutré la sortit de la douce léthargie dans laquelle elle était plongée. Un sourire radieux illumina son visage en apercevant Luca dans l'entrebâillement de la porte-fenêtre de la cuisine.

Immédiatement, elle se leva pour le prendre dans ses bras.

- Bonjour, mon chaton, lui dit-elle en l'embrassant sur les lèvres. As-tu fait un gros dodo ?
- J'ai faim, répondit-il en se blottissant dans les bras réconfortants.
- Tiens, mon chéri, fit-elle en lui tendant un petit pain. Je vais te préparer ton petit déjeuner, poursuivit-elle en l'asseyant sur l'un des fauteuils du salon extérieur.

Entre deux gorgées de café, Isa eut juste le temps d'habiller Luca avant l'arrivée de la baby-sitter.

Elle fit semblant de ne pas voir le petit froncement de sourcils réprobateur quand elle attrapa sa veste et son sac pour partir au bureau. Une scène similaire, à celle de la veille au soir, lui aurait déchiré le cœur et elle était convaincue, qu'une fois partie, Luca s'amusait comme un petit fou avec Maria, en qui elle avait toute confiance. Néanmoins, elle ne résista pas à la tentation de s'accorder un moment seul à seul avec lui pendant que la jeune fille débarrassait les restes du petit déjeuner.

- Tu te souviens ce que l'on s'est dit hier soir ? commença-t-elle. Devant le silence de Luca, elle poursuivit. Sais-tu ce que nous allons faire ? Nous allons compter les jours qui restent avant que moi aussi, je sois en vacances. Tu veux bien ?
- Oui... D'accord, fit-il résigné.
- Nous sommes mardi. Ensuite, il y a...mercredi...
- Jeudi... Vendredi...
- Très bien ! s'écria Isa. Nous allons maintenant compter.
- Ça fait quatre jours, dit Luca, le regard grave.
- Oui, c'est cela ! Bravo ! s'exclama Isa, à la fois surprise et fière.
- C'est long, enchaîna le petit garçon, d'une voix sourde, ne comprenant pas ce que sa maman pouvait trouver d'exceptionnel à savoir compter jusqu'à quatre. Avec Maria, il comptait jusqu'à vingt sans se tromper. Quant aux jours de la semaine, cela faisait longtemps qu'il les connaissait... Maria lui avait appris une chanson avec ces mots-là. Comme pour l'alphabet... qu'il connaissait aussi bien en italien, qu'en français. Mais maman ne semblait pas le savoir.
- Oh, mon chéri... Je sais que c'est long. Mais dès samedi, nous rattraperons le temps perdu.
- Avec papa ?
- Euh... Je... Peut-être que papa n'aura pas tout à fait terminé tout son travail, répondit-elle en ébauchant un petit sourire d'excuse. Mais il m'a promis qu'il rentrerait tôt ce soir pour pouvoir jouer avec toi avant que je ne rentre, enchaîna-t-elle, espérant voir le visage de son fils s'éclairer un peu à cette nouvelle.
- Mmmh... fit le petit garçon avant de se retourner.

Visiblement, l'annonce n'avait pas l'effet escompté et Isa se sentit, une nouvelle fois, désemparée, devant les grands yeux si tristes. Elle voyait bien qu'il se retenait de ne pas fondre en larmes et la culpabilité la submergea. En même temps, elle ne comprenait pas trop son attitude. Sa réaction lui semblait disproportionnée, exagérée, autant qu'inhabituelle. Elle se promit d'appeler Marianne pour lui en parler.

Sa vieille amie était toujours de bons conseils pour tout ce qui concernait les enfants. Elle regarda sa montre et vit qu'il était presque neuf heures. Elle allait être en retard à son premier rendez-vous de la journée! Rapidement, elle embrassa une nouvelle fois son fils et partit en laissant la porte se refermer derrière elle dans un claquement sec.

Elle ne savait pas encore que ce bruit résonnerait dans sa tête pour toujours et qu'elle se maudirait éternellement pour ce dernier geste.

Comme par un fait exprès, la circulation déjà habituellement infernale dans les rues de Rome à cette heure de pointe, l'était encore davantage ce matin-là. Des travaux bloquaient deux rues aux abords de l'agence et elle dut faire un détour pour pouvoir, enfin, accéder, à la place de parking qui lui était attribuée, juste en face des locaux. Quand elle franchit, à la hâte, les grandes portes battantes de l'imposant immeuble, elle avait près d'une heure de retard sur son premier rendez-vous. Elle détestait les retardataires et s'obligeait, elle-même, à ne jamais faire attendre ses interlocuteurs. Elle était connue pour son sérieux et son extrême ponctualité. Aussi, Antonia s'était de suite inquiétée en ne la voyant pas arriver. Le rendez-vous de ce matin était de la première importance et Isa ne se serait jamais permis d'être ainsi, en retard, sans une raison valable. La jeune assistante avait tenté de joindre Isa sur son portable mais, dans sa précipitation, celle-ci l'avait oublié sur le guéridon dans l'entrée.

Sans passer par son bureau, elle fit irruption dans le salon de réception où était prévue la réunion. Elle fut immédiatement soulagée de constater que Fernando avait pris l'initiative d'accueillir la délégation américaine qui était arrivée, tout spécialement de New York, la veille au soir. D'un rapide coup d'œil, elle le rassura et se dirigea immédiatement vers les représentants de la première entreprise mondiale de cosmétiques, la très prestigieuse marque Fields. En pourparler depuis de longs mois avec les américains pour que Di Gregorio & Gasperi assure le prochain budget de campagne sur le marché italien, Fernando voyait rouge. Les tractations, qu'il menait depuis des mois, avec le géant mondial, étaient en passe d'aboutir et voilà qu'Isa, par un soudain caprice, décidait de s'octroyer une grasse matinée ! La jeune femme fit semblant de ne pas voir le regard noir de son supérieur et, avec un aplomb désarmant et un professionnalisme stupéfiant, reprit le cours de la réunion, exactement là où en était Fernando, au moment de son arrivée.

Après avoir salué les cinq américains, terriblement guindés et coincés, elle avait immédiatement rejoint Fernando et son équipe, poursuivant avec aisance le fil de la démonstration projetée sur écran géant. Grâce à une habile transition de la jeune femme, les participants n'y avaient vu que du feu, allant même jusqu'à se demander s'il ne s'agissait pas là, d'une mise en scène orchestrée à l'avance.

Fernando laissa sa place à Isa. Il ne put s'empêcher de se demander s'il n'était pas en train de faire une grosse erreur. Isa paraissait agitée intérieurement, préoccupée. Il la connaissait si bien... Il la vit, pourtant, passer outre ses états d'âmes pour se plonger, corps et âmes, dans l'arène.

Elle connaissait parfaitement le dossier, la marque et les attentes du client, qu'elle n'avait pourtant,

jamais rencontré. Tout s'était passé par l'intermédiaire de Fernando qui avait personnellement, noué les premiers contacts avec les dirigeants américains.

Isa mena la conférence d'une main de maître, alliant le sérieux et l'humour, comme elle seule savait le faire, réussissant même l'exploit de faire sourire les redoutables futurs clients potentiels. Stupéfait autant que soulagé par la remarquable prestation-plaidoierie d'Isa, Fernando ne reprit des couleurs que quand il vit John Steel, le responsable marketing de chez Fields, lui adresser un clin d'œil complice. Isa était à pied d'œuvre depuis deux heures, accumulant les pourcentages, additionnant les données, présentant quelques thèmes publicitaires possibles, et répondant, sans sourciller, aux questions les plus pointues et les plus inattendues, aussi. Manifestement, elle avait fait mouche et les propositions de campagne qu'elle et ses équipes avaient élaborées dans les grandes lignes, semblaient avoir séduit les impitoyables annonceurs. Rien d'achevé pour ce premier contact. Mais là, était tout le secret de la jeune femme : balayer grossièrement à grands coups de crayons, de mots et d'images, plusieurs concepts originaux, nouveaux et pourtant, si évidents. Leur donner l'eau à la bouche, les attirer dans leurs filets, c'est ce que Fernando et Isa, avaient appris à faire de mieux. Pour enfin, les éblouir !

Fernando interpréta le message muet de John, avec qui il était devenu ami, au fil des mois, comme un petit exploit. Par expérience, il savait qu'il n'était jamais bon de crier victoire avant l'heure. Cependant, lui aussi, avait été subjugué par le talent de persuasion d'Isa et, sans se montrer trop présomptueux, il doutait que les américains trouvent quoi que ce soit qui ne leur déplaie.

Les premiers concepts déclinés étaient évidents, les thèmes publicitaires choisis, plus que prometteurs, le budget, cohérent et précis.

A treize heures, tout le monde était affamé et Isa était aussi épuisée que si elle venait de courir un marathon. Elle mourrait d'envie de s'enfermer dans son bureau avec un énorme sandwich et d'appeler Luca. Malheureusement, elle savait pertinemment qu'elle ne pouvait pas faire faux bond à Fernando et que la négociation était loin d'être terminée. A regrets donc, mais avec son sourire le plus charmeur, elle rejoignit le petit groupe qui s'apprêtait à aller déjeuner, aux frais de Di Gregorio & Gasperi dans un restaurant huppé, à deux rues de là.

Le repas se déroula dans une ambiance nettement plus décontractée que la matinée. A sa grande surprise, Isa passa un agréable moment. Même si la discussion tourna, plus ou moins, toujours autour de Fields, de ses attentes en matière publicitaire et du budget en question, Isa apprécia le fait que John Steel attende la fin du repas, pour relancer ouvertement le débat.

- J'aime beaucoup votre conception de la publicité, dit-il à Isa, assise à ses côtés.
- Oh, vous savez, John ! répondit-elle, en le regardant droit dans les yeux. Pour Fields, il m'a fallu, justement, revoir toute l'idée que je me faisais de la pub !
- Comment cela ? fit John intéressé.

Assis à côté d'elle, il était ébloui par la force charismatique qui émanait tout naturellement de la jeune femme. Elle ne jouait aucun jeu, contrairement à la plupart des autres femmes qu'il avait l'habitude de

côtoyer, aussi bien professionnellement que dans sa vie privée. Divorcé depuis sept ans, il avait, un temps, multiplié les aventures, avant de s'assagir, déçu et lassé par des relations sans lendemain qui ne lui apportaient plus rien. Il observait Isa depuis le début du repas. Il ne se souvenait pas avoir jamais rencontré une femme dégageant tant d'éclat et de lumière. Il irradiait d'elle une réelle intelligence qui, alliée à sa beauté un peu sauvage, pouvait, de prime abord, la faire paraître inaccessible. Il n'en n'était rien. Sa formidable spontanéité et son enthousiasme contagieux, faisaient sauter toute barrière. Qu'elle était différente des beautés froides et hautaines qui se prenaient pour le nombril du monde ! Il perçut aussitôt sa propension à savoir se faire apprécier et respecter de tous. Elle était sans artifices, franche et terriblement sûre d'elle, malgré une certaine fragilité qui ajoutait à son charme. Véritablement intrigué, il plongea son regard dans les yeux vert émeraude.

- Avec Fernando, expliqua Isa, nullement consciente de l'effet qu'elle produisait sur le bel américain, nous avons compris que dans le cas de Fields, il ne fallait pas monter ce projet avec comme seul et unique objectif de vendre plus. Fields est un groupe mondialement connu, précisa-t-elle, non pour flatter John et ses collaborateurs, mais pour expliquer sa démarche dans le décryptage des attentes de la marque. J'ai de suite su, expliqua-t-elle, qu'il fallait axer davantage le plan de recherche sur une publicité institutionnelle, afin de communiquer sur les valeurs du groupe.

- C'est effectivement cela qui fait toute la différence, acquiesça John en regardant, tour à tour, Isa et Fernando.

- Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que vous aurez besoin de nous, pour vos campagnes dans le monde entier, lança Isa avec un calme et un aplomb qui, loin de désarmer John, l'amusa.

- Ah ! Ah ! Vous voyez grand, belle dame ! C'est bien ! Vous réussirez ! Fernando m'a d'ailleurs chanté vos louanges, mais voyez-vous, il n'y a qu'en Italie que les ventes chutaient sérieusement... Sur le marché américain, sur le reste de l'Europe, même en Asie, nos chiffres sont à la hausse. Il n'y a pas lieu de...

Isa adressa un regard furtif à Fernando qui comprit aussitôt qu'elle avait décidé de continuer sur sa lancée. C'est elle qui en avait eu l'idée et, même s'il la trouvait audacieuse, il ne savait pas du tout comment les américains réagiraient. Mais le but d'une telle rencontre n'était-ce pas cela, enfin de compte, faire réagir les parties, pour construire quelque chose de plus beau encore. Les arguments qu'Isa lui avait avancés, quelques semaines plus tôt, résonnaient dans ses oreilles. De toute façon, il ne pouvait plus rien pour l'arrêter. Il le savait. Il la connaissait si bien après ces quatre années d'étroite collaboration.

- Vous avez besoin d'une image unique qui puisse passer de la même façon dans le monde entier, dit posément Isa en mesurant chaque mot.

Elle savait qu'elle jouait gros en ce moment. Elle était très loin d'éprouver le calme apparent qui émanait d'elle. Elle espérait seulement que sa tasse de café n'allait pas lui glisser des mains, tant celles-ci étaient rendues moites par le stress.

Elle laissa planer ses quelques mots sur l'assemblée, avant de continuer en posant doucement la tasse

vide sur sa soucoupe.

- Fields n'est pas né uniquement pour vendre des crèmes, des soins de beauté, ou du maquillage, dit-elle lentement en faisant bien attention à ne rien dénigrer de l'actuelle démarche du groupe en matière de ventes et de publicité. Un seul faux pas et elle pouvait tout perdre, y compris le budget italien pour lequel elle les sentait prêts à signer. Fields a un pouvoir, poursuivit-elle avec assurance, qui est aussi un luxe, du fait de sa notoriété mondiale : celui de promouvoir une image, une image unique et forte. Et c'est ce qui manque au groupe ! lança-t-elle pleine de conviction. Une publicité qui capte l'attention du public sur un ou plusieurs thèmes se rapprochant des valeurs que la marque véhicule.

Un long silence s'installa entre la douzaine de personnes présente à la table. Habitué aux interventions énergiques d'Isa, les collaborateurs présents n'en n'étaient pas moins surpris de la voir, s'en prendre ainsi, aux américains et à leur méthode de vente. Voulait-elle tout faire capoter ? Ou bien c'était de l'inconscience pure et simple, ou alors un formidable coup d'essai qui pourrait s'avérer gagnant. Car personne autour de la grande table, n'aurait pu contester le bien fondé de ce qu'elle venait d'avancer.

Resté en retrait, mais n'ayant absolument rien perdu, ni de l'échange, ni des réactions muettes que les propos d'Isa avaient provoquées sur les différentes parties, Fernando retint sa respiration. Il savait qu'Isa faisait de même mais il ne la regardait pas, trop impatient de décrypter sur le visage des américains, un signe, un indice, la plus petite expression qui aurait pu le mettre sur la piste des pensées intérieures de John et de ses collaborateurs.

Enfin, après plusieurs secondes d'un silence interminable lourd et implacable, Fernando sut, avant Isa et même peut-être avant John lui-même, qu'ils avaient gagné.

Non ! Qu'elle avait gagné ! Oui, Isa venait de remporter une nouvelle manche dans l'évolution de sa carrière. Et dire qu'elle ne semblait même pas consciente de l'énorme enjeu qui venait de se dérouler là, entre café, douceurs et mignardises. Ou plutôt, si. Bien sûr qu'elle en était consciente ! Et peut-être bien plus que tous ces hommes en costumes sombres assis autour d'elle.

- Je pense que nous allons être amenés à nous revoir Isa, dit simplement John, en la dévisageant.

Isa sentit le regard inquisiteur la scruter au plus profond de son âme, sans pour autant en prendre ombrage. Elle était heureuse. Elle savait que l'agence venait de remporter une nouvelle bataille et cette victoire la remplissait de fierté. Mais surtout, elle jubilait à la perspective des mois de travail qui s'annonçaient avec le géant des cosmétiques et qui promettaient d'être passionnants.

A ce moment précis, quand elle croisa les yeux sombres de John, plus rien, que son travail et la passion qu'elle nourrissait pour son métier, n'existait. Chacun lut, dans le regard de l'autre, qu'ils étaient de la même trempe, tout comme Fernando d'ailleurs. Des fonceurs, des acharnés, prêts à tout, pour défendre leurs idées, les appliquer et se nourrir, encore et encore, de leur passion pour la publicité.

- J'en suis foncièrement heureuse, John, croyez-moi. Et je parle au nom de toute l'agence, soyez-en certain.

- Quel est donc votre secret ? fit soudain l'américain, tandis que les conversations fusaient, de nouveau, tout autour de la grande table.

- Elle agit avant de penser, répondit Fernando à sa place, une lueur de fierté dans le regard.

Il prit affectueusement la main d'Isa dans la sienne et John ne put s'empêcher de se demander quelle était la nature profonde de leurs relations. Il fut surpris de réaliser que, lui aussi, aimerait tenir dans sa main, les doigts fins et délicats de la jeune femme. Il avait déjà remarqué qu'aucune alliance n'y brillait, mais cela ne voulait rien dire.

- Isa ne pense que dans l'action, le mouvement, l'écriture. S'asseoir l'épuise ! Quand un annonceur la briefe, elle fait la campagne en même temps ! C'est Isa !

- Je vous embauche ! s'écria John en riant.

- Fernando exagère. Il avait fait le plus gros du travail, mais... Cela n'a plus d'importance, n'est-ce pas ?

John apprécia sa modestie. Car ce qu'elle disait n'était pas tout à fait exact. Il le savait. C'est elle qui avait tracé les grandes lignes de leur campagne, qui en avait défini l'esprit. Mais elle avait raison, cela n'avait plus guère d'importance. Ils allaient, cet après-midi même, sceller les bases et les grands principes de leur future collaboration. Il s'agirait certainement d'un budget autrement plus conséquent que celui pour lequel ils avaient fait le déplacement jusqu'à Rome, mais John était convaincu que ce travail sur l'image de la marque qu'il représentait, boosterait bien davantage les ventes des produits Fields, apportant, par ailleurs, un positionnement fort et institutionnel du groupe, sur le marché mondial.

Chapitre 8

Quand, à dix-huit heures, ce soir-là, Isa sortit de l'immeuble climatisé, elle fut assommée par la chaleur accablante de la rue. Cette journée avait été une journée de pure folie et, véritablement éreintée, elle avait laissé Fernando raccompagner John et ses collaborateurs à l'aéroport. Tous étaient plus que satisfaits du travail accompli, mais Isa n'aspirait plus qu'à une chose : retrouver Luca et le serrer fort dans ses bras. Elle n'avait pas eu une seule seconde pour l'appeler de toute la journée et elle s'en voulait un peu de n'avoir même pas pris quelques minutes pour lui rappeler combien elle l'aimait. Les grands yeux du petit garçon l'avaient poursuivie tout l'après-midi, l'obsédant à tel point que John, la trouvant soudainement préoccupée, lui avait gentiment demandé si elle se sentait bien.

- Peut-être avez-vous mangé quelque chose qui ne passe pas ? s'était-il inquiété devant la pâleur de la jeune femme.

Celle-ci l'avait immédiatement rassurée et tous s'étaient remis au travail jusqu'à plus de dix-sept heures.

Isa secoua sa crinière rousse, comme si ce simple geste pouvait lui apporter un peu de fraîcheur. Malheureusement, il n'en fut rien. Bien au frais dans les bureaux climatisés, personne ne pouvait se douter qu'il faisait aussi lourd et chaud. C'était tout simplement insoutenable, écrasant. Elle ouvrit le

superbe sac à main Gucci qu'Andrea lui avait offert pour son dernier anniversaire et en sortit ses lunettes de soleil, qu'elle chaussa immédiatement. Puis, elle porta doucement sa main à son ventre.

- C'est vrai que tu es là, toi aussi, murmura-t-elle en souriant à l'attention du bébé qui grandissait en elle.

Ce fut alors qu'elle se décida.

Ce soir. Oui, ce serait ce soir qu'elle annoncerait à Andrea, la grande et belle nouvelle. A quoi bon attendre ! De toute façon, elle ne le pourrait pas indéfiniment. Elle le savait. Elle avait déjà tenu quelques jours... Un véritable exploit ! Pour Luca, c'était différent. Il leur faudrait encore patienter plusieurs mois avant de lui annoncer qu'un bébé viendrait partager sa vie, et qu'il lui faudrait, par là même, partager ses parents, son espace, ses jeux... Il le voudrait, de suite, ce bébé. Sans attendre. Il en parlait depuis si longtemps... Neuf mois, c'est si long pour un enfant...

Alors qu'elle se dirigeait vers sa voiture, elle fit demi-tour.

Avant de rentrer, elle leur trouverait, à tous deux, un petit cadeau. Un petit quelque chose pour les deux amours de sa vie, comme pour marquer ce jour, d'un symbole particulier. Elle ferait vite car elle avait hâte de retrouver Luca. Elle connaissait bien le quartier et ses boutiques. Elle avait vu, le mois passé, une superbe cravate en soie, chez Hermès. Ses couleurs vives lui avaient plu. Elle avait de suite pensé à Andrea en passant devant la vitrine, mais n'avait pas eu le temps d'y retourner. A vrai dire, elle n'y avait plus songé, toute à la préparation de la rencontre avec les dirigeants de chez Fields.

Pour Luca, elle était certaine de ne pas se tromper en se rendant chez Toys Market. Elle y trouverait certainement de quoi ravir le garçonnet. Le plus difficile serait de choisir.

Luca tirait Maria par la main, la forçant à avancer plus vite.

- Dépêche-toi... fit le petit garçon impatient. C'est moi qui choisirai les fleurs pour maman ! ajouta-t-il d'un ton impérieux.

- Oui, oui, Luca... Je te l'ai promis. Mais il ne sert à rien de courir.

- Peut-être qu'il n'y en n'aura plus dans le magasin. Tu as dit qu'il était tard ! s'affola soudain le petit garçon.

Comme tous les après-midi après sa sieste, Maria l'avait conduit au jardin d'enfants. S'amusant comme un petit fou avec de nouveaux amis, elle l'avait laissé jouer un peu plus tard que d'habitude. Au moins, là-bas, l'air triste et sombre avait disparu du petit visage. Pendant ces quelques heures, il n'avait plus pensé à sa maman et à son papa qui lui manquaient cruellement. Ce n'est qu'au moment du goûter que l'inquiétude avait repris le dessus. Maria lui avait alors promis qu'ils iraient acheter un joli bouquet de fleurs pour maman avant de rentrer. Ravi, Luca était reparti jouer, clamant la nouvelle, haut et fort, à ses petits camarades.

- Je t'assure qu'il restera suffisamment de fleurs pour remplir la chambre entière de maman, si on le voulait, fit Maria en serrant un peu plus fort, la main du petit garçon dans la sienne.

- Mais comment va-t-on faire pour tout transporter ? demanda Luca, à la fois inquiet et radieux.

Maria éclata de rire devant son air comique. Il est vraiment extraordinaire ce petit trésor, pensa-t-elle. Si un jour, j'ai un enfant, je voudrais qu'il lui ressemble.

- Mon chéri, fit-elle en se penchant vers lui, je n'ai pas dit que nous allons acheter tout le magasin, juste...

- D'accord, d'accord, dépêche-toi ! la coupa-t-il en l'entraînant de plus belle.

- Attention ! Non !

Elle tira de toutes ses forces sur le petit bras, évitant ainsi, de justesse, un bus qui passait au ras du trottoir. Affolée, elle tint le garçonnet, un long moment, blotti tout contre elle, avant de laisser éclater sa colère.

- Luca ! Te rends-tu compte que tu as failli te faire renverser ?

Elle l'obligea à la regarder. Penaud, l'enfant jeta sur elle un regard confus et désolé.

- Ne t'ai-je pas dit cent fois, de ne pas traverser la route sans moi ? reprit-elle sans prêter attention aux passants qui la regardaient.

Profondément bouleversée, elle ne parvenait pas à calmer les tremblements qui s'étaient emparés d'elle.

Luca acquiesça, en la regardant de son air grave et sérieux.

- Maman dit qu'il faut toujours regarder avant de traverser la route, expliqua-t-il.

- Exactement ! insista Maria.

- Elle m'a même montré comment faire, dit-il.

- Eh, bien, applique comme un grand ce que maman t'a montré ! Est-ce clair ? Me promets-tu de ne plus recommencer ?

- Promis, fit l'enfant piteux.

L'achat de la cravate lui prit moins de quinze minutes. Isa ressortit de la somptueuse boutique avec le petit sac griffé aux couleurs de la prestigieuse marque de luxe et remonta la rue en direction du magasin de jouets. La circulation, assez fluide, en ce début de soirée, n'empêchait, ni les coups de klaxon rageurs ni les invectives qu'échangeaient les conducteurs excédés. Isa avait fini par s'habituer aux bruits de Rome. Elle n'y prêtait même plus attention. Ils faisaient partie intégrante de la vie qu'elle s'était créée ici. Elle s'était imprégnée d'eux, comme elle s'était imprégnée de la pub à qui elle vouait désormais une passion sans bornes. Mais jamais son métier ne la dévorerait au point d'en oublier Luca. Car, contrairement à ce que pensait bon nombre de ses relations professionnelles, sa première passion n'était pas son métier. Sa seule et unique passion était son fils. Il était le centre de son univers, sa raison de vivre.

Elle crut à une hallucination quand elle l'aperçut, à une centaine de mètres plus loin sur le trottoir opposé, en compagnie de Maria, à qui il donnait bien sagement la main. Le cœur rempli d'amour, elle pressa un peu le pas, désormais certaine de ne pas s'être trompée. Elle fut contente de constater qu'il respectait

bien tout ce qu'elle tentait de lui apprendre sur la sécurité dans la rue. Trop souvent, des enfants, des poussettes, des mamans avec des bébés dans les bras, se faisaient renverser par des chauffards trop pressés. Elle n'avait cessé de le mettre en garde contre les dangers de la route. Elle le savait, impulsif, rapide. Mais elle savait aussi que les enfants si jeunes n'ont aucune notion des risques qu'ils encourent sur la route. Mais Luca était un petit garçon vif et intelligent et elle avait toute confiance en Maria.

Tout en se rapprochant d'eux, elle souriait. La grande artère à trois voies qui les séparaient, laissait passer un flot continu de voitures, de vespa et de bus.

Puis, elle vit l'enfant regarder dans sa direction. Un grand sourire illumina le petit visage dès qu'il la reconnut.

Isa vécut ce qui suivit, au ralenti. Comme dans un film, les plans se détachèrent, un à un, devant ses yeux, sans qu'elle puisse réagir. Son âme sembla se dissocier de toute sa personne, au point de s'imaginer, un instant être la spectatrice du tournage d'un film.

Lentement, elle vit les petits doigts se défaire de l'emprise de Maria. Sans quitter sa mère des yeux, il s'arrêta et lui fit face. C'est alors que tout s'accéléra. Sans que Maria ne puisse rien faire, il s'engouffra rapidement sur le boulevard en l'appelant. Elle vit ses lèvres remuer, mais aucun son n'arriva jusqu'à elle. Son esprit engourdi eut un sursaut.

- Luca ! Non ! Luca ! hurla-t-elle en se précipitant.

Elle allait l'attraper, le prendre dans ses bras et...

Des crissements de pneus sur les pavés, les cris de Maria et des passants, à moins que ce ne furent les siens, lui parvinrent, de très loin, assourdis.

Puis ce fut le bruit du choc, implacable, sourd et net, suivi d'un effroyable froissement de tôles.

Isa vint s'écraser contre la voiture qui arrivait par la gauche. Pilant net, celle-ci n'avait malheureusement pas pu éviter le taxi qui arrivait en face, ni...

Ignorant la douleur qui lui emprisonnait les côtes, la faisant suffoquer, Isa rampa presque jusqu'au petit corps projeté à quelques mètres de là.

- Luca ?

Avec une infinie douceur, elle posa la petite tête blonde sur ses genoux et se mit à caresser les cheveux blonds. Lentement, l'enfant regarda sa mère. Une larme roula sur la petite joue ensanglantée.

- Par...don. Pardon maman, dit avec difficulté, le petit ange.

- Ce n'est rien, ça va aller, mon amour, répondit Isa prise de panique.

- J'ai... j'ai pas fait exprès... Pardon, répéta-t-il plus lentement, en plongeant son regard dans celui de sa maman.

Les petites paupières s'abaissèrent doucement. Ce furent ses derniers mots.

- Ce n'est pas grave, mon chéri. Ce n'est pas grave. Tu m'entends ? Je t'aime ! Tu m'entends ? Luca ? Tu m'entends !! LUCA !! Non !!!

Folle de douleur, Isa serra encore plus fort le petit corps inerte, en se balançant d'avant en arrière. Elle sentit un attroupement se former autour d'elle et de son fils, mais ne bougea pas. Au bord de l'évanouissement, elle posa sa tête sur celle de son bébé. Ce n'est qu'alors qu'elle comprit.

Une plainte longue et éraillée emplit l'espace.

Elle n'eut pas conscience du cri atroce qui lui déchira le cœur, ni du filet de sang épais et chaud qui se mit à couler entre ses jambes, se mêlant à celui de Luca sur les pavés brûlants. Son corps et son esprit étaient en train de s'envoler avec son petit ange, auquel elle s'agrippait avec force.

Elle ne pourrait jamais raconter les moments qui suivirent. Plongée dans un état second, l'enfant dans les bras, elle saurait seulement qu'elle avait été transportée, avec son fils, au *Policlinico Umberto I*, le plus grand hôpital de Rome.

C'est là qu'elle se réveilla, quelques heures après le drame. Les calmants qui lui avaient été administrés, dès son arrivée, l'avaient plongée dans une sorte de coma artificiel. Ce n'est qu'une fois endormie qu'on put lui retirer des bras, le corps sans vie du petit Luca.

Isa souffrait d'une fracture du pied sans gravité, de multiples contusions et de deux côtes fêlées. Elle venait également de perdre le bébé qu'elle portait. Le fœtus n'avait pas survécu à la violence du choc. En quelques minutes, la vie lui avait repris ce qu'elle avait de plus cher au monde.

Quand elle ouvrit les yeux, le visage ravagé d'Andrea lui faisait face. Ses yeux rougis ne laissèrent aucun doute à Isa sur l'horreur de la situation.

- C'est vraiment arrivé, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix éteinte, sans prêter attention aux douleurs qu'elle ressentait un peu partout.

Une nouvelle fois, Andrea éclata en sanglots en enfouissant la tête dans les draps blancs.

C'est alors qu'Isa vit le petit sac à dos de son fils posé sur la table de chevet. Le lapin en peluche de Luca, à l'oreille droite toute usée, la regardait tristement.

- Je veux le voir, dit-elle en s'emparant du doudou, au moment où une infirmière entrait dans la chambre du service des soins intensifs.

Grimaçant de douleur, elle se redressa afin de se mettre debout. Elle ne posa aucune question concernant les bandages qui lui couvraient la cheville droite, le bassin et les poignets. L'infirmière avança immédiatement le fauteuil roulant afin de transporter Isa jusqu'à la morgue. Toute l'équipe médicale avait été mise au courant des circonstances du drame et le chef de service avait donné des instructions selon lesquelles la jeune maman, ne souffrant que de blessures superficielles, pourrait être conduite, près de son fils, dès qu'elle le demanderait.

Le trajet le long des couloirs froids et humides, presque insalubres, lui parut interminable. Isa s'étonna de ne même pas pouvoir pleurer. Tout son corps la faisait horriblement souffrir, mais c'est la douleur qui lui enserrait la poitrine qui lui était la plus insupportable, une douleur lancinante, aigue, tout près de son cœur qui, elle le savait, ne la quitterait jamais plus.

Andrea était à ses côtés mais elle ne le voyait pas.

Quand elle vit la lourde porte blanche, elle sut que c'était là. Le cauchemar était donc bien réel.

Le choc qu'elle ressentit en découvrant son fils, la tétanisa. Impossible de la moindre réaction, elle resta là, de longues minutes, à contempler le petit visage si beau et si paisible. Puis, enfin, comme un signe de relâchement, les larmes commencèrent à couler. Isa s'approcha du lit et serra la main de son fils dans la sienne. Tout son corps était aussi froid que celui de son petit garçon. Ses derniers mots, son ultime regard lui revinrent en mémoire et incontrôlable, elle éclata en sanglots. Près d'elle, Andrea observait la douloureuse scène. La jeune infirmière, également en pleurs, les attendait dans une pièce contiguë.

- C'est moi qui te demande pardon, mon amour. Tout est de ma faute. C'est moi qui t'ai fait souffrir. C'est à cause de moi si...

La voix étranglée par l'émotion, elle ne put poursuivre, se refusant à prononcer le mot fatidique, comme si cela aurait pu faire fuir l'affreuse réalité.

Luca est mort ! Mort ! Oh, mon Dieu ! Mon amour... Mon trésor ! Comment cette journée a-t-elle pu basculer dans un tel cauchemar ? Pourquoi ? Pourquoi ? Oh, si j'avais su...Et c'est toi, petit ange, qui me demande pardon !

Ni Andrea, ni Isa, ne purent dire combien de temps ils restèrent là, enlacés, pleurant sur la mort injuste de leur enfant. C'était un adieu trop douloureux, inimaginable. Le jour baissait derrière les vitres fumées quand Andrea suggéra à Isa qu'il était peut-être temps de regagner sa chambre. Le personnel médical, très compréhensif, leur avait permis de rester auprès de leur fils toutes ces longues heures. Andrea, malgré son immense douleur, réalisa qu'il était inutile de prolonger cet au revoir. Isa devait se reposer, même si, il le savait, elle ne pensait pas du tout à elle, en ce moment présent.

Il fit mine de reculer le fauteuil et Isa protesta aussitôt.

- Je ne peux pas partir, l'implora-t-elle. Nous ne pouvons pas l'abandonner, s'écria-t-elle incrédule, en se cramponnant aux roues du fauteuil, pour en empêcher tout mouvement.

Elle fixa Andrea de ses grands yeux suppliants et apeurés, rougis par les larmes qui ne cessaient de couler sur ses joues depuis trois heures. Il lâcha le fauteuil, s'approcha une dernière fois du petit garçon et l'embrassa. Isa l'observa et porta ses deux mains bandées à sa bouche en secouant la tête. Non, c'était plus fort qu'elle. Jamais elle ne serait capable de le quitter. C'était tout simplement impossible. Elle préférait mourir avec lui, l'accompagner dans ce nouveau voyage, continuer avec lui ce chemin, trop vite interrompu, tenir les promesses qu'elle avait faites pour eux deux...

Pourtant, quelques minutes plus tard, elle posa sa tête, tout près du petit visage et lui chuchota quelque chose qu'Andrea n'entendit pas. Puis il la vit prendre le lapin en peluche et le déposer dans le cou de son bébé, exactement là où il adorait le serrer contre lui. Elle se tourna ensuite lentement vers l'infirmière qui, ayant observé la scène, sentit l'air lui manquer.

- Pourriez-vous, s'il vous plaît, vous assurer qu'il accompagnera Luca partout, fit-elle en caressant le doudou du bout des doigts. Ainsi, il ne sera pas vraiment seul, ajouta-t-elle la voix étranglée par

l'émotion.

L'infirmière promit et Andrea poussa Isa jusqu'à la porte.

- A bientôt mon amour, fit Isa folle de douleur, en adressant un dernier regard plein d'amour au petit être qui gisait, allongé sous le drap blanc. La note de couleur apportée par le lapin et sa petite oreille estropiée gonfla son cœur d'une nouvelle émotion, mais elle parvint, cette fois, à retenir ses larmes.

Chapitre 9

Les jours et les semaines qui suivirent ne furent que pleurs, révolte et indignation. Physiquement, Isa se rétablit assez vite. Psychiquement, elle était morte en même temps que son fils. Tout comme Andrea, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Pourquoi avait-il fallu qu'ils lui survivent ? n'avaient-ils de cesse de se demander. Sans Luca, la vie n'avait plus aucun sens. Pourquoi vivre si c'était pour souffrir, continuellement ?

Isa et Andrea vécurent les obsèques comme un véritable supplice. Rien de pire ne leur serait jamais donné de vivre. Ils en étaient certains. Avec la mort de Luca, le summum de l'horreur était atteint. Au début, Isa ne parvint pas à extérioriser sa douleur. Elle ne pouvait même pas laisser couler les larmes qui enserraient sa gorge, son cœur, l'empêchant presque de respirer. Elle passait d'une pièce à l'autre, dans l'appartement, le regard vide, totalement absent. La voix d'Andrea résonnait dans ses oreilles, lui parvenant de très loin. Même à lui, elle ne pouvait pas parler : aucun mot n'était assez fort pour exprimer les sentiments de douleur et d'incompréhension qui bouillaient en elle. La jeune maman était constamment au bord de la nausée. Un immense vide, que rien ne pourrait jamais combler, s'était installé en elle.

Puis, petit à petit, la colère et la jalousie s'étaient emparées d'elle. Pourquoi les autres enfants, Enzo et tous les petits amis de son fils, continuaient-ils à vivre, à grandir, à s'épanouir ? Pourquoi le bonheur de tous ses parents lui était-il refusé, à elle ?

Rapidement, elle se constitua une façade, faisant croire à son entourage et à Andrea en particulier, qu'elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Mais, en son for intérieur, elle bouillonnait. Contrairement à ce que son attitude laissait à penser, non seulement, elle n'acceptait pas la mort de Luca, mais elle ne parviendrait jamais à vivre avec cette souffrance, cette culpabilité qu'elle traînait derrière elle comme le pire des fardeaux.

Elle ne parvint à entrer dans la chambre du garçonnet que quatre semaines, jour pour jour, après la catastrophe. Elle savait qu'Andrea s'y recueillait chaque soir. Elle, n'avait pu, jusqu'alors, s'y résoudre. C'était une étape qu'elle s'était refusée à franchir, sans pour autant interdire l'accès de la pièce à Andrea. Elle lui avait simplement demandé de ne toucher à rien, de ne rien déplacer. Ce qu'il avait fait.

En pénétrant dans la petite chambre, autrefois si pleine de vie, de rire, de chaleur et de joyeux désordre, Isa fut frappée par la froideur qui se dégageait de la pièce, soudain si sombre. On aurait dit que

l'environnement était mort en même temps que le petit garçon. Tout était triste, les couleurs avaient comme, fanées, les meubles et étagères étaient déjà tout poussiéreux. Au fond d'elle, Isa savait que la vérité était ailleurs. C'était sa vie, à elle, qui s'était flétrie en même temps que le drame. Tout son univers s'était terni, décoloré, jusqu'aux traits de son visage qui s'étaient endurcis, marqués à vie par l'épreuve douloureuse.

Elle s'assit précautionneusement sur le petit lit en regardant autour d'elle. Tout était comme Luca l'avait laissé, ce fameux jour où la mort l'avait fauché. Les pièces d'un puzzle entamé jonchaient le tapis aux couleurs chaudes qui recouvrait le parquet de chêne. Des crayons feutres étaient éparpillés un peu partout sur le sol, des feuilles de papier, des cahiers de coloriage, des livres étaient empilés dans un coin. Plusieurs dizaines de peluches débordaient d'un coffre en bois. Isa tâta le petit lit et sa main sentit une boule. Elle enfonça sa main sous la couette et en ressortit le petit pyjama. Les larmes jaillirent alors sans qu'elle ne cherche à les retenir. Elle enfouit son visage dans le doux tissu de coton, s'imprégnant de l'odeur encore tellement présente de son bébé. Elle pleura ainsi de longues heures sans avoir plus conscience du temps qui passait. Puis, lentement, elle se leva et se mit à parcourir, du bout des doigts, les étagères, les livres, les cartons de jeux, les vêtements, se disant que lui aussi, les avait touchés. Elle se donnait ainsi l'illusion de se rapprocher de lui, de lui communiquer de son amour, de lui montrer qu'elle ne l'avait pas abandonné, bien qu'elle ne pourrait jamais réussir à s'en convaincre tout à fait.

Elle s'approcha de la fenêtre qu'elle hésita un moment à ouvrir. Finalement, elle se décida. Elle fut immédiatement saisie par l'air suffoquant de cette splendide journée du mois d'août. Pourquoi donc, avait-elle si froid alors que les températures avoisinaient les trente cinq degrés ? Depuis son retour de l'hôpital, elle était constamment gelée et s'habillait comme en plein hiver. Elle ouvrit complètement la porte-fenêtre laissant la chaleur envahir la chambre, puis s'engagea sur la terrasse.

L'effervescence du monde extérieur la surprit. Tout paraissait tellement normal ! Elle observa longuement les passants en contrebas de la rue, leur en voulant de vaquer à leurs occupations ordinaires. Pourquoi s'affairaient-ils de la sorte ? Pour qui ?

Le soleil cognait fort et elle s'assit un moment à l'ombre. Après le silence effroyable de l'appartement, les sons de la rue la remplirent toute entière. Le mal de tête, qui ne la quittait plus depuis le drame, n'allait pas tarder à réapparaître. Elle ferma les yeux un moment, attentive aux bruits de la vie qui continuait, malgré tout.

La vie ne s'était donc pas arrêtée en même temps que celle de Luca... Les voitures roulaient toujours aussi vite. De vifs coups de klaxon et de freins, la firent frissonner et elle se crispa, à l'évocation de ces bruits sinistres. Tout à coup, la journée fatale qu'elle tentait, par tous les moyens de refouler ces dernières semaines, refit surface. La culpabilité qui la tourmentait constamment, la submergea alors, avec encore plus de force. Au bord de la nausée, elle prit une profonde inspiration et conserva ses paupières closes. Elle crut entendre le claquement sec de la porte d'entrée se refermant sur le petit visage triste. Puis, le sourire radieux de son fils se matérialisa devant elle. Il l'avait vue. Il l'appelait mais elle

n'entendait rien. Mais sur ses petites lèvres, elle pouvait lire : Maman !!

Ensuite, c'était le trou noir...

Jusqu'aux derniers mots de son fils, si doux et si cruels à la fois pour une mère.

Tu n'as rien à te faire pardonner, mon chéri. C'est moi, et moi seule qui dois le faire ! Entends-tu ? Luca ? Oh, Je t'en prie fais-moi un signe !

Mais non. Jamais l'opportunité ne lui serait faite de se faire pardonner auprès de son petit garçon. Et s'il était parti avec cette peur d'être fautif ? Soudain, cette pensée la paralysa et elle resta ainsi de longues minutes, figée par l'angoisse.

Quand, longtemps après, elle rouvrit les yeux, elle se demanda un instant où elle se trouvait. Depuis le drame, elle était sujette à des absences, assez longues parfois, mais dont Andrea ne s'était, pour l'instant, pas inquiété outre mesure. Le traumatisme de la mort de Luca hanterait Isa encore longtemps et il se doutait qu'elle ne serait, de toute façon, jamais plus la même. Une partie d'elle s'en était allée avec son fils. Et il se demandait parfois, si l'autre partie ne demandait pas qu'à faire de même.

La jeune femme mit un moment avant de refaire surface.

Elle paraissait complètement tétanisée, jusqu'à ce qu'elle sursaute violemment. Regardant droit devant elle, elle se mit à fixer intensément un couple enlacé. Elle ne put s'empêcher de frissonner. Les deux amoureux se tenaient la main en se murmurant quelque chose à l'oreille. Isa se réveilla tout à fait de sa torpeur et sentit l'émotion la submerger.

Luca ne deviendrait jamais un grand gaillard comme cet adolescent. Jamais il ne tiendrait dans ses bras une jeune fille qu'il aimerait de toutes ses forces, jamais il ne tomberait amoureux, jamais..., jamais...

Quelle injustice !

C'est là qu'Andrea la trouva le soir quand il rentra du travail. Prostrée, elle regardait droit devant elle et il sut immédiatement vers qui allaient ses pensées. Le visage torturé, elle se tourna vers lui et lui sourit faiblement. Elle voulut se lever mais ses membres endoloris refusèrent de lui obéir. Andrea prit un siège et s'assit à côté d'elle. Il avait remarqué qu'elle était passée par la chambre de Luca et cela lui sembla de bon augure. Jusqu'alors, il s'était incliné devant son refus catégorique de revoir toutes les petites affaires du garçonnet, même s'il pensait que cela lui permettrait de faire un pas vers l'acceptation de la perte de son enfant. Mais il ne voulait surtout pas la brusquer, estimant que c'était à elle seule de choisir le moment où, enfin, elle trouverait ce courage. Manifestement, elle y était parvenue, mais cette nouvelle étape semblait l'avoir épuisée. Ce soir, elle paraissait encore plus affaiblie que la veille mais il n'y avait là, rien d'étonnant si, comme les jours passés, elle n'avait rien avalé de la journée.

- Bonsoir, dit-il simplement en lui caressant la joue.

Elle était d'une pâleur cadavérique et sa maigreur accentuait cet état de fait. Il en était arrivé à avoir presque peur de la toucher tant il craignait la briser s'il la serrait trop fort.

- Bonsoir Andrea. Bonne journée ?

Leurs conversations ne se limitaient plus qu'à de simples banalités. Tous deux craignaient d'aborder le

sujet brûlant de la mort de Luca. Ils n'en parlaient presque pas, préférant vivre leur douleur chacun de leur côté. Andrea appréhendait surtout les crises de larmes d'Isa, à chaque fois que le prénom de Luca était prononcé. L'énervement le gagnait et c'est, en partie pour cette raison qu'il avait repris très vite le travail, donnant à Isa l'impression qu'il s'y consacrait encore plus qu'avant.

Mais c'était, avant tout, pour oublier sa peine.

Et cela, Isa ne le comprit que bien plus tard. Trop tard.

Pour l'heure, sa propre douleur la submergeait à un tel point qu'elle était incapable de voir celle d'Andrea. Toute marque d'affection entre eux avait complètement disparu. Elle rejetait systématiquement le plus petit geste de tendresse, le moindre contact. Comme si elle craignait de trahir Luca en puisant un petit réconfort auprès de son papa.

Ils n'avaient, non plus, pratiquement pas abordé le sujet de sa fausse couche. Andrea l'avait appris par le médecin de l'hôpital. Fou de douleur, Andrea s'était effondré. Pourquoi devaient-ils affronter tant d'injustice ?

La question d'Isa résonna un moment dans sa tête.

Que lui avait-elle demandé déjà ? S'il avait passé une bonne journée ?

Il acquiesça en silence, peiné de se sentir aussi mal à l'aise en présence de celle qu'il aimait plus que sa vie même. Il en était arrivé à craindre d'ouvrir la bouche, tant elle lui avait déjà reproché son manque d'humanité. Pour Isa, il aurait toujours fallu que Luca soit au centre de toutes leurs discussions. Andrea, lui, intériorisait davantage sa douleur et sa peine.

- Je me souviens du jour de sa naissance, dit soudain Isa, comme pour elle-même.

Les yeux pleins de larmes, Andrea lui prit la main et la serra fort. Le soleil était passé de l'autre côté de l'immeuble, donnant maintenant sur la salle à manger et les deux autres chambres. La chaleur étouffante avait fait place à un air plus frais et plus agréable, rendu nettement plus supportable, maintenant que le flot des voitures s'était dissipé, après l'heure de pointe de sortie des bureaux.

- Je n'avais pas peur. J'étais seule, dans une ville où je ne connaissais presque personne. Mais je n'avais pas peur. Je savais que j'étais en train de vivre la plus belle chose au monde.

Plongée dans ses souvenirs, elle parlait lentement, regardant un point au loin.

- Ce fut pourtant long et douloureux, poursuivit-elle. Mais quand, après de longues heures de souffrance, la sage-femme a déposé Luca sur mon ventre, tout fut oublié en moins d'une seconde. J'ai immédiatement éprouvé un amour infini, presque démesuré, pour ce petit être si parfait, dont la vie ne dépendait, maintenant, que de moi. Il a attrapé goulûment mon sein et je me souviens du sursaut que j'ai eu à ce moment-là !

Elle souriait. Elle parla encore de son séjour à la maternité, de son émerveillement, de sa joie puis s'arrêta subitement. Son visage passa par plusieurs expressions qu'Andrea ne put déchiffrer. Encore une fois, elle était ailleurs, avec Luca, revivant ces moments de joie intense, cette première rencontre entre eux. Pourtant, quand il sentit la main fragile répondre à la pression de ses propres doigts, il comprit

qu'elle voulait l'emmener avec lui, dans ce voyage dans le passé. Un passé qu'il ne connaissait, que par ce qu'elle lui en avait déjà raconté. C'est-à-dire très peu.

Par son silence et le regard plein de confiance et douce sérénité qu'il lui adressa, il l'incita à poursuivre. Isa prit alors une profonde inspiration et commença.

Andrea l'écouta pendant près d'une heure, sans l'interrompre. Un flot continu de paroles s'était mis à sortir de sa bouche et il sentait que s'il intervenait, elle s'arrêterait net, et tout serait terminé. Elle était comme hypnotisée, son regard fixe, presque vitreux lui fit même un peu peur. Il ne la reconnaissait pas. Ni dans les intonations de sa voix, ni dans les mots durs qu'elle choisit pour se raconter.

Elle livra à Andrea la trahison de sa sœur et d'Adrien avec un réel détachement qui le laissa pantois. Réellement bouleversé, il l'enveloppa dans ses bras et elle s'abandonna longuement sur son épaule.

- N'as-tu jamais eu de leurs nouvelles, demanda-t-il enfin, alors qu'elle s'était redressée et essuyait ses larmes.

- Jamais. Sauf par le biais de journaux people dont ils ont parfois fait la une, répondit-elle visiblement exténuée par sa confession.

Andrea choisit de ne pas l'interroger davantage. Il se leva afin de rentrer avec elle, mais elle ajouta :

- C'est de cette façon que j'ai appris leur mariage, dit-elle dans un souffle. Peut-être même ont-ils un enfant, ajouta-t-elle dans un rire cynique. Imagine un peu. Luca avait peut-être un demi-frère, ou une demi-sœur et il n'en n'a jamais rien su. Il en rêvait pourtant...

Nous étions en passe de lui en donner un, ne put s'empêcher de songer Andrea, fou de rage, à la pensée de toutes ces injustices. Mais il se tut.

Isa tourna son visage émacié vers Andrea et, pour la première fois depuis ces trois atroces semaines, il vit dans son regard triste, une infime lueur d'amour.

Il s'accrocha à cette minuscule lumière comme à un trésor et la serra fort contre lui.

- Oui, il en rêvait, reprit Isa. Tout comme il a rêvé d'un papa. Dès qu'il a pris conscience que les autres enfants en avaient un...et pas lui...Tu as été le seul père qu'il ait jamais eu, celui dont il avait toujours rêvé. Tu as été merveilleux pour lui, Andrea, te l'ai-je déjà seulement dit ? demanda-t-elle gravement.

- Je l'aimais tant, fit Andrea d'une voix rendue tremblante par l'émotion.

Ils se dévisagèrent un instant, puis il entraîna Isa à l'intérieur, en prenant soin de ne pas repasser par la chambre de l'enfant.

Elle le suivit docilement, comme une automate et s'assit à la place qu'il lui indiqua, dans le salon, sous le soleil couchant qui jetait ses derniers rayons. Il alla rapidement fermer toutes les fenêtres et ils dînèrent légèrement de restes que Daphné avait, une nouvelle fois, gentiment apporté la veille. Isa se força à avaler un peu de nourriture, davantage pour faire plaisir à Andrea et le rassurer, que par réel appétit. Les aliments tournaient dans sa bouche sans qu'elle parvienne à les ingurgiter. Elle n'en ressentait plus, ni le goût, ni la saveur. Elle n'y prêtait, de toute façon, aucune attention. Depuis la mort de Luca, tout son

univers était plongé dans l'obscurité. A ses yeux, même les couleurs des murs étaient devenues ternes, sans vie, ni chaleur ; son être était constamment glacé, amorphe, sa bouche, pâteuse en permanence, conserverait toujours le goût ferreux du sang de son petit garçon quand elle s'était jetée sur lui... trop tard... Tout, autour d'elle, était devenu fade et triste, depuis que la lumière de sa vie n'était plus là pour l'éclairer.

Une nouvelle fois, ce soir-là, elle refusa les avances d'Andrea. Tous deux venaient de se coucher. Comme à son habitude, elle lui tourna immédiatement le dos, lui signifiant ainsi clairement que toute tentative était inutile. Malgré cela, plein de désir, Andrea s'approcha et commença à la caresser. Elle le laissa faire un moment, recroquevillée et crispée dans son coin. Puis, comprenant où il souhaitait en venir, elle se retourna vivement.

- Comment peux-tu seulement penser, à faire l'amour ! lui assena-t-elle dans le noir.
- Je t'aime, c'est tout, fit-il, vexé, mais sans le montrer.
- Moi aussi, je t'aime, dit-elle d'un ton glacial. Mais... Luca est mort !
- Je ne pense pas qu'il nous en voudrait de continuer à nous aimer, malgré sa mort. Au contraire, je crois qu'il serait triste de nous voir nous déchirer, dit-il doucement.
- Ce n'est pas parce que je refuse de faire l'amour avec toi, ce soir, que je cherche à nous déchirer ! N'exagère rien, Andrea !
- Mais il ne s'agit pas uniquement de ce soir Isa ! renchérit-il en s'asseyant dans le lit. Tu le sais bien !
- Si tu ne peux même pas comprendre... c'est ... désolant. Oui, c'est vraiment affligeant ! lança-t-elle d'un air proche du dégoût.

Elle lui lança un regard glacial et retourna dans sa position initiale, en rabattant le drap jusque sur sa tête et en prenant bien soin de ne pas le toucher.

Quand, à l'aube, Andrea se leva, elle fit semblant de dormir. Il n'était pas dupe mais il ne chercha pas à lui parler. Elle l'entendit passer dans la salle de bain, puis dans la cuisine où il ne resta pas longtemps. Elle l'imagina en train d'avalier une grande tasse de café bien tassé. Tout comme elle, c'était presque devenu son unique nourriture.

Moins d'une demi-heure après s'être levé, il partait. Ce n'est qu'alors, qu'elle se leva à son tour.

Chapitre 10

Plusieurs heures lui furent nécessaires pour évacuer de son esprit le claquement sec de la porte d'entrée après le départ d'Andrea. A jamais, ce bruit serait assimilé à la dernière vision de Luca, quand, de ses yeux implorants, le petit garçon lui avait fait comprendre combien il était triste de la voir partir ce matin-là. Leur ultime tête à tête, leur ultime baiser, leur ultime au revoir...

Elle se lava et s'habilla avec des gestes automatiques, but deux tasses d'un café fort et brûlant et,

exténuée par sa prouesse, s'affala sur l'un des canapés du salon.

Elle s'y trouvait encore quand, près d'une heure plus tard, Daphné sonna en bas de l'immeuble. Isa mit un temps avant de réagir, puis s'extirpa lourdement du profond canapé.

- Oui ? fit-elle en appuyant sur le bouton de l'interphone.
- C'est moi. C'est Daphné.

Malgré la profonde amitié et l'affection sincère qu'elle éprouvait pour son amie, Isa soupira.

- Monte, répondit-elle en actionnant l'ouverture de la porte du hall.

Elle n'avait envie de voir personne ce matin. Pourtant, elle ne pouvait décemment, renvoyer Daphné chez elle sans la faire monter. Elle et Edouard avaient tant fait pour le couple endeuillé depuis la catastrophe...

Durant les deux premières semaines qui avaient suivi la mort de Luca, les amis d'Andrea et d'Isa se relayaient auprès d'eux, leur apportant un réconfort et une présence qui leur avaient fait beaucoup de bien et les avaient énormément touchés. Certains avaient passé des heures à les consoler, les écouter. Ils leur apportaient des repas, montaient le courrier... Après les obsèques, le couple, complètement abattu, était resté enfermé plusieurs jours, sans avoir, ni la force de sortir, ni même de se préparer à manger. Antonia, Fernando, Daphné, plusieurs relations d'Andrea, mais surtout Marianne, leur avaient alors, été d'un grand secours.

Puis, peu à peu, ils avaient cessé de venir. Chacun, pris dans le tourbillon de sa propre vie, avait commencé à prendre de la distance. Même Andrea avait décidé d'annuler ses congés pour ne plus avoir à supporter les pleurs continuels d'Isa. Il ne pouvait plus supporter les reproches perpétuels qu'elle lui adressait injustement sur sa supposée indifférence. Quand la jeune femme ne pensait qu'à ressasser ses malheurs, son chagrin et ses idées noires, Andrea, lui, tentait déjà de surmonter la perte du petit garçon qui lui déchirait pourtant le cœur. L'un et l'autre ne progressaient pas à la même vitesse dans leur manière d'apprendre à vivre avec leur souffrance. C'est, en partie, ce qui entama le fossé entre eux.

Seules Daphné et Marianne avaient toujours été là pour Isa. Oui, c'était bien les seules à ne pas l'avoir abandonnée ! se dit-elle en se dirigeant vers la cuisine afin de préparer du café, tandis que son amie montait.

Maman elle aussi, Daphné ne comprenait que trop bien, l'épreuve atroce que son amie était en train de vivre. La détresse d'Isa lui était insupportable, comme l'était le chagrin insurmontable de son fils, Enzo, qui avait toujours considéré Luca comme son frère.

Daphné s'arrangeait pour venir déjeuner au moins deux fois par semaine avec son amie. Elle n'amenait jamais les enfants, se doutant qu'Isa n'était pas encore prête à affronter le fait que les autres bambins continuaient leur vie alors que celle de Luca s'était, si brutalement, interrompue. Mais serait-elle prête un jour ?

Elle était justement en train d'y songer alors que l'ascenseur filait silencieusement vers le dernier étage. Il lui fallait absolument convaincre Isa de réfléchir à une aide extérieure pour l'aider à s'en sortir. Il lui

paraissait évident que, devant la détresse insurmontable de la jeune femme, l'aide d'un professionnel spécialisé dans l'accompagnement de parents meurtris, devenait urgent. Cela ne pourrait qu'aider le couple à se sortir de l'impasse dans laquelle il était en train de s'enfoncer sans pouvoir en trouver seul, la sortie.

Daphné, lors de ces nombreuses visites, n'avait pu que déplorer la dégradation des relations entre ses deux amis les plus chers. Isa était froide et distante envers Andrea qui, lui, de son côté, ravalant sa propre souffrance, refusant de dévoiler ses propres sentiments et surtout, se retenant, sans cesse, de ne pas pleurer, culpabilisait, non seulement d'avoir laissé un tel drame se produire, mais également, de ne pas savoir consoler et protéger Isa du calvaire dans lequel elle était plongée. Il s'en voulait d'avoir échoué dans son rôle de père et, maintenant dans celui de mari. Car, même sans être marié, il se considérait comme tel.

Daphné frissonna en repensant à la discussion qu'elle avait eue avec lui, deux jours plus tôt.

Les mots crus et durs résonnaient encore à ses oreilles tandis qu'elle franchissait la porte de la cabine vitrée.

- J'en veux à la terre entière ! lui avait-il avoué, alors qu'il raccompagnait Daphné après que celle-ci leur eut apporté quelques courses. Je m'en veux à moi, en premier lieu ! Mais aussi à Isa ! Elle passe son temps à sangloter, à me communiquer ses idées noires, jusqu'à me taxer d'être insensible ! Comme si elle était la seule à souffrir de la mort de Luca ! Moi aussi, j'ai perdu mon fils ! Moi aussi, j'ai mal ! Elle me reproche aussi d'être retourné trop rapidement travailler après sa mort. D'après elle, j'ai repris ainsi, *une vie normale* ! Oui, ce sont les mots exacts qu'elle a employés ! Te rends-tu compte ? Comme si, après une telle épreuve, un être normalement constitué, pouvait reprendre sa vie d'avant ! Comme si rien ne s'était passé ! Elle ne peut pas imaginer que c'est pour tenter d'oublier, de courts instants, ma propre peine !

- En as-tu seulement parlé avec elle ?

- Mais c'est impossible ! Elle ne me laisse même plus l'approcher. Je vois bien que je la dégoûte !

A ses yeux, je suis devenu un véritable monstre avec un cœur de pierre !

C'est avec ces derniers mots dans la tête que Daphné pénétra dans l'appartement désormais si froid.

Les deux amies s'embrassèrent du bout des lèvres. Depuis, le décès de Luca, Isa était réfractaire à tout contact. Andrea avait raison : tout semblait la dégoûter. Mais comment lui en vouloir...

La jeune femme l'invita à s'asseoir à la table de la cuisine. *Cette pièce était si accueillante autrefois...* ne put s'empêcher de penser Daphné en déposant un petit panier rempli de pain, de fruits et de fromages. Isa la laissa tout déballer sans commentaires. Encore aujourd'hui, elle paraissait ailleurs... Daphné en profita pour regarder autour d'elle.

Rien n'avait changé : les multiples petits mots, dessins et photos du petit garçon tapissaient les murs jaune paille exactement comme avant. Tout ici, rappelait la joie de vivre qu'avait connu cet endroit. Tout, criait l'amour qui avait existé entre chacun des êtres vivant ici. Etait-ce une bonne chose de laisser tous ces

souvenirs, ainsi exposés ? Voir à chaque instant, le petit visage souriant, et se dire, qu'il ne deviendrait jamais le pompier qu'il rêvait d'être ! Que de vies gâchées ! Mais Daphné ne pouvait se permettre de juger. Elle-même ne pouvait même pas s'imaginer à la place d'Isa. Qu'aurait-elle fait ? Aurait-elle été capable de tout arracher, de tout enfouir au fond d'un carton, de tout brûler ? A quoi cela aurait-il servi de toute façon ? Essayer de souffrir un peu moins ? Si seulement cela suffisait... Non, elle n'avait définitivement pas la réponse à tout cela. Ce dont elle était, en revanche, certaine, c'est qu'Isa avait besoin de quelqu'un pour l'aider à s'en sortir. La voir ainsi, prostrée, ne la fit plus douter, un seul instant. Si rien n'était fait de façon urgente...

Mais non, elle ne préférait pas penser à un autre drame.

Elle se mit à servir le café en réfléchissant aux mots les plus appropriés pour tenter de convaincre son amie.

Comme elle s'y attendait, Isa refusa en bloc, l'idée même, d'un suivi thérapeutique.

- Je ne t'y conduirais pas de force, dit doucement Daphné devant la réaction presque coléreuse de son amie. Je te demande simplement d'y réfléchir. Parfois, le simple fait d'en parler avec d'autres personnes, avec des parents qui ont traversé des épreuves similaires, peut aider à sortir du tunnel, trouver l'issue ... qui te permettra d'entamer une nouvelle vie.

- Qu'en sais-tu ? As-tu jamais subi un tel drame ? Enzo et Monica sont toujours en vie, il me semble !

Un silence de plomb suivit cette annonce.

- Excuse-moi, reprit-elle aussitôt. Je n'ai pas voulu être méchante, fit-elle en buvant une gorgée de café brûlant. Je n'ai pas envie d'une nouvelle vie, poursuivit-elle. Sortir du tunnel, comme tu dis, ne m'intéresse pas. Sans Luca, je n'ai plus goût à rien. Tout me paraît insurmontable. Même le simple fait de m'habiller me demande un effort inimaginable, avoua-t-elle d'un air las.

Daphné la regarda longuement. Elle n'était, en effet, plus que l'ombre d'elle-même. Tout éclat en elle avait disparu. Même ses cheveux étaient devenus ternes. Voir son amie la plus chère, dépérir de la sorte, lui était insupportable. A tout juste trente ans !

- Andrea, lui, est prêt à consulter, à la condition que vous y alliez ensemble et...

- Ah ! J'en étais sûre ! explosa Isa d'une voix hargneuse. Tout vient de lui, n'est-ce pas ? Je comprends. Tu es là sur délégation, renchérit-elle avec une moue écoeurée, les traits soudain transformés par la rancœur et l'amertume. Il t'a raconté que je le rejette, que je ne veux plus le toucher, que je refuse de lui faire de nouveau l'amour ! Mais ne crois pas que je vais me laisser faire, je...

- Mais non ! Mais non ! la coupa Daphné soudain affreusement gênée de révélations si intimes sur le couple.

Jamais Andrea n'était allé aussi loin dans ses révélations qui ne la regardaient en rien. Si Isa avait été

dans son état normal, elle l'aurait compris. Ce n'était malheureusement pas le cas.

- Laisse-moi finir, je te prie, reprit Isa brusquement.

Tout à coup, toute lassitude l'avait quittée. La sourde rébellion qui grondait en elle se mit à déborder, pour s'évacuer par chacun des pores de sa peau. Daphné ne l'avait jamais vue dans un tel état et sur le coup, elle prit peur. Elle choisit cependant, de garder le silence et la laissa poursuivre sans bouger, ni émettre le moindre son.

- Je ne veux pas parler de Luca à des étrangers, lança Isa en agitant fiévreusement les mains. Je ne veux pas parler de ma souffrance, de la culpabilité qui me ronge ! Je ne veux attendrir personne en racontant ses derniers instants... dans mes bras... alors qu'il rendait son dernier souffle, en me demandant... pardon.

Isa vit Daphné tressaillir, mais elle poursuivit.

- Je veux tout garder pour moi, tu m'entends, fit-elle d'une voix adoucie. Tout. Le bien et le mal, les moments de bonheur, comme les moments de tristesse. Je ne veux partager avec personne, ma douleur de mère. Contrairement à Andrea, je n'ai pas envie d'aller entendre les autres histoires. Tous ces parents endeuillés ne me rendront pas la seule chose que je souhaite : Luca. Et si c'est pour m'apprendre à vivre avec cette douleur, plantée là, dit-elle en plaquant une main sur sa poitrine. Et bien, je dis non, également. J'apprendrai seule, fit-elle résignée, oui, seule ! insista-t-elle en regardant son amie, droit dans les yeux.

A ces derniers mots, Daphné fut certaine que son amie écartait également Andrea du parcours scabreux qui l'attendait. Elle en fut profondément peinée, mais ne douta plus que la crise entre le couple serait longue et difficile.

Un silence s'installa entre les deux femmes, à peine troublé par les bruits de la circulation qui leur parvenaient assourdis, derrière les fenêtres closes de l'appartement.

- J'ai perdu mon fils, dit lentement Isa les yeux clos.

Andrea aussi a perdu son fils, pensa Daphné. Car même s'ils n'étaient pas du même sang, Andrea et Luca entretenaient des relations bien plus fortes que certains pères avec leur fils. Isa le savait. Elle s'en félicitait tous les jours... Avant. Et semblait, aujourd'hui, l'avoir totalement oublié.

- Rien ne sera jamais plus comme avant, reprit-elle en fixant Daphné de ses grands yeux verts, autrefois si lumineux. A cause de cette tragédie, je ne pourrais jamais plus être la même et cela, Andrea ne veut pas, ou ne peut pas l'admettre. Peu importe, en fait. Mais, la réalité est là. Toute simple. Il n'arrive pas à comprendre qu'en m'ôtant Luca, la vie m'a ôtée jusqu'à mon propre souffle. Je... Sa voix, brisée par les larmes qui montaient dans sa gorge, se fit plus tremblante. Je crois que je n'ai, de toute façon, aucun désir, de guérir ou d'aller mieux. Luca est mort ! lança-t-elle, une nouvelle fois entre ses larmes. Mort ! Crois-tu franchement que je souhaite panser mes blessures ? Guérir ces plaies à vif ? Non ! Elles seules, par le mal qu'elles m'infligent, me rappellent que je suis toujours en vie... alors que Luca n'est plus... Comment pourrais-je seulement, essayer de renaître à la vie, car

c'est bien de cela qu'il s'agit, alors que mon fils est mort ?

Isa quêtait la réponse à toutes ses questions dans le regard de Daphné. Devant son silence et son regard peiné, Isa se radoucit.

- Je suis vraiment désolée de te prendre ainsi à partie, dit-elle en prenant les mains de son amie dans les siennes par-dessus la grande table de la cuisine.

Tout à coup, les rôles s'inversaient. Devant le visage bouleversé de Daphné, c'est Isa qui, à son tour, se mettait en devoir de la consoler.

- Je ne te remercierai jamais assez de tout ce que tu as fait pour moi, Daphné. Tu es la seule, malgré ta petite famille, à t'être rendue pleinement disponible. Tu as passé des heures à m'écouter, sans tourner la tête face à mes larmes, sans paraître gênée de mes crises de révolte, sans regarder ta montre quand je ne voulais plus te laisser partir car j'avais trop besoin d'une oreille attentive... Je t'en suis reconnaissante, sache-le, insista-t-elle en serrant un peu plus fort ses mains. Mais si je dois m'en sortir...

Elle marqua, à ce moment précis, un instant de pause, avant de répéter : oui, si je dois m'en sortir, ce sera seule.

Le ton n'admettait aucune réplique. Pourtant, à ces derniers mots, Daphné entrevit une petite lueur d'espoir. La lueur de détermination, qui brillait dans le regard perçant, prouvait que l'ancienne Isa n'avait pas totalement disparue. Les yeux si verts la fixaient d'une nouvelle intensité, semblant demander : *Pourrais-je, un jour, réapprendre à sourire ?*

L'instant d'après, Isa remit tout en question.

- Je vais partir, dit-t-elle calmement.

L'information ne mit qu'une fraction de seconde avant de parvenir au cerveau de Daphné.

- Pardon ?

- Je m'en vais. Elle regarda tristement son amie. Il lui coûtait tant de la quitter... Je rentre à Paris, annonça-t-elle d'un ton calme et résigné.

- Tu, quoi ? fit Daphné abasourdie en secouant la tête et en fronçant les sourcils.

- Je rentre en France. Sans doute à Paris, répéta-t-elle.

- Pour combien de temps ?

Elle avait peur de la réponse qui allait suivre mais ne put s'empêcher de poser la question.

- Définitivement.

Daphné avala lentement sa salive en se frottant la nuque.

- Et ton travail ? Et... et Andrea ?

C'est surtout ce dernier qui tracassait la jeune femme. Elle était entièrement persuadée d'être la première à connaître les intentions d'Isa. Son soupçon se confirma quand elle croisa le regard d'Isa.

Celle-ci tourna vivement la tête vers la fenêtre et, sans la regarder, répondit :

- Je vais donner ma démission.

- C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue ! explosa Daphné. Enfin ! Isa ! Tu divagues ou quoi ? C'est un poste en or ! Et puis tu adores ce que tu fais.

Elle n'osa pas dire que c'était surtout, le seul moyen qui s'offrait à elle pour oublier un peu la perte de Luca. Seule sa passion pour son travail l'aiderait à surmonter l'absence. Au moins, pendant la journée, elle ne vivrait pas avec le spectre de l'enfant autour d'elle, comme c'était le cas ici, dans l'appartement. Daphné frissonna en jetant un œil au mur de droite de la cuisine, entièrement tapissé de photos souvenirs. Elle reporta, à nouveau, toute son attention sur Isa et comprit immédiatement que sa décision était prise et que celle-ci était irrévocable.

Ainsi donc, elle rejetait, non seulement Andrea et son amour, mais également, la carrière prometteuse qui s'ouvrait à elle. Elle fuyait toute cette vie qu'elle avait construit, pierre après pierre, mois après mois, année après année, seule, entièrement seule.

- Tu ne me feras pas changer d'avis, Daphné. J'ai pris ma décision. Je sais que c'est, pour moi, le seul moyen de retrouver la paix avec moi-même.

Oui, elle n'avait trouvé que la fuite pour tenter de se préserver face à cette cruelle épreuve. Exactement comme quatre ans auparavant. Mon Dieu ! Déjà quatre ans ! Ou plutôt non...seulement quatre ans ! Elle avait le sentiment d'avoir cent ans. Comme si plusieurs vies la séparaient de cette autre fuite, quand, alors que son bébé prenait vie en elle, elle avait reçu, de plein fouet, l'humiliation et la honte de la trahison.

Le bruit strident de la sonnerie du téléphone la sortit de ses pensées lointaines. Quand elle se leva pour aller décrocher, c'était trop tard. Elle se rassit lourdement sur sa chaise, sans chercher à savoir si un message avait été déposé dans la boîte vocale. Quelle importance... Il n'y avait plus personne pour qui elle se faisait du souci...

Pendant ces longues minutes, véritablement bouleversée, Daphné l'avait observée. Une seule conclusion s'imposait à elle : elle ne pouvait plus rien faire pour son amie. Elle l'avait écoutée pendant des heures, toutes ces longues semaines, l'avait consolée, cajolée, soutenue, du mieux qu'elle avait pu.

Mais aujourd'hui, c'était d'autre chose dont Isa avait besoin. Et, dans un petit coin de son cœur, elle se dit que ce choix n'était peut-être pas si mauvais. Après tout ? Pourquoi cette fuite ne constituerait-elle pas un remède à sa souffrance de mère ? Tout ici, dans cet environnement, dans cette ville et jusqu'aux gens qu'elle croiserait, tous les jours, tout, sans exception, lui rappellerait trop cruellement la vie qu'elle avait passée ici, avec son petit Luca. Et si, partir, pouvait l'aider à guérir plus vite... Cela ne valait-il pas le coup d'essayer ?

Le souci majeur s'appelait Andrea et le cœur de Daphné se serra à la seule pensée de ce que Isa s'apprêtait à lui faire subir.

Chapitre 11

Dès qu'Andrea posa les yeux sur Isa, ce soir-là, il sut qu'elle lui cachait quelque chose. Avant même

qu'elle ait ouvert la bouche et que le tremblement de sa voix ne la trahisse, il comprit que leur vie, à tous deux, était, une nouvelle fois, en train de basculer. Il avait appris à lire dans son regard et ce qu'il y vit, au moment où il entra dans le salon, lui fit peur.

Abandonnant la revue qu'elle parcourait, sans la lire, Isa releva la tête au premier tour de clé dans la serrure. Elle savait qu'elle ne pouvait plus reculer. C'était la seule et unique solution. Elle ne ferait que le détruire en restant plus longtemps. Et elle ne voulait pas lui faire de mal. Elle ne voulait plus faire de mal à personne d'ailleurs. Elle en avait déjà trop fait...

Oui, elle avait, maintes fois, retourné dans sa tête, toutes les issues possibles... sans en trouver aucune.

Ou, plutôt. Si. Il y en avait une. La séparation.

Il se pencha vers elle pour l'embrasser et déposa un léger baiser sur la joue qu'elle lui tendit... sans tendresse. Puis il prit place en face d'elle et attendit.

Il pensait à tout... sauf à cela.

- ... Faire un break, prendre du recul quelques mois... se donner du temps...

Les mots d'Isa résonnaient dans la pièce sans qu'Andrea parviennent à les assimiler, à les intégrer ... pour lui-même, ...pour elle, ... pour eux, en fait. Le long monologue auquel elle venait de se livrer semblait se cogner aux parois de son cerveau, sans l'atteindre. Refusant d'entendre ce qu'elle était en train de lui dire, si crûment, sans marquer la moindre émotion visible, il la regardait comme si elle parlait une autre langue. Ce ne fut que lorsqu'elle s'arrêta, qu'il prit conscience qu'il ne rêvait pas.

- Je me situe où, exactement, dans tes projets ? fit-il d'une voix blanche qu'il ne reconnut pas.

Il était aussi blême qu'elle et il se recula quand elle avança sa main vers lui, par-dessus la table du salon. Il avait pris place dans son fauteuil préféré en face de la jeune femme et il fut étonné de voir son regard briller d'un éclat particulier. Elle n'avait pas l'air abattu de ces derniers jours. Elle se tenait droite, presque raide et non recroquevillée et prostrée, comme il avait eu l'habitude de la trouver quand il rentrait le soir.

- Je pense qu'une séparation de quelques temps, ne peut que nous être bénéfique, répondit-elle d'une voix posée. Il est évident que nous ne nous supportons plus...

- Que TU ne me supportes plus ! serait plus exact, ne penses-tu pas ?

- Ne joue pas sur les mots, Andrea. Ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne le sont déjà.

- C'est à moi que tu dis cela ? C'est moi qui rend les choses difficiles !

- Andrea, s'il te plaît, fit Isa en soupirant. Tu sais ce que je veux dire. Nous ne parvenons plus à communiquer. Les tensions qui nous animent vont nous détruire, l'un et l'autre à petit feu, c'est certain. Et je ne veux pas de cela. Je tiens trop à toi pour continuer à te rendre malheureux.

- Parce que si tu pars, je vais être heureux ? Hein, dis, c'est ce que tu crois ? Mais, enfin, Isa ! Sors de ta bulle ! Réveille-toi ! Je t'aime ! Je veux pouvoir t'aider à traverser cette tragédie.

Il mettait volontairement, de côté, sa propre douleur. Il avait fini par comprendre que, pour Isa, elle seule

avait le droit de souffrir, de culpabiliser, d'être mal. D'un seul coup, la mort du petit Luca l'avait totalement écarté du cercle de la vie de celle qu'il aimait plus que tout. Il y avait d'ailleurs réfléchi toute la journée sans pouvoir se concentrer sur quoi que ce soit. Il était tellement malheureux... et blessé... de réaliser qu'à la mort de Luca, elle l'avait complètement effacé de sa vie, comme si, lui aussi, avait péri lors de ce tragique accident. Il n'avait plus de place dans le cœur d'Isa, il n'existait plus. Et ce soir, elle le lui prouvait. Il ne s'était malheureusement pas trompé.

- Tu tiens à moi, dis-tu ? reprit-il. Je ne te crois pas Isa. En ce moment, tu cherches à me fuir. Si tu tenais à moi, tu t'accrocherais à ce que je t'offre, pour essayer de sauver ce qui peut encore l'être. Au lieu de cela, tu essayes de te convaincre que, de toute façon, ça ne peut pas marcher. Mais as-tu seulement essayé ?

Ses yeux étaient suppliants, bordés de larmes. Il l'aimait tellement...

- Je suis désolée, fit-elle dans un souffle en baissant les yeux. Je ne peux pas. Je ne peux vraiment pas. Fuite ou non. Appelle cela comme tu veux, cela m'est égal. Je suis vraiment désolée, Andrea, répéta-t-elle.

- M'autorises-tu à venir avec toi ? la défia-t-il.

Elle redressa aussitôt la tête et il lut la réponse sur son visage déterminé. Il avait posé la question comme ça, juste pour voir, pour être sûr. Savoir si elle ne fuyait que l'environnement qui lui rappelait tant son fils, l'appartement, la ville, les lieux où ils étaient allés ensemble. Ou bien... si elle le fuyait, lui également.

- Non, ne dis rien, dit-il d'une voix subitement froide, glaciale, en tendant un bras en signe d'arrêt. Je préfère.

C'est toute son ancienne vie qu'elle fuyait, l'existence qu'elle s'était construite ici avec son fils d'abord... puis avec lui ensuite. Il la fixa, les yeux remplis de larmes par la colère et la souffrance. Tout à coup, il ressentit une intense brûlure tout près du cœur. Une vague de rage et de fureur le submergea alors.

- Sais-tu ce que je crois ? demanda-t-il, sans chercher à masquer son air furieux.

Isa ne répondit pas. Subitement, elle avait peur, peur des mots qu'elle sentait venir sur les lèvres d'Andrea. Il avait parlé calmement mais une note de colère avait vibré dans sa voix et ses yeux lançaient des éclairs.

Les mots lui parvinrent comme autant de flèches plantées au cœur.

- Je crois que tu cherchais un père pour ton fils, commença-t-il en pesant chaque mot et en articulant bien distinctement. Tu l'as trouvé en moi. Il sembla hésiter un instant, avant de poursuivre : Et maintenant que Luca n'est plus là... Les mots s'étranglaient dans sa gorge mais il devait aller jusqu'au bout. Et maintenant que Luca n'est plus là, répéta-t-il, l'air hagard, Exit le père ! Tu n'as plus besoin de lui ! Et d'un geste de la main, il balaya les papiers qui recouvraient la petite table, renversant l'acarafe d'eau qui se brisa, deux mètres plus loin, éclaboussant le tapis de milliers de

petits bouts de verre tranchants.

La violence des mots autant que du geste furieux, la fit bondir intérieurement. Mais son visage ne marqua aucune expression et tout son corps resta de marbre.

Un silence oppressant s'installa dans la pièce.

Andrea la toisait d'un regard, à la fois triste et ombrageux. Figée comme une statue, Isa fixait les morceaux de la carafe brisée, pour éviter de rencontrer le regard inquisiteur qui l'enveloppait. Alors, la rage fit place à un étrange sentiment de lassitude et d'immense tristesse dans le cœur d'Andrea. Il avait espéré un ultime sursaut face à une telle provocation de sa part. Et Isa ne réagissait même pas...

- Penses-tu revenir ?

Elle avait parlé d'un break, d'une séparation temporaire. Il en doutait, mais il avait besoin de savoir dans quelle disposition elle était vraiment.

- Je ne sais pas, répondit-elle avec franchise. Je vais mettre l'appartement en vente.

- Je vois.

Elle avait déjà réfléchi à beaucoup de choses. Et lui qui n'avait rien vu venir...

- Et ton travail ?

- J'irai voir Fernando demain.

Andrea hocha lentement de la tête.

Et quoi ? Etait-ce tout ? Leur histoire se terminait-elle ainsi ? Tous deux avaient l'air aussi effrayés l'un que l'autre de ce qui leur arrivait. Et leur amour dans tout cela ?

- Je t'aime Isa. Tu le sais, n'est-ce pas ? Et parce que je t'aime, je ne peux pas te laisser partir comme ça. C'est impossible. Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais te laisser effacer notre histoire, d'un grand coup de chiffon. Comme si tout cela n'avait pas existé. Notre projet de mariage avait-il donc si peu de valeur à tes yeux pour tout remettre en question aussi facilement ?

Il luttait pour garder son calme. Elle s'en rendait bien compte et elle lui en fut reconnaissante. Elle prit une profonde inspiration et le regarda.

- Rien n'est facile, Andrea. Crois-moi. J'ai besoin d'appuyer, quelques temps, sur le bouton *Pause*, vois-tu. Comme un arrêt sur image, où je serai seule. L'endroit importe peu... pourvu que ce ne soit pas ici, fit-elle tristement en balayant la pièce de ses yeux humides. J'ai besoin de me retrouver, moi, avant de pouvoir te retrouver, toi. Je sais que je ne vais pas pouvoir avancer si je ne fais ce travail sur moi-même. Partir va m'y aider. Je t'en prie Andrea, ajouta-t-elle d'un ton suppliant. Accorde-moi ce sursis. Comme une ultime preuve de ton amour pour moi.

Elle l'implorait de ses grands yeux verts.

- Ultime ?

- Peut-être pas. Mais je ne peux rien te promettre.

- Je ne peux donc rien pour nous, pour toi. N'y a-t-il rien à sauver ?

Pour toute réponse, elle lui sourit faiblement. Elle ne voulait pas le blesser en lui avouant le fond de ses

pensées mais ses yeux parlaient d'eux-mêmes : *Si tu tiens à moi laisse-moi partir* pouvait-il y lire.

La nuit tombait quand Andrea capitula. Il lui rendait sa liberté.

Au fond de lui, il savait qu'Isa avait déjà tourné la page. Définitivement.

De plus âpres discussions ne mèneraient à rien.

Ils se couchèrent en silence. Pour la première fois depuis le décès de Luca, la jeune femme ne le repoussa pas. Ce fut même elle qui se rapprocha de lui afin de se blottir dans ses bras. Elle posa sa tête sur l'épaule vigoureuse et respira son odeur, comme si c'était la dernière fois. Andrea embrassa ses cheveux et resserra le corps amaigri tout contre lui. Il mourrait d'envie d'une dernière étreinte mais il savait, que jamais plus, il ne parcourait les courbes voluptueuses qu'il connaissait par cœur.

Quelques instants plus tard, la respiration ralentie d'Isa, lui apprit qu'elle s'était endormie. Il dégagea lentement son bras afin d'observer le visage délicat. La nuit claire et étoilée filtrait à travers les rideaux. Toujours il se souviendrait de ce moment. Il l'embrassa doucement sur les lèvres, puis sur le front. Il passa une grande partie de la nuit à la contempler. Les images de leur première rencontre défilaient devant ses yeux. Puis leur premier baiser... si brutalement interrompu, par le petit garçon. Leurs fous rires, leurs discussions sans fin, dans ce lit, après avoir fait l'amour, leurs projets, le mariage, les petits frères et sœurs qu'ils souhaitaient donner à Luca. Il se souvenait de tout. Et ce n'en était que plus douloureux.

Il l'aimait tant...

Et c'est justement cet amour fou et inconditionnel qui lui donnait la force de la laisser prendre son envol. Le plus beau cadeau qu'il puisse lui faire. Mais tellement douloureux.

Finalement, à deux heures du matin, il se leva. Il s'habilla sans bruit, puis se rendit dans le dressing. Jusqu'à quatre heures, il emballa ses affaires : vêtements, livres, documents professionnels... Il empila les cartons et sacs dans l'entrée avant d'en remplir l'ascenseur. Il fit plusieurs allers retours jusqu'à sa voiture qu'il chargeait au fur et à mesure. Quand il fut certain de n'avoir rien oublié, il remonta une dernière fois. En silence et dans le noir, il fit le tour de l'appartement, caressant les meubles, les coussins, les photos encadrées, s'imprégnant, une dernière fois de l'environnement d'Isa. Il parcourut chacune des pièces et termina par la chambre de Luca. Quand, de longues minutes plus tard, il en ressortit, il hésita un moment devant la chambre où dormait Isa. Il posa sa main sur la poignée, puis se ravisa.

A six heures précises, au moment même où Isa ouvrait les yeux, Andrea refermait doucement la porte derrière lui. Il descendit l'escalier à toute vitesse, glissa la clé dans la boîte aux lettres et démarra en trombes.

La jeune femme toucha de son bras, la place vide et froide qu'avait laissée Andrea. Elle entendit le bruit d'un moteur emplir le calme matinal de la rue, et comprit.

Une sourde angoisse l'assaillit. De nouveau, elle était seule. Elle se retourna contre l'oreiller d'Andrea, y enfouit son visage et pleura.

TROISIEME PARTIE

Chapitre 1

C'est volontairement, qu'elle n'avait pas prévenu Marianne de son arrivée. Elle avait besoin de se retrouver seule, vraiment seule, après ces derniers jours si pénibles émotionnellement. Le plus difficile avait été de dire au revoir à son petit ange qui reposait dans le petit cimetière attenant à l'église où Isa et Andrea avaient projeté de se marier. Une nouvelle fois, son cœur s'était déchiré et elle avait été à deux doigts de revenir sur sa décision. C'est Luca, lui-même, qui lui avait soufflé qu'elle devait poursuivre sans lui, loin de lui et surtout, loin de tout ce qui lui rappelait trop cruellement, combien la vie avait été belle, ici...

Alors qu'elle se recueillait sur la petite tombe blanche, recouverte de fleurs et de petits dessins de ses camarades d'école, elle avait senti son cœur s'imprégner d'une force qui, elle en était sûre, ne pouvait provenir, que de son cher petit bonhomme. Il avait toujours été si protecteur avec elle, si aimant... Un vrai petit champion...

Alors, comme un dernier cadeau, il lui avait donné cet élan. Et elle avait attrapé au vol cette bouffée de tonus, s'en était nourrie, parce que c'était le vœu de Luca, parce qu'il la voulait forte, sa maman ; courageuse et déterminée à poursuivre, sans lui, la vie qui l'attendait.

Finalement, sur les conseils de son notaire, l'appartement n'avait pas été mis en vente. Les biens de ce type, lui avait-il, assuré, étaient particulièrement prisés par la location. Isa avait donc accepté de le louer meublé, ce qui l'arrangeait, en définitive, bien davantage. Elle avait, ainsi pu, avancer la date de son départ. Bien que terrifiée de ce qui l'attendait, elle s'en félicitait. La vie, pour elle à Rome, était devenue invivable. Elle suffoquait en permanence, avait peur de sortir. Elle paniquait dès qu'il lui fallait retourner dans des endroits où elle s'était rendue avec Luca. Alors, durant les jours qui avaient suivi le départ d'Andrea, elle était restée, autant que possible, cloîtrée chez elle, pour s'apercevoir que l'appréhension et la crainte étaient tout aussi présentes à l'intérieur qu'à l'extérieur. La seule solution était de partir.

La peur de l'inconnu l'avait oppressée pendant toute la durée du vol. Tout à coup, elle n'était plus certaine de vouloir revenir à Paris. Le mois d'août tirait à sa fin. Enfin... L'été le plus long qu'elle eut à vivre. Mais où aurait-elle bien pu se réfugier ailleurs qu'ici ? Elle connaissait la ville et l'aimait. Elle n'y était jamais venue, ni avec Andrea, ni avec Luca. Rien, ici, ne pourrait lui rappeler ce qu'elle avait laissée en quittant Rome. Ici, au moins, elle trouverait l'anonymat et la solitude qu'elle recherchait tant. Pour pouvoir, peut-être, repartir de zéro.

Chapitre 2

Véritablement en colère, Fernando raccrocha rageusement le combiné du téléphone sur sa base. Il fit brusquement pivoter son fauteuil et s'en extirpa vivement pour venir se planter devant l'immense baie vitrée de son bureau. De là, il surplombait les plus beaux édifices du centre ville romain. Le panorama était splendide mais rien, aujourd'hui, ne parviendrait à le déridier. Il enfonça un peu plus profondément, les mains dans ses poches pour éviter de s'en prendre à l'un des objets précieux qui étaient disposés avec art, sur les étagères en noyer toutes proches.

Comment Isa osait-elle le lâcher ainsi ? Jamais il ne l'aurait cru capable d'une telle folie ! Tout abandonner, ainsi, sur un coup de tête ! Le drame qu'elle venait de vivre n'excusait pas tout ! Quand, deux semaines plus tôt, elle lui avait fait part de son besoin de prendre du recul, jamais, il n'avait été question de démission. Et elle lui annonçait cela ! Comme ça ! Au téléphone ! D'une voix aussi claire et posée que si elle prenait commande chez le boucher ! Elle ne semblait même pas consciente de la situation catastrophique dans laquelle elle plongeait l'agence en leur signifiant ainsi, son départ. Au début, il n'avait vu dans son départ précipité pour Paris, qu'une lubie due au choc de la disparition de son fils. Il l'avait laissée prolonger sa période de vacances de deux semaines, certain qu'elle leur reviendrait plus en forme à la fin du mois de septembre. Il préférait faire une croix sur ses propres vacances au Mexique, et permettre ainsi, à la jeune femme de prolonger sa convalescence à Paris. Jamais il n'aurait pu imaginer qu'elle déciderait de rester là-bas ! C'était tout simplement insensé ! Inconcevable !

Et elle se moquait bien de tout ce qu'elle laissait en plan, ici, à l'agence ! Ses dossiers en cours, les campagnes qu'elle suivait depuis le début, tous leurs clients qui ne voulaient discuter qu'avec elle... Et la campagne Fields ! Qu'allait-il bien pouvoir expliquer à John, lui qui ne voyait que par Isa et qui avait exigé qu'elle soit leur directrice de campagne !

Fernando se passa nerveusement la main dans les cheveux en continuant à fixer, droit devant lui, un point qu'il ne voyait même pas. Seuls les immenses yeux verts lui faisaient face. Et la voix douce, d'une tristesse inconsolable, qui lui martelait les tempes à lui provoquer une affreuse migraine...

C'est dans cette position que Jacques le trouva en pénétrant dans le luxueux bureau baigné de la lumière de ce mois de septembre.

- Salut, mon vieux ! Comment vas-tu ? dit-il en claquant la porte derrière lui.

Fernando sursauta et jeta un œil par-dessus son épaule.

- Mal !

Peu habitué à être ainsi accueilli, Jacques haussa un sourcil et enleva sa veste qu'il accrocha sur une patère libre, à côté de celle de Fernando. Tout comme son ami, il retroussa ses manches et dénoua sa cravate.

- Il fait une chaleur épouvantable, ici ! Comment fais-tu pour supporter une telle fournaise ?

- Comme tout le monde, je fais avec !

Depuis trois jours, il faisait une chaleur caniculaire dans toute l'Europe du Sud et Rome était particulièrement touchée. Comme par un fait exprès, la climatisation de l'immeuble était en panne depuis

le matin. Jacques, estimant que cela ne constituait pourtant pas une raison suffisante pour lui ménager un tel accueil, ne fit pas l'effort d'aller saluer son ami.

- Bien... fit-il en restant à sa place. Je vais laisser passer l'orage... J'ai un client à voir cet après-midi de toute façon, je passais juste comme ça, ajouta-t-il en décrochant sa veste.

Il préférait quitter les lieux et laisser Fernando seul, ruminer sa mauvaise humeur.

- Excuse-moi, Jacques, dit Fernando, d'une voix lasse, en se retournant lentement.

Il contourna son bureau et s'approcha de son ami pour lui serrer la main.

- Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle, une très mauvaise nouvelle, ajouta-t-il en rejoignant sa place près de la baie vitrée.

Il s'affala sur le canapé de cuir beige tout proche et soupira.

- Veux-tu un verre ? demanda-t-il en tendant la main vers le bar réfrigéré.
- Ce n'est pas de refus, répondit Jacques, en prenant place dans le fauteuil en face lui.

Fernando l'avait plutôt habitué à une maîtrise de soi à toute épreuve. Il ne l'avait jamais vu dans cet état là et n'aimait pas l'abattement qu'il lisait sur les traits de son plus vieil ami.

Fernando leur servit deux grands verres d'une boisson gazeuse glacée et ils restèrent un moment silencieux, savourant la fraîcheur du liquide qui se répandait dans leur corps.

Soudain, Fernando reprit la parole.

- Ce n'est tout simplement pas possible ! Il faut absolument qu'elle honore les contrats qu'elle a signés au nom de l'agence ! Elle ne peut pas me faire un coup pareil ! J'ai besoin d'elle !

Il savait que, juridiquement, elle était dans son tort. Les termes du contrat qui la liait à l'agence stipulaient clairement qu'elle devait finaliser tous les projets pour lesquels elle s'était engagée par écrit. Comme le contrat Fields, par exemple, qu'elle avait signé avec John Steel... le jour du drame. Mais Fernando se refusait à employer de telles méthodes pour faire fléchir sa directrice Marketing. S'il la faisait revenir de force, il pouvait faire une croix sur les étincelles de la jeune prodige de l'agence.

Devant la mine perplexe de Jacques, Fernando expliqua :

- C'est Isa, Isa Luigi. Tu te souviens d'elle sans doute, dit-il en marchant de long en large dans son vaste bureau. Elle vient de vivre un drame horrible. Son fils de trois ans est mort sous ses yeux, renversé par une voiture, tout près d'ici, fit-il d'un geste de la main. C'était il y a un peu plus de deux mois. Toute l'agence a été terriblement secouée, ajouta-t-il d'un ton grave au souvenir de la petite église, noire de monde, le jour des obsèques. Je sais qu'elle ne se remettra pas de sitôt d'une telle tragédie. Mais de là à tout quitter... Fuir Rome, son travail... Regagner Paris. Est-ce la solution ? demanda-t-il en fixant son ami, cherchant son soutien. Je ne sais pas en fait... répondant à sa place. Je sais que je n'ai aucun droit de décider, à sa place, de ce qui est bien ou mieux, pour elle. Evidemment...

Il se parlait comme s'il était soudain seul. Comme si Jacques n'était pas là, devant lui, à sentir comme une boule se former dans son estomac.

- Je sais que mon raisonnement est terriblement égoïste, reprit Fernando. Je m'en veux d'avoir de telles pensées dans un moment si tragique. Mais... mais elle constitue l'un des piliers de l'agence. Tu aurais vu comment elle a briefé Steel et qu'elle l'a convaincu de nous accorder le budget Fields ! ajouta Fernando, les yeux dans le vague. Steel qui, maintenant, menace de tout remettre en question si ce n'est pas elle qui s'occupe, personnellement, du projet ! Il a même menacé de faire un appel d'offres et de s'ouvrir à la concurrence s'il n'a pas de ses nouvelles dans moins d'une semaine. Nous sommes déjà en retard sur nos délais et nous ne tiendrons jamais nos impératifs si...

- Et son mari ? demanda Jacques, soudain terriblement tendu.

- Hein ?

- Son mari ? Il reste à Rome ?

- Son mari ? Mais Isa n'est pas mariée. Elle était enceinte à son arrivée à Rome. Elle venait de se séparer avec le père de son enfant.

Si Jacques accusa le coup, il n'en montra rien. Il avala une salive qui n'existait pas, tant sa bouche était sèche. Mais cette fois, ce n'était pas à cause de la chaleur.

- Mais... elle vivait bien avec quelqu'un ?

- Pas au début, répondit Fernando qui ne se montra même pas surpris des questions étranges de son ami, tant il était préoccupé. Isa est toujours restée très secrète sur sa vie personnelle. Elle avait érigé, tout autour d'elle, des barrières qu'elle a mis, des années à m'ouvrir. Peu de temps après la naissance de Luca, en fait. Elle l'a élevé seule. Il y a bien eu quelqu'un dans sa vie, un styliste, je crois. Ils ont vécu ensemble un moment... puis se sont séparés... à la mort de l'enfant. Il ne l'a pas suivie à Paris. C'est tout ce que je sais. Isa m'a toujours fait penser à un petit animal sauvage et craintif, poursuivit Fernando après une courte pause. Elle n'est totalement libre... et libérée, qu'ici, quand elle travaille. Sortie de ces murs, elle a peur. Seul son enfant avait réussi à lui ôter le poids qu'elle portait, en permanence, sur ses épaules. Et maintenant, elle n'a plus rien. Ni son fils, ni son travail, qu'elle refuse désormais parce qu'il lui rappelle trop la vie qu'elle a vécue ici avec lui. Non, elle n'a plus rien, répéta-t-il accablé par cette découverte qui le rendait tellement triste.

Au-delà de ses compétences professionnelles, il appréciait tant Isa... Il la respectait pour son courage, son parcours, son intelligence, sa force de caractère.

- Si. Elle m'a moi ! lança Jacques.

D'un bond il se leva et attrapa le combiné du téléphone.

- Louisa, c'est Jacques, Jacques Cayzac, précisa-t-il, à l'adresse de la secrétaire de Fernando. Pouvez-vous vous charger d'une réservation sur le premier vol à destination de Paris. Oui, pour aujourd'hui. Non, à mon nom. Merci Louisa.

Il raccrocha et se tourna vers Fernando.

- Sais-tu où elle loge à Paris ? demanda-t-il en attrapant un bloc de papier et un stylo qui traînaient près du téléphone.

- Où loge qui ?
- Isa ! Isa Luigi ! fit Jacques d'un air impatient.

Bien qu'il ne comprenait pas vraiment où son ami voulait en venir, Fernando répondit :

- Après le décès de Luca, quand elle m'a parlé de son désir de s'éloigner quelques temps de Rome pour s'isoler à Paris, je lui ai donné les clés de mon appartement du Trocadéro. Elle a refusé au début, elle ne voulait pas...
- Celui de la rue Benjamin-Franklin ?
- Oui ! Je n'ai que celui-là de toute façon, à Paris, répliqua Fernando d'un ton vif. Mais où veux-tu en venir ?

Le téléphone sonna et Jacques décrocha aussitôt.

- Merci Louisa. Merci beaucoup, dit-il après avoir pris note des indications fournies par la secrétaire.

Il raccrocha et se dirigea en courant vers la porte d'entrée. Il attrapa sa veste au passage.

- Mon avion part dans une heure. Je t'appelle pour te tenir au courant, lança-t-il en posant la main sur la poignée.

Et, sans un regard, vers son ami qui ne comprenait absolument rien des quelques minutes qui venaient de se dérouler devant ses yeux, il claqua la porte derrière lui.

Ce n'est qu'alors que Fernando réalisa que Jacques, pour la première fois depuis son terrible accident, marchait sans l'aide d'une canne.

Chapitre 3

L'immeuble haussmannien, idéalement situé entre la place du Trocadéro et l'Arc de Triomphe, offrait une vue imprenable sur la Tour Eiffel. Chaque soir, depuis maintenant trois semaines qu'elle avait fui Rome, Isa passait des heures à contempler le majestueux édifice illuminé. Elle ne pouvait s'empêcher de s'imaginer la joie que son petit garçon aurait eu à escalader les centaines de marches afin d'atteindre le point culminant avant elle. Elle n'aurait pas manqué de le photographier et, c'est le cœur, tout gonflé de fierté qu'il aurait brandi le cliché devant tous ses petits copains italiens, à la rentrée scolaire. Rentrée qui venait d'avoir lieu, quelques jours plus tôt...

Pour lui, elle avait parcouru tous les endroits où elle avait promis de l'emmener pendant leur séjour dans la magnifique capitale française. Le seul endroit où elle ne s'était pas rendue était le parc de Disneyland. Elle n'aurait pas supporté la vision des petites frimousses émerveillées devant tant de féeries. Des plaisirs d'enfants auxquels Luca ne participerait jamais.

Elle ne regrettait pas d'avoir fait le choix de partir. Ici, à Paris, l'absence était moins pénible. Toujours aussi douloureuse et insoutenable, mais peut-être moins difficile à accepter et à vivre. Contrairement à ce que semblait penser Fernando, elle avait mûrement réfléchi sa décision, avait tourné et retourné, dans tous les sens, lors des longues nuits sans sommeil, le pour et le contre d'un tel choix. Pour en arriver à la seule

et unique conclusion que c'était sa dernière chance de survie. Jamais, plus jamais, elle ne retournerait à Rome.

Ni Marianne, ni Daphné et encore moins Andrea, n'étaient de son avis. Mais peu importe. Rien, ni personne ne la ferait revenir en arrière.

Elle laissait derrière elle, son ancienne vie. Une nouvelle fois, elle fuyait, persuadée que c'était, pour elle, le seul moyen de ne pas sombrer. Au bout de ses longues semaines en solitaire, elle avait fini par se convaincre qu'elle préférait la vie... au vide. Et avait fini par accepter de sourire, de nouveau, si la chance lui en était donnée.

C'est en tous cas ce que lui souhaita Andrea, lors de leur dernière conversation téléphonique, une semaine plus tôt. Tous deux étaient ressortis extrêmement peinés d'une discussion que, ni l'un ni l'autre, n'auraient jamais soupçonné avoir un jour. Ils se quittaient, sans heurts, sans reproches, car ils s'aimaient trop pour cela. Ou pas assez. Ils n'avaient pas pu se souhaiter bonne chance, ou bon courage, simplement bonne route et... merci. Après avoir raccroché, Isa se souvenait avoir pleuré, beaucoup pleuré, peut-être bien plus qu'à la mort de son bébé. Elle avait pleuré sur son ancienne vie, sur tout ce qu'elle avait perdu. Puis, quand de longues heures plus tard, elle s'était éveillée, elle avait enfin vu, s'ouvrir devant elle, la page blanche des années qu'elle écrivait, sans Luca.

Il lui avait fallu plusieurs jours avant de trouver le courage de téléphoner à Fernando. Elle était bien trop consciente du mal qu'elle leur ferait, à tous deux, en officialisant sa démission. Et elle ne s'était pas trompée. Elle s'attendait à son accès de colère, le comprenait. Pourtant, lorsqu'elle raccrocha, une étrange sérénité s'empara d'elle. Elle souffla, enfin détendue, soulagée d'avoir rompu les derniers liens avec son passé. C'était le présent qu'elle voulait maintenant, pour, pourquoi pas, un jour, entrevoir le futur. Luca ne voudrait pas d'une maman vivant à l'imparfait... C'est dans cette idée, qu'elle puisait sa force. Et c'est cela qui lui donna le courage de s'extirper de la bergère Louis XVI pour sortir prendre l'air.

Elle passa tout l'après-midi à errer dans les Jardins du Trocadéro. Elle arpenta les larges allées ombragées, laissant le doux soleil de cette fin d'été, jouer sur les boucles rousses. Son visage avait repris quelques couleurs depuis son arrivée à Paris. Dès le matin, elle sortait, parcourant sans fin, les rues de la capitale, longeant la seine, revisitant des lieux qu'elle adorait. Après avoir passé deux mois, prisonnière des murs de son appartement de Rome, elle retrouvait le soleil, le bruit, la lumière, l'agitation et la fièvre des parisiens... la vie en un sens. Elle mangeait aussi avec plus d'appétit, retrouvant goût à aller faire quelques courses au marché du quartier, deux fois par semaine. Ce jour-là, après avoir marché plusieurs heures, elle s'assit sur un banc face au soleil couchant de cette fin de journée. Les enfants réclamaient un énième tour du vieux manège de bois. Les derniers touristes descendaient de la Tour Eiffel, sous le bruit, désormais familier pour Isa, des canons à eaux de la célèbre fontaine de Varsovie. Elle adorait cet endroit de Paris. Fernando ne connaissait pas sa chance de posséder un appartement dans un quartier si prisé de la capitale... Ses pensées s'attardèrent sur son ami et elle ne fit pas attention à la personne qui

prenait place, à ses côtés, sur le vieux banc de bois.

Elle avait terriblement mincie... Elle paraissait si fragile... et pourtant tellement forte. Après avoir sonné à plusieurs reprises chez Fernando, il avait pris, sans le savoir, exactement le même chemin qu'Isa, quelques heures plus tôt. Il n'avait pas été long à la trouver.

Elle était là. Et ailleurs à la fois.

Superbe, elle se fondait dans le spectacle de cet endroit magnifique, aussi belle et irréelle que les sculptures surplombant les bassins. Il l'avait observée un moment avant de se décider à se rapprocher. Il attendait cet instant depuis si longtemps, l'avait rêvé tellement différent... Mais la vie, la mort en avaient décidé autrement.

Il s'assit près d'elle avec précaution. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Comme il l'aimait ! Il refoula très loin, le gâchis de toutes ces années perdues. Il refusait d'y penser. Car il savait qu'il ne la laisserait plus s'enfuir, loin de lui.

Elle vit d'abord ses mains, longues et fines. Les battements de son cœur s'accéléchèrent mais elle accepta de rencontrer son regard. Elle remonta lentement les yeux.

- Jacques ?

Elle l'avait reconnu avant de le voir. Il lui sourit et prit ses mains dans les siennes. Il fit semblant de ne pas voir les questions qu'il lisait dans ses yeux et lui adressa un regard rassurant. Il avait réfléchi pendant tout le vol à la façon dont il l'aborderait, avait pensé à plus d'une dizaine d'entrées en matière. Mais là, devant elle, tous les mots s'étaient envolés.

- Je voulais vous inviter à dîner. Etes-vous libre ce soir ? demanda-t-il avec son sourire le plus charmeur.

Elle éclata de rire. Il s'agissait là d'une proposition, pour le moins inattendue.

- Je dois pouvoir me libérer pour vous, répondit-elle finalement, sans cesser de sourire.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas ainsi, éclaté de rire ?

- Voulez-vous vous changer ?

- Où m'emmenez-vous ?

- Au fast-food du coin.

- Alors ça ira très bien comme ça, qu'en pensez-vous ?

- Que vous êtes superbe !

Il ne mentait pas. Sa minceur lui allait bien. L'ensemble de lin beige flottait sur son corps, laissant deviner les courbes qui le hantaient depuis toutes ces années. Pieds nus dans des sandales à lanières, ultra plates, elle lui faisait penser à une adolescente. Ils se levèrent en même temps et, dans la sollicitude que Jacques mit à lui prendre la main, Isa sut immédiatement qu'il était au courant. Elle ne chercha pas à savoir comment, pourquoi ou par qui. Elle était contente qu'il soit là, près d'elle, tout simplement.

Elle retomba amoureuse de lui, pour la seconde fois, au-dessus d'une portion de frites et d'un double hamburger et sût que c'était réciproque. Elle ne fit pas attention à la grande cicatrice qui balafrait son beau visage et qui ne s'était pas estompée depuis leur dernière rencontre. C'était tout ce qui avait changé en lui. Il était exactement le même.

Ils parlèrent, sans s'apercevoir des heures qui s'écoulaient, jusqu'à la fermeture du restaurant. Ils savaient, au fond d'eux, que rien ne pourrait jamais rattraper ces trois années perdues, mais étaient déjà prêts à tout mettre en œuvre pour se donner l'illusion qu'ils n'avaient rien perdu... Rien. Excepté Luca.

Quand Isa lui parla de lui, elle ne pleura pas. Elle s'en étonna ouvertement auprès de Jacques qui lui répondit doucement:

- Le chagrin ne se mesure pas à la quantité de larmes versées. Votre peine est, et restera toujours immense. Vous apprenez simplement à vivre avec.

Ils avaient pris le chemin du retour et arrivaient aux abords de la rue Benjamin-Franklin, quand Isa posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'ils étaient sortis du fast-food.

- Etes-vous toujours mariés Jacques ?

Elle avait besoin de savoir. Il faisait nuit noire et seule la lumière tamisée des lampadaires de la rue reflétait l'inquiétude qu'il lue dans les yeux verts. Il ralentit, puis s'arrêta complètement avant de se tourner vers elle.

- Je n'ai jamais été marié, Isa, fit-il en prenant son visage dans ses mains.

Elle plongea son regard dans le sien, attendant la suite.

- Je ne me suis pas marié car je n'étais pas amoureux de Lorraine.

Isa se demanda s'il entendait son cœur cogner dans sa poitrine. De sa main, elle caressa ses doigts posés sur sa joue. Ni l'un, ni l'autre ne se trouvèrent gênés du trouble palpable qui les avait envahis. Alors, avec une douceur infinie, Jacques laissa glisser sa main derrière la nuque de la jeune femme. La caresse des cheveux soyeux sur sa peau le fit frissonner. Rien de ce qu'il avait vécu en rêve, n'égalait cet instant. Il s'accrocha à son regard et se pencha pour attraper ses lèvres. Elles étaient encore plus douces que dans son souvenir. Le parfum qu'il n'avait jamais pu oublier s'imprégna en lui avec force et il l'embrassa avec une fougue impatiente.

Isa ne fut pas surprise de répondre avec fièvre à ce baiser qu'elle attendait depuis plus de trois ans. Elle aussi l'avait rêvé, attendu. Mais jamais elle n'aurait imaginé une telle explosion de ses sens. Elle enveloppa ses bras autour de son cou et se hissa sur la pointe des pieds jusqu'à se confondre en lui. C'est tout ce qu'elle voulait, là, maintenant.

Haletants, heureux, ils se dévisagèrent en souriant, puis coururent vers la porte cochère de l'immeuble coossu.

- Pourquoi es-tu venu Jacques ? lui demanda Isa le lendemain matin, entre deux bouchées d'un délicieux croissant croustillant et encore chaud.

- Parce que je t'aime, répondit-il en la caressant des yeux, à défaut de pouvoir le faire avec ses doigts tous pleins de confiture à la fraise.
- Mauvaise réponse, fit-elle d'un air taquin. Pourquoi avoir attendu si longtemps alors ?
- C'est une trop longue histoire pour un matin comme celui-là, ma chérie.
- Me la raconteras-tu un jour ?
- Un jour peut-être, oui.

Quand tu iras mieux et que je serai certain de ne pas te faire de mal avec toutes ces révélations, pensa-t-il en la regardant amoureuxment.

- Comment m'as-tu trouvée ?
- Fernando.
- Fernando ?
- C'est un vieil ami à moi.

Les yeux d'Isa se plissèrent. Soudain, elle n'était plus certaine de vouloir entendre la réponse à sa question. Mais Jacques poursuivit, lui racontant leurs années d'études sur le même campus universitaire aux Etats-Unis. Un morceau de croissant se bloqua dans la gorge d'Isa et elle avala une longue gorgée de café brûlant. C'est à peine si elle sentit le liquide chaud pénétrer dans ses veines. La voix grave de Jacques résonnait dans son cerveau.

- Es-tu là sur délégation ? s'enquit-elle soudain d'un ton vif et froid.
- Comment ?

Tout à la joie de lui faire partager ses souvenirs et son univers d'étudiant, Jacques n'avait pas fait attention au changement d'attitude de la jeune femme.

Mais pour Isa, sa question ne méritait même pas d'être posée. Bien sûr ! Tout était si clair ! Et elle qui n'y avait vu que du feu ! Mais comment aurait-elle pu savoir ? Pourquoi aurait-elle dû se méfier ?

- Tu ne me feras pas revenir, Jacques ! Ma décision est prise ! Tu t'es déplacé pour rien !
- Mais qu'est-ce que tu racontes, bon sang ?
- Tu peux repartir. C'est non. Je ne rentre pas à Rome. Tu peux le répéter à Fernando.

Les larmes lui brûlaient les yeux mais elle se força à les retenir. Plutôt mourir que de s'abaisser à pleurer. Il ne valait pas mieux que les autres... Elle ne lui montrerait certainement pas la peine et la douleur qui lui serraient le ventre, l'empêchant presque de respirer. Par contre, elle ne lui cacherait pas sa colère ! Ah, ça, non ! Sûrement pas !

Elle se leva brusquement et, ne se rappelant que maintenant sa tenue si légère, sortit de la cuisine pour enfiler un pull accroché dans le couloir. Lorsqu'elle réapparut dans la cuisine, elle était si comique, ainsi vêtue d'un pull totalement hors saison et les jambes nues, que Jacques pouffa de rire. Isa esquissa un sourire, qu'elle réfréna aussitôt.

- Tu pourras, par la même occasion, lui rendre ses clés. Je m'en vais dès aujourd'hui, déclara-t-elle autoritairement en commençant à débarrasser la table du petit déjeuner.

Jacques ne résista pas à l'envie de l'attraper par sa taille si fine, pour l'asseoir sur ses genoux. Isa tenta de se dégager mais Jacques tint bon et la força à la regarder.

- Tu te trompes ma chérie, lui dit-il doucement.
- Lâche-moi, Jacques ! Tu me fais mal !

Il desserra légèrement la pression de ses mains, sans pour autant la laisser s'échapper.

- Non, je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas écouté, lui répondit-il sur le même ton. Je ne suis ici sur la délégation de personne, sinon la mienne ! Je ne suis pas là pour t'inciter, ou t'obliger à quoi que ce soit. Fernando ne m'a rien demandé, poursuivit-il en secouant négativement la tête. Il ne sait même pas que je te connais... que je t'aime ! Oui, que je t'aime depuis toutes ces années ! Et quoi que tu puisses croire, quoi que tu puisses penser, et même si tu me demandes de partir, sache une chose, une seule chose, en dehors du fait que je n'aimerais jamais que toi ; oui, sache que je ne regretterai jamais d'être venu, ici, te retrouver, pour te le dire, enfin... après tout ce temps. Non ! cria-t-il presque. Mon seul et unique regret est, et sera, toujours, toute ma vie, insista-t-il, de n'être pas venu plus tôt. D'avoir refusé de forcer le destin, ce funeste jour où tu m'es apparue, tellement séduisante et épanouie dans tes formes de femme enceinte... dans les bras d'un autre...

Légalement essoufflé, Jacques la lâcha enfin. Il n'avait pas voulu aller aussi loin, en dire autant. Pas maintenant. Pas aujourd'hui. Pas si tôt après qu'ils se fussent, enfin, trouvés. Mais, voilà, c'était dit. Les mots étaient sortis, tous seuls, sans qu'il ne puisse rien y faire. Exactement de la même façon que cet autre jour, quand il s'était trouvé totalement impuissant et désarmé face au spectacle qui se jouait devant ses yeux.

Libérée de l'emprise de Jacques, Isa ne se leva pas. Incapable de faire un seul mouvement, elle le regardait, les yeux plissés, en se mordant la lèvre inférieure. Elle avait peur de comprendre, craignait la suite, les détails, qu'elle avait déjà devinés, son cerveau fonctionnant à toute vitesse.

- Je suis désolé, murmura Jacques en lui caressant les cheveux. Je suis vraiment désolé, répéta-t-il. Je ne voulais pas. Pas déjà, en tous cas. Pas si vite. Je t'aime Isa. C'est tout ce que tu dois savoir. A Rome, Paris, Londres ou en plein désert, je t'aimerai et, où que ce fut, je veux vivre avec toi. Entends-tu ?
- Oui, fit-elle d'une toute petite voix.

C'était lui qui s'excusait alors qu'elle s'en voulait tellement de son emportement idiot. Elle prit place un peu plus confortablement sur ses genoux et l'embrassa langoureusement dans le cou, sur le front, pour descendre tout le long de la cicatrice qui lui traversait la joue droite.

- Je t'aime aussi Jacques, avoua-t-elle entre deux baisers. Je t'aime plus que tout, depuis le premier jour. Mais... mais j'ai besoin de savoir, Jacques. Il faut que je sache ce qui t'a éloigné de moi, ce qui nous a séparés... et ce qui t'est arrivé, poursuivit-elle en passant un doigt léger sur la joue meurtrie. Ce sera toujours une trop longue histoire, tu l'as dit et je le sais, car c'est celle de notre séparation. Mais puisque c'est elle qui nous donne une seconde chance aujourd'hui, alors je

veux l'entendre. Même... et surtout un matin comme celui-là.

Alors il lui raconta...

Epilogue

Dès le lundi suivant, Isa rendit les clés de l'appartement de Fernando au concierge de l'immeuble et emménagea chez Jacques, rue de Rivoli, non loin du Jardin des Tuileries. Deux jours plus tard, elle s'y sentait déjà comme chez elle. Même si l'intérieur lui rappelait un peu son appartement de Rome, l'agencement était différent.

Une photo, posée dans la chambre, souriait à Isa dès qu'elle se réveillait. Petit à petit, avec Jacques, elle apprenait à vivre sans Luca. Le sourire se faisait plus présent sur ses lèvres, le rire, plus franc dans sa gorge et l'amour était revenu dans son cœur. Tous deux vivaient sur un petit nuage. Pourtant, quand, le mercredi soir, Jacques lui passa une communication téléphonique de New York, elle fit la grimace. Elle ne savait que trop bien de qui il s'agissait.

Depuis qu'elle avait donné son accord à Fernando pour qu'il lui fournisse ses coordonnées à Paris, elle attendait ce coup de téléphone. John Steel n'avait vraiment pas perdu de temps. Sur un signe de Jacques, Isa alla s'enfermer dans son bureau, duquel elle ferma doucement la porte. Après plus de deux heures d'une conversation houleuse et agitée, elle en ressortit visiblement très éprouvée. Du salon où il se trouvait, Jacques avait perçu les éclats de voix d'Isa. Il lui prit le combiné des mains et l'entoura de ses bras protecteurs quand elle s'assit près de lui sur le canapé de cuir fauve. Dès le lendemain, Isa intégrait la succursale Di Gregorio & Gasperi située sur l'avenue des Champs Elysées. Fernando et Isa avaient finalement trouvé un terrain d'entente. Cela leur convenait à tous les deux.

Durant les deux mois qui suivirent, elle livra une lutte acharnée avec les équipes de création parisienne, pour atteindre les objectifs fixés par le Conseil d'administration de Fields. Isa avait finalement capitulé devant les arguments de John Steel. Fin stratège, ne voulant qu'elle pour mener à bien cette campagne mondiale, celui-ci avait finalement su faire taire les dernières réticences de la jeune femme. Elle sut pourtant imposer ses conditions. Il était hors de question, pour elle, de retourner vivre à Rome.

Fernando, qui n'osait même plus croire qu'Isa lui reviendrait un jour, s'était empressé de notifier son accord et de tout mettre en œuvre pour qu'elle puisse travailler dans des conditions similaires que dans l'agence romaine. Il se rendit lui-même à Paris avec toutes les études et maquettes déjà réalisées par les équipes d'Isa. Tous deux ne s'accordèrent qu'une journée pour briefer les quatre personnes désignées par Fernando lui-même, pour collaborer avec Isa à cette lourde tâche. Il s'agissait là d'un véritable défi, totalement irréalisable et utopique, pour certains, réellement excitant et grisant, pour d'autres.

Isa était de ceux-là.

C'est durant ces deux mois, qu'elle reprit, pour de bon, goût à la vie. Grâce à Jacques, Fernando et John,

elle avait vaincu.

En cette fin de journée, à l'aube de l'automne, Jacques la regardait s'affairer gaiement dans le petit bureau qu'elle s'était aménagée à côté du sien dans le vaste appartement. Il s'agissait d'un ancien débarras qu'elle avait entrepris de déménager et qui, doté d'une lucarne en plein sud, était rempli d'une lumière naturelle très agréable. Elle y avait branché tout son matériel informatique, dressé une grande planche à dessin et avait fait installé une deuxième ligne téléphonique.

Au bout d'un moment, se sentant observée, elle leva les yeux. Pendant quelques secondes fugitives, ils se dévisagèrent, comme surpris du bonheur qui s'offrait à eux ; puis ils se sourirent, heureux, tout simplement et confiants en l'avenir.

Luca ferait toujours partie d'elle et de sa vie. La douleur de sa disparition serait toujours présente, mais elle parvenait, enfin, à vivre avec.

FIN